

LE
GÉNIE DE VIRGILE.

DE L'IMPRIMERIE DE Ph. HARDY,
rue Saint-Jacques, n° 71.

LE GÉNIE DE VIRGILE,

OUVRAGE POSTHUME

DE MALFILATRE,

PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES,

AVEC DES NOTES ET ADDITIONS

PAR P. A. M. MIGER.

> Je n'ai pas prétendu traduire, mais analyser; j'ai voulu donner l'abrégé des poésies sur lesquelles j'ai travaillé. MALF., *Disc. prél.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1810.

NOTICE DE L'ÉDITEUR.

La vie de Malfilâtre offre le spectacle du talent aux prises avec le malheur : tout le monde connoît et répète ce vers d'un poëte qui fut lui-même un nouvel et touchant exemple des infortunes auxquelles le génie est trop souvent exposé :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

C'est ainsi que le poëte Gilbert, dont la vie fut si malheureuse et la fin si funeste, déploroit avec indignation le sort de Malfilâtre. On pourroit comparer les destinées comme les talens de ces deux écrivains, quoique leurs maux aient été différens, et qu'ils n'aient point couru précisément la même carrière : tous deux étoient nés poëtes; tous deux s'annoncèrent dans la littérature par des essais brillans ; tous deux furent moissonnés par une mort prématurée, lorsque leur génie commençoit à fleurir ; tous deux ont laissé des regrets profonds dans le cœur des amis des lettres, après leur avoir donné les plus belles espérances. Les infortunes de ces deux poëtes ont abrégé leur vie, mais elles n'ont pas également influé sur leur talent : le sentiment des maux qu'il avoit à souffrir ne fut pas étranger aux inspirations poétiques de Gilbert : les productions de Malfilâtre ont une

douceur qui exclut toute idée de mécontentement, d'inquiétude et d'aigreur; elles sont aussi, dans leur genre, beaucoup plus voisines de la perfection. Le goût de Malfilâtre étoit plus sûr et plus formé que celui de Gilbert; son style est plus égal; les beautés de sa composition sont moins altérées par le mélange des défauts : il avoit étudié les grands modèles avec plus de soin, et quoiqu'il soit mort très-jeune, ses ouvrages ont un caractère de maturité qui manque à ceux de Gilbert. Le jugement de ce dernier avoit besoin d'être perfectionné par l'âge; Malfilâtre fut, comme lui, privé du secours des années; mais de sérieuses études avoient donné à sa jeunesse tout l'aplomb de l'âge mûr; ses écrits respirent le goût antique, et l'on peut voir, par l'ouvrage auquel il travailloit quand il mourut, par *le Génie de Virgile*, avec quelle application il se pénétroit des beautés des poëtes anciens.

Malfilâtre naquit à Caen en 1733. Il fit ses études chez les jésuites de cette ville. L'éducation développa de bonne heure en lui le germe d'un véritable talent, et ses premières productions annoncèrent qu'il étoit appelé par la nature à devenir un jour un poëte distingué. L'académie de Rouen lui décerna quatre fois le prix de l'ode; et Marmontel, en faisant connoître le premier à la capitale les brillans essais du jeune lauréat, n'hésita pas à lui présager les plus hautes destinées littéraires. La meilleure, sans contredit, de ses compositions

lyriques est une ode pleine de verve, intitulée *le Soleil fixe au milieu des planètes*, dans laquelle il expose en très-beaux vers le système du monde, découvert par Copernic, et les idées ingénieuses de Descartes sur les mouvemens des corps célestes. Cette pièce, que l'on cite comme une des bonnes odes de notre langue, prouve que l'auteur auroit pu, dans tous les genres, célébrer avec succès les découvertes les plus intéressantes et les vérités les plus sublimes.

Nourri à l'école des anciens, doué d'une vaste mémoire et d'un goût exquis, Malfilâtre s'étoit rendu familiers les poëtes Grecs et Romains ; il connoissoit parfaitement les élémens de toutes les sciences, l'histoire et la mythologie. La fable de *Narcisse* lui a fourni le fond d'un poëme d'une simplicité et d'une couleur antiques : en conservant au vers de dix syllabes sa liberté, ses graces naturelles, son ton facile et piquant, il a su s'élever quelquefois jusqu'à la pompe et à l'harmonie de Lucrèce et de Virgile. Son poëme respire cette mélancolie attendrissante, cette sensibilité douce et vraie qui répandent tant de charmes dans la prose de Fénélon et dans les vers de Virgile. L'auteur s'occupoit, en 1767, du soin de le faire imprimer, lorsqu'il succomba tout à coup aux longs tourmens d'une vie agitée et douloureuse. Cet infortuné jeune homme, auquel on ne rendit pas de son vivant la justice qu'il méritoit, vécut dans la détresse, et mourut dans le besoin. Il n'a

point joui de ses succès, et les regrets que sa perte a fait naître ont seuls commencé sa réputation. On n'apprit pas sans intérêt que, plus sensible aux charmes de la composition qu'à ceux de la gloire, il jetoit dans le silence et l'obscurité les fondemens de plusieurs ouvrages importans, quand la mort le surprit au milieu de sa carrière.

M. Lacombe, libraire à Paris, informé de ses premiers succès à l'académie de Rouen, et augurant très-favorablement de ses dispositions littéraires, l'engagea à se rendre dans la capitale, et lui proposa de traduire Virgile en vers. Malfilâtre avoit fait une étude particulière de ce grand poëte, pour lequel il avoit une véritable passion; l'entreprise lui sourit, il accepta, et se livra dès-lors à cet immense travail. On agitoit depuis longtemps la question de savoir si l'on devoit traduire les poëtes de l'antiquité en prose ou en vers: Malfilâtre sembla vouloir accorder entre elles toutes les opinions, et partager le différent, en traduisant Virgile partie en prose, partie en vers. Toutefois, il est aisé de s'apercevoir que, dans cette question littéraire, son talent avoit influé sur son avis: un poëte peut-il jamais penser que la prose soit un digne interprète des beaux vers? Dans le plan qu'il s'étoit tracé, Malfilâtre subordonna l'un des deux langages à l'autre, et la prose n'y étoit admise que comme une auxiliaire utile: il ne s'étoit pas même proposé d'en développer toutes les ressources; il ne l'employoit

qu'autant qu'elle étoit nécessaire pour amener convenablement et pour faire valoir les beautés de cet autre langage dont il possédoit tous les secrets, et dont il savoit si bien exercer tout le charme. L'idée qui sert de base à cette entreprise est d'un profond littérateur, et Malfilâtre a montré dans l'exécution de son ouvrage autant de talent que la conception d'un tel plan suppose de littérature et de goût. C'est cet ouvrage, acquis de M. Lacombe, et dont on ne connoissoit que quelques fragmens, publiés dans les *Observations critiques* de M. Clément, que nous offrons maintenant aux amateurs de la bonne littérature. Le manuscrit a été long-temps entre les mains de plusieurs gens de lettres, et l'un de nos poëtes les plus dignes d'associer leur talent à celui de Malfilâtre s'étoit chargé de le remettre en ordre et de le publier; mais de hautes fonctions ne lui laissant pas le loisir nécessaire pour s'occuper de ce soin, il fut obligé de l'abandonner. Nous avons fait tout ce qui étoit en notre pouvoir pour nous rendre digne de le suppléer dans cette fonction délicate et difficile; nous n'avons eu en vue que la gloire de Malfilâtre; et, dans la crainte qu'on ne lui attribuât des erreurs dont il ne seroit pas coupable, nous avons dû distinguer notre travail du sien, toutes les fois que nous avons été dans la nécessité d'ajouter à son manuscrit.

La traduction des *Églogues* et des *Géorgiques* est beaucoup plus complète que celle de l'*Énéïde*.

La prose de ce dernier ouvrage étoit entièrement achevée ; mais un grand nombre de morceaux que Malfilâtre devoit mettre en vers ne sont qu'indiqués, et nous avons pensé ne pouvoir mieux remplir ces lacunes qu'en faisant un choix des meilleures traductions en vers publiées jusqu'à ce jour. Nous avons dû ajouter aussi aux notes et remarques littéraires de Malfilâtre, toutes les fois qu'elles nous ont paru incomplètes ; faire celles dont il n'a pas eu le temps de s'occuper, et rapprocher les diverses imitations ou traductions qui ont paru depuis environ quarante ans, ainsi qu'un grand nombre de fragmens inédits, que des littérateurs estimables ont bien voulu nous communiquer.

Malfilâtre ayant principalement destiné sa traduction et les dissertations qui la précèdent, ainsi que les notes qui l'accompagnent, aux jeunes gens qui se livrent à l'étude des auteurs anciens, nous n'avons pas dû non plus perdre de vue ce but utile, et nous n'avons rien négligé pour y faire concourir toutes nos observations.

Il paroît que Malfilâtre avoit composé une Vie de Virgile; nous sommes du moins autorisés à le conjecturer ainsi, d'après un assez grand nombre de ses notes, par lesquelles il y renvoie le lecteur : mais ses papiers ne nous en ont offert aucune trace, et nous avons fait d'inutiles recherches pour la découvrir, si toutefois elle existe. On nous saura peut-être quelque gré d'y suppléer par un aperçu

historique et littéraire de la vie et des ouvrages de Virgile, dans lequel nous exposerons brièvement les motifs et le but de ses poëmes.

Virgile naquit l'an 684 de Rome, sous le consulat du grand Pompée, dans le bourg d'Andès, aujourd'hui *Pictola*. Sa famille étoit pauvre. Nous ne nous arrêterons point aux prodiges qu'on a prétendu être arrivés à sa naissance, et que la plupart des historiens ont presque mis au rang des faits authentiques. Le merveilleux a toujours, après coup, environné le berceau des hommes illustres, comme celui des nations qui ont obtenu une grande renommée.

Il fit ses premières études à Crémone; de là il vint à Milan. Il y prit la robe virile à l'âge de seize ans; et l'on assure que, par une singularité remarquable, ce fut le jour même où mourut Lucrèce; les Muses le désignant, pour ainsi dire, comme l'héritier de ce beau génie. Il se rendit bientôt à Naples : c'est dans cette ville qu'un goût naturel l'entraînant avec force vers la poésie, et que son esprit en pressentant toute la puissance, il s'efforça, avant d'entrer dans cette carrière sublime, de s'y préparer par des études de tout genre. Sa Muse, loin d'être follement enivrée, ne chercha point à franchir, dès les premiers pas, les hauteurs du Parnasse; mais, considérant que la poésie est un art qui ne se soutient que par le secours de tous les autres, Virgile, dans une solitude appli-

quée, cultiva son esprit jusqu'à ce que, par le développement de toutes ses forces, il devînt capable de produire les plus heureux fruits. Certes, d'après le jugement des hommes les plus exercés, on ne doit point lui attribuer ces poëmes sans grace qu'on a communément coutume de citer par-tout comme ses premiers essais, et où l'on ne découvre nulle trace d'un si grand génie, quoiqu'on y trouve quelques lambeaux qui lui ont été dérobés. Son premier soin fut donc d'étudier, non seulement les langues grecque et latine, mais encore l'histoire, la philosophie, la médecine et les mathématiques. Il eut pour maître de philosophie Syron, disciple d'Épicure, dont il a exposé les idées sur l'origine des choses, dans son églogue adressée à Varus, qui avoit eu le même maître. En Grèce, il reçut des leçons de Parthénius, qui fut aussi lui-même un poëte assez distingué.

Lorsqu'il eut ainsi perfectionné ses connoissances, il se livra tout entier à la poésie. Après la bataille de Philippes, les champs au-delà du Pô furent distribués aux vétérans, par ordre des Triumvirs; et Virgile, chassé du sien par le centurion Arius, vint à Rome. Là, recommandé à Mécène par Asinius Pollion, dont il avoit déjà cultivé l'amitié dans la Gaule cisalpine, et protégé par Mécène auprès d'Octave, il obtint que ses terres lui fussent rendues. Alors âgé de vingt-neuf ans, il se mit à composer ses *Bucoliques*. De retour à Mantoue, il voulut faire valoir la décision rendue

en sa faveur, et rentrer dans son patrimoine; mais il pensa être tué par Arius. Il revint à Rome pour se plaindre de cette violence, et offrit sa seconde églogue à Varus, qui étoit en faveur auprès d'Octave. En trois ans il acheva ses *Bucoliques*, dans lesquelles il se plaît à louer César et ceux qui lui avoient fait obtenir la restitution de son patrimoine. La reconnoissance pour les bienfaits a des droits toujours sûrs auprès des belles ames; mais quel charme n'acquiert-elle pas, lorsqu'elle est accompagnée du génie, et que son expression est dictée par le goût le plus exquis!

Plein du souvenir des champs paternels et des études qu'il avoit faites de l'agriculture, Virgile travailla à ses *Géorgiques* en l'honneur de Mécène, par la protection duquel il étoit rentré en possession de ces mêmes champs. Il mit sept ans à la composition de ce poëme dont la perfection ne laisse rien à desirer : ce fut sur-tout à Naples qu'il s'en occupa. On dit qu'alors il avoit coutume de méditer et de faire écrire chaque matin un certain nombre de vers qu'il passoit le reste du jour à retoucher et à réduire, les comparant lui-même aux petits de l'ourse qui, tout nouveau nés, n'ont encore qu'une forme grossière et imparfaite, mais que la mère façonne, pour ainsi dire, à force de les lécher. On sait jusqu'à quel point ce beau poëme, resté le modèle de ce genre, comme il en est le chef-d'œuvre, a influé sur les progrès de l'agriculture, en inspirant aux premières classes de la

société le goût des travaux champêtres; et il convient sans doute d'ajouter au mérite de l'ouvrage en lui-même, le mérite d'un but si grand et d'un intérêt si profond.

Mais ce n'étoient là que des préludes heureux à de plus hautes compositions. Virgile conçoit ensuite ce magnifique monument de l'*Énéïde*, qui, malgré ses imperfections, est encore un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la main des hommes. La république Romaine se reposoit à peine de cette agitation des guerres civiles qui, l'ébranlant sans cesse, depuis Marius et Sylla jusqu'à la journée d'Actium, l'avoient tant de fois fait pencher vers sa ruine. Auguste jouissoit du souverain pouvoir sans rivaux, mais non sans envieux : on ne l'attaquoit plus ouvertement, mais il étoit en butte à de sourdes embûches. Les esprits n'étoient point encore assez frappés des changemens qui s'étoient opérés dans les mœurs des Romains, et qui étoient, en grande partie, le résultat de leurs conquêtes. On peut reprocher aux hommes les plus éclairés de ce temps, à Cicéron même et à Caton, de n'avoir pas aperçu que ces changemens devoient nécessairement en produire un dans les institutions politiques, et qu'un corps aussi vaste que l'Empire Romain ne pouvoit plus être gouverné par des formes républicaines. Plusieurs conjurations avoient éclaté contre la vie du prince; mais la liberté romaine n'étoit plus qu'un corps exténué qui s'agitoit vainement et menaçoit

son vainqueur en expirant. Virgile se propose de calmer cette ardeur inquiète dans le cœur des Romains, de cicatriser d'une main habile et légère des blessures qui saignoient encore, et de faire aimer la domination d'un maître qui avoit tourné toutes ses vues vers la prospérité publique.

Il ne vouloit pas seulement inspirer aux Romains l'amour du prince, il s'efforce encore de faire naître dans le cœur d'Auguste les vertus propres à rendre celui qui commande plus cher à ceux qui obéissent.

Le poëte trouvant ainsi l'intérêt de sa gloire réuni à celui du prince et de ses concitoyens, fonda tout son poëme sur cette base; savoir, que les dieux veillent toujours à la sûreté de ceux qu'ils ont une fois choisis pour de grandes destinées. Il pensa que cette idée tendroit à la fois à modérer l'animosité des ennemis du prince, à faire craindre de justes châtimens à la tyrannie, enfin à exciter Auguste à faire oublier les horreurs du triumvirat, en rendant son autorité paternelle et respectable aux Romains, et sur-tout à devenir maître de lui-même puisqu'il n'en avoit plus d'autre.

Pour insinuer plus efficacement ces maximes dans tous les cœurs, il ordonna sa fable de manière que toutes ses parties se rapportassent à ce but principal. Il choisit un héros plein de respect pour les dieux, et dont la fortune avoit beaucoup de ressemblance avec celle d'Auguste; et il lui donna pour compagnons des personnages aux-

quels les principaux d'entre les Romains pussent se comparer d'autant plus volontiers qu'ils se glorifioient d'en tirer leur origine. Qui est-ce qui, en rapprochant Auguste d'Énée, ne reconnoîtra pas que l'un est la parfaite image de l'autre? Sous la conduite du Destin, celui-ci s'échappe du milieu des ruines du plus puissant empire, à travers les feux cruels qui détruisoient Ilion, après avoir vu périr toute la race royale : celui-là reste seul sur les débris de la liberté et presque sur les cendres de sa patrie, après l'incendie prolongé de la guerre civile, et ayant vu succomber tant de chefs illustres qui se brisèrent, pour ainsi dire, les uns sur les autres. Le premier en proie à tous les dangers sur terre et sur mer, en Asie, en Europe, en Afrique; Junon faisant servir à lui nuire et les dieux et les hommes; Didon, ses charmes; et Turnus, toutes les forces de l'Italie : le second exposé dans toutes les parties du monde aux combats de mer et de terre; retrouvant dans Brutus et dans Cassius les dieux même de la liberté, dans Antoine un autre Turnus, et dans Cléopâtre les ressentimens de Junon et les charmes de la reine de Carthage : l'un et l'autre fondateurs d'un nouvel empire: tous deux appliqués, non au métier de la guerre seulement, mais encore l'un à donner des institutions et des lois à son peuple, et l'autre à en opérer, à en consolider le changement au milieu du sien. Ajoutez que l'un tire de l'autre son origine, et que tous les droits à

l'empire que donnèrent à Énée les dieux et les armes, il les avoit comme légués en héritage à Auguste. Enfin Virgile peignit le prince dans son héros par tant de traits réunis et divers, qu'il étoit impossible à Auguste de ne pas se reconnoître, et aux Romains de ne pas le retrouver dans Énée, comme on reconnoît une image réfléchie dans un miroir.

De même qu'Auguste, dans tout l'appareil de ses conseils et dans ses importantes expéditions militaires, n'avoit d'autre objet que de changer la forme du gouvernement des Romains; de même Virgile voulut que tout ce qui entreroit dans l'*Énéide* tendît à l'établissement de l'empire de Troye en Italie. Aussi est-ce là tout le dessein de son poëme, et la simplicité de ce but y est relevée par le merveilleux des événemens, par la vraisemblance et le charme de la narration.

Le Discours préliminaire de Malfilâtre et les Dissertations qu'il a placées en tête des *Bucoliques*, des *Géorgiques*, et de l'*Énéide*, offrent d'excellentes réflexions sur la manière de traduire les poëtes; l'Apologie raisonnée du travail que nous publions aujourd'hui; des Recherches curieuses sur l'origine et la nature des différens genres auxquels se rapportent les poëmes de Virgile, et des Remarques de goût qui n'ont point encore été faites, sur divers points de la littérature ancienne et moderne.

On y voit encore que l'auteur s'occupoit d'une traduction des Métamorphoses d'Ovide ; et c'est probablement d'après ses notes qu'on a publié celle qui a paru sous son nom il y a environ dix ans.

Nous avons retrouvé tout ce que Malfilâtre a écrit sur le plan d'un poëme dans lequel il se proposoit de célébrer la conquête du nouveau monde : ce morceau fait partie de la dissertation sur le poëme épique, ainsi qu'un fragment en vers, imité du Télémaque, et qui sans doute a donné lieu de dire que son intention étoit de le rendre ainsi en entier.

La traduction de la prose française en vers français, ce rêve chimérique de quelques poëtes du dix-huitième siècle, ne pouvoit entrer dans un esprit aussi judicieux que Malfilâtre. Il avoit trop bien comparé le différent génie des deux langages, pour espérer de transporter dans l'un les beautés inhérentes à l'autre ; il avoit trop de goût pour consacrer sa lyre à soumettre aux lois de la cadence et de la rime la prose divine de Fénélon : ni Fénélon, ni Malfilâtre, ni notre poésie, n'auroient gagné à ce changement, en supposant qu'il eût été possible. La prose du Télémaque peut se rapprocher de la poésie par ses images et sa mélodie ; elle s'en éloigne évidemment par ce naturel, cette simplicité précieuse que nous ne saisissons qu'à demi dans les entraves de nos vers. Une pensée conçue en prose a son

tour, sa forme, sa chûte particulière, qui semblent repousser tout ornement étranger; la parure l'étouffe souvent au lieu de l'embellir : il faut, au gré de l'hémistiche, la resserrer ou la développer, l'exagérer ou l'affoiblir; la phrase poétique dont la variété même ne peut échapper à la symétrie, refroidira, par sa coupe, son jet libre et hardi; dans cet entourage pompeux, l'idée, affoiblie ou gênée, aura perdu tout son éclat et sa couleur primitive : je crois voir une bergère, qui séduit sous un chapeau de fleurs, mais dont la grace modeste s'évanouit sous les pierreries.

Une opinion qui trouvera peut être des contradicteurs, c'est qu'il y a plus loin du génie de notre prose au génie de nos vers, que de celui-ci à la poésie ancienne ou étrangère; et cela vient de la différence que j'ai précédemment établie entre l'idée imaginée en vers et la pensée conçue en prose.

On me dira que tel vers latin ou italien, littéralement traduit dans la tête du lecteur, n'est autre chose qu'une prose informe, et au-dessous de la prose française la moins travaillée : cette objection tombe d'elle-même; car on sait que la traduction ou la conception d'un vers, dans la tête du lecteur instruit, ne sépare point le sens du nombre qui l'embellit et de l'arrangement poétique des mots. La pensée se présente toute armée, telle qu'elle a été enfantée; et sans cela, où seroit l'effet et la différence du langage simple et du langage mesuré?

Il y a plus : supposez même que l'idée d'une poésie étrangère arrive au lecteur mot à mot, libre d'inversion et dans l'arrangement direct de la prose française ; ainsi décomposée, elle offriroit encore des traces poétiques, une mélodie sensible, quoique altérée, un coloris encore frappant, quoiqu'à moitié effacé, qui ne permettroient pas de se tromper sur sa nature première.

Continuò ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri et nemorum increbescere murmur.

« Tout à coup, sous les vents qui s'élèvent, les bords tourmentés des mers commencent à s'enfler ; un fracas éclatant se fait entendre au haut des monts, les rivages retentissans sont troublés, et le murmure des forêts s'augmente. »

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba,
Treman le spatiose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba,

« Le son rauque de la trompette infernale appelle les habitans des éternelles ombres ; les spacieuses et noires cavernes tremblent, et l'air ténébreux résonne à ce bruit. »

A travers la foiblesse d'une expression si servilement traduite, on voit clairement que les mots qui composent toutes ces images viennent d'une origine poétique.

La poésie a donc, comme la prose, son carac-

tère, sa couleur, qui résiste aux changemens qu'on lui fait subir; ses mutations l'affoiblissent, sans altérer entièrement son essence; réduite à revêtir de prose ses images hardies, elle brille encore dans ce mélange aux yeux qui la connoissent, comme un fleuve pur que l'eau d'un fleuve voisin couvre sans le troubler, ou qui traverse, sans se corrompre, le lit orageux de la mer.

Par la même raison, la pensée conçue en prose repousse l'ajustement poétique dont on l'enveloppe: Virgile seroit moins difficile à traduire que Fénélon. Un exemple assez récent vient appuyer mon opinion: on sait que le *Temple de Gnyde*, de Montesquieu, si renommé par sa fraîcheur, sa brillante élégance et sa grace légère, s'est refroidi sous la plume de Léonard et de Colardeau même; ils ont mis des fers à leur modèle, et tout l'éclat n'en peut faire oublier la gêne. Plusieurs imitations en vers de nos moralistes, ou de nos romanciers, ont été aussi malheureuses, et devoient l'être. Que diroit-on d'un peintre qui feroit un tableau d'après une gravure originale?

On me pardonnera sans doute cette longue digression: la question littéraire que j'y traite n'est pas sans quelque importance; nos jeunes poëtes n'ont que trop de penchant à mettre en vers les ouvrages écrits en prose poétique; c'est un genre de travail qui les débarrasse des difficultés de l'invention; mais c'est un mauvais genre, comme je crois l'avoir montré; je serois fâché que l'exemple

de Malfilâtre se joignît à quelques autres, pour autoriser l'erreur que je combats. Je répète que Malfilâtre avoit trop de goût pour l'adopter : le goût étoit en lui de niveau avec le talent ; il falloit autant de l'un que de l'autre pour concevoir et pour exécuter le travail qu'il a entrepris sur les ouvrages de Virgile. Ce travail, fondé sur l'idée la plus heureuse, eût fait le plus grand honneur à notre littérature, si l'auteur avoit pu y mettre la dernière main : tel qu'il est, il ne peut manquer d'être fort utile aux jeunes amis des lettres qui veulent se pénétrer des beautés du prince des poëtes latins, et fort agréable aux gens de goût de tout âge ; car on ne se lasse jamais de lire Virgile, et de goûter le charme de son style. J'ai fait tout ce qui étoit en moi pour que l'ouvrage de Malfilâtre parût dans un état qui répondît à la réputation de l'auteur et à l'attente du public : je me suis étudié à bien entrer dans ses vues et dans sa pensée ; des mains plus savantes et plus habiles auroient pu mieux faire ; mais je crois que personne n'auroit eu plus de zèle : heureux si mon travail contribue à faire valoir celui de Malfilâtre, et ne semble pas trop indigne d'une association si honorable !

un inconvénient inséparable de cette méthode, c'est l'ennui. Le plus intrépide lecteur aura-t-il assez de courage pour parcourir attentivement deux cents, quatre cents pages de pensées, un catalogue, un registre de maximes? Est-il une tâche plus pénible qu'une telle lecture, pour le penseur le plus infatigable et le plus déterminé? Quoi! dans le même recueil je trouverai deux cents réflexions politiques pendues bout à bout, après cent soixante sentences morales! de là je me perdrai dans un abyme de métaphysique rédigée par versets et par numéros! Nulle transition ne me conduira d'une idée à une autre, et, dans cette région sèche et aride, mes yeux ne pourront se reposer sur aucun objet agréable! J'aurai toutes les pensées de Montaigne, par exemple; mais je n'aurai devant les yeux ni son style, ni ses graces naïves, ni ses tours charmans, qui font, selon moi, la plus précieuse partie de cet auteur inimitable!

Je ne parle cependant ici que des écrivains philosophes; mais que sera-ce si on veut donner l'*esprit* des poëtes? Se peut-il que je croie sérieusement avoir l'*esprit* de M. de Voltaire, lorsque je ne lis qu'un recueil de maximes extraites de ses œuvres poétiques? Ce qui me flattoit dans la *Henriade* ou dans quelqu'autre de ses poëmes, devient sec et insipide lorsqu'il est séparé. La bonté intrinsèque de ces pensées est la même, sans doute;

mais l'agrément n'est plus le même. Ce sont les parties différentes d'un beau corps, qui, étant réunies et bien proportionnées, faisoient un *tout* harmonieux et riant à la vue; mais qui, une fois séparées par la dissection, ne se prêtent plus un éclat et des graces réciproques. Ces membres épars languissent désormais sans ame et sans vie. Et puis, quelle idée de donner l'*esprit* d'un poëte, c'est-à-dire, ses pensées! Ne sembleroit-il pas que la poésie serait devenue une espèce de raisonneuse, et n'auroit plus d'autre occupation que celle de penser; en un mot, qu'elle auroit pris la place de la philosophie? Faut-il donc que nous prenions ainsi Vénus pour Minerve? La poésie ne doit pas être sans raison, je le sais; mais aussi ne la chargeons pas du soin importun d'enseigner la morale et la politique, lorsqu'elle doit plutôt s'occuper du soin de plaire, et d'amuser l'imagination.

Il se trouve, sans doute, dans nos meilleurs poëtes d'excellentes maximes; mais il faut les y laisser, c'est le seul moyen de les faire lire; et ceux des poëtes qui ambitionneront un grand nombre de lecteurs, ne doivent pas même accumuler sentences sur sentences. D'ailleurs, c'est une entreprise bizarre que de donner en français l'esprit d'un poëte français; c'est supposer qu'on ne le lit point, ou que le lecteur n'est pas en état de puiser dans ses ouvrages ce qu'il y a de plus

exquis. C'est pour les étrangers ou pour les anciens que nous devons prendre cette peine, afin que leurs beautés ne soient pas perdues pour notre nation.

Le premier qui nous a donné l'exemple de transporter chez nous ces sortes de productions d'un autre temps ou d'un autre climat, est le P. Brumoy, jésuite, si célèbre par son *Théâtre des Grecs*. C'est assurément le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. L'auteur a pensé, avec raison, qu'il ne pouvoit traduire en entier toutes les pièces dramatiques composées par les anciens Grecs; il a bien senti que la différence de mœurs et d'usages qui est entre Athènes et Paris, sans compter mille autres raisons, devoit nécessairement rendre insipides et ridicules pour nous plusieurs morceaux qui charmoient les peuples de l'Attique : aussi voyons-nous beaucoup de tragédies et de comédies grecques dont il n'a donné que l'analyse. Il est donc le premier qui ait fait ce que nous appelons un *esprit*. Mais il étoit trop judicieux pour ne faire qu'un choix des pensées d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane. Ce n'étoit point purement leurs sentimens sur la morale et sur les autres parties de la philosophie, qu'il cherchoit (quoique cette connoissance ne doive pas nous être indifférente), mais leurs beautés poétiques et dramatiques. Il vouloit nous apprendre comment ces grands hommes *pen-*

soient, sentoient et *s'exprimoient ;* comment ils manioient les passions ; quel étoit le caractère de leur poésie dramatique ; comment enfin la nature parloit sur le théâtre d'Athènes, et suivant le génie de ces différens poëtes. Il pouvoit donc intituler son ouvrage l'*Esprit*, ou, pour parler avec plus d'exactitude, le *Génie d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide*, etc. Et qu'on ne dise point que des morceaux détachés de ces auteurs suffisoient pour remplir son titre : le génie d'un auteur ne peut être véritablement connu que par ses ouvrages, ou par une bonne analyse de ses ouvrages. Il faut savoir si ce génie étoit assez étendu pour concevoir et former un plan vaste, bien suivi, bien distribué, bien proportionné dans toutes ses parties ; première qualité plus rare qu'on ne pense. Il faut savoir, en second lieu, si ce même génie étoit aussi heureux dans l'exécution que dans l'invention ; quel étoit son style, le caractère de sa poésie, son art, ses ressources, ses finesses, sa manière de dessiner et de peindre, ses graces, son énergie ; s'il avoit du feu, du sentiment ; quel étoit son talent pour la narration, si c'étoit un poëte épique ; comment il faisoit dialoguer ses personnages, s'il a travaillé pour la scène ; en un mot, on doit connoître en quoi il excelloit, et quel étoit son principal défaut, etc.

On voit que l'entreprise du P. Brumoy étoit

bien autrement importante que celle des faiseurs *d'esprits*. Pour faire toucher au doigt les beautés et les défauts des auteurs dramatiques qu'il traduit ou qu'il analyse, il remonte jusqu'à l'origine de l'art dont Eschyle est l'inventeur. Ses recherches, ses réflexions judicieuses, les discours excellens qu'ils a semés d'espace en espace, rendent son livre aussi curieux qu'il est intéressant pour la littérature. Les jeunes auteurs qui se destinent au théâtre peuvent y trouver des préceptes très-utiles.

C'est cette utilité que nous nous proposons pour premier objet dans l'ouvrage que nous présentons au public. On néglige malheureusement les sources antiques; on ne sait guère mieux aujourd'hui le latin qu'on ne savoit le grec, lorsque le P. Brumoy entreprit sa traduction. Dès qu'elle parut, on fut étonné de la richesse de ce trésor étranger, jusqu'alors si peu connu; on vit que nous devions aux poëtes de la Grèce la plupart des beaux morceaux de Racine, applaudis tant de fois sur notre théâtre; on fut persuadé que les écrits des anciens étoient la meilleure école pour les modernes, malgré les impertinentes critiques des Perrault, des Houdart et de leurs partisans. Ces contempteurs de la belle antiquité avoient cependant de l'esprit; mais l'esprit, sans le sentiment, n'a pas le droit de juger le génie: d'ailleurs, ces messieurs igno-

roient la langue grecque, ou n'en avoient qu'une connoissance très-superficielle. Boileau accabla Perrault, comme dit M. de Voltaire, en ne faisant que relever ses bévues. Ce grand homme recommandoit sur-tout la lecture d'Homère. *Aimez donc ses écrits*, disoit-il,

Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Je suis bien persuadé que c'est aussi avoir profité que de savoir se plaire à la lecture de Virgile, d'Ovide, d'Horace et de tous les bons auteurs du siècle d'Auguste. L'ouvrage du P. Brumoy m'a fait naître l'idée du mien. Je me propose de faire connoître les anciens poëtes latins autant qu'il est possible dans notre langue. Je rendrai service aux personnes de goût qui n'ont pu, dans leur jeunesse, apprendre les langues anciennes, ou qui, distraites par d'autres occupations, les ont oubliées depuis, ou les ont en partie perdues de vue (1). N'est-ce pas un plaisir pour elles de pou-

(1) Malfilâtre auroit tenu parole, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à ses amis et aux lettres qu'il honoroit. Ses *Métamorphoses d'Ovide,* publiées en l'an VII (1799), et l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public, doivent faire regretter qu'il n'ait pas eu le loisir de nous transmettre les beautés d'Horace, Properce, Tibulle, Catulle, etc. ainsi que cela entroit dans son vaste projet de travail sur les poëtes latins le plus généralement estimés. (*Note de l'Éditeur.*)

voir connoître à peu près le génie des anciens, autant du moins que cela est possible, dans une langue étrangère à ces mêmes auteurs? Elles verront que les détracteurs de l'antiquité ne lui ont pas rendu justice, et sauront comparer jusqu'à un certain point le goût et l'esprit des anciens Romains avec ceux du siècle de Louis XIV et du nôtre. Peut-être aussi que l'idée que nous donnons aux jeunes gens des beautés antiques, qu'ils ne font qu'entrevoir dans notre traduction, leur fera naître l'envie de lire les originaux dont ils n'ont que de foibles extraits. Je me croirois bien récompensé de mon travail, s'il faisoit renaître l'émulation parmi nous; si nous pouvions, d'après une comparaison sérieuse entre les anciens et nous, ouvrir les yeux sur le mauvais goût qui fait des progrès si rapides sur notre Parnasse! Si le génie brillant et vif des grands hommes dont j'ai tâché de rendre quelques traits, pouvoit échauffer quelquefois mon style et passer jusque dans mes expressions, il seroit impossible que l'on ne concût pas une haute idée de leur mérite, et qu'on ne desirât point de connoître leurs écrits dans la langue qu'ils ont parlée. C'en seroit assez pour qu'un plus grand nombre de jeunes gens et de jeunes auteurs voulût se la rendre familière. La lecture de ces grands maîtres suffiroit alors pour faire renaître chez nous ce goût pur et précieux

qui se perd de jour en jour. Je prie mes lecteurs de remarquer avec moi que tous les écrivains qui ont blasphémé l'antiquité ne seront jamais anciens; et qu'aucun de nos illustres modernes, tels que Boileau, Racine, Rousseau et M. de Voltaire, n'a eu la sotte manie de décrier nos premiers maîtres.

Il seroit à souhaiter qu'un autre que moi eût exécuté le plan de cet ouvrage, tel que je l'ai conçu. Je le desirerois bien sincèrement, et je n'ai pas assez d'amour-propre pour ne pas voir que mon entreprise étoit au-dessus de mes forces. Je m'en aperçois aujourd'hui, je l'avoue; et je confesse avec la même franchise, que je prenois, au commencement de cette carrière, mon zèle pour du talent. Puisse le public user de quelque indulgence envers moi! et ressembler à ce héros

> Qui de Chérile même excusant la manie,
> Au défaut du génie,
> Récompensoit en lui le desir d'en avoir.
>
> ROUSSEAU.

Quoi qu'il en soit, je donne mon livre tel qu'il est : peut-être fera-t-il naître à quelque homme de génie l'idée d'achever ce que je n'ai fait qu'ébaucher.

Il faut maintenant rendre compte de la manière dont cet ouvrage est exécuté.

En donnant le génie des poëtes latins, il eût

peut-être été à propos de commencer par les plus anciens, afin de suivre pas à pas les progrès successifs de la poésie chez les Romains. Mais, pour essayer le goût du public, je fais paroître aujourd'hui le plus parfait des poëtes, à mon gré; les autres paroîtront ensuite, si celui-ci est reçu favorablement. (1)

A mesure que je traduis un poëte, j'observe de faire précéder un abrégé de sa vie et de l'histoire de son siècle, afin qu'on puisse comprendre plus aisément les allusions qu'il peut faire aux événemens de son temps. Je fais marcher immédiatement après des *Réflexions* sur les genres de poésie dans lesquels il a écrit. Ainsi je place avant les Bucoliques de Virgile des Réflexions sur la nature de ce poëme : j'en fais autant pour les Géorgiques et pour l'Énéide. Enfin je viens à ma traduction. C'est ici qu'il faut que je développe mes sentimens sur la manière de traduire les poëtes anciens ou étrangers. Examinons auparavant ceux de M. l'abbé Desfontaines, du P. Sanadon, de M. Le Batteux, etc. Cet examen nous jette dans une discussion très-longue, mais aussi très-utile. Elle est d'ailleurs nécessaire pour l'apologie de mon ouvrage.

(1) *Voyez* la note précédente.

§ II.

Comment on doit traduire les Poëtes.

Je rapporterai d'abord les paroles de l'abbé Desfontaines. « Je sais, dit-il, qu'une ode, et même toute sorte de poésie en général, plairoit beaucoup plus dans une traduction en vers que dans une traduction en prose, parce que la poésie aime à marcher avec une légèreté pompeuse et cadencée, et à mesurer tous ses pas. Une marche libre et naturelle semble la rapprocher du vulgaire. La prose enfin n'est point le langage des dieux. Il est certain néanmoins que la prose, comme les vers, a sa légéreté, sa pompe et sa cadence, et que, *pour en avoir tout le mérite, la seule mesure lui manque ;* car, *pour ce qui est de la rime, qui caractérise particulièrement nos vers, on me permettra de compter pour rien ce prétendu agrément,* qui n'est point naturel, et qui est incapable de faire par lui-même d'autre impression sur notre ame, que celle du dégoût et de l'ennui.

« Tout le monde convient que, comme il peut y avoir des vers sans poésie, il peut aussi y avoir de la poésie sans vers. Que la poésie soit mesurée et rimée, ou qu'elle soit parfaitement libre et

asservie aux seules lois de la *superbe oreille*, sans dépendre des lois de la versification, c'est toujours de la poésie, qui ne consiste essentiellement que dans les images hardiment dessinées, dans les couleurs vives, dans les expressions vigoureuses, dans les tours serrés et expressifs, dans un langage doux, coulant et mélodieux, sans foiblesse, sans langueur et sans prolixité. Or, je demande quelle connexion nécessaire ces qualités qui constituent l'essence de la poésie, ont avec ce qu'on appelle le rythme où le mètre? Ce rythme ou ce mètre est, je l'avoue, un ornement de plus. Je suis, pour cette raison, bien éloigné d'égaler entièrement la prose aux vers; et un poëte, élégant versificateur, est à mes yeux un plus grand artiste que le plus habile prosateur qui saura s'exprimer poétiquement. Mais s'il s'agit de traduire de la poésie, je préférerai toujours le prosateur au versificateur, parce qu'il me paraît plus convenable de traduire en prose qu'en vers.

« Une traduction en vers, quelque travail qu'elle ait coûté, n'est jamais exacte, et ne peut l'être. Le traducteur omet ou ajoute nécessairement, et dès-lors il cesse d'être traducteur proprement dit : ce n'est qu'un imitateur ou un paraphraste. »

M. l'abbé Desfontaines, pour appuyer son sentiment, a recours à l'autorité de Mme Dacier

et du P. Sanadon. Ce savant jésuite dit, dans la préface de sa traduction des œuvres d'Horace : « La traduction des poëtes a des difficultés particulières. Des personnes de mérite sont persuadées que les vers ne doivent être traduits qu'en vers; qu'on ne sauroit les mettre en prose, quelque excellente qu'elle soit, sans leur faire perdre beaucoup de leur force et de leur agrément; qu'un poëte à qui l'on se contente, en le traduisant, de laisser ses pensées toutes seules, destituées de l'harmonie et du feu des vers, n'est plus un poëte, mais le cadavre d'un poëte; et que toutes ces traductions de vers en prose, que l'on nomme fidelles, sont très-infidelles, puisque l'auteur que l'on y cherche y est si défiguré. Ces raisons, toutes sensibles qu'elles paroissent, sont plus séduisantes que solides. La fidélité essentielle d'un traducteur consiste à bien prendre le caractère et le génie de son auteur, à représenter ses pensées dans leur entier, sans omettre aucun mot nécessaire ou important; enfin, à lui conserver tous ses traits, toutes ses couleurs et tout son prix, en remplaçant par des beautés équivalentes celles que l'on ne peut retenir également dans les deux langues. Avec ces qualités, une traduction d'un poëte, faite en prose, aura toute la perfection qu'elle peut avoir du côté de la fidélité.

« Pour ce qui est de l'harmonie du vers, *j'a-*

voue que c'est un agrément. Mais outre que cet agrément n'est qu'une partie accessoire dans une traduction, je suis persuadé qu'il n'est pas impossible de le faire passer dans la prose, en lui donnant tout ce qu'elle peut emprunter du langage des Muses. C'est une remarque judicieuse que l'on a faite après Aristote, Denys d'Halicarnasse et Strabon, que l'épopée est indépendante de la versification ; et que, *comme on peut faire des vers sans poésie, on peut aussi être poëte sans faire de vers.* Ce qui fait la poésie, dit l'auteur d'un discours sur le poëme épique, ce n'est pas le nombre fixe et la cadence réglée des syllabes; c'est la vivacité de la fiction, la magnificence des figures, la hardiesse des inversions, la beauté et la variété des images; c'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, je ne sais quel tour de pensées et d'expressions que la nature peut donner. Or, tout cela peut se trouver dans une traduction en prose; au lieu qu'une traduction en vers ne sauroit manquer de sacrifier souvent l'essentiel à l'accessoire, et d'altérer les pensées et les expressions de l'auteur, pour conserver les graces de la versification. »

M. l'abbé Desfontaines, qui cite ce passage du P. Sanadon, ajoute ce qui suit (Je ne le transporte ici que pour présenter dans toute leur force les raisons de ce célèbre critique, avant de faire

dessus quelques observations. Voici donc comme il continue) :

« Ce raisonnement (du P. Sanadon) est si judicieux et si sensible, que je ne ferois que l'affoiblir, en voulant l'étendre. Voici néanmoins quelques raisons qui serviront, si je ne me trompe, à le fortifier. L'usage des Anglais est de traduire toujours en vers les anciens poëtes grecs et latins, et ils condamnent notre coutume de les traduire en prose. Un jour que je m'entretenois sur ce sujet avec quelques beaux esprits d'Angleterre, je pris le Virgile en vers anglais de M. Dryden; et leur ayant fait voir qu'il n'y avoit presque pas une seule pensée de l'auteur que ce traducteur n'eût altérée ou travestie, il fallut qu'ils m'avouassent que ce n'étoit pas là traduire. Une traduction, leur dis-je, est une copie fidelle. Peut-on croire qu'un tableau est la copie d'un autre tableau, si dans cette prétendue copie il y a des attitudes, des draperies, une perspective, qui ne se trouvent point dans l'original, auquel elle ne ressemble que dans le dessin général et dans quelque partie de l'ordonnance? Ce sont assurément deux tableaux différens : on dira seulement qu'un des deux peintres a imité l'autre. Telles sont les traductions en vers : ce sont seulement des imitations, auxquelles on donne abusivement le nom de traductions.

« Je ne nie pas cependant qu'un passage de quelque ancien poëte ne puisse être traduit en vers avec une certaine fidélité qui ne fera tort ni à l'auteur ni au traducteur, si ce morceau est court et traité par une main très-habile. M. Despréaux, par exemple, a exprimé heureusement ces vers du XX[e] livre de l'Iliade, où le poëte grec dit, suivant la version de madame Dacier: *Le roi des enfers, épouvanté au fond de son palais, s'élance de son trône, et s'écrie de toute sa force, dans la frayeur où il est que Neptune, d'un coup de son trident, n'entr'ouvre la terre qui couvre les ombres, et que cet affreux séjour, demeure éternelle des ténèbres et de la mort, abhorré des hommes et craint même des dieux, ne reçoive pour la première fois la lumière et ne paroisse à découvert.* Cette traduction est noble et fidelle. Voici celle de M. Despréaux :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

« Voilà une traduction admirable, soit pour l'exactitude, soit pour la beauté des vers. »

Mais si de petits morceaux de poésie peuvent être traduits en vers avec une certaine fidélité, « il n'en est pas de même, selon M. l'abbé Desfontaines, des longs poëmes, où il est impossible au versificateur de soutenir le ton de traducteur fidèle depuis le commencement jusqu'à la fin. D'ailleurs, ajoute-t-il, les longs ouvrages en vers français ne plaisent point : quelque mérite qu'ils aient, ils fatiguent, dégoûtent et ennuient. La Henriade de M. de Voltaire, *si l'on en croit quelques personnes*, est un poëme digne de Virgile, pour la versification et pour les images, pour la noble hardiesse des pensées, pour l'élégance et l'harmonie de la diction. Cependant peut-on en lire deux chants de suite? n'a-t-on pas de la peine à en achever un seul, quelque courts que soient tous les chants? Est-ce la faute du poëte? Je suis bien éloigné de le penser. Si nous n'éprouvons pas la même satiété à la lecture d'une bonne tragédie, c'est que l'action, le dialogue, l'intérêt, la curiosité, nous soutiennent. Je dis la même chose d'une comédie. Pour prévenir le dégoût, nous ne faisons aucune attention à la forme; et l'acteur sur le théâtre tâche aussi de la déguiser par sa déclamation. Il faut conclure que c'est la mauvaise constitution de nos vers qui les rend ainsi fastidieux à la longue, puisqu'il en naît une langueur et un

ennui qu'on n'éprouve point à la lecture continue d'Homère, de Virgile ou d'Ovide. »

Ainsi, suivant M. l'abbé Desfontaines, le traducteur d'un poëme ne doit point faire usage de la versification, 1° parce qu'alors il lui est impossible d'être fidèle; 2° parce qu'une longue suite de vers français est ennuyeuse. Nous examinerons bientôt jusqu'à quel point on doit l'en croire sur cet article. M. de Voltaire et M. le président Bouhier pensent bien différemment. C'est ainsi que s'exprime le premier : « Qu'on ne croie point connoître les poëtes par les traductions; ce seroit vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que madame Dacier n'a point lu Homère; c'est dans le grec seul qu'on peut voir le style du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlée les hommes. »

—« L'estampe, répond M. l'abbé Desfontaines, ne représente que le simple dessin; mais une traduction fidelle et élégante n'exprime-t-elle que le fond de la pensée du poëte? n'en a-t-elle pas tout le coloris, c'est-à-dire les *images*, les agrémens, la vivacité, l'harmonie? Tout au plus, son coloris est moins vif par le défaut du mètre.

Une traduction en prose n'est donc point à un original en vers ce que le burin est au pinceau. Si on vouloit comparer une bonne traduction à une bonne copie de tableau, la comparaison, dans un sens, pourroit sembler plus juste : cependant elle est encore imparfaite, en ce que le peintre copiste ne fait aucun usage de son génie, et n'a d'autre emploi que de choisir les couleurs sur la palette, et de les appliquer suivant son modèle. Le traducteur, au contraire, doit, pour ainsi dire, créer lui-même ses couleurs. Il faut que son génie les cherche, les trouve, les assortisse et les applique avec goût. Cependant l'estampe et la copie d'un tableau ayant une espèce d'analogie avec une traduction, cela suffit pour le parallèle; mais il n'en faut pas abuser jusqu'à prétendre qu'une bonne traduction n'a d'autre mérite que celui d'une belle estampe, ou de la fidelle copie d'une peinture. »

Malgré ces raisons, M. le président Bouhier pense comme M. de Voltaire; et M. l'abbé Desfontaines le combat à peu près de la même manière, dans ses *Observations sur les écrits modernes*, feuille 477. Mettons sous les yeux du lecteur les paroles de M. le président :

« De tous les pays, dit-il, où les belles-lettres sont cultivées, je ne crois pas qu'il y en ait un qui ait produit plus de traductions en langue

vulgaire que la France. Il n'y a guère de bons auteurs, soit anciens ou étrangers, que nous n'ayons en français, et il y en a même quelques-uns dont nous avons plusieurs versions différentes. Dans ce nombre, j'en connois quelques-unes qui, par leur exactitude et leur élégance, sont si fort estimées des étrangers mêmes, qu'ils les préfèrent aux commentateurs, pour l'intelligence des endroits obscurs des originaux.

« Il faut pourtant convenir qu'à l'égard des traductions des pièces de poésie, il y a une grande différence entre celles qui ont été faites en prose et celles que nous avons en vers : car s'il en est beaucoup de bonnes de la première espèce, il y en a peu de la seconde qui soient au-dessus du médiocre. Ce n'est pas que plusieurs de nos poëtes, et même des meilleurs, ne se soient quelquefois exercés dans ce genre d'écrire : mais il y en a très-peu qui n'aient échoué dans cette entreprise. Je n'en suis pas surpris à l'égard de ceux qui ont écrit avant le milieu du siècle dernier : notre poésie étoit encore alors fort éloignée de la perfection où elle est parvenue depuis ; et l'on ne peut s'empêcher de rire en lisant les traductions en vers qui avoient paru en assez grand nombre avant ce temps-là, soit d'Homère, de Virgile ou d'autres poëtes. Mais sous le règne du feu roi, si fertile d'ailleurs en grands hommes dans tous les

genres, et sur-tout dans l'art des vers, à peine en a-t-on vu deux ou trois, tels que Brébeuf et Corneille l'aîné, dont les versions trouvent aujourd'hui des lecteurs : encore les gens de bon goût y remarquent-ils quelques endroits qui auroient mérité d'être retouchés.

« Si l'on me demande la raison du peu de succès de ces ouvrages, je prendrai la liberté de dire que l'une des principales causes est que la plupart de ces auteurs n'avoient pas assez réfléchi sur la différence essentielle qui doit être entre les traductions en prose et les traductions en vers.

« Comme la prose ne sauroit représenter qu'imparfaitement les graces de la poésie, les traductions en prose sont moins faites pour le plaisir des lecteurs, que pour leur faciliter l'intelligence du texte original. Ainsi, tout leur mérite consiste dans l'exactitude ; en sorte qu'il est nécessaire qu'elles soient aussi littérales que peut le permettre le génie de la langue dans laquelle elles sont écrites.

« Cette exactitude servile est, au contraire, un défaut insupportable dans une traduction en vers. C'est en cela principalement qu'ont péché presque tous nos anciens traducteurs, à qui on pourroit justement appliquer ce mot d'Horace : *O imitatores, servum pecus !* »

Que conclure de tous ces sentimens différens ?

ne faut-il traduire les poëtes qu'en vers? ne doit-on les rendre qu'en prose? Chacune de ces opinions a des partisans, et des partisans respectables. M. Le Batteux donne encore aux traducteurs des bornes plus étroites. Voici comment il raisonne dans la préface de sa traduction des œuvres d'Horace; on verra par là qu'il n'a garde d'approuver celles qui sont en vers.

« Pour rendre en partie cette verve (des poëtes), trois choses m'ont paru nécessaires : la première, de rendre idée pour idée; la seconde, de laisser, autant qu'il est possible, les idées à leurs places; la troisième, de porter dans la prose tout ce qu'elle peut recevoir du nombre et de la mélodie poétique.

« Les poëtes peignent à traits serrés, vifs, distincts : c'est leur manière. Chez eux, chaque expression, choisie entre mille, porte en soi une beauté qui doit être remarquée, qui doit faire effet : de là j'ai conclu que toute traduction de poëte devoit être littérale, autant que la langue du traducteur le permet.

« Il ne s'agit pas ici de promener l'oreille dans des périodes fournies de grands mots, chargées de périphrases ampoulées, terminées d'une manière sonore et prétendue oratoire. Cet étalage n'est bon qu'à brouiller les idées, et à rendre le poëte méconnoissable. Allons terre à terre; comp-

tons les traits; tâchons de les représenter avec fidélité : voilà ce qu'on nous demande, et rien autre chose.

« On auroit presque envie de rire, quand on entend prononcer d'un ton d'oracle, que, *pour bien traduire, il faut que l'ame, enivrée des heureuses vapeurs qui s'élèvent des sources fécondes* (c'est-à-dire des auteurs qu'on traduit), *se laisse ravir et transporter par cet enthousiasme étranger; qu'elle se le rende propre, et qu'elle produise des expressions et des images très-différentes, quoique semblables.*

« Voilà de grandes paroles : mais où ira le traducteur dans cette ivresse? à quoi ressemblera sa traduction? à son texte? Je le crois: à peu près comme la statue équestre de Louis XIII ressemble à celle de Henri IV.

« Tous ceux qui savent ce que c'est que traduction, et qui en parleront de sens rassis, diront que traduire est un ouvrage de patience qui se fait avec la règle et le compas. Et si cela est vrai de toute traduction, cela est plus vrai encore quand il s'agit d'ouvrages de goût, où la moindre altération suffit pour dégrader, détruire ce qu'il y a de plus précieux; où il faut saisir un degré précis de force, de lumière, de chaleur; sans quoi tout est perdu. Si ces opérations se font de dessus le cheval ailé, et dans le temps qu'il est

emporté par ses fougues, je demande quel doit en être le succès?

« Le traducteur doit faire comme le dessinateur; se placer devant son modèle, le considérer avec attention jusque dans ses plus petites parties, en prendre ensuite les traits avec précaution et scrupule, pour les porter sur la toile. C'est de cette religieuse fidélité que dépend le caractère propre et individuel de la figure qu'il veut retracer. Cette première opération faite, il pose les couleurs; ensuite il les fond avec le pinceau, il les lie, les nuance entre elles; et ce n'est que dans cette dernière opération que le traducteur peut se prêter à sa langue; ce n'est que là qu'il peut jouer, si j'ose m'exprimer ainsi, sur son ouvrage: encore faut-il que ce soit toujours avec réserve et retenue, et comme on le doit devant un maître qui est présent et qui regarde.

« Personne, je crois, ne fera sa lecture favorite d'une traduction des odes d'Horace, quelque parfaite qu'on la suppose. Ce genre d'ouvrage, dépouillé de l'enchantement du vers, et rempli d'ailleurs d'une infinité de petits traits médiocrement intéressans, n'aura jamais l'attrait de l'Iliade ou de l'Odyssée, qui, dans une traduction même, réunissent avec les charmes du roman l'utilité de la philosophie. Quel sera donc le but d'un traducteur en pareil cas? D'aider ceux qui entendent

le texte en partie, mais qui ont besoin de quelque secours pour l'entendre mieux. C'est une sorte de dictionnaire continu, toujours ouvert devant eux, et présentant le mot dont ils ont besoin; dictionnaire pourtant où on a dû faire entrer non seulement les mots, mais les tours, mais le feu et les graces même du texte, autant qu'on l'a pu. On sent que, dans une traduction faite pour cette fin, l'exactitude est une qualité préférable à cette liberté qui, sous le vain prétexte d'animer une traduction, de la rendre plus hardie, décharge le traducteur de la plus grande partie du fardeau, embarrasse et fatigue le lecteur, qui cherche sans cesse l'auteur, et ne le trouve plus.

« Ce n'est pas que nous n'ayons songé à mettre aussi dans notre traduction l'aisance et la liberté; c'est ce qui nous a coûté le plus d'effort et de travail : mais nous nous sommes proposé d'y arriver par une route assez peu battue, et qui, du premier abord, semble mener à l'esclavage plutôt qu'à la liberté.

« Nous ne nous sommes pas contenté de rendre idée pour idée; nous avons tâché, outre cela, de suivre l'arrangement même de ces idées tel qu'il est dans le poëte, et d'approcher des nombres usités dans la poésie.

« Qu'on me permette de reprendre la chose de plus haut, et de montrer, en peu de mots, quel

est mon principe sur cette matière, et sur quoi je le fonde.

« De même que les objets produisent en nous les idées, et les idées les mots, de même l'arrangement des objets dans la nature doit servir de modèle à l'arrangement des idées, et conséquemment à celui des mots. Je ne crois pas que cette proposition puisse être contestée.

« Or l'arrangement des objets entre eux n'étant nullement indifférent, puisque c'est en vertu de cet arrangement que les objets se rapportent tous à un centre commun qui fait leur *unité;* que les parties doublées sont entre elles comme en balance, pour faire *symétrie;* qu'elles sont toutes placées selon leur étendue et leur importance, et sur un certain rapport d'égalité ou d'inégalité avec les autres parties, pour faire *proportion;* enfin, qu'elles sont plus ou moins naturellement liées entre elles pour faire un *tout* plus ou moins solide et compact, il s'ensuit que les idées, et conséquemment les mots, si on veut leur donner *unité, symétrie, proportion,* si on veut en faire un *tout,* doivent avoir, les unes dans l'esprit, les autres dans le discours, le même arrangement que celui que les objets ont entre eux dans la nature. Tout autre arrangement auroit en soi une sorte de fausseté, puisqu'il y auroit alors défaut de conformité de l'image avec le modèle.

« Donc, si on convient que les idées sont bien placées dans un auteur latin quelconque, il faut convenir en même temps que si on les a placées autrement dans la traduction, il peut se faire qu'on ait défiguré plutôt que traduit. Cette conséquence est vraie; ou il faut dire que l'arrangement des objets dans la nature est absolument arbitraire, et qu'il ne reconnoit d'autre loi que le caprice et le hasard.

« On met au commencement ce qui étoit à la fin, à la fin ce qui étoit au milieu; d'un rond on en fait un ovale, quelquefois un carré, un triangle. Vous rebâtissez avec les mêmes matériaux, j'en conviens; mais sur un autre dessin, imaginé par un nouvel architecte, et qui a cru qu'il seroit bien de contredire en tout le plan de celui qui l'a précédé. Croit-on que, parce que les parties sont fines et menues, on peut les entasser sans règle et sans ordre? C'est pourtant parce que l'auteur a porté jusque là ses attentions, qu'on le trouve si beau, si agréable, si naturel; et si nos traductions ne paroissent pas telles, il y a apparence que c'est parce que nous n'avons pas voulu y apporter la même application, ou parce que nous ne l'avons pu.

« La langue latine étoit plus flexible que la nôtre; je le veux croire. On prétend que le défaut de cas et le grand nombre de particules auxiliaires

qui se trouvent chez nous, nous empêchent d'user de certains tours plus vifs et plus énergiques; je le crois encore : quoique je sois persuadé qu'il en est souvent des traducteurs comme des mauvais généraux : les uns s'en prennent à leur langue, les autres à la fortune, quand il y a de mauvais succès. Mais que s'ensuivra-t-il de là? Que nous ne pouvons toujours rendre le tour latin. Faut-il pour cela se faire un principe de ne le rendre jamais, sous peine d'être accusé de latinisme?

« Horace, génie hardi et vigoureux, manie en maître sa langue, d'ailleurs assez docile par elle-même. La nôtre est quinteuse et rebelle; mais elle plie pourtant sous la main de quiconque sait la réduire. Corneille, Racine, Molière, Despréaux, La Fontaine, en sont autant de preuves sans réplique. A plus forte raison se prêtera-t-elle dans la prose, qui n'enchaîne l'écrivain qu'à demi, et qui lui laisse une infinité de ressources, quand il sait les trouver.

« Les choses, les pensées, les expressions, coulent comme une eau vive (la comparaison est vieille; mais elle est toujours juste). Le traducteur doit suivre le même mouvement et le même cours; et il le suivra avec d'autant plus d'aisance, que ses idées et ses expressions approcheront plus de la direction qu'elles ont dans son modèle. La nature, qui a réglé les rangs de chaque chose, est

la même dans tous les hommes. Pourquoi faire à notre langue le tort de croire qu'elle ne peut, sinon en tout, sinon aussi heureusement que la latine, du moins en partie, et jusqu'à un certain point, suivre l'ordre que la nature prescrit, qu'elle exige même, et que nous sentons aussi bien que le pouvoient sentir les Latins? Pourquoi vouloir asservir la nature à notre langue, plutôt que d'asservir la langue à la nature? Si le sujet et l'attribut, dans chaque proposition, ne peuvent toujours se retrouver, dans la traduction, à la même place qu'ils ont dans le texte, ce qui seroit à desirer, tâchons du moins d'y laisser la proposition même: notre langue ne s'y opposera point, elle obéira à qui saura lui commander.

« La troisième chose à observer dans la traduction des poëtes, c'est d'user des nombres qui approchent de ceux de notre poésie. La mesure des vers alexandrins, qui sont de douze temps, est la plus frappante. On ne la permet point dans la prose; mais on y permet celle de six temps, de sept, de huit, de neuf, de dix. J'ai tâché de serrer la prose de cette traduction dans ces espaces; non que j'aie toisé chaque période pour la réduire à cette étendue précise, mais en me montant l'oreille sur un ton demi-poétique, inspiré, en quelque sorte, par l'harmonie même des vers latins. Notre prose, quand elle est cadencée,

n'est presque rien autre chose qu'une suite de vers libres sans rimes ; et il a fallu d'autant moins d'effort pour suivre cette façon d'écrire, que c'est la nature même qui en montre la route, et que le style, dans toute langue, se soumet aisément à cette règle, quand on essaie de l'y réduire.

« On trouvera même, quoique rarement, des vers de douze syllabes, que j'aurois ôtés, si la pensée ne m'en eût paru moins bien rendue. Les poésies lyriques sont en général d'un style fort et relevé. J'ai cru, pour cette raison, qu'on ne blâmeroit point, dans une traduction de pareils ouvrages, une harmonie qu'on ne blâme ailleurs, que parce qu'elle annonce une sorte de luxe dans l'élocution.

« Enfin, si on me le permet, je dirai franchement que je ne suis pas trop convaincu qu'une phrase sera vicieuse dans la prose, précisément parce qu'elle aura l'étendue de douze temps ; il n'en est pas du vers français comme du latin. Celui-ci n'a pas besoin, pour être vers, d'être accompagné d'un autre vers ; il a en soi tout ce qu'il lui faut, son étendue et sa chûte caractéristique. Le vers français, au contraire, n'est vers que quand il en a un second dont la chûte finale symétrise avec la sienne. Sans cela, ce n'est qu'une ligne de douze syllabes, où l'art sera beaucoup moins sensible qu'il ne l'est dans le vers ïambi-

que de six mesures, lequel se rencontre si fréquemment dans la prose latine, sans qu'on ait jamais prétendu l'en chasser. »

Je conviens avec MM. Le Batteux et Desfontaines, qu'il est très-difficile de traduire un poëte en prose, qu'il est incomparablement plus difficile de le traduire en vers; mais j'oserai soutenir que la dernière manière est non seulement la meilleure, mais même la seule qui doit être employée; qu'une traduction en vers mérite seule le nom de traduction proprement dite; en un mot, que les vers ne doivent être traduits qu'en vers.

Je ne prétends pas, au reste, que la prose n'ait aussi son coloris et son harmonie; mais ce n'est point une harmonie *pittoresque et imitative*. Non seulement *l'esprit doit toujours être agéablement occupé par les images, et l'oreille par le nombre et la mélodie*, comme le dit très-bien M. Le Batteux; mais il faut encore que la mélodie ait avec les images un certain rapport, une certaine analogie qui les rende plus vives et plus frappantes, qui les imprime, en un mot, plus profondément dans l'esprit. Car ce n'est pas assez que l'oreille soit flattée, si le son qui la chatouille n'a pas une sorte de convenance avec les images que la poésie présente à l'esprit; et c'est à quoi peu d'auteurs ont pris garde. Dites que Camille court légèrement dans une plaine, ou vole au-

dessus des flots sans les toucher; dites-le dans un vers composé de syllabes longues et pesantes, l'esprit sera rempli de l'idée de la légéreté de cette princesse guerrière : c'est une image qui s'y tracera, mais qui sera presque détruite et effacée par une sensation toute contraire, je veux dire par la lenteur de cette mélodie tardive dont je viens de parler. Si ce contraste est choquant et détruit tout le plaisir, on conviendra que ce plaisir doit être bien pur, si la mélodie s'accorde avec l'image que vous présentez à l'esprit de vos lecteurs. Je ne crois pas qu'on puisse être jamais plus délicieusement affecté que par cet accord si beau, mais si rare : c'est alors que les ames sensibles jouissent véritablement. Or, je demande si la prose est capable de procurer cette *jouissance?* En vain, dans une prose coulante et même nombreuse, vous ferez choix des syllabes les plus brèves, et, si j'ose le dire, les plus agiles, jamais elles ne seront également cadencées, jamais elles n'offriront cette mesure, ce rythme, cette harmonie, que l'on appelle *imitative*. C'est elle cependant (et on y fait peu d'attention, et les critiques que je viens de citer n'en ont pas dit un mot), c'est elle qui fait en partie la poésie, puisqu'elle constitue en partie les images. Ces écrivains vous disent, d'un air d'assurance, que les vers sont, à la vérité, *un agrément de plus;* mais que si,

dans une traduction, cet agrément est supprimé, il n'en est pas moins vrai que la *poésie* subsiste et vit dans le corps de la traduction; et moi je prends la liberté de dire que la poésie est morte ou languissante, puisque les images dont elle se nourrit ne sont plus qu'imparfaites et ont perdu leur plus grande vivacité. Que dis-je? souvent elles sont totalement détruites. Rendons ceci sensible par des exemples.

Dans le beau morceau qui termine le premier livre des Géorgiques, il n'est personne sans doute qui n'ait remarqué ces vers:

> *Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes*
> *Ingens, et simulachra modis pallentia miris*
> *Visa*, etc.

Ne croit-on pas entendre cette voix sauvage, qui retentit au loin, qui s'étend d'une manière lugubre, qui *s'alonge* dans la solitude des bois? qu'on me permette cette expression. Aussi le premier vers, par lui-même, par sa seule cadence, semble-t-il la faire passer de votre oreille dans votre ame; et ce n'est pas assez, il se traîne, pour ainsi dire, et se rejette sur l'autre vers; il s'étend et s'alonge aussi par ce grand *ingens* qui en dépend, qui lui appartient; après cet *ingens*, le sens finit, et le cri meurt et se perd. Nulle césure, rien qui soutienne le commencement de ce second vers, il tombe et languit. Changez la mesure des

vers, ou plutôt mettez les mêmes mots dans un autre ordre, toute la sensation, toute l'image (s'il est permis de dire que c'en soit là une, et c'en est une aussi pour l'oreille qui la transmet à l'esprit) est absolument anéantie : *Exaudita quoque est vox ingens per lucos silentes.* Ces mots vous donnent bien l'idée d'un cri poussé dans une forêt, mais vous l'entendez dans Virgile ; et c'est le propre de la poésie de peindre toujours tout ce qui mérite d'être peint. Si vous ne rendez pas ce trait en français, il est clair que vous ne rendez pas Virgile. Au lieu de cela, M. l'abbé Desfontaines dit : *Les forêts retentirent de voix effrayantes.* Quiconque lit cette traduction, s'il ne sait pas le latin, ne soupçonne pas que c'est là un des plus beaux vers, un des plus beaux morceaux de poésie qui soit dans Virgile. Est-ce la faute de l'abbé Desfontaines ? Non, sans doute, c'est celle de la prose. Il est donc vrai qu'on peut être infidèle à son original dans une traduction en prose comme dans une traduction en vers. Mais, demandera-t-on, ce vers peut-il être rendu par un vers français ? Je ne me flatte pas de l'avoir rendu, ni de pouvoir le faire. Voici cependant comme j'ai essayé de transplanter dans notre langue cette beauté étrangère :

On entendoit au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois.

Le spondée de Virgile rejeté à l'autre vers, seroit, dans une autre occasion, un véritable défaut; mais c'est ici une beauté réelle : tant il est vrai que les grands maîtres sont souvent au-dessus des règles, et tirent de leur transgression des beautés inconnues aux génies ordinaires! Claudien et d'autres versificateurs pareils n'auroient jamais songé à rejeter ce spondée, ils auroient trouvé leur versification trop peu soutenue; et s'ils avoient rejeté quelque chose d'un vers à l'autre, c'eût été sûrement un dactyle. C'est qu'ils sentoient moins que Virgile, et qu'ils se soucioient peu que l'ame fût affectée, pourvu que l'oreille fût amusée par un bourdonnement frivole, fait uniquement pour elle. Leur harmonie n'est point imitative, et dès-lors ils sont très-peu poëtes. C'est en cette partie sur-tout que Virgile est si supérieur à tous les autres; et il est étonnant qu'Ovide, ce versificateur harmonieux, n'ait pas songé à l'imiter en cela, comme il a fait en tant d'autres choses.

Si j'ai été assez hardi pour oser suivre les pas de Virgile dans cette occasion, quoique j'écrive dans une autre langue, je me flatte que les connoisseurs ne me blâmeront pas. Ce seroit une faute impardonnable que j'aurois commise, si, dans une autre circonstance, j'avois fini ou du moins sensiblement suspendu le sens du premier vers après les trois premières syllabes du second; l'o-

reille du lecteur auroit été révoltée. Mais j'espère que cet enjambement trouvera grace auprès des personnes qui desirent de voir notre poésie se perfectionner de plus en plus. Puisse cet exemple, que je hasarde, être suivi par ceux qui sont faits pour donner le ton à la nation, et pour faire passer à l'abri de leur nom certaines hardiesses heureuses !

Dans un poëme, c'est la mesure qui sert encore plus que les mots et les tours à dessiner avec fierté un grand trait, à le peindre avec plus de vivacité. Pour nous faire mieux entendre par des exemples, citons encore un endroit de Virgile.

Cacus (au VIIIe liv. de l'Énéide) vient de voler à Hercule quelques génisses : Hercule s'en aperçoit, et veut se venger ; mais le brigand s'est renfermé dans sa caverne, dont l'entrée est défendue par un énorme rocher. Le héros cherche de tous côtés un accès. C'est ici que Virgile peint avec toutes les couleurs de la poésie Hercule occupé de cette recherche :

> *Ecce furens animis aderat Tyrinthius, omnemque*
> *Accessum lustrans, hùc ora ferebat et illùc*
> *Dentibus infrendens.*

Je défie tous les prosateurs du monde de rendre cette image, sur-tout ce trait : *Omnemque accessum lustrans.* Virgile, pour représenter Alcide

qui promène autour de ces roches ses regards curieux, pour nous mettre sous les yeux toute l'étendue que ceux du héros parcourent, ajoute à son vers une syllabe qui, en s'élidant avec le vers suivant, les joint l'un et l'autre, et fait un alongement pittoresque. Or, cette image si vive, si vraie, si sublime, ne dépend point des mots, mais uniquement de leur arrangement et de la mesure singulière que ce grand maître emploie avec tant d'art. Que l'on compare avec ces vers la traduction qu'en a faite M. l'abbé Desfontaines, on ne les reconnoîtra pas. « *Mais voici que le héros de Tyrinthe arrive furieux au pied de la mon-* « *tagne;* | *il cherche vainement l'entrée de la* « *caverne;* | *sa fureur augmente;* | *il frémit* « *de rage* (1). » Je ne suis point assez injuste pour

(1) Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que M. l'abbé Desfontaines a eu grand tort de couper ainsi en trois ou quatre parties bien distinctes une seule phrase de Virgile. Que de choses renfermées dans cette seule phrase! *furens animi aderat, omnemque accessum lustrans, hùc ora ferebat et illùc.* La réunion de tous ces traits rend la peinture de Virgile plus vive, plus frappante: ni lui ni son Hercule n'ont le temps de respirer; mais le traducteur français se repose à chaque instant. J'ai marqué ces *repos* par des traits de plume. Le lecteur s'apercevra aisément qu'il peut reprendre haleine de distance en distance. Il n'en est pas de même d'Alcide: *étincelant de fureur, il arrive,*

attribuer au traducteur la sécheresse de cet endroit : mais, encore une fois, je suis bien aise de faire voir que la prose est incapable de faire passer dans une traduction les beautés, je ne dis pas accessoires, mais même principales, de l'original, quand il s'agit des poëtes.

Boileau loue Malherbe de ce que ce poëte

> D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,

et il a bien raison. C'est souvent un mot, bien ou mal placé, qui fait ou qui détruit une image. J'ajoute qu'elle reçoit de la mesure le comble de sa perfection. La césure enfin, qui est une suite de la mesure, donne aux vers une grace ou une force à laquelle ne peut atteindre la meilleure prose.

Il ne faut pas s'y tromper. Il se trouve dans les poëtes des beautés indépendantes en quelque sorte de la mesure, mais qui lui doivent cependant encore une partie de leur lustre : il en est d'autres qui ne nous frappent, ou plutôt qui n'existent qu'à l'aide de la versification. Ce sont ces dernières que l'on ne peut retrouver dans la prose d'un traducteur. Et quel tort cette infidélité attachée à la

---

jette de tous côtés ses regards foudroyans, frémit de rage, et tout cela se fait à la fois ; c'est ce que la phrase *continue* du poëte latin exprime si bien.

prose, ne fait-elle pas à l'original, sur-tout à Virgile! Les beautés du premier genre sont de toutes les langues, de tous les âges, de tous les pays, et se rencontrent dans une traduction en prose, sans cependant y conserver tout leur éclat:

Invenies etiam disjecti membra poetæ.

Mais la seconde classe de beautés ne se traduit point en prose, et ne peut qu'à peine se reproduire quelquefois dans les vers d'une autre langue:

Grand Dieu! rends-nous le jour, et combats contre nous.

Mettez cette pensée en langue arabesque ou chinoise, mettez-la en prose ou en vers, elle frappera tout le monde. Tout le monde admirera cette intrépidité d'Ajax qui, désespéré de combattre au hasard et dans la nuit, sans pouvoir faire éclater sa valeur, s'adresse au dieu de la lumière, et lui dit, dans un désespoir héroïque et sublime, ce beau vers que je viens de citer. Il n'est personne, quelque froid qu'il puisse être, qui ne se sente ému, échauffé, transporté par l'enthousiasme du poëte ou du héros. Il en est de même du *Qu'il mourût* du vieil Horace, du *Moi* de Médée, et de plusieurs autres traits sublimes de Corneille. Ces traits partent de l'ame, et ses mouvemens sont par-tout les mêmes, et par-tout sentis. Mais n'en est-il point d'autres chez les poëtes? Et comptera-

t-on pour rien tout ce qui dépend uniquement de la versification? Je ne sais si chacun pense comme moi à cet égard ; mais je suis enchanté quand je lis dans Virgile ce vers :

Apparet domus intùs, et atria longa patescunt.

Pyrrhus vient de briser une des portes du palais de Priam, et aussitôt on en voit l'intérieur et une longue suite de salles magnifiques. Croirai-je que M. l'abbé Desfontaines rende ce vers et tout ce qu'il me présente en latin, lorsque ce traducteur dit que Pyrrhus fait à la porte une ouverture *qui découvre aux yeux des ennemis l'intérieur du palais, ses longues salles?* etc. Il ne m'est pas possible d'exprimer, comme je le sens, l'effet de la cadence de ce vers, qui n'a pas une seule césure, si ce n'est après le premier pied, et qui semble s'alonger sans fin, comme l'*enfilade* même des appartemens qu'il dépeint. Il y en a encore un semblable dans le même livre (l. 2.). Polyte, un des fils de Priam, blessé par Pyrrhus, s'échappe, poursuivi par son vainqueur, et parcourt dans sa fuite tous ces appartemens, pour aller se cacher et se réfugier dans le fond d'une des cours du palais. L'action de ce jeune homme blessé, et traversant rapidement la longueur des portiques et des salles immenses du palais, est ainsi exprimée :

Porticibus longis fugit, et vacua atria lustrat
Saucius.

Il n'y a pas dans ce vers un seul mot, une seule syllabe qui ne peigne, soit la fuite légère du jeune prince, soit la vaste étendue des appartemens spacieux, au travers desquels il se sauve. Encore une fois, pourroit-on deviner que c'est un des vers de cet admirable poëte qui font le plus de plaisir au lecteur? Le pourroit-on, dis-je, deviner, en lisant ces mots dans la traduction : « Polyte, l'un des enfans de Priam, *fuyoit dans les salles du palais?* etc. » Ces six derniers mots sont employés seuls pour traduire le vers que j'ai rapporté. C'est à ceux qui ont une connoissance suffisante des deux langues, que je demande si l'on peut faire la moindre comparaison entre le latin et le français, dans cette occasion. Il faudroit que les autres eussent sous les yeux les objets de comparaison, pour en juger. Or quelle idée peuvent-ils avoir de Virgile, lorsque le plus grand nombre de ses beautés n'est point transporté dans leur langue? Mais pourra-t-on les y transporter, même en traduisant ce poëte en vers? Je réponds que du moins on en approchera beaucoup davantage, et qu'il n'est pas toujours impossible d'y réussir.

Il me seroit aisé de prouver que la plupart des beautés poétiques dépendent, non seulement des pensées, des figures, des tours et du choix des mots, mais encore de la mesure, des inversions, du rythme, de la césure, d'une ou de deux syllabes

rejetées d'un vers au commencement de l'autre, et par conséquent de la versification. La fidélité à transmettre le vrai sens de l'auteur et ses figures ne suffit donc pas; il est donc très-certain que c'est en vers, et non pas en prose, que les poëtes doivent être traduits : je dis les poëtes de toutes les langues.

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat, qui sait mal farder la vérité.

Mettez ces deux vers en prose dans une langue étrangère, ou, si vous voulez, en prose française, vous perdez la césure du second, et par conséquent une grande partie de sa noblesse et de sa fierté. Mais il faut avoir l'oreille *poétique* pour en sentir tout l'effet. Campistron, formé par Racine, mais à qui ce grand poëte n'avoit pu communiquer son talent, a fait deux vers qui empruntent presque tous les mots de ceux-ci, avec la pensée; mais le nombre arithmétique s'y trouve seul, sans le nombre rythmique : aussi ne font-ils aucun plaisir.

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne sait pas farder la vérité.

On a remarqué, à propos de ces vers, qu'ils renferment une pensée fausse, puisque les Grecs avoient autrefois la réputation de ne pas dire toujours la vérité : la *foi grecque*, ainsi que la *foi*

carthaginoise, étoit passée en proverbe. Mais, à ne considérer ici que la versification, il est impossible de ne pas en sentir la langueur et la foiblesse. Le tissu en est lâche, rien ne les soutient, ils tombent sans cadence et sans harmonie : au lieu que ceux de Racine sont d'un maître. Voyez comme le second marche et se relève fièrement à l'aide de la césure; *d'un soldat, qui sait mal,* etc. Peut-on comparer à cet hémistiche celui-ci, qu'on prendroit pour de la prose : *d'un Grec qui ne sait pas*, etc. On croiroit que Campistron a voulu parodier les vers de Racine; et si ce n'est que cette espèce de parodie est rimée, on ne soupçonnerait pas que la dernière ligne fût un vers. Ceux de Racine mis en prose, comme je l'ai déjà dit, perdent une grande partie de leur beauté, qui consiste dans l'heureux effet que produit la césure.

Que le P. Sanadon nous dise, après cela, *que l'harmonie du vers est un agrément, sans doute; mais qu'il n'est qu'une partie accessoire dans une traduction, et qu'on peut le faire passer dans la prose, en lui donnant tout ce qu'elle peut emprunter du langage des muses.* Je suis fâché que ce jésuite, qui a fait des vers, ait si peu senti le mérite réel de la versification, et la connexion nécessaire et indispensable qu'elle a avec la poésie.

La prose de M. l'abbé Desfontaines a souvent de la noblesse et une sorte d'harmonie; mais,

malgré tout son talent, il ne pourroit éviter les reproches que lui feroit le prince des poëtes latins, s'il se voyait ainsi *travesti;* je demande grace pour ce terme. Si Virgile reparoissoit, et qu'il voulût se traduire lui-même en notre langue, il ne parleroit sûrement pas en prose. Il prendroit le fond de ses pensées, et même ses tours, autant que le souffrirait le génie de notre langue (car, quoi qu'on en dise, il est ridicule de parler latin en français) : il conserveroit aussi ses expressions figurées, toutes les fois qu'elles pourroient se traduire. Mais quand il s'agiroit de ces beautés qui consistent presque entièrement dans la versification, il ne les rendroit que par une versification aussi belle et aussi *pittoresque* que le pourroit permettre notre idiome, sans se piquer d'une exactitude trop scrupuleuse à rendre tout mot pour mot; il suivroit le conseil très-sage d'Horace :

> *Nec verbum verbo curabis reddere fidus*
> *Interpres.*

Virgile enfin penseroit, pour ainsi dire, en français, et substitueroit à quelques agrémens purement latins des agrémens propres à notre langue, et conformes à notre goût.

C'est ainsi, mais cependant avec un peu moins de liberté, que l'on pourroit se conduire, si on vouloit le traduire en vers français. *On ne pour-*

roit, j'en conviens, *rendre certains traits aussi fidèlement en vers qu'en prose.* Eh! qu'y perdroit-il après tout? Des phrases françaises qui ne lui font que très-peu d'honneur, quoiqu'elles expriment le sens du latin avec assez de précision. Mais, d'un autre côté, il y gagneroit davantage, parce qu'il seroit toujours harmonieux et pittoresque dans son style; parce que ses beautés, peu senties parmi nous, seroient remplacées par quelques autres équivalentes, et qu'il retrouveroit son ouvrage tel à peu près qu'il l'auroit fait, s'il eût écrit en français. Je suppose toujours que le traducteur auroit les talens requis pour une telle entreprise. Mais comme je sens qu'elle est trop au-dessus de mes forces, j'ai pris un autre parti dont je parlerai plus bas.

Il est temps que je réponde à une objection que fait d'avance M. l'abbé Desfontaines à ceux qui oseroient entreprendre de versifier en français tous les poëmes de Virgile. Il assure que nous n'avons point de vers. Écoutons-le lui-même.

§ III.

Quel succès auroit un long poëme traduit en vers français ; et si les Français et les autres modernes ont des vers.

Après avoir dit que les vers français fatiguent à la longue ceux qui les lisent, M. l'abbé Desfontaines ajoute : « Mais cet effet n'est-il pas physiquement nécessaire ? Une longue suite de vers uniformes où il n'y a qu'une sorte de pied, qui est le spondée, peut-elle ne pas assoupir le lecteur ? Quelle oreille, insatiable de musique, pourroit écouter jusqu'au bout un opéra tout entier *sur la même mesure, et dont chaque mesure seroit constamment composée de quatre notes égales ?* Tels sont de longs poëmes en vers alexandrins. Je ne parle point de la rime, ornement dont l'origine est barbare, et qui, en lassant l'oreille par une insipide répétition de sons, n'a d'autre avantage que de soulager la mémoire et de lui aider à retenir les vers. L'égalité des hémistiches, dans les vers alexandrins, est encore une autre source de fatigue et d'ennui. Pour remédier un peu à cet inconvénient, qui est sensible, il seroit peut-être à propos que tous les longs poëmes fussent composés de vers décasyllabes, à cause de la variété de leurs hémistiches, causée par la liberté des enjambemens. Les Italiens, dont les

grands vers ont trois sortes de repos, au choix du poëte, et qui d'ailleurs croisent leurs rimes, nous donnent un exemple de bon goût qu'il seroit à souhaiter que nous voulussions suivre. Ils ont fait plus, puisqu'ils ont secoué dans beaucoup d'ouvrages le joug importun de la rime. Les Anglais, peuple libre en littérature comme en politique, ont marché sur leurs traces.

« Mais, oserai-je le dire? ni les Français, ni les Italiens, ni les Anglais, ni quelque autre nation moderne que ce soit, n'ont aujourd'hui de vers, depuis l'extinction des langues grecque et romaine, auxquelles ont succédé des idiomes grossiers, polis néanmoins peu à peu, ensuite mis en honneur, et érigés en vraies langues, par les lumières, le bel esprit, le génie et les travaux de ceux qui se sont, depuis quelques siècles, appliqués à écrire en langue vulgaire, que les savans ont appelée *lingua vernacula*, ce qui veut dire *langue des valets, langue du peuple*: injurieuse dénomination qui continue d'être toujours en usage parmi les savans. Pour ce qui est des vers de toutes les langues vulgaires, comme ils n'ont point de *rythme*, point de *longues* et de *brèves*, que deux syllabes ont toujours la double valeur d'une seule, dans l'énumération des pieds et *dans la prononciation*, et que par conséquent il n'y a plus de mesure métrique proprement dite,

mais seulement un nombre exact de syllabes égales (1); on peut soutenir, sans air de paradoxe, qu'il n'y a plus dans le monde que de la prose, et que tous les vers en langue vulgaire, chez toutes les nations modernes, ne sont que des phrases coupées, dont les mots sont comptés avec une marque au bout de chaque ligne, inventée pour la distinguer de la suivante, et appelée rime.

« Les Italiens et les Anglais, qui font des vers sans rimes, appelés *versi sciolti*, sont encore plus prosateurs que nous par cette sorte de versification ; mais comme le mal est sans remède, et que nous n'atteindrons jamais à la délicatesse des oreilles grecques et romaines, qui savoient mesurer les syllabes brèves et longues, et les combiner ensemble pour le rythme et le mètre, il faut nous contenter de ce que nous avons, nous borner au genre imparfait de versification que nos pères nous ont transmis, à condition de le mettre fort au-dessous de la versification des lan-

(1) Nous verrons bientôt que M. l'abbé Desfontaines se trompe lorsqu'il prétend que ces syllabes sont égales dans la prononciation, et quant à leur valeur; il faudrait pour cela qu'elles fussent ou toutes également longues, ou toutes également brèves, ce qui n'est pas. Si elles sont égales, ce n'est que dans le nombre arithmétique.

gues savantes, et de ne pas s'imaginer qu'y ayant aussi peu de différence entre nos vers et notre prose, on ne puisse pas exprimer la plus sublime poésie, sans employer des syllabes *uniformes*, comptées par les doigts et rimées à la fin des lignes. Quelque magnifiques que soient les huit vers de M. Despréaux, que j'ai rapportés ci-dessus, je doute beaucoup que toute l'Énéide de Virgile, traduite avec la même beauté de style, et rendue avec une pareille force, pût se lire de suite sans quelque ennui. Si ma prose n'a pas le même sort, j'estime ma proposition démontrée.

« Mais j'ai tort d'opposer ici mon ouvrage à une traduction des œuvres de Virgile, qu'une muse distinguée pourroit entreprendre. J'ai fait sentir que le principal défaut d'une traduction de ce genre seroit une infidélité presque continuelle, nécessairement occasionnée par la contrainte de la mesure et de la rime. Car si le traducteur en prose, qui jouit d'une pleine liberté, a tant de peine à trouver dans sa langue les expressions et les tours qui conviennent ; s'il est obligé de se contenter quelquefois d'approcher de son original, à cause du goût différent des deux langues ; s'il est souvent forcé d'omettre ou de suppléer quelques mots, quelles licences ne prendra pas nécessairement celui qui est tyrannisé tout à la fois et par les pensées de son auteur qu'il est obligé

de rendre, et par les règles gênantes de son art, qu'il est forcé de suivre! »

Je regrette autant que M. l'abbé Desfontaines la *quantité* des Grecs et des Latins : mais je ne puis souffrir que, sous prétexte que la nôtre n'est pas sentie et marquée comme celle des anciens, on s'avise de prétendre qu'il n'y a plus de vers dans le monde. On a vu jusqu'à quel point on doit en croire cet écrivain, lorsqu'il assure qu'il est impossible de traduire les poëtes en vers ; on verra bientôt, comme je l'espère, qu'il se trompe encore plus en prétendant que les modernes n'ont point de vers. Je ne sais si je devrois entreprendre de réfuter ce sentiment si outré et si injurieux à nos excellens poëtes ; il suffiroit de les lire pour renverser tout ce qu'il ose avancer. C'est ainsi (si le récit est vrai) que Diogène le cynique, pour réfuter Zénon d'Élée, qui nioit le mouvement, se contenta de marcher devant lui. Mais M. l'abbé Desfontaines mérite d'être combattu autrement. D'ailleurs beaucoup de personnes pensent aujourd'hui comme lui, faute d'y avoir fait assez d'attention. Celui de tous nos critiques qui a traité le plus à fond cette matière, c'est M. l'abbé Dubos, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture.* Il ne nie pas formellement, comme M. l'abbé Desfontaines, que nous

ayons des vers ; mais, en vérité, il exagère tellement les difficultés que rencontre un versificateur dans notre langue, il nous laisse si peu d'avantages, qu'il décourageroit ceux qui ont du talent pour la poésie. D'ailleurs il ne rend pas assez de justice à notre prosodie, ni à l'harmonie qui résulte de nos vers. Il se déchaîne aussi contre la rime, qu'il traite d'invention barbare. Nous transcrirons ici ce qu'il en dit, quoiqu'il emploie deux chapitres entiers à examiner cette question. Comme nous voulons l'approfondir à notre tour, il est bon de rapporter les raisons et les autorités contraires. Je le ferai même d'autant plus volontiers, qu'on y trouve sur le caractère des langues latine et française des réflexions vraies et judicieuses qui peuvent beaucoup contribuer à faire mieux sentir toutes les beautés du texte de Virgile, et le mérite qu'il peut y avoir à tenter de les rendre heureusement en vers francais.

« Comme la poésie du style, dit M. l'abbé Dubos, consiste dans le choix et dans l'arrangement des mots, considérés en tant que les signes des idées, la mécanique de la poésie consiste dans le choix et dans l'arrangement des mots, considérés en tant que de simples sons, auxquels il n'y auroit point une signification attachée. Ainsi, comme la poésie du style regarde les mots du

côté de leur signification, qui les rend plus ou moins propres à réveiller en nous certaines idées, la mécanique de la poésie les regarde uniquement comme des sons plus ou moins harmonieux, et qui, étant combinés diversement, composent des phrases dures ou mélodieuses dans la prononciation. Le but que se propose la poésie du style, est de faire des images et de plaire à l'imagination. Le but que la mécanique de la poésie se propose, est de faire des vers harmonieux et de plaire à l'oreille. Leurs intérêts seront souvent opposés, me dira-t-on : j'en tomberai d'accord, et qu'il faut encore être né poëte pour les concilier.

« Ce que je pourrois avoir à dire de nouveau sur la mécanique des vers français, se trouvera dans le parallèle que je vais faire de la langue latine avec la nôtre, pour montrer l'avantage que les poëtes latins ont eu sur les poëtes français en cette partie de l'art poétique. Il est bon de prouver en forme une fois que ceux qui soutiennent que la poésie française ne sauroit égaler la poésie latine, ni dans la poésie du style, ni dans la cadence et l'harmonie des vers, n'ont point de tort. Ainsi, après avoir fait voir que le latin est plus propre à faire des images que le français, à cause de sa brièveté et de l'inversion, je montrerai encore, par plusieurs raisons, que celui qui compose des vers en langue latine, a des

facilités pour faire des vers nombreux et harmonieux, que n'a point celui qui compose des vers en langue française.

« Le latin est plus court que le français, géométriquement parlant. Si certains mots latins sont plus longs que les mots français qui leur sont synonymes, il est aussi des mots français qui sont plus longs que les mots qui leur sont relatifs en latin : en compensant les uns par les autres, le français n'a rien à reprocher au latin à cet égard. Mais les Latins déclinent leurs mots, de manière que la *désinence* ou la terminaison seule du nom marque le cas où il est employé. Quand on trouve dans une phrase latine le mot *dominus*, on connoît par sa *désinence* s'il est au génitif, au datif ou à l'accusatif. Le latin dit *domini* au génitif, *dominum* à l'accusatif. On connoît encore par la *désinence* s'il est au pluriel ou bien au singulier : si quelques cas ont la même terminaison, le régime du verbe empêche qu'on ne s'y méprenne. Ainsi les Latins déclinent leurs noms sans le secours des articles *le, du*, etc., que nous sommes obligés d'employer en déclinant les noms français, parce que nous n'en changeons pas la désinence, suivant le cas. Il nous faut dire *le maître, du maître, au maître*.

« Le Latin conjugue encore ses verbes comme il décline ses noms. La *désinence* marque le *temps*,

la *personne*, le *nombre* et le *mode*. Si quelques désinences sont semblables, le sens de la phrase lève l'ambiguité. A douze ans on ne s'y trompe pas, et à quatorze on n'y hésite plus. On ne conjugue en français la plupart des temps des verbes qu'avec le secours de deux autres verbes, que, pour cela même, nous appelons des *verbes auxiliaires ;* savoir, le verbe possessif *avoir*, et le verbe substantif *être*. Si les Latins étoient obligés de s'aider d'un verbe auxiliaire pour conjuguer quelques temps du passif, nous sommes presque toujours obligés d'y en mettre deux. Pour rendre *amatus fui*, il faut que nous disions *j'ai été aimé*. Il est encore nécessaire, pour conjuguer les verbes français, que nous nous aidions des pronoms *je*, *tu*, *il*, et du pluriel de ces pronoms ; et nous ne pouvons pas encore supprimer la préposition, comme les Latins le faisoient presque toujours. Le Latin dit bien *illum ense occidit ;* mais pour dire tout ce qu'il dit en trois mots, il faut que le Français dise : *IL le tua AVEC UNE épée.* Ainsi il est aussi clair que le français est plus long essentiellement que le latin, qu'il est clair qu'un cercle est plus grand qu'un autre, lorsqu'il faut une plus grande ouverture de compas pour le mesurer.

« Si l'on allègue qu'il se trouve des traductions latines plus longues que les originaux fran-

çais, je répondrai que cette excédence de la traduction arrive, ou par la nature du sujet qui est traité dans l'original, ou par la faute du traducteur, mais qu'on n'en sauroit rien conclure contre la brièveté du latin.....

« Le latin est toujours plus court que le français, dès qu'on écrit sur des sujets pour lesquels les deux langues sont également avantagées de termes propres. Or rien ne sert plus à rendre une phrase énergique, que sa brièveté. Il en est des mots comme du métal qu'on emploie pour monter un diamant : moins on y en met, plus la pierre fait un bel effet. Une image terminée en six mots, frappe plus vivement et fait plutôt son effet que celle qui n'est achevée qu'au bout de dix mots. Tous nos meilleurs poëtes m'ont assuré que cette vérité ne seroit jamais contestée par aucun écrivain sensé. (1)

« Non seulement le latin est plus avantageux que le français, par rapport à la poésie du style, mais il est encore infiniment plus propre que le français pour réussir dans la mécanique de la poésie, et cela par bien des raisons.

« En premier lieu, les mots latins sont plus

(1) M. l'abbé Dubos a raison, et on ne cherche pas à lui contester une vérité généralement reconnue.

beaux que les mots français, à deux égards. Les mots peuvent être regardés, ou comme les signes de nos idées, ou comme de simples sons. Les mots, comme signes de nos idées, sont susceptibles de deux beautés différentes. La première est de réveiller en nous une belle idée. A cet égard, les mots de toutes les langues sont égaux: à cet égard, le mot *perturbateur*, qui sonne si bien à l'oreille, n'est pas plus beau en latin que celui de *brouillon* en français; ils réveillent la même idée. La seconde beauté, dont les mots sont susceptibles comme signes de nos idées, c'est un rapport particulier avec l'idée qu'ils signifient; c'est d'imiter, en quelque façon, le bruit inarticulé que nous ferions pour la signifier. Je m'explique:

« Les hommes se donnent à entendre les uns aux autres par des sons artificiels et par des sons naturels. Les sons artificiels sont les mots articulés, dont les hommes qui parlent une même langue sont convenus de se servir pour exprimer certaines choses. Voilà pourquoi un mot n'a de signification que parmi un certain nombre d'hommes. Un mot français n'a de signification que pour ceux qui entendent cette langue; il ne réveille aucune idée, quand on ne la sait pas. Lorsque les hommes ont formé ces sons artificiels, toutes les fois qu'ils ont fait une nouvelle

langue, ils ont dû, suivant l'instinct de la nature, faire ce que font encore aujourd'hui les hommes qui ne sauroient trouver le mot dont ils ont besoin pour exprimer quelque chose. Ils se donnent à entendre, en contrefaisant le bruit que fait la chose, ou en mettant dans le son imparfait qu'ils forment quelque ton qui ait le rapport le plus marqué qu'il soit possible avec la chose qu'ils veulent donner à comprendre, sans pouvoir la nommer. C'est ainsi qu'un étranger, qui ne sauroit pas comment le tonnerre s'appelle en français, suppléeroit à ce mot par un son qui imiteroit, autant qu'il seroit possible, le bruit de ce météore (1). C'est apparemment ainsi que les anciens Gaulois avoient formé le nom de *coq*, dont nous nous servons aujourd'hui dans la même signification qu'eux, en imitant dans le son du mot le son du bruit que cet oiseau fait par intervalle. C'est encore ainsi qu'ils ont formé le mot de *bec*, qui signifioit la même chose chez eux que chez nous.

« Ces sons imitatifs auront été mis en usage principalement quand il aura fallu donner des noms aux soupirs, au rire, aux gémissemens et

(1) Ce que dit M. l'abbé Dubos est confirmé par l'usage des sauvages : ceux d'Afrique nomment le tambour *tong-tong*, les balles de plomb *pouf*, etc.

à toutes les expressions inarticulées de nos sentimens et de nos passions. Ce n'est point par conjecture que nous savons que les Grecs en ont usé ainsi; Quintilien (1) nous dit expressément qu'ils l'avoient fait, et il les loue de leur invention : *Fingere Græcis magis concessum est, qui sonis quibusdam et affectibus non dubitaverunt nomina aptare, non aliâ libertate quàm quâ illi primi homines rebus appellationes dederunt.* Or, les sons que ces mots imitent se trouvent être des signes institués par la nature même, pour signifier les passions et les autres choses dont ils sont les signes. C'est d'elle-même qu'ils tirent leur signification et leur énergie. En effet, ils sont à peu près les mêmes par-tout, semblables en cela aux cris des animaux. Du moins si les sons par lesquels les hommes marquent leur surprise, leur joie, leur douleur et leurs autres passions, ne sont pas entièrement les mêmes dans tous les pays, ils y sont si semblables, que tous les peuples les entendent : *Ut in tantâ per omnes gentes nationesque linguæ diversitate, hic mihi omnium hominum communis sermo videatur* (2). C'est, s'il est permis d'user ici de cette expression, une mon-

(1) *Instit.*, lib. VIII, c. 3.

(2) *Instit.*, lib. XI, c. 2.

noie frappée au coin de la nature, et qui a cours parmi tout le genre humain.

« Il s'ensuit donc que les mots qui dans leur prononciation imitent le bruit qu'ils signifient, ou le bruit que nous ferions naturellement pour exprimer la chose dont ils sont un signe institué, ou qui ont quelque autre rapport avec la chose signifiée, sont plus énergiques que les mots qui n'ont d'autre rapport avec la chose signifiée que celui que l'usage y a mis. Un mot qui a naturellement du rapport avec la chose signifiée, en réveille l'idée plus vivement; le signe qui tient de la nature même une partie de sa force et de sa signification, est plus puissant et agit plus efficacement sur nous que le signe qui doit au hasard ou au caprice de l'instituteur toute son énergie.

« Les langues qu'on appelle langues mères, pour n'être pas dérivées d'une autre langue, mais pour avoir été formées du jargon que s'étoient fait quelques hommes dont les cabanes se trouvoient voisines, doivent contenir un plus grand nombre de ces mots imitatifs que les langues dérivées. Quand les langues dérivées se forment, le hasard, la condition des organes de ceux qui les composent, laquelle est différente suivant l'air et la température de chaque contrée, la manière dont se fait le mélange de la langue qu'ils parloient auparavant avec celle qui entre dans la compo-

sition de la nouvelle langue; enfin, le génie qui préside à sa naissance, sont cause qu'on altère la prononciation de la plupart des mots imitatifs. Ils perdent ainsi l'énergie que leur donnoit le rapport naturel de leur son avec la chose dont ils étoient les signes institués. Voilà d'où vient l'avantage des langues mères sur les langues dérivées; voilà pourquoi, par exemple, ceux qui savent l'hébreu sont charmés de l'énergie des mots de cette langue.

« Or, quoique la langue latine soit elle-même une langue dérivée du grec et du toscan, néanmoins elle est une langue mère à l'égard du français : la plupart des mots français viennent du latin. Ainsi, quoique les mots soient moins énergiques que ceux des langues dont ils sont dérivés, ils doivent encore l'être plus que les mots français. D'ailleurs, le génie de notre langue est très-timide, et rarement il ose entreprendre de rien faire contre les règles, pour atteindre à des beautés où il arriveroit quelquefois s'il étoit moins scrupuleux.

« Nous voyons donc que plusieurs mots qui sont encore des mots imitatifs en latin, ne sont plus tels en français. Notre mot *hurlement* n'exprime pas le cri du loup, ainsi que celui d'*ululatus*, dont il est dérivé, quand on le prononce *ouloulatous*, ainsi que le font les autres nations. Il en est de même de *singultus*, *gemitus*, et d'une infinité

d'autres. Les mots français ne sont pas aussi énergiques que les mots latins dont ils furent empruntés. J'ai donc eu raison de dire que la plupart des mots latins sont plus beaux que la plupart des mots français, même en examinant les mots en tant que signes de nos idées.

« Quant aux mots considérés comme de simples sons qui ne signifieroient rien, il est hors de doute qu'à cet égard les uns ne plaisent davantage que les autres, et par conséquent que certains mots ne soient plus beaux que d'autres mots. Les mots qui sont composés de sons qui, par eux-mêmes et par leur mélange, plaisent davantage à l'oreille, doivent lui être plus agréables que d'autres mots où les sons ne seroient pas combinés aussi heureusement; et cela, comme je l'ai dit, indépendamment de leur signification. Osera-t-on nier que le mot de *compagnon* ne plaise plus à l'oreille que celui de *collègue*, bien que, par rapport à leur signification, le mot de *collègue* soit plus beau que celui de *compagnon?* Les simples soldats, les ouvriers même, ont des compagnons; mais les magistrats seuls ont des collègues. Car, comme le dit Quintilien, *Nam, ut syllabæ è litteris meliùs sonantibus clariores sunt, ità verba, è syllabis magis vocalia, et quò plus quæque spiritûs habet, eò auditu pulchrior.* Il y a plus de ces syllabes sonores dans *compagnon* que dans

collègue ; et l'un de nos meilleurs poëtes, et en même temps, c'est ce qui fait ici, l'un de nos meilleurs constructeurs de vers, a mieux aimé se servir du mot de *compagnon* que de celui de *collègue,* en une phrase où celui de *collègue* étoit le mot propre (1). Il s'est prévalu de la maxime de Cicéron, qui permet de sacrifier quelquefois la règle, et même une partie du sens, aux charmes de l'harmonie. *Impetratum est,* dit-il, en parlant de quelques mots latins, *à consuetudine, ut suavitatis causâ peccare liceret.*

« Or, généralement parlant, les mots latins sonnent encore mieux dans la prononciation que les mots français. Les syllabes finales des mots qui se font mieux sentir que les autres, à cause du repos dont elles sont ordinairement suivies, sont, généralement parlant, plus sonores et plus variées en latin qu'en français : un trop grand nombre de mots français est terminé par cet *e* que nous appelons féminin. Les mots français sont donc, généralement parlant, moins beaux que les mots latins, soit qu'on les examine comme signes des idées, soit qu'on les regarde comme de simples

(1) C'est J. B. Rousseau qui dit dans son ode à la Fortune :

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

sons. C'est ma première raison pour soutenir que la langue latine est plus avantageuse à la poésie que la langue française.

« Ma seconde raison, continue M. l'abbé Dubos, est tirée de la syntaxe de ces deux langues. La construction latine permet de renverser l'ordre naturel des mots, et de les transposer jusqu'à ce qu'on ait rencontré un arrangement dans lequel ils se prononcent sans peine, et rendent même une mélodie agréable; mais suivant notre construction, le cas d'un nom ne sauroit être marqué distinctement dans une phrase, qu'à l'aide de la suite naturelle de la construction, et par le rang que le mot y tient. Par exemple, on dit *le père* à l'accusatif ainsi qu'au nominatif; si je mets *le père* avant le verbe, quand il est à l'accusatif, ma phrase devient un galimatias. Nous sommes donc astreints, sous peine d'être inintelligibles, à mettre le mot qui doit être reconnu pour le nominatif du verbe, le premier, ensuite le verbe, et puis le nom qui est à l'accusatif. Ainsi, ce sont les règles de la construction, et non pas les principes de l'harmonie, qui décident de l'arrangement des mots dans une phrase française. Les inversions peuvent bien avoir lieu dans notre langue, en certains cas; mais c'est avec deux restrictions auxquelles les Latins n'étoient point assujettis. Premièrement, la langue française ne

permet que l'inversion des membres d'une phrase, et non l'inversion des mots qui composent ces membres : il faut toujours que l'ordre du régime soit gardé entre ces mots; ce qui n'étoit point nécessaire en latin, où chaque mot pouvoit être transposé. Secondement, nous exigeons de nos poëtes qu'ils usent encore avec sobriété des inversions qui leur sont permises : l'inversion et les transpositions, qui sont des licences en français, étoient dans la langue latine l'arrangement ordinaire des mots.

« Cependant les phrases françaises auroient encore plus de besoin de l'inversion, pour devenir harmonieuses, que les phrases latines n'en avoient besoin; une moitié des mots de notre langue est terminée par des voyelles, et de ces voyelles l'*e* muet est la seule qui s'élide (qu'on me permette ce mot) contre la voyelle qui peut commencer le mot suivant. On prononce donc bien sans peine *fille aimable;* mais les autres voyelles qui ne s'élident pas contre la voyelle qui commence le mot suivant, amènent des rencontres de sons désagréables dans la prononciation : ces rencontres rompent sa continuité et déconcertent son harmonie. Les expressions suivantes font ce mauvais effet : l'*amitié abandonnée, la fierté opulente, l'ennemi idolâtre.* Nous sentons si bien que la collision du son de ces voyelles qui s'en-

trechoquent est désagréable dans la prononciation, que les règles de notre poésie défendent aujourd'hui la combinaison de pareils mots.

« Elles défendent la liaison des mots qui commencent et qui finissent par ces voyelles dont la prononciation ne se peut faire sans un *hiatus ;* cette difficulté ne se présente pas en latin. En cette langue, toutes les voyelles font élision l'une contre l'autre lorsqu'un mot terminé par une voyelle rencontre un mot qui commence par une voyelle. D'ailleurs, un Latin éviteroit facilement cette collision désagréable, à l'aide de son inversion, au lieu qu'il est rare que le Français puisse sortir de la difficulté par cet expédient. Il trouve rarement d'autre ressource que celle d'ôter le mot qui corrompt l'harmonie de sa phrase. Il est souvent obligé de sacrifier l'harmonie à l'énergie du sens, ou l'énergie du sens à l'harmonie. Rien n'est plus difficile que de conserver au sens et à l'harmonie leurs droits, lorsqu'on écrit en français, tant on trouve d'opposition entre leurs intérêts en composant dans cette langue.

« L'inversion latine sert encore à faire trouver sans peine la variété des sons, et le mélange de ces sons le plus agréable à l'oreille ; il ne sauroit y avoir une véritable harmonie dans une phrase, sans la variété des sons. Les plus beaux sons déplaisent quand ils se succèdent immédiatement

trop de fois. Qu'on les interrompe par d'autres sons, ils paroîtront faire l'ornement de la phrase. Il arrive encore à quelques sons de blesser l'oreille, lorsqu'ils viennent la frapper immédiatement après de certains sons, qui feroient plaisir à l'oreille, s'ils se présentoient après d'autres sons. Cela vient de ce que les plis que les organes qui servent à la prononciation, sont obligés de prendre pour articuler certaines syllabes, ne permettent pas à ces organes de se replier aisément, ainsi qu'il faudroit qu'ils se pliassent pour articuler sans peine les syllabes suivantes. L'on a remarqué depuis long-temps que toute prononciation pénible pour la bouche de celui qui parle, devient pénible pour l'oreille de celui qui l'écoute. Voilà pourquoi nous sommes choqués machinalement par la prononciation d'un homme qui profère avec peine certains mots d'une langue étrangère, et qui est obligé à forcer souvent ses organes, pour en arracher des sons qu'ils ne sont point en habitude de former. Notre premier mouvement, que la politesse même a peine à réprimer en beaucoup de pays, est de rire de lui et de le contrefaire.

« Il est clair, par les raisons que nous avons exposées, qu'il est bien plus facile aux écrivains latins de faire des alliances agréables entre les sons, de placer tous les mots d'une phrase auprès

d'autres mots qui se plaisent dans leur voisinage; en un mot, de parvenir à ce que Quintilien appelle *inoffensam verborum copulam*, qu'il n'est possible aux écrivains français de le faire. Cette phrase française, *le père aime son fils*, ne sauroit être écrite que dans l'ordre où je viens de l'écrire; il faut y suivre cet arrangement de mots. Mais les mots qui la composent, lorsqu'elle est mise en latin, peuvent être arrangés de quatre manières différentes.

« En troisième lieu, les règles de la poésie latine sont plus faciles à pratiquer que les règles de la poésie française. Les règles de la poésie latine prescrivent une figure particulière à chaque espèce de vers. Cette figure est composée d'un nombre de pieds déterminé. La valeur de chaque pied est aussi réglée : il est dit de combien de syllabes il sera composé; et la longueur ou la briéveté de ces syllabes est aussi désignée. Quand la règle laisse le choix d'une alternative, c'est-à-dire, la liberté d'employer un pied à la place d'un autre, dans la figure, elle prescrit en même-temps ce qu'il faut faire, suivant le choix auquel on se détermine.

« En effet, ces règles ne sont autre chose que les observations et la pratique des meilleurs poëtes latins, réduites en art. Les hommes ont commencé de faire des vers avant qu'il y eût des règles pour en bien faire; ils ont travaillé d'abord sans con-

sulter d'autres règles que l'oreille. Leurs réflexions sur les vers dont le nombre et l'harmonie plaisoient, et sur ceux dont la cadence étoit désagréable, ont produit les lois de la versification. *Sicut poema nemo dubitaverit imperito quodam initio fusum, et aurium mensurâ et similiter decurrentium spatiorum observatione esse generatum, mox in eo repertos pedes...... Antè enim carmen ortum est, quàm observatio carminis* (1). La poésie, comme les autres arts, n'est donc qu'un assemblage méthodique de principes arrêtés d'un consentement général, en conséquence des observations faites sur les effets de la nature. *Neque enim ipse versus ratione est cognitus, sed naturâ atque sensu quem dimensa ratio docuit quid acciderit. Ità notatio naturæ et animadversio peperit artem* (2). Tous les peuples ont bien tendu au même but dans leur poésie; mais tous n'y ont pas tendu par des routes aussi bonnes. . . . .

« Il est vrai que les règles de la poésie latine sont en bien plus grand nombre que les règles de la poésie française, à cause qu'elles entrent plus dans le détail de la versification que les règles de la poésie française : mais comme ces règles se

(1) QUINTIL., *Instit.*, lib. IX.
(2) CICERO, *in Oratore.*

dessinent, pour ainsi dire, comme on en fait la figure, en se servant des caractères différens qui marquent la quantité des syllabes, elles sont aisées à comprendre, et faciles à retenir.

« Un peu de figure fait tout comprendre, dit le proverbe italien. Ne voyons-nous pas en effet que les enfans savent par cœur, et qu'ils mettent même en pratique les règles de la poésie latine dès l'âge de quinze ans, bien que le latin soit pour eux une langue étrangère qu'ils n'ont apprise que par méthode? Lorsque la langue latine étoit une langue vivante, ceux qui vouloient faire des vers en cette langue connoissoient déjà par l'usage la quantité, c'est-à-dire, la longueur ou la brièveté des syllabes : aujourd'hui même il ne faut pas mettre sur le compte de la poésie latine la peine d'apprendre cette quantité; on doit la savoir pour être capable de bien parler latin, comme on doit savoir la quantité de syllabes de sa langue naturelle, pour la bien parler.

« Dès qu'on savoit une fois les règles de la poésie latine, rien n'étoit plus facile que d'arranger les mots suivant un certain mètre, dans cette langue où l'on transpose les mots à son gré.

« La construction de nos vers français est assujettie à quatre règles. Nos vers doivent être composés d'un certain nombre de syllabes, suivant l'espèce du vers. Secondement, nos vers de quatre,

de cinq et de six pieds, doivent avoir un repos ou une césure (1). Troisièmement, il faut éviter dans les vers le concours des lettres voyelles finales et initiales, lesquelles ne souffrent pas l'élision : enfin, il faut rimer. Mais la rime seule devient, par l'asservissement des phrases françaises à l'ordre naturel des mots, une chaîne aussi gênante pour un poëte sensé que toutes les règles de la poésie latine. En effet, nous n'apercevons guère dans les poëtes latins les plus médiocres, des épithètes oiseuses, et mises en œuvre uniquement pour finir le vers; mais

---

(1) Qu'entend-on par *césure* quand il s'agit de vers français ? Est-ce l'endroit où le vers se trouve partagé en hémistiches ? *césure* alors signifiera la même chose que *repos*, et le *repos* n'est pas nécessaire dans nos vers de huit syllabes ; témoin celui-ci de Rousseau :

Consacré par les sacrifices.

Entend-on ce qu'entendoient par là les Latins, c'est-à-dire la dernière syllabe d'un mot, qu'on en détache afin qu'elle fasse partie du pied ou de la mesure qui suit ? La césure, prise en ce sens, n'est pas plus nécessaire dans cette espèce de vers; il suffit, pour exemple, de citer cet autre vers du même poëte :

Du faux éclat qui t'environne.

M. l'abbé Dubos se trompe donc quand il assure que les vers de huit syllabes exigent une césure. C'est là une inadvertance de l'auteur, ou une faute du copiste.

combien en voyons-nous dans nos meilleures poésies, que la seule nécessité de rimer y a introduites! Après cela, que mon lecteur trouve bon que je le renvoie, sur la difficulté de rimer, à l'épître que Despréaux adressa au roi Louis XIV sur le passage du Rhin, ainsi qu'à l'épître que le même poëte a écrite à Molière. On y verra mieux que je ne pourrois le dire, que si la rime est une esclave qui ne doit qu'obéir, il en coûte bien pour ranger cette esclave à son devoir.

« Nos poëtes sont encore chargés du soin d'observer la césure, le nombre des syllabes, et d'éviter, en composant, la rencontre choquante de celles qui s'entre-heurtent. Aussi voyons-nous bien des Français qui composent plus facilement des vers latins que des vers français. Or, moins l'imagination du poëte est gênée par le travail mécanique, mieux cette imagination prend l'essor; moins elle est resserrée, plus il lui reste de liberté pour inventer. Un artisan qui peut manier ses instrumens sans peine, met une élégance et une propreté dans son exécution que l'artisan, qui n'a point entre ses mains des instrumens aussi dociles, ne sauroit mettre dans la sienne (1).

---

(1) Cette comparaison ne peut avoir lieu ici. Un artisan qui se sert d'instrumens pour polir son ouvrage, ne travaille point alors de génie : il est de sang froid; et il est clair que

Ainsi les écrivains latins, et particulièrement les poëtes latins, qui n'ont pas été gênés autant que les nôtres, ont pu tirer de leur langue des agrémens et des beautés qu'il est presque impossible aux nôtres de tirer de leur langue française. Les

---

puisque c'est sa main qui travaille, elle doit mieux opérer à proportion qu'elle sera moins gênée, et que ses outils seront meilleurs. Il n'en est pas de même d'un homme dont l'imagination agit : plus il est gêné par les obstacles, plus cette imagination s'allume par les efforts qu'elle fait en luttant contre ces obstacles; à peu près comme la poudre à canon, dont les effets sont plus éclatans lorsqu'elle est plus étroitement resserrée : laissez-la libre, le coup se perdra en l'air. Otez à un poëte les difficultés, il ne fera souvent que des choses médiocres, par la raison qu'il n'a point d'efforts à faire. Qu'il compose de la prose poétique, elle sera moins châtiée que s'il avait eu des vers à enfanter. Tout le monde connaît cette belle strophe d'une ode de M. de la Faye :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il acquiert cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans ses canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Il y auroit dans le *Télémaque* plus de précision et plus de force, s'il étoit versifié.

Latins ont pu, par exemple, parvenir à faire de ces phrases que j'appellerai ici des phrases imitatives. Il est des phrases imitatives, comme il est des mots imitatifs.

« L'homme qui manque de mots pour exprimer quelque bruit extraordinaire, ou pour rendre à son gré le sentiment dont il est touché, a recours naturellement à l'expédient de contrefaire ce même bruit, et de marquer ses sentimens par des sons inarticulés. Nous sommes portés, par un mouvement naturel, à dépeindre par ces sons inarticulés le fracas qu'une maison aura fait en tombant, le bruit confus d'une assemblée tumultueuse, la contenance et les discours d'un homme transporté de colère, et plusieurs autres choses. L'instinct nous porte à suppléer, par ces sons inarticulés, à la stérilité de notre langue, ou bien à la lenteur de notre imagination. Ceux qui ont élevé des enfans, savent combien il faut de soin pour les corriger du penchant qu'ils ont à se servir de ces sons inarticulés, dont nous regardons l'usage comme une mauvaise habitude. Les hommes en qui la nature n'a point été redressée, les sauvages et le bas peuple, se servent fréquemment durant toute leur vie de ces sons inarticulés.

« J'appellerai donc des phrases imitatives celles qui font dans la prononciation un bruit,

lequel imite en quelque manière le bruit inarticulé dont nous nous servirions par instinct naturel, pour donner l'idée de la chose que la phrase exprime avec des mots articulés. Les auteurs latins sont remplis de ces phrases imitatives, qui ont été admirées et citées avec éloge par des écrivains du bon temps. Elles ont été louées par les Romains du temps d'Auguste, qui étoient juges compétens de ces beautés. Tel est le vers de Virgile, qui dépeint Polyphême :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

« Ce vers prononcé, en supprimant les syllabes qui font élision, et en faisant sonner l'*u*, comme les Romains le faisoient sonner, devient, pour ainsi parler, un vers monstrueux. Tel est encore le vers où Perse parle d'un homme qui nasille, et qu'on ne sauroit aussi prononcer qu'en nasillant :

Rancidulum quiddam, balbâ de nare locutus.

« Le changement arrivé dans la prononciation du latin nous a voilé, suivant les apparences, une partie de ces beautés ; mais il ne nous les a point cachées toutes.

« Nos poëtes, qui ont voulu enrichir leurs vers de ces phrases imitatives, n'ont pas réussi au goût des Français, comme ces poëtes latins réussissoient

au goût des Romains. Nous rions du vers où Du Bartas dit, en décrivant un coursier : *Le champ plat bat, abat.* Nous ne traitons pas plus sérieusement les vers où Ronsard décrit en phrases imitatives le vol de l'alouette :

Elle guindée du Zéphire
Sublime en l'air vire et revire,
Et y déclique un joli cris,
Qui rit, guérit et tire l'ire
Des esprits, mieux que je n'écris.

« Pasquier rapporte plusieurs autres phrases imitatives des poëtes français dans le chapitre de ses Recherches, où il veut prouver *que notre langue française n'est pas moins capable que la latine des beaux traits poétiques ;* mais les exemples que Pasquier rapporte réfutent sa proposition.

« En effet, parce qu'on aura introduit quelques phrases imitatives dans des vers, il ne s'ensuit pas que ces vers soient bons. Il faut que ces phrases imitatives y aient été introduites, sans préjudicier au sens et à la construction grammaticale. Or il ne me souvient que d'un seul morceau de poésie française qui soit de cette espèce, et qu'on puisse opposer, en quelque façon, à tant d'autres vers que les Latins de tous les temps ont loués dans les ouvrages des poëtes qui avoient écrit en langue vulgaire. C'est la description

d'un assaut qui se trouve dans l'ode de Despréaux, sur la prise de Namur. Le poëte y dépeint, en phrases imitatives et en vers élégans, le soldat qui gravit contre une brèche et qui veut

> Sur les monceaux de piques,
> De corps morts, de rocs, de briques,
> S'ouvrir un large chemin.

« Je demande pardon à ceux de nos poëtes qui peuvent avoir composé dans ce goût-là avec autant de succès que M. Despréaux, de ne les point citer; c'est que je ne connois point leurs vers.

« Non seulement la langue française n'est pas aussi susceptible de ces beautés que la langue latine, mais il se trouve encore que nous n'avons pas étudié, autant que les Romains l'avoient fait, la valeur des sons, la combinaison des syllabes, l'arrangement des mots propres à produire de certains effets, ni le rythme qui peut résulter de la composition des phrases. Ceux de nos écrivains qui voudroient tenter de faire quelque chose d'approchant de ce que faisoient les Latins, ne seroient point aidés par aucune recherche méthodique déjà faite sur cette matière. Leur unique ressource seroit de consulter l'oreille; mais la meilleure oreille ne suffit pas toujours, principalement lorsque, pour parler ainsi, on ne l'a point cultivée. Pour réussir certainement dans

ces tentatives, il faudroit avoir des règles établies qu'on pût consulter dans la chaleur de la composition, ou du moins il faudroit avoir fait d'avance plusieurs réflexions, en conséquence desquelles on eût établi quelques maximes. Les anciens avoient cultivé avec soin leur terrein; ils étoient encouragés par sa fertilité. Ceux qui seront curieux de voir dans quels détails les anciens étoient entrés sur cette matière, et jusqu'à quel point ils avoient porté leurs vues, peuvent lire le 4e chapitre du IXe livre de Quintilien, l'*Orateur* de Cicéron, et ce que Longin a écrit du choix des mots, du rythme et du mètre, dans son *Traité du Sublime* et dans ses Prolégomènes sur l'*Enchiridion* d'Ephestion.

« Ma quatrième raison pour prouver que la mécanique de la poésie s'aide mieux de la langue latine que de la langue française, c'est que les beautés qui resultent de la simple observation des règles de la poésie latine, sont plus grandes que les beautés qui résultent de l'observation des règles de la poésie française.

« L'observation des règles de la poésie latine introduit nécessairement le rythme dans les vers composés suivant les règles de cette poésie. La suite des syllabes longues et brèves, entremêlées diversement, suivant la proportion prescrite par l'art, amène toujours dans les vers latins une

cadence telle que l'espèce dont sont les vers la demande. Les règles de la poésie latine ne sont autre chose que les observations et la pratique des meilleurs poëtes latins sur l'arrangement des syllabes, laquelle est nécessaire pour produire le rythme, réduites en préceptes et puis en méthode. Ces règles, il est vrai, ne prescrivent pas quel doit être le son de chaque syllabe : elles se contentent de déterminer le nombre arithmétique des syllabes qui doivent entrer dans chaque espèce de vers, et de marquer quelles de ces syllabes doivent être longues, quelles doivent être brèves, et où l'on peut mettre ou des longues ou des brèves. Elles disent bien, par exemple, que les deux dernières syllabes d'un vers hexamètre doivent être longues; mais elles ne disent pas quel doit être le son de ces deux dernières syllabes. Ainsi les règles de la poésie latine n'introduisent pas dans les vers latins l'harmonie, qui n'est autre chose qu'un mélange agréable de différens sons. C'étoit à l'oreille du poëte à chercher quel étoit le mélange de ces sons le plus propre à produire une harmonie agréable et convenable au sens des vers. Voilà pourquoi les vers de Properce, qui n'avoit pas l'oreille aussi délicate que Tibulle, pour bien juger du mélange des sons, sont moins harmonieux que ceux de Tibulle, dans la prononciation desquels on trouve une

suavité singulière. Quant à la différence qui est entre la cadence des vers élégiaques de ces auteurs, elle vient de l'affectation de Properce à imiter la cadence des vers pentamètres grecs, et il ne faut pas la confondre avec la différence qui est entre l'harmonie de ces deux poëtes. Mais, à la chûte près, c'est la même démarche, quoique ceux de Properce ne cheminent pas d'aussi bonne grace que ceux de Tibulle. Or c'est dire beaucoup à la louange des règles de la poésie latine, que de soutenir qu'elles font la moitié et plus de l'ouvrage, et que l'oreille du poëte n'y est chargée que d'un soin; c'est à savoir, du soin de rendre les vers mélodieux par un heureux mélange du son des syllabes dont ils sont composés.

« Je vais montrer que l'observation des règles de la poésie française ne produit ni l'un ni l'autre effet. L'observation de ces règles ne rend les vers ni nombreux ni mélodieux. Des vers français, très-conformes à ces règles, peuvent être sans rythme et sans harmonie dans la prononciation.

« Les règles de la poésie française ne décident que du nombre arithmétique des syllabes qui doivent entrer dans les vers. Elles ne statuent rien sur la quantité, c'est-à-dire en poésie, sur la longueur et sur la brièveté de ces syllabes. Mais comme les syllabes des mots français ne laissent pas d'être quelquefois longues et brèves dans la

prononciation, il résulte plusieurs inconvéniens du silence que nos règles gardent sur leur combinaison. Il arrive, en premier lieu, que des vers français, auxquels les règles n'auront rien à reprocher, ne laisseront pas de contenir des suites trop longues de syllabes brèves ou de syllabes longues. Or si ces suites durent trop long-temps, elles empêchent qu'on ne sente aucun rythme dans la prononciation des vers.

« Le rythme ou la cadence d'un vers consiste dans une alternative de syllabes longues et de syllabes brèves, variées suivant une certaine proportion. Un trop grand nombre de syllabes longues employées de suite, retarde trop la progression du vers dans la prononciation; un trop grand nombre de syllabes brèves employées de suite, la précipite désagréablement.

« En second lieu, il arrive souvent que, lorsqu'on veut examiner deux vers alexandrins français liés ensemble par une rime commune, par rapport au temps que dure la prononciation de chaque vers, il se trouve une différence énorme entre la longueur de ces vers, bien que l'un et l'autre soient composés suivant les règles. Que dix syllabes, des douze syllabes qui composent un vers masculin, soient longues, et que dix syllabes du vers suivant soient brèves, ces vers, qui paroîtront égaux sur le papier, seront, dans la pro-

nonciation, d'une inégalité choquante. Ainsi ces vers réciproques et liés ensemble par une rime commune, perdront toute la cadence qui pourroit naître de l'égalité de leur mesure. Or, ce ne sont pas les yeux, c'est l'oreille qui juge de la cadence des vers.

« Cet inconvénient, comme je l'ai déjà dit, n'arrive point à ceux qui composent des vers latins, les règles les préviennent : le nombre arithmétique des syllabes qui doivent entrer dans la composition de chaque espèce de vers latins est déterminé avec égard à la longueur ou à la brièveté de ces syllabes. Ces règles, qui ont été faites en gardant la proportion convenable à chaque espèce de vers entre le nombre arithmétique et la quantité des syllabes, décident, en premier lieu, que, dans tels et tels pieds du vers, il faut mettre des syllabes d'une quantité prescrite. En second lieu, lorsque ces règles laissent au poëte le choix d'employer en un certain endroit du vers des syllabes longues ou bien des syllabes brèves, elles lui enjoignent, s'il se détermine à y mettre des syllabes longues, d'y mettre alors un moindre nombre de syllabes. Si le poëte se détermine en faveur des syllabes brèves, les règles lui prescrivent alors d'en mettre un plus grand nombre. Or, comme dans la prononciation une syllabe longue dure deux fois aussi long-temps qu'une

syllabe brève, tous les vers hexamètres latins se trouvent être de même longueur dans la prononciation, bien que les uns contiennent un plus grand nombre de syllabes que les autres : la quantité de syllabes est toujours compensée par leur nombre arithmétique.

« Voilà pourquoi les vers hexamètres latins sont égaux dans la prononciation, nonobstant la variété de leur progression; au lieu que nos vers alexandrins sont très-souvent inégaux, quoiqu'ils aient presque tous une progression uniforme. Voilà pourquoi quelques critiques ont pensé qu'il étoit comme impossible de faire un poëme épique français de dix mille vers, lequel réussît. Il est vrai que cette uniformité de rythme n'a point empêché le succès de nos poëmes dramatiques en France et dans les pays étrangers; mais ces poëmes, qui n'ont que deux mille vers, sont assez bons pour se soutenir malgré le dégoût. D'ailleurs, elle est moins sensible au théâtre, où brillent le plus ces sortes d'ouvrages, parce que les acteurs, qui enjambent presque toujours sur le vers suivant avant que de reprendre haleine, ou qui la reprennent avant que d'avoir fini le vers, empêchent qu'on ne sente le vice de la cadence trop uniforme.

« Ce que nous avons dit des vers hexamètres peut être dit des autres espèces de vers. Les vers

qui s'accélèrent parce qu'ils sont composés de syllabes brèves, durent donc autant que ceux qui se ralentissent parce qu'ils sont composés de syllabes longues. Par exemple, Virgile a mis des syllabes brèves par-tout où les règles du mètre lui permettoient d'en mettre dans le vers qui dépeint si bien un coursier qui galoppe, que la prononciation du vers nous fait presque entendre le bruit de la course :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

« Ce vers contient dix-sept syllabes; mais il ne dure pas plus long-temps dans la prononciation que le vers suivant, qui n'en renferme que treize, et que Virgile a fait pour décrire le travail des cyclopes, qui lèvent leurs bras armés de marteaux pour battre sur l'enclume; effet que décrit le vers qui le suit immediatement :

Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

« Ainsi, la cadence des vers n'est pas rompue par cette affectation d'employer, pour mieux peindre son objet, plus de syllabes brèves ou plus de syllabes longues.

« L'art d'employer à propos les syllabes longues et les syllabes brèves, art que les anciens avoient tant cultivé, sert encore à une infinité d'autres

vues. Pour en dire un mot en passant, on remarque que Cicéron, n'osant pas mettre en œuvre des figures fréquentes dans le récit du supplice indigne d'un citoyen romain que Verrès avoit fait battre de verges, et cela par la crainte de se rendre suspect de déclamation, trouve une ressource dans la complaisance de sa langue, pour arrêter néanmoins durant long-temps son auditeur sur l'image de ce supplice. L'atrocité du fait étoit si grande, qu'il suffisoit que l'auditeur s'y arrêtât; il devait suppléer les figures de lui-même. C'est l'effet que produit la lenteur avec laquelle se prononcent les expressions simples et en apparence sans art, que Cicéron répète pour parler de l'action contre laquelle il veut soulever l'imagination de l'auditeur, *Cædebatur virgis civis romanus;* on reconnoît l'art dans les différentes répétitions de ces mots, qu'il varie pour déguiser l'affectation. Mais revenons à l'usage de mettre en œuvre la combinaison des syllabes brèves et des syllabes longues pour rendre les phrases nombreuses et cadencées.

« Les Romains étoient tellement épris de l'effet que le rythme produisoit, que leurs écrivains en prose s'y attachèrent avec tant d'affection, qu'ils en vinrent, par degrés, jusqu'à sacrifier le sens et l'énergie du discours au nombre et à la cadence des phrases. Cicéron dit que de son temps la prose avoit déjà sa cadence mesurée comme les vers.

La différence essentielle qui étoit entre la prose et les vers ne venoit plus de ce que les vers fussent astreints à une certaine mesure, quand la prose en étoit affranchie, mais de ce que le mètre de la prose étoit différent du mètre des vers. L'ancienne définition *de solutâ et de strictâ oratione* constituait plus cette différence. *Nàm etiàm poetæ questionem attulerunt, quidnam esset illud quo ipsi differrent ab oratoribus. Numero videbantur anteà maximè et versu; nunc apud oratores jàm ipse numerus increbuit.* Cicéron traite ensuite des pieds comme d'une connoissance aussi nécessaire aux orateurs qu'aux poëtes mêmes.

« Quintilien, qui écrivoit environ un siècle après Cicéron, parle de certains *prosateurs* de son temps, qui pensoient avoir égalé les plus grands orateurs, lorsqu'ils pouvoient se vanter que leurs phrases nombreuses rendoient dans la prononciation un rythme si bien marqué, que la déclamation en pouvoit être partagée entre deux personnes. L'une pouvoit faire les gestes au bruit de la récitation de l'autre, sans s'y méprendre, tant ce rythme étoit sensible : *Laudis et gloriæ et ingenii loco plerique jactant cantari saltarique commentarios suos.* Ce que nous dirons sur la récitation des comédiens achèvera d'expliquer ce passage.

« Il faut que les poëtes français, après avoir observé les règles de notre poésie, déjà plus con-

traignantes que les règles de la poésie latine, cherchent encore, avec le seul secours de l'oreille, la cadence et l'harmonie. On peut juger de la difficulté de ce travail en faisant réflexion que l'inversion des mots n'est pas permise à nos poëtes dans la vingtième partie des occasions où elle étoit permise aux poëtes latins. Après cela, je suis bien éloigné de penser qu'il soit impossible aux poëtes français de faire des vers harmonieux et nombreux; j'ai seulement prétendu soutenir que les poëtes français ne pourroient pas mettre autant de cadence et d'harmonie dans leurs vers que les poëtes latins; et que ce peu qu'ils en peuvent introduire dans leurs vers, leur coûte plus que toutes les beautés que les poëtes latins ont su mettre dans les leurs n'ont coûté à leurs auteurs. Je ne crois pas même qu'aucun poëte moderne, de ceux qui ont composé dans les langues qui se sont polies depuis trois siècles, ait mis plus de cadence et de mélodie que Malherbe en a mis dans les siens, apparemment au prix d'une peine et d'une persévérance dont il avoit obligation au pays où il étoit né. Le lecteur n'en trouvera pas moins dans les vers que j'insérerai ici pour le délasser de tant de discussions grammaticales.

« M. le marquis de la Fare, que le monde et la république des lettres regrettèrent comme un de leurs plus beaux ornemens, lorsqu'il mourut,

en 1712, avoit prié M. l'abbé de Chaulieu de lui donner son portrait. Au lieu de payer un peintre pour le faire, il le fit lui-même. Il y a peu de personnes capables d'une pareille épargne. Voici les premiers traits de ce tableau, qui durera plus long-temps qu'aucun de ceux du Titien :

O toi qui de mon ame es la chère moitié,
Toi qui joins la délicatesse
Des sentimens d'une maîtresse
A la solidité d'une sûre amitié;
La Fare, il faut bientôt que la parque cruelle
Vienne rompre de si beaux nœuds;
Et malgré nos cris et nos vœux,
Bientôt nous essuierons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur et difficile
Qui va me conduire là-bas
Rejoindre Catulle et Virgile.
Là, sous des berceaux toujours verds,
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers
Et de ton aimable génie.
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment
La muse qu'ils avoient laissée,
Et comme elle sut sagement,
Par ta paresse autorisée,
Préférer avec agrément
Au tour brillant de la pensée
La vérité du sentiment,
Et s'exprimer si tendrement,
Que Tibulle, encor maintenant,
En est jaloux dans l'Élysée.

« Je voudrois pouvoir publier ici l'ouvrage tout entier; et, pour preuve de ma bonne volonté, je vais donner encore au lecteur deux fragmens d'une lettre écrite par le même auteur à M. le prince d'Auvergne :

Au milieu cependant de mes peines cruelles,
De la fin de nos jours compagnes trop fidelles,
Je suis tranquille et gai. Quel bien plus précieux
Puis-je espérer jamais de la bonté des dieux ?
Tel qu'un rocher, dont la tête
Égale le mont Athos,
Voit à ses pieds la tempête
Troubler le calme des flots;
La mer autour bruït et gronde;
Malgré ces émotions,
Sur son frout élevé règne une paix profonde
Que tant d'agitations
Et que les fureurs de l'onde
Respectent à l'égal du nid des alcyons.

« Quoique la scène du second fragment soit dans les Champs Élysées, le centre du pays fabuleux, ce morceau contient néanmoins une louange des plus véritables qu'aucun poëte ait jamais donnée :

Dans une foule de guerriers,
Vendôme, sur une éminence,
Paroît, couronné de lauriers;
Vendôme de qui la vaillance
Fait avouer aux Scipions
Que le sac de Carthage, et celui de Numance,
N'obscurcit pas ses actions,

Et laisse à juger à l'Espagne
Si son bras n'y fit pas plus en une campagne
Qu'ils n'y firent en dix avec vingt légions.

« Le lecteur qui se donnera la peine de prononcer tout haut ces vers de l'abbé de Chaulieu, sentira bien que le rythme, qui tient l'oreille dans une attention continuelle, et que l'harmonie, qui rend cette attention agréable, et qui achève, pour ainsi dire, d'asservir l'oreille, font bien un autre effet que la richesse des rimes. Peut-on, d'ailleurs, ne point regarder le travail bizarre de rimer comme la plus basse fonction de la mécanique de la poésie? Mais puisque le poëte ne sauroit faire faire cette besogne par d'autres, comme le peintre fait broyer ses couleurs, il nous convient d'en parler.

De la Rime. « La nécessité de rimer est la règle de la poésie dont l'observation coûte le plus, et jette le moins de beautés dans les vers. La rime estropie souvent le sens du discours, et elle l'énerve presque toujours. Pour une pensée heureuse que l'ardeur de rimer richement peut faire rencontrer par hasard, elle fait certainement employer tous les jours cent autres pensées dont on auroit dédaigné de se servir sans la richesse ou la nouveauté de la rime que ces pensées amènent.

« Cependant l'agrément de la rime n'est point à comparer avec l'agrément du nombre et de l'harmonie. Une syllabe terminée par un certain

son, n'est point une beauté par elle-même. La beauté de la rime n'est qu'une beauté de rapport qui consiste en une conformité de *désinence* entre le dernier mot d'un vers, et le dernier mot du vers réciproque. On n'entrevoit donc cette beauté qui passe si vîte, qu'au bout de deux vers, et après avoir entendu le dernier mot du second vers qui rime au premier : on ne sent même l'agrément de la rime qu'au bout de trois et de quatre vers, lorsque les rimes masculines et féminines sont entrelacées, de manière que la première et la quatrième soient masculines, et la seconde et la troisième féminines; mélange qui est fort en usage dans plusieurs espèces de poésies.

« Mais, pour ne parler ici que des vers où la rime paroît dans tout son éclat et dans toute sa beauté, on n'y sent la richesse qu'au bout du second vers. C'est la conformité de son, plus ou moins parfait, entre les derniers mots des deux vers, qui fait son élégance. Or la plupart des auditeurs qui ne sont pas du métier, ou qui ne sont point amoureux de la rime, bien qu'ils soient du métier, ne se souviennent plus de la première rime assez distinctement lorsqu'ils entendent la seconde, pour être bien flattés de la perfection de ces rimes. C'est plutôt par réflexion que par sentiment qu'on en connoît tout le mérite, tant le plaisir qu'elle fait à l'oreille est un plaisir mince!

« On me dira qu'il faut qu'il se trouve dans la rime une beauté bien supérieure à celle que je lui accorde. L'agrément de la rime, ajoutera-t-on, s'est fait sentir à toutes les nations : elles ont toutes des vers rimés.

« En premier lieu, je ne disconviens pas de l'agrément de la rime; mais je tiens cet agrément fort au-dessous de celui qui naît du rythme et de l'harmonie du vers, et qui se fait sentir continuellement durant la prononciation du vers métrique. Le rythme et l'harmonie sont une lumière qui luit toujours, et la rime n'est qu'un éclair qui disparoît après avoir jeté quelque lueur. En effet, la rime la plus riche ne fait qu'un effet bien passager. A n'estimer même le mérite des vers que par les difficultés qu'il faut surmonter pour les faire, il est moins difficile, sans comparaison, de rimer richement que de composer des vers nombreux et remplis d'harmonie. On trouve des embarras à chaque mot, lorsqu'on veut faire des vers nombreux et harmonieux. Rien n'aide un poëte français à surmonter ces difficultés, que son génie, son oreille et sa persévérance. Aucune méthode, réduite en art, ne vient à son secours. Les difficultés ne se présentent pas si souvent, quand on ne veut que rimer richement; et l'on s'aide encore, pour les surmonter, d'un dictionnaire de rimes, le livre favori des rimeurs sévères.

Quoi qu'ils en disent, ils ont tous ce livre dans leur arrière-cabinet.

« Je tombe d'accord, en second lieu, que nous rimons tous nos vers, et que nos voisins riment la plus grande partie des leurs. On trouve même la rime établie dans l'Asie et l'Amérique. Mais la plupart de ces peuples rimeurs sont barbares; et les peuples rimeurs qui ne le sont plus, et qui sont devenus des nations polies, étoient barbares et presque sans lettres, lorsque leur poésie s'est formée. Les langues qu'ils parloient, n'étoient pas susceptibles d'une poésie plus parfaite, lorsque ces peuples ont posé, pour ainsi dire, les fondemens de leur poétique. Il est vrai que les nations européennes dont je parle sont devenues, dans la suite, savantes et lettrées. Mais comme elles ne se sont polies que long-temps après s'être formées en un corps politique; comme les usages nationaux étoient déjà établis et même fortifiés par le long temps qu'ils avoient duré, quand ces nations se sont cultivées par une étude judicieuse de la langue grecque et de la langue latine, on a bien poli et rectifié ces usages, mais il n'a pas été possible de les changer entièrement. L'architecte à qui l'on donne un bâtiment gothique à raccommoder, peut bien y faire quelques ajustemens qui le rendent logeable; mais il ne saurait corriger les défauts qui viennent de la première construction,

il ne sauroit faire de son bâtiment un édifice régulier. Pour cela, il faudroit ruiner l'ancien, pour en élever un tout neuf sur d'autres fondemens.

« Ainsi les poëtes excellens qui ont travaillé en France et dans les pays voisins, ont bien pu embellir, ils ont bien pu *enjoliver*, qu'on me pardonne ce mot, la poésie moderne; mais il ne leur a pas été possible de changer sa première conformation, qui avoit son fondement dans la nature et dans le génie des langues modernes. Les tentatives que des poëtes savans ont faites en France de temps en temps pour changer les règles de notre poésie, et pour introduire l'usage des vers mesurés à la manière de ceux des Grecs et des Romains, n'ont pas eu de succès.

« La rime, ainsi que les fiefs et les duels, doit donc son origine à la barbarie de nos ancêtres. Les peuples dont descendent les nations modernes, et qui envahirent l'empire romain, avoient déjà leurs poëtes, quoique barbares, lorsqu'elles s'établirent dans les Gaules et dans d'autres provinces de l'empire. Comme les langues dans lesquelles ces poëtes sans étude composoient n'étoient point assez cultivées pour être maniées suivant les règles du mètre, comme elles ne donnoient pas lieu à tenter de le faire, ils s'étoient

avisés qu'il y auroit de la grace à terminer par le même son deux parties du discours qui fussent consécutives ou relatives, et d'une étendue égale. Ce même son final, répété au bout d'un certain nombre de syllabes, faisoit une espèce d'agrément, et il sembloit marquer, ou il marquoit, si l'on veut, quelque cadence dans les vers. C'est apparemment ainsi que la rime s'est établie.

« Dans les contrées envahies par les barbares, il s'est formé un nouveau peuple composé du mélange de ces nouveaux venus et des anciens habitans. Les usages de la nation dominante ont prévalu en plusieurs choses, et principalement dans la langue commune qui s'est formée de celle que parloient les anciens habitans, et de celle que parloient les nouveaux venus. Par exemple, la langue qui se forma dans les Gaules, où les anciens habitans parloient communément latin, quand les Francs s'y vinrent établir, ne conserva que des mots dérivés du latin. La syntaxe de cette langue se forma entièrement différente de la syntaxe de la langue latine, ainsi que nous l'avons dit déjà. En un mot, la langue naissante se vit asservie à rimer ses vers, et la rime passa même dans la langue latine, dont l'usage s'étoit conservé parmi un certain monde. Vers le huitième siècle, les vers léonins, qui sont des vers latins

rimés comme nos vers français, furent en usage, et ils y étoient encore, quand on fit ceux-ci :

Fingitur hâc specie bonitatis odore refertus
Istius ecclesiæ fundator rex Dagobertus.

« Les vers léonins disparurent avec la barbarie, au lever de cette lumière dont le crépuscule parut dans le quinzième siècle.

Que les mots de notre langue naturelle font plus d'impression sur nous que les mots d'une langue étrangère. « Une preuve, sans contestation, de la supériorité des vers latins sur les vers français, c'est que les vers latins touchent plus, c'est qu'ils affectent plus que les vers français, ceux des Français qui savent la langue latine. Cependant l'impression que les expressions d'une langue étrangère font sur nous, est bien plus foible que l'impression que font sur nous les expressions de notre langue naturelle. Dès que les vers latins font plus d'impression sur nous que les vers français, il s'ensuit donc que les vers latins sont plus parfaits et plus capables de plaire que les vers français. Les vers latins n'ont pas naturellement le même pouvoir sur une oreille française, qu'ils avoient sur une oreille latine ; ils n'ont pas le pouvoir que les vers français doivent avoir sur une oreille française.

« A l'exception d'un petit nombre de mots qui

peuvent passer pour des mots imitatifs, nos mots n'ont d'autres liaisons avec l'idée attachée à ces mots, qu'une liaison arbitraire : cette liaison est l'effet du caprice ou du hasard. Par exemple, on a pu attacher dans notre langue l'idée du cheval au mot *soliveau :* et l'idée de la pièce de bois qu'il signifie, au mot *cheval.* Or ce n'est que durant les premières années de notre vie, que la liaison entre un certain mot et une certaine idée se fait si bien, que ce mot nous paroît avoir une énergie naturelle, c'est-à-dire une propriété particulière, pour signifier la chose dont il n'est cependant qu'un signe institué arbitrairement. Ainsi, quand nous avons appris dès l'enfance la signification du mot *aimer,* quand ce mot est le premier que nous ayons retenu pour exprimer la chose dont il est le signe, il nous paroît avoir une énergie naturelle, bien que la force que nous lui trouvons vienne uniquement de notre éducation, et de ce qu'il s'est saisi, pour ainsi dire, de la première place dans notre mémoire.

« Il arrive même que, lorsque nous apprenons une langue étrangère, après que nous sommes parvenus à un certain âge, nous ne rapportions point immédiatement à leur idée les mots de cette langue étrangère, mais bien aux mots de notre langue naturelle, qui sont associés avec ces idées-là. Ainsi un Français qui apprend l'anglais,

ne lie point immédiatement au mot anglais *God* l'idée de Dieu, mais bien au mot *Dieu*. Lorsqu'il entend ensuite prononcer *God*, l'idée qui se réveille d'abord en lui est celle de la signification que ce mot a en français. L'idée de Dieu ne se réveille en lui qu'en second lieu : il semble qu'il lui faille d'abord se traduire le premier mot à lui-même.

« Qu'on traite, si l'on veut, cette explication de subtilité, il sera toujours vrai de dire que, dès que notre cerveau n'a pas été habitué dans l'enfance à nous représenter promptement certaines idées, aussitôt que certains sons viennent frapper nos oreilles, ces mots font sur nous une impression et plus foible et plus lente que les mots auxquels nos organes sont en habitude d'obéir dès l'enfance. L'opération que font les mots est dépendante du ressort mécanique de nos organes, et par conséquent elle doit dépendre de la facilité, comme de la promptitude de leurs mouvemens. Voilà pourquoi le même discours ébranle en des temps inégaux un homme d'un tempérament vif, et un autre homme d'un tempérament lent, quoiqu'ils en viennent enfin à prendre le même intérêt à la chose dont il s'agit.

« L'expérience, qui est plus décisive dans les faits que tous les raisonnemens, nous enseigne que la chose est ainsi. Un Français, qui ne sait

l'espagnol que comme une langue étrangère, n'est pas affecté par le mot *querer*, comme par le mot *aimer*, quoique ces mots signifient la même chose.

« Cependant les vers latins plaisent plus ; ils affectent plus que les vers français. On ne sauroit récuser le témoignage des étrangers, à qui l'usage de la langue française est beaucoup plus familier aujourd'hui que l'usage de la langue latine. Ils disent tous que les vers français leur font moins de plaisir que les vers latins, quoique la plupart ils aient appris le francais avant que d'apprendre le latin. Les Français même qui savent assez bien le latin pour entendre facilement les poëtes qui ont composé dans cette langue, sont de leur avis. En supposant que le poëte francais et le poëte latin aient traité la même matière, qu'ils aient également réussi, les Français, dont je parle, trouvent plus de plaisir à lire les vers latins. On sait le bon mot de M. Bourbon : *Qu'il croyoit boire de l'eau, quand il lisoit des vers français.* Enfin les Français et les étrangers, je parle de ceux qui savent notre langue aussi bien que nous-mêmes, et qui ont été élevés un Horace dans une main et un Despréaux dans l'autre, ne sauroient souffrir qu'on mette en comparaison les vers latins et les vers français considérés mécaniquement. Il faut donc qu'il se rencontre dans les

vers latins une excellence qui ne soit pas dans les vers français : l'étranger qui fait plutôt fortune dans une cour qu'un homme du pays, est réputé avoir plus de mérite que celui qu'il a laissé derrière lui. »

Voilà sans doute tout ce qu'on peut dire de plus fort contre notre langue. Mais du moins M. l'abbé Dubos ne pousse pas la sévérité jusqu'à nier formellement, comme le fait M. l'abbé Desfontaines, qu'il y ait aujourd'hui des vers dans le monde. Il considère la poésie comme la peinture ; dans l'un et l'autre art, on distingue l'expression et le coloris : on sait ce que cela signifie en peinture. L'expression en poésie dépend de l'énergie des pensées et des sentimens, rendue par les mots qui en sont les signes. Cette partie de l'art poétique s'appelle, comme il le dit, la poésie du style. Il prétend qu'à cet égard les Romains l'emportent sur nous, parce que le latin étant plus court, est nécessairement plus énergique. Je ne combattrai pas ce sentiment ; il se peut en effet que cela soit, généralement parlant ; mais, sans avoir recours à une longue discussion, je prierai les partisans de cette opinion de jeter les yeux sur la poésie du style de notre Corneille; je ne crois pas qu'on trouve dans l'antiquité aucun poëte plus fort ni plus énergique. Que de pareils

auteurs mettent notre langue en œuvre, et on cessera de regretter tant celle des Latins. J'ajouterai une remarque qui n'a pas été faite par M. l'abbé Dubos; c'est que les mots, en tant que simples sons, contribuent aussi à la beauté et à l'énergie de la poésie du style, sur-tout lorsque l'harmonie des mots est imitative. Mais sans appuyer davantage sur cette réflexion, sur laquelle je me suis étendu plus haut, tenons-nous-en à la distinction de M. l'abbé Dubos, et disons que les mots, en tant que simples sons, répondent assez exactement en poésie à ce qu'on appelle coloris en peinture. Le coloris des vers français est donc bien inférieur à celui des vers latins, et les versificateurs ont bien plus de peine, pour réussir beaucoup moins, si l'on en croit M. l'abbé Dubos. Nous répondrons à cela dans un moment; mais j'opposerai auparavant à l'autorité de M. l'abbé Dubos, celle de M. l'abbé d'Olivet. Ce savant académicien, après avoir donné quelques règles de prosodie française, s'exprime ainsi, et détruit en grande partie ce qu'on vient de lire dans les Réflexions critiques de son ancien confrère.

« Quand j'ai parlé de nos vers mesurés à la manière des Grecs et des Latins, dit M. l'abbé d'Olivet, j'ai seulement voulu en conclure que notre prosodie avoit été fort connue dès le temps de Charles IX. Je n'ai prétendu dire, ni que

cette sorte de versification fût possible en notre langue, ni, en la supposant possible, qu'elle nous convînt.

« Premièrement, elle ne me paroît pas possible; car, quoique notre langue nous fournisse des longues et des brèves, ce n'est pas avec le pouvoir de les placer à notre gré. Telle est la construction de nos phrases, que l'ordre naturel y doit être toujours observé en vers comme en prose. On fait marcher le nominatif devant le verbe; il faut que l'adjectif touche immédiatement le substantif devant ou après; et lors même qu'en faveur de la netteté ou de l'énergie, nous faisons de légères inversions, elles ont aussi leurs règles, qui nous ôtent la liberté de les glisser où il nous plaît. Un de nos poëtes n'est donc pas maître d'arranger ses paroles comme bon lui semble, pour attraper la mesure dont il a besoin; et quand, par hasard, il auroit rencontré la mesure d'un vers saphique ou alcaïque, ce n'est pas à dire qu'il pût en faire un second, ni à plus forte raison une ode entière, comme les poëtes du seizième siècle l'avoient entrepris. Parmi plus de mille vers mesurés que j'ai eu la curiosité de lire, je n'en ai pas trouvé un seul de bon, ni même de supportable.

« Mais, en second lieu, quand même les vers mesurés seroient pour nous quelque chose de possible et, si l'on veut, de facile, où Jodelle et

Baïf avoient-ils pris que cette espèce d'harmonie nous convînt, à l'exclusion de la rime? D'ailleurs, quand notre langue nous permettroit de faire des vers mesurés, sur quel fondement a-t-on voulu que les mesures des Grecs fussent aussi les nôtres (1)? Il est aisé de voir que nos Français, il y a cinquante ans, n'étoient point encore assez en garde contre les abus de l'érudition, qui ne faisoit proprement que de naître chez eux. L'érudition, sans doute, est nécessaire pour former et pour assurer le goût; mais le goût à son tour est nécessaire pour diriger l'érudition, si j'ose ainsi parler, et pour empêcher que l'esprit ne convertisse en poison ce qui est destiné à être la plus saine nourriture. On doit également craindre et l'ignorance et le pédantisme. Ceux qui négligent de s'instruire avec l'antiquité risquent d'être bien neufs toute leur vie; et ceux qui ne veulent connoître que l'antiquité ne sont jamais, ni de leur temps, ni de leur nation.

« Voyons en quoi et jusqu'à quel point nous pouvons tourner à nos usages les secours que les anciens tiroient de leur prosodie. Il est clair que

---

(1) Vers *coriambique-dymètre-hypercatalectique*; vers *dactylotrochaïque-tétramètre-brachycatalectique*. Termes employés par Baïf. Peut-on rien imaginer de plus burlesque dans la bouche d'un Français?

sa vertu consiste dans ce qu'ils appeloient *le rythme*, c'est-à-dire *l'assemblage de plusieurs temps, qui gardent entre eux certain ordre ou certaines proportions.* Or il y a ici deux choses à distinguer : la première, *que c'est un assemblage de plusieurs temps ;* la seconde, *que ces temps gardent entre eux certaines proportions* (1). Quant à la première, nous sommes tout à fait de niveau avec les anciens, puisque nous avons comme eux nos temps syllabiques ; quant à la seconde, distinguons tout de nouveau : car il ne faut point confondre cet arrangement régulier des syllabes avec l'effet qu'il produit ou doit produire.

« A le considérer sans relation à l'effet qu'il doit produire, ce n'est rien qui fasse honneur à l'esprit; et de tous les arrangemens possibles, l'un n'ayant pas plus de mérite que l'autre, il s'ensuit de là qu'il n'importe point de mesurer les vers, ou par le nombre des syllabes, comme nous faisons, ou par leur valeur, comme faisoient les anciens, et qu'ainsi ce n'est pas un mal pour nous de ne pouvoir les imiter à cet égard.

« On ne sauroit en conclure que la versification

---

(1) C'est la définition d'Aristide-Quintilien, rapportée dans les *Mémoires de l'académie des Belles-Lettres*, tome V, page 152.

française soit dépourvue de nombre, puisque nos poëtes se trouvent précisément dans le cas où étoient les orateurs grecs et latins ; ils n'avoient point de règles fixes pour la distribution des longues et des brèves dans leur prose, mais ils ne laissoient pas de les distribuer avec art ; et nos poëtes ont la même facilité, d'où résultent les mêmes avantages.

« Arrêtons-nous donc à l'effet que le rythme est capable de produire. Or son effet propre et unique, c'est de rendre le discours ou plus lent ou plus vif; plus lent, si l'on multiplie les pieds où dominent les longues ; plus vif, si l'on multiplie les pieds où dominent les brèves : car les pieds sont dans le vers, ce que sont les pas dans la danse. Il est vrai que les anciens pouvoient faire tout de suite autant de vers qu'ils vouloient, composés des mêmes pieds ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit, et nous ne leur disputons pas cet avantage, si c'en est un. Peut-être, au fond, que ce retour uniforme de la même cadence, quelque régulière qu'elle soit, ne fait qu'une sorte de beauté qui tient de l'arbitraire, et qui, dans notre langue, est compensée par la rime. Quoi qu'il en soit, l'utilité réelle de leur prosodie, c'est de pouvoir donner au discours, ou de la vivacité, ou de la lenteur, et nous le pouvons aussi bien qu'eux. J'irois même jusqu'à dire que nous le

pouvons plus aisément, puisque nous ne sommes pas obligés, comme eux, de former et d'assembler des pieds; mais qu'il nous suffit de mettre ensemble, ou un peu plus de brèves, ou un peu plus de longues, suivant le besoin.

« Pour plus grand éclaircissement, je vais essayer sur Despréaux, ce que Scaliger et beaucoup d'autres ont fait sur Homère et sur Virgile. Prenons, au hasard, les quatre vers par où finit le IIe chant du Lutrin :

Du moins ne permets pas.... la Mollesse oppressée
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

« Quel est ici l'objet du poëte ? D'achever le portrait de la Mollesse. Et comment la peindroit-il mieux, qu'en la supposant hors d'état de finir sa phrase ? Des cinq derniers mots qu'elle articule, il y en a quatre monosyllabes, *du moins ne permets pas*, et si peu de chose suffit pour épuiser ce qu'il lui reste de force.

« *Oppressée* est moins un mot qu'une image; car l'*o* sourd est plutôt un râlement qu'une lettre, sur-tout étant suivi d'un *p* et d'une *r* qui, parce qu'ils sont difficiles à prononcer, font encore mieux sentir le poids dont la Mollesse est accablée. Deux syllabes traînantes, et une dernière

qui s'entend à peine, *pressée*, ne sont-ce pas des symptômes d'oppression ?

« Tant de monosyllabes dans le vers suivant, continuent à me peindre l'état de la Mollesse, et je vois effectivement *sa langue glacée*, je le vois par l'embarras que cause la rencontre des monosyllabes *sa*, *ce*, *sent*, *sa*, qui augmente encore par *langue glacée*, où *gue-gla* me fait presque à moi-même l'effet qu'on dépeint.

« Je pourrois, dans le troisième vers, à l'occasion de *succombant*, répéter les observations faites sur le *procumbit* de Virgile ; mais je me contenterai de remarquer avec quel art le poëte a coupé son vers en deux membres, dont le premier ne donne point droit d'attendre le second, et qui ne sont nullement liés l'un avec l'autre ; *et lasse de parler*] *succombant sous l'effort*] ; qu'on fasse là une phrase continue, et les proportions du tableau seront manquées.

« Quant au dernier vers, commençons par en marquer la quantité :

Soŭpīre, étĕnd lĕs brās, fērme l'œĭl, ĕt s'ĕndōrt.

« Assurément, si des syllabes peuvent tracer l'image d'un soupir, c'est une longue précédée d'une brève, et suivie d'une muette, *soupīre*. Dans l'action d'étendre les bras, le commence-

ment va par degrés, mais le progrès demande une lenteur continue, *étĕnd lĕs brăs.* Voici qu'enfin la Mollesse parvient où elle vouloit, *fĕrme l'œĭl.* Avec quelle vîtesse elle y cŏurt ! ce sont troĭs brèves ; et de là, par un monosyllabe bref, *ĕt s'ĕndŏrt*, elle se précipite dans un long et profond assoupissement.

« Je ne prétends point que Despréaux ait eu de pareilles attentions : je n'en soupçonne pas plus Homère ni Virgile, quoique leurs interprètes soient en possession de le dire. Mais ce que je croirois volontiers, c'est que la nature, quand elle a formé un grand poëte, un grand orateur, le dirige par des ressorts cachés qui le rendent docile à un art dont lui-même il ne se doute pas ; comme elle apprend au petit enfant d'un laboureur sur quel ton il doit prier, appeler, caresser, se plaindre.

« Quelque vraisemblance qu'il y ait dans ces observations, je suis bien éloigné de croire que tout le monde les trouve incontestables ; mais en voici deux qui le sont certainement, et dont l'une regarde la rime, l'autre la musique.

« Pour ce qui est de la rime, elle ne dispense personne d'observer inviolablement les règles de la prosodie. Ceux mêmes qui ont vieilli dans l'opinion que nous n'avons ni longues ni brèves, seront forcés d'en revenir, s'ils considèrent qu'on

ne peut (1) pas rimer les unes avec les autres, et qu'ainsi ces deux vers,

> Un auteur, à genoux dans une humble préface,
> Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace,

« sont inexcusables. Une brève, à la rigueur, ne doit rimer qu'avec une brève, ni une longue qu'avec une longue. Toute la licence qu'on peut prendre ne regarde que les syllabes douteuses. Je n'entrerai point ici dans un détail qui déplairoit à nos poëtes; mais enfin s'ils trouvent qu'on les gêne trop, je les conjure de faire attention à leurs propres intérêts, qui leur défendent sévèrement de se relâcher sur la rime. Car ne croyons point que ce soit, comme quelques-uns l'ont dit, une invention de nos siècles barbares, puisqu'elle se trouve usitée parmi les plus anciens peuples (2) de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amé-

---

(1) Joachim du Bellay, chap. VII de sa *Défense et illustration de la langue française*, imprimée dès l'année 1549. *Garde-toi*, dit-il, *de rimer les mots manifestement brefs avec les manifestement longs, comme* pâsse, trăce, maître, mĕttre, etc.

(2) *Consuetudinem hanc servant, non Arabes tantùm, et Persæ, et Afri, sed et Tartari, et Sinenses, et complures quoque americanæ gentes; ut dubitari vix possit, quin ipsa natura unà cum cantu hanc poëseos rationem mortalibus tradiderit.* (Is. Vossius, de Poëmatum cantu, et viribus Rythmi, p. 25.)

rique même. Tout le mal qu'on dit d'elle n'est vrai qu'entre les mains d'un homme sans génie, ou qui plaint sa peine. Elle a enfanté mille et mille beaux vers; souvent elle est au poëte, comme un génie étranger qui vient au secours du sien. Je comprends qu'elle se fait quelquefois acheter; mais ceux qui joignent un grand courage à un grand talent, ces hommes rares que la renommée divinise quelquefois, même pendant leur vie, doivent être charmés que leur art soit entouré de grandes difficultés qui le rendent inaccessible aux esprits médiocres, et qui maintienne la poésie dans la possession où elle est depuis l'origine des arts d'être le langage des dieux.

« Venons aux musiciens. Je leur citerai une autorité, qui n'est pas moins respectable pour eux qu'elle l'est pour les savans.

« *Quoique notre poésie* (dit M. Burette) *ne se mesure point suivant les longues et les brèves, cela n'empêche pas que le chant ne doive faire sentir exactement, par la durée des sons, la quantité de chaque syllabe; et c'est ignorance ou négligence au musicien d'en violer les règles. Il est vrai que cette quantité ne s'évalue pas dans notre langue aussi scrupuleusement que dans les langues grecque et latine, où une syllabe brève répond toujours à un temps, et une syllabe longue à deux. En français, sur-tout*

par rapport au chant, les brèves et les longues peuvent avoir une plus grande latitude (s'il est permis de s'exprimer ainsi); c'est-à-dire qu'une brève répondra quelquefois à deux temps de ceux des anciens, une longue à trois ou quatre. Mais quelque liberté que se donne là-dessus le musicien, il doit si bien ménager la durée des sons les uns à l'égard des autres, qu'ils fassent toujours apercevoir la différence qui distingue une syllabe longue d'avec une brève; et quiconque se dispense de cette règle, doit passer pour mauvais musicien. (1)

« Aussi, chez les anciens Grecs, tout poëte étoit-il nécessairement musicien. *Et cette liaison intime de la musique et de la poésie* (dit ailleurs M. Burette), *étoit due principalement au rythme ou à la cadence, qui étoit commune à l'une et à l'autre; c'est-à-dire que la poésie seulement prononcée faisoit sentir précisément la même cadence que lorsqu'on la chantoit après l'avoir mise en musique : celle-ci ne faisoit donc qu'ajouter à celle-là des sons convenables à l'expression des vers; et comme le poëte connoissoit mieux que tout autre quelle étoit la force de cette expression, sur-tout dans une poésie dont il étoit l'auteur, personne n'étoit plus capable*

(1) Voyez les *Mém. de l'acad. des Belles-Lettres*, t. V, p. 164.

que lui d'y joindre les sons les plus propres et les plus énergiques. De là vient qu'alors toute poésie n'étoit faite que pour être chantée ; ce qui doit s'entendre, non seulement de la poésie lyrique, mais encore de l'épique, de l'élégiaque, etc.

« *Il n'en est pas de même parmi nous* (ajoute M. Burette), *toute poésie ne comporte pas la musique. La versification qui paroît la plus lyrique n'obéit pas toujours à la mélodie. La cadence musicale estropie souvent celle des vers, laquelle ne consiste plus que dans une prononciation régulière des mots, qui fasse sentir les brèves et les longues où elles se rencontrent fortuitement ; la structure du vers ne mettant dans ces syllabes aucun arrangement uniforme, comme l'y mettoient les anciens. En un mot, ces deux talens qui font le poète et le musicien se trouvent aujourd'hui si rarement réunis, que dans ces magnifiques spectacles à la perfection desquels ces deux arts semblent concourir à l'envi, mais souvent avec très-peu de succès, le poëte accuse de cette disgrace la mauvaise musique, et le musicien s'en prend à la mauvaise poésie.* (1)

« Une plus exacte connoissance de notre pro-

(1) M. Burette, *Dialogue de Plutarque sur la Musique*, remarque XVII.

sodie mettroit, ce me semble, les poëtes et les musiciens hors d'état de faire des fautes qui ne leur fussent communes. Peut-être aussi ne leur seroit-il pas difficile, s'ils vouloient s'entendre, de concilier, en quelque sorte, l'ancienne musique avec la nouvelle. *On peut*, dit positivement le P. Mersenne, *transporter* dans nos vers rimés *toute la richesse, la variété et la beauté des mouvemens qui sont dans les poésies des Grecs, sans qu'il soit nécessaire de pratiquer les vers mesurés* (1). Un aveu si formel est glorieux à notre langue; car le P. Mersenne paroît d'ailleurs l'homme du monde le plus entêté du rythme ancien, soit dans son traité *de l'Harmonie universelle,* soit dans ses *Commentaires sur la Genèse*, où il rapporte avec des éloges infinis quelques morceaux de la musique faite sur les vers mesurés de Baïf. *Tels vers,* dit le sire d'Aubigné, *de peu de grace à les lire et prononcer, en ont beaucoup à être chantés : comme j'ai vu en de grands concerts faits par les musiques* (2) *du roi.* Un auteur que Sauval (3) ne cite point, et qui étoit, dit-il, contemporain de Baïf, nous donne encore une plus grande idée de ces vers mesurés, et des effets admirables qu'ils

(1) *Harmonie universelle*, liv. VI, propos. 27.
(2) Dans l'ouvrage que j'ai cité, p. 16.
(3) *Antiquités de Paris*, tom. II, p. 493.

produisent, accompagnés du chant. Vossius (1) nous invite à en reprendre la méthode : que s'ils ont échoué autrefois, c'est parce que de mauvais poëtes s'en mêloient ; mais qu'aujourd'hui nous en aurions de plus habiles. Je conclus de toutes ces autorités, non pas que nous fassions des vers mesurés, car la chose est démontrée impossible; mais qu'on pourroit quelquefois rendre nos airs plus conformes qu'ils ne sont ordinairement à la prosodie. On est content du musicien lorsque son air exprime le sens des paroles ; peut-être qu'en même temps il pourroit répondre à la poésie, et ce seroit une nouvelle source d'agrémens. Pourquoi le musicien ne le pourroit-il pas, puisque le poëte le peut parfaitement, comme le P. Mersenne l'avoue, et comme je crois l'avoir prouvé? Quoi qu'il en soit, l'utilité que le poëte peut tirer de la prosodie ne se borne pas à cela seul, et il me reste à faire d'autres observations qui lui sont communes avec l'orateur. »

M. l'abbé d'Olivet tient parole : il examine, 1° à qui sont dues les plus anciennes observations que l'on a faites sur l'harmonie de la prose; 2° sur quel fondement et à quelle occasion elles ont été faites; 3° en quoi cette harmonie consiste; 4° comment on doit en user.

---

(3) *De viribus Rythmi*, p. 131.

1° La mesure du vers, comme il le dit, fut trouvée et réduite en art long-temps avant le nombre oratoire. Isocrate est le premier, suivant Cicéron, qui ait fait sur l'harmonie de la prose des observations, comme Cicéron fut, à cet égard, l'Isocrate des Romains. Puisque les Grecs et ensuite les Romains, peuples si attentifs aux graces du discours, ont été si long-temps à trouver le nombre oratoire, consolons-nous de n'avoir connu ce genre d'harmonie que depuis Balzac, dans la prose, et depuis Malherbe, dans les vers.

> Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
> *Fit sentir dans les vers une juste cadence ;*
> D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
> *Et réduisit la muse aux règles du devoir.*
> Par ce sage écrivain la langue réparée
> N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
> Les stances avec grace apprirent à tomber,
> Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
> *Tout reconnut ses lois ;* et ce guide fidèle
> Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
>
> BOILEAU, *Art poétique.*

Ce n'est pas cependant de la mesure du vers que M. l'abbé d'Olivet entend parler, lorsqu'il dit que ce genre d'harmonie ne fut trouvé qu'au temps de Malherbe; il parle uniquement de ce *nombre* qui, indépendamment de la mesure, se fait sentir dans la prose comme dans les vers. Au reste, en cet endroit, *nombre, harmonie,*

cadence, sont employés pour exprimer la même idée.

2° Ce ne fut point par des démonstrations géométriques ni par de longs raisonnemens que l'on parvint à observer le *nombre* oratoire, de même qu'il n'avoit pas fallu avoir recours à de savantes discussions pour déterminer la mesure du vers. L'oreille jugea; elle seule sentit la différence d'une phrase bien tournée et bien cadencée, et d'une phrase sans cadence et sans tour. Cette observation naturelle suffisoit, et je m'étonne, dit Cicéron, que cette découverte si simple ait été faite si tard.

3° Mais en quoi consiste cette cadence? M. l'abbé d'Olivet la définit une *modulation qui résulte non seulement de la valeur syllabique, mais encore de la qualité et de l'arrangement des mots.*

L'harmonie en effet est une suite de mouvemens non pas distribués au hasard, mais heureusement combinés et proportionnés; sans cela ils ne seroient qu'un assemblage de sons confus et indépendans les uns des autres; assemblage qui ne formeroit rien de flatteur pour l'oreille.

La valeur syllabique des mots, c'est-à-dire, leurs longues et leurs brèves sont la première cause de cette modulation; mais elles doivent être tellement assorties, qu'elles précipitent ou ralentissent la prononciation au gré de l'oreille.

Cette modulation dépend aussi de la qualité des mots, considérés matériellement et comme simples sons, éclatans ou sourds, traînans ou précipités, rudes ou doux. Il n'est pas besoin d'exclure du discours un mot parce qu'il ne sonne pas bien à l'oreille : « Le grand secret de la prosodie, ajoute M. l'abbé d'Olivet, *est de tempérer les mots l'un par l'autre.* Il n'y a point de si rude syllabe qui ne puisse être adoucie; il n'y en a point de si foible qui ne puisse être fortifiée; tout cela dépend des syllabes qui précèdent ou qui suivent celles dont l'oreille se plaint. »

La cadence agréable est encore un effet de l'*arrangement* des mots. Quoique notre langue, généralement parlant, exclue les inversions, les vers et souvent la prose en admettent qui, sans ôter au discours sa clarté, et sans faire violence à notre syntaxe, c'est-à-dire, à la construction ordinaire de nos phrases, jettent dans le discours ou plus de force ou plus d'harmonie. Nous avons assurément beaucoup d'écrivains dont le style est harmonieux. Tels sont Fléchier, Bossuet et tant d'autres. Dérangez, dit M. l'abbé d'Olivet, une de leurs périodes un peu sonores, renversez l'ordre des mots, le sens, à la vérité, restera le même, mais l'harmonie disparoîtra.

4° Quel est l'usage du nombre oratoire ? M. l'abbé d'Olivet demande quelle est sa véri-

table place, c'est-à-dire, en quel endroit de la phrase il doit se faire sentir; s'il doit être varié, et comment? en quoi il s'éloigne du nombre poétique, et jusqu'où il peut en approcher?

De la réponse qu'il fait à ces questions, nous pouvons conclure, premièrement, que *nos phrases doivent être nombreuses d'un bout à l'autre; mais que la cadence doit perpétuellement varier.* Il nous est permis de faire nos phrases aussi longues et aussi courtes qu'il nous plaît, sans cependant les faire toutes longues, ou toutes également courtes. Les mots les plus doux et les plus rudes peuvent y entrer : on y peut mettre à son choix des longues et des brèves; leur place et leur nombre n'ont rien de fixe et de déterminé. Ce n'est pourtant pas à dire pour cela *que tout soit arbitraire dans le style.* Nous devons suivre une règle invariable dans la distribution de nos syllabes longues ou brèves, de nos phrases courtes ou longues, de nos mots désagréables ou flatteurs dans la prononciation. Et quelle est cette règle? c'est de consulter toujours l'oreille; elle seule nous guidera sûrement, si nous voulons nous en rapporter, comme nous le devons, à sa décision. Soyons toujours nombreux, mais que notre nombre ne soit jamais uniforme. Pour éviter l'ennui qui naît de l'uniformité, coupons nos phrases à propos; *mais il y a une manière de les couper,*

qui, bien loin d'interrompre l'harmonie, sert à la continuer, et la rend plus agréable. Ne soyons pas toujours périodiques; mais lions toujours nos phrases de manière qu'elles soient enchaînées l'une avec l'autre. « Je porte envie, dit M. l'abbé d'Olivet, je porte envie aux Grecs et aux Latins, dont la langue étoit si abondante en conjonctions; au lieu que la nôtre n'en conserve que très-peu, encore voudroit-on nous en priver. Rien de plus contraire à l'harmonie que des repos trop fréquens, et qui ne gardent nulle proportion entre eux. Aujourd'hui pourtant c'est le style qu'on voudroit mettre à la mode. On aime un tissu de petites phrases isolées, décousues, hachées, déchiquetées. Il semble que la valeur d'une ligne soit une immense carrière qui suffise pour épuiser les forces de l'auteur; et qu'ensuite, tout hors d'haleine, il ait besoin de faire une pause qui le mette en état de recommencer à penser. Ordinairement, ces sortes de gens ont des idées aussi bornées et aussi peu liées que leurs phrases. »

Quoique l'harmonie de la prose ne soit pas directement de notre sujet, cependant, comme il s'agit dans cette partie de notre discussion de l'harmonie de notre langue, je suis bien aise de faire voir, par l'autorité d'un homme tel que M. l'abbé d'Olivet, que nous n'en manquons

point, puisque nos orateurs même ont la leur aussi bien que les orateurs latins. A plus forte raison, nos poëtes en ont dans leurs vers, contre le sentiment de M. l'abbé Desfontaines et de tous les contempteurs de notre versification. Je saisis cette occasion pour faire observer en passant que si on trouve si peu d'harmonie dans nos vers, c'est plutôt la faute de nos versificateurs que celle de notre langue. Non seulement on peut faire en français un vers nombreux; mais de l'assemblage d'une certaine quantité de vers nombreux, qui ne forment ensemble qu'une même phrase, il résulte nécessairement une harmonie très-belle et très-flatteuse. Or, c'est la mode aujourd'hui de détruire cette harmonie, de la briser à chaque moment, en ne faisant que de petites phrases, courtes, sententieuses, épigrammatiques. Les anciens suspendoient le sens, après un certain nombre de mots, et ne terminoient point la phrase, pour ainsi dire, en la commençant: l'esprit et l'oreille, suspendus en quelque sorte comme le sens, demeuroient plus long-temps dans une attente agréable, jusqu'à ce que le sens et les mots, par une juste progression, arrivassent à la fin de la phrase, et tombassent avec une douce harmonie. On voit nos vers tomber presque toujours deux à deux, et souvent un à un; ils ne marchent plus avec grace, ils sautent continuelle-

ment : tous leurs mouvemens sont roides et courts, au lieu d'être doux et élégans.

Les orateurs et les poëtes trouvent dans notre langue assez de secours pour se former un style toujours harmonieux. Mais le nombre des vers et celui de la prose s'approchent en quelque chose l'un de l'autre, et diffèrent aussi en quelque chose. Tous deux ne sont que cette modulation que nous avons définie plus haut, et qui résulte de la valeur syllabique, de la quantité des mots et de leur arrangement. A l'égard de la valeur syllabique, c'est-à-dire de la quantité de nos syllabes, on peut apprendre à la connoître dans l'excellent *Traité de la Prosodie française*, par M. l'abbé d'Olivet. On peut dire seulement ici, en général, ce qu'il avoit dit lui-même avant de le donner; c'est que la désinence de tous nos mots français est de deux sortes, l'une féminine, où se trouve l'*e* muet, l'autre masculine, qui comprend toute désinence où l'*e* muet ne se trouve pas. « J'en conclus, dit-il (1), que ces deux sons très-différens, l'un masculin, qui est soutenu, l'autre féminin, qui est foible, font en notre langue l'effet des longues

(1) *Voyez* le Discours prononcé par M. l'abbé d'Olivet à l'Académie Française, lors de la distribution des prix, en 1735, imprimé à la tête de sa traduction des *Philippiques de Démosthènes.*

et des brèves, et que le mélange de ces deux sons, qui peut se varier à l'infini, et former toutes sortes de cadence, est par conséquent le principe de notre harmonie. »

Ce qui distingue le poëte de l'orateur, quant au *matériel* du style, c'est-à-dire quant aux mots considérés comme simples mots, c'est la *mesure* et la *rime* qui lui composent une espèce particulière d'harmonie. Il doit faire sentir la sienne; celle de l'orateur, au contraire, loin d'être marquée, doit être déguisée sans cesse, et jamais affectée. Afin que le poëte puisse plus aisément nous faire entendre ces sons mélodieux qu'il n'appartient qu'à lui de former, on lui accorde plus de liberté dans la structure de ses phrases et dans le choix de ses mots, plus de hardiesse dans ses tours; ses inversions sont plus fortes et plus fréquentes.

Telles sont en général les raisons sur lesquelles s'appuie M. l'abbé d'Olivet, pour faire connoître que notre langue a réellement une prosodie, et qu'elle est susceptible d'une harmonie, dont il est étonnant qu'on ne veuille pas convenir. Au lieu de la décrier et de remarquer avec tant d'affectation ce qui paroît lui manquer ou qui lui manque en effet, il vaudroit bien mieux contribuer à la perfectionner, en faisant connoître ses beautés et les ressources qu'elle nous offre.

On nous objecte que ses vers héroïques sont composés régulièrement de douze syllabes égales; que chacun de leurs pieds est un spondée. En vérité, il faut avoir bien peu d'oreille pour soutenir un tel paradoxe. Depuis quand trouve-t-on égales toutes les syllabes d'un vers bien fait? Le lecteur est en état maintenant de juger : qu'il prononce. Il s'ensuit de ce que dit M. l'abbé Desfontaines, qu'elles sont non seulement toutes égales, ce qui est déjà une fausseté manifeste, mais encore qu'elles sont toutes longues, ce qui n'est pas moins faux. M. l'abbé d'Olivet distingue très-bien trois sortes de syllabes, les longues, les brèves et les muettes : la différence du temps que l'on met à prononcer les unes et les autres, est très-sensible; comment donc se peut-il faire que chacun de nos vers soit composé de syllabes toutes longues? Ce qui ne se trouve jamais dans notre prose se trouveroit-il dans nos vers, d'où la pesanteur et la monotonie doivent être bannies bien plus soigneusement?

Quoique le nombre des syllabes soit toujours le même, la quantité n'est pas la même assurément; et la cadence qui résulte de ce nombre arithmétique, est bien différente d'un vers à l'autre, et plus différente que celle des vers latins: car enfin, quelque belle que fût la chûte du vers hexamètre, n'est-il pas vrai qu'elle étoit toujours

la même, c'est-à-dire qu'il se terminoit toujours par un dactyle, suivi d'un spondée? Le changement de cadence ne se faisoit donc sentir que dans les quatre premiers pieds; au lieu qu'il se fait sentir chez nous dans tout le corps du vers, où il est permis de mettre des longues, des brèves ou des muettes, mélangées au gré de l'oreille et au choix du poëte. La fin des vers hexamètres étoit donc uniforme, on ne peut en disconvenir: celle de nos vers héroïques ne l'est pas, puisque nous pouvons les terminer par deux longues ou par deux brèves, ou par une brève et une longue, selon que le sens du vers le permet, ou que sa chûte en devient plus harmonieuse. Notre vers alexandrin, je l'avoue, est coupé en deux parties égales, et en cela il est plus uniforme et moins varié que le vers décasyllabe, dont les deux hémistiches sont inégaux; mais aussi il a plus de majesté. Rousseau préféroit le vers de dix syllabes; mais il ne l'auroit sûrement pas choisi, s'il avoit eu à composer un poëme épique. Il seroit à souhaiter sans doute que nos vers fussent coupés moins également; mais ceux de douze syllabes auront toujours le défaut qu'on leur reproche, quelque effort que nous fassions. Nos grands poëtes savent cependant remédier en quelque sorte à ce défaut. La nature leur enseigne à couper inégalement chaque hémistiche, par des

césures qui relèvent le vers, soutiennent et varient la cadence. Tel est ce vers de Racine, déjà cité :

D'un soldat, qui sait mal farder la vérité.

On prononce les deux premières syllabes avec gravité; la troisième, qui est une césure, relève la marche grave des deux précédentes, et frappe davantage l'oreille, parce qu'elle est seule et détachée, sur-tout quand on sait la prononcer et la faire sentir. Mais ensuite les trois monosyllabes précipitent l'hémistiche par leur brièveté agréable, et le rendent plus nombreux par leur quantité, différente de celle des syllabes qui commencent le vers. On approuve beaucoup les acteurs qui, en récitant des vers français, enjambent du premier sur le second, de peur, dit-on, de nous laisser apercevoir la monotonie qui règne entre les hémistiches trop égaux. Je réponds que ces acteurs devroient apprendre d'abord à nous faire sentir dans leur déclamation la beauté *nombreuse* des césures qui, en partageant chaque hémistiche, empêchent de trop apercevoir leur égalité, et leur donnent plus de grace : je réponds encore que c'est un défaut d'enjamber si souvent et si promptement sur le second vers, qu'on ne puisse s'apercevoir si l'acteur a récité un vers ou de la prose. Il est à propos, lorsque le sens le demande, de se

précipiter d'un vers sur l'autre; mais il est ridicule de le faire, uniquement pour empêcher que l'auditeur ne distingue la cadence du vers. Cette cadence doit être marquée, mais sans affectation, dans la déclamation de l'acteur; il doit savoir flatter l'oreille, en même-temps qu'il parle à l'esprit. Il y a un milieu à saisir entre les deux excès opposés, et ce milieu n'est pas facile à trouver; car l'acteur doit pour cela avoir de l'ame et de l'oreille, afin que ce qu'il donne à la passion, lorsqu'il déclame, ne fasse pas tort à l'harmonie, et que le desir d'enchanter l'auditeur par le nombre du vers ne l'empêche pas de se livrer à la passion, qui est, après tout, son premier objet. Mademoiselle Clairon est la première qui a su accorder sur le théâtre les intérêts de l'oreille et ceux de la passion; donner plus de majesté à la déclamation, en la notant, pour ainsi dire, et augmenter l'illusion par la pompe d'un langage méthodique et distingué du langage ordinaire. Enfin, malgré ce partage égal du vers en deux hémistiches pareils, il faut convenir que, sans ce repos, il n'y auroit pas de vers, et que les vers les mieux faits sont ceux où ce repos est bien marqué sans être gêné par le sens. Par exemple, ce vers de Boileau,

Dans ce monde, il n'est point de parfaite sagesse,

ne fait pas, à beaucoup près, autant de plaisir à l'oreille que cet autre du même auteur,

Chacun suit dans le monde une route incertaine.

Pourquoi cela? c'est que, dans la prononciation, on peut, on doit même faire une pause légère et presque imperceptible au milieu du second vers, et qu'on n'a pas la même liberté à l'égard du premier, encore moins dans celui-ci :

La même erreur les fait errer diversement.

Il faut passer rapidement au second hémistiche, pour attraper le sens qui s'y est réfugié, et que l'esprit veut trouver promptement; mais l'oreille n'est pas satisfaite, parce qu'on la fatigue en ne lui laissant point de lieu fixe pour se reposer. Or, ce lieu est précisément le milieu du vers alexandrin; partagez-le inégalement, il ne produira aucun effet agréable, parce que l'un des deux hémistiches sera trop long pour l'autre. Il seroit impossible aussi de diviser le vers en trois parties égales ou inégales; dans quelque proportion qu'on les assemble, elles ne feront jamais un vers agréable à prononcer et à entendre. Je n'entrerai pas dans un plus long détail. Je ferois voir aisément qu'on pourroit combiner encore, autrement qu'on ne fait, les syllabes dans nos vers de cinq pieds : mais ce seroit nous écarter trop

de notre objet principal ; nous avons à prouver que la mesure de nos vers n'est point une source de monotonie, comme on veut nous le faire entendre. Nous croyons l'avoir déjà fait voir, en montrant que si les alexandrins sont composés de douze syllabes, ces syllabes ne sont point égales ; qu'elles forment par conséquent une harmonie variée par le mélange des longues et des brèves, mélange qui dépend de la volonté du poëte ; que la césure et le partage du vers en deux hémistiches font à l'oreille un effet agréable. Nous ajoutons que rien ne l'est plus que l'élision dans notre langue ; elle est d'une douceur singulière : mille exemples confirmeroient cette vérité, et il suffit, pour s'en convaincre, de songer que l'*e* muet est la seule voyelle qui souffre l'élision chez nous. Or cet *e* s'élide d'autant plus aisément qu'il n'est presque pas sensible dans la prononciation, et qu'il ne se prononce pas même en prose lorsque, placé à la fin d'un mot, il rencontre en son chemin une voyelle initiale. Toute autre voyelle finale ne s'élide point comme chez les Latins ou les Grecs, où cette élision devoit souvent être un peu rude : c'est cependant ce que je n'affirme pas, parce que nous ne connoissons pas assez le génie de leur langue, ni leur véritable prononciation, pour porter là dessus un jugement certain.

Il est à propos, pour faire voir que je ne suis

pas seul de mon parti, de m'appuyer encore de l'autorité de M. Racine le fils, dans ses Réflexions sur la poésie; il agite et résout cette question : *Notre langue a-t-elle une véritable harmonie?* Voici comment il s'exprime :

« Pouvons-nous nous vanter, disent quelques personnes, d'avoir une véritable harmonie, nous qui ne parlons qu'un jargon formé de la corruption de la langue latine dans les siècles de la barbarie? Il étoit permis aux Grecs et aux Romains de vanter leur poésie; celle même des Orientaux est préférable à la nôtre. Chardin assure que celle des Persans est si harmonieuse, qu'un homme même qui n'entend pas cette langue, est sensible à la cadence et à l'harmonie des vers persans.

« A ceux qui parlent ainsi, je commence par leur demander d'où leur vient ce mépris pour leur propre bien, *tam insolens domesticarum rerum fastidium?* Si, en lisant une ode de Malherbe, ils ne sentent pas une harmonie, je n'ai rien à leur prouver, ce seroit parler de musique à qui n'a point d'oreilles; mais s'ils sentent dans cette ode un arrangement de mots harmonieux, ils doivent donc avouer que notre langue a, comme une autre, son harmonie.

« J'avoue que l'harmonie des vers, dans une langue où ils ne sont réglés que par le nombre des syllabes, est beaucoup inférieure à celle des

vers réglés par la valeur des syllabes; et si les Romains disoient que les Muses avoient particulièrement favorisé les Grecs du don de parler *ore rotundo*, nous avons plus sujet de nous plaindre, nous qui sommes encore bien moins favorisés que les Romains. Il est vrai que les Muses prodiguèrent leurs bienfaits à ces deux peuples; mais s'ensuit-il de là qu'elles n'aient traité les autres qu'avec rigueur ? Ne songeons point à ce qu'elles nous ont refusé, songeons à ce qu'elles nous ont donné. Que dirions-nous d'un homme qui, dans une fortune plus que suffisante pour se procurer les principaux agrémens de la vie, soutiendroit qu'il est pauvre, parce qu'il pourroit nommer deux hommes plus riches que lui ? Pourquoi, lui diroit-on, voulez-vous envier le sort de ces favoris de Plutus ? regardez plutôt le nombre de ceux dont la fortune est moins avantageuse que la vôtre.

« Nos plaintes contre notre langue sont également injustes; et nous serions contens de notre sort, si, au lieu de le comparer à celui des Grecs et des Romains, nous le comparions à celui de ces peuples du Nord, dont tous les mots sont hérissés de consonnes, tandis que notre langue flatte l'oreille par une douce abondance de voyelles. C'est par un heureux choix de mots pleins de voyelles que Malherbe est si harmonieux.

« Quand l'imitation demande de la rudesse dans

les sons, nos bons poëtes savent appeler les consonnes à leur secours, et dire, pour dépeindre un monstre :

> Indomptable taureau, dragon impétueux,
> Sa croupe se recourbe en replis tortueux;

« ou faire entendre les serpens sur la tête des Euménides, en multipliant la consonne qui imite le sifflement,

> Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes? (1)

« En lisant ces deux vers de Boileau,

> N'attendoit pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
> Traçât, à pas tardifs, un pénible sillon;

« on est contraint de les prononcer lentement; au lieu qu'on est emporté malgré soi dans une prononciation rapide, par celui-ci :

> Le moment où je parle est déjà loin de moi.

---

(1) Ce vers, où la lettre *s* est multipliée, m'en rappelle un autre, où la lettre *h* est aussi multipliée à dessein, parce que la Physique de Newton est remplie de calculs algébriques.

> L'algèbre avec honneur dépouillant ce chaos,
> De ses hardis calculs hérisse son héros.

C'est un pareil exemple de son imitatif; mais après les vers que j'ai cités, ceux-ci ne peuvent paroître que dans une note.

« Et cet autre vers du même poëte,

Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui,

« n'est-il pas plus rapide dans sa cadence, et plus expressif, par la double image, que celui d'Horace, *Post equitem sedet atra cura?*

« Chaque langue a ses richesses et ses beautés; les habiles écrivains les font connoître. Quoique la langue italienne ne semble faite que pour la douceur, Le Dante sait lui donner une force convenable aux grands sujets. On croit entendre le bruit de la trompette infernale dans ces vers du Tasse, ch. IV.

Chiama gli habitatori de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba,
Treman le spaciose atre caverne
E l'aer cieco à quel rumor rimbonba.

« et le bruit d'une tempête dans ceux-ci :

La piogga, à i gridi, à i venti, à i tuoni s'accorda
D'horribile armonia, ch'l mondo assorda.

« N'appelons donc point jargons barbares des langues comme l'italienne et la française, qui savent exprimer tout ce qu'elles veulent; admirons leurs richesses, quoique inférieures à celles des langues grecque et latine, et reconnoissons l'avantage de notre *e* muet, qui procure à notre versification l'harmonieux mélange des rimes

féminines et masculines, variété qui rend la rime plus agréable encore dans notre langue que dans les autres. Cette charmante variété manque à la rime italienne, qui, quoique plus riche que la nôtre, parce qu'elle demande les deux dernières syllabes, fatigue par la répétition continuelle des quatre sons que produisent ces quatre voyelles *a, e, i, o.* »

A l'égard de la rime, voici ce que le même auteur en dit :

« Malgré les plaisirs que nous procure la rime, elle a parmi nous beaucoup d'ennemis, et le nombre en augmente tous les jours. Lorsque nos grands poëtes s'en sont plaint, comme ils lui sont toujours restés fidèles, on a regardé leurs plaintes comme celles des amans, qui, en accusant la pesanteur de leurs chaînes, les veulent toujours porter. Boileau, qui appeloit cette rime *quinteuse*, pouvoit bien dire d'elle ce que Tibulle disoit de Délie, *perfida, sed quamvis perfida, cara tamen.* Les plaintes qu'on fait contre elle aujourd'hui sont d'une nature différente.

« *Pourquoi*, dit-on, *regarder comme un ornement un ennuyeux tintement de finales monotones, froide et puérile invention des peuples du Nord, chez lesquels tout est aussi glacé que le climat? Le retour des mêmes sons, que les Grecs et les Romains, maîtres de la délicatesse,*

évitoient avec soin, n'a jamais pu plaire qu'à des peuples grossiers. Si, par respect pour l'antiquité de la loi, la rime est malheureusement nécessaire à notre foible poésie, osons du moins la rendre plus facile. Ne sommes-nous pas déjà assez accablés de notre chaîne? pourquoi vouloir encore l'appesantir? Les Anglais et les Italiens, qui dans plusieurs occasions secouent le joug, se moquent de notre constance; et lorsque dans nos ouvrages sérieux ils trouvent plusieurs rimes riches, ils regardent cette richesse comme une affectation ridicule. »

« Telles sont les déclamations qu'on répète sans cesse, et il est fâcheux que l'illustre auteur du *Télémaque* ait enhardi nos beaux esprits à tenir ce langage. C'est ainsi qu'il parle de la rime dans sa lettre sur les travaux de l'académie : *Notre versification perd plus, si je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les rimes : elle perd beaucoup de variété, de facilité et d'harmonie.... La rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui est ennuyeuse et qu'on évite dans la prose, tant elle est loin de flatter l'oreille.... Je n'ai garde néanmoins de la vouloir abolir : sans elle notre versification tomberoit; mais je crois qu'il seroit à propos de mettre nos poëtes plus au large.* N'avons-nous donc pas déjà assez de rimeurs? Et pourquoi les mettre au large? ils

ne s'y mettent que trop depuis quelque temps; leur exemple rendra leurs successeurs encore plus hardis : quand on a commencé à élargir sa chaîne, on va bientôt jusqu'à la briser tout à fait. Ceux qui secoueront le joug de la rime se diront autorisés par des poëtes italiens et anglais, dont les vers, quoique non rimés, ont été bien reçus; et si Apollon ne nous protège, notre poésie, déjà ébranlée, tombera entièrement. Il s'agit donc de répondre à ces accusations, et de faire voir que M. de Fénélon, quoique si habile dans le style poétique, n'a pas bien parlé de notre versification, dans laquelle il n'eût pas réussi, selon les apparences, comme on en peut juger par l'ode qu'on a imprimée à la fin de son *Télémaque*.

« La première réponse est l'exemple des grands poëtes de l'Italie et de la France. L'Arioste, Le Tasse, Le Dante et Pétrarque, se sont soumis au joug sans paroître esclaves, et seront toujours les premiers poëtes de leur nation. Les premiers poëtes de la nôtre ont été de scrupuleux observateurs de la rime, mais jamais ses esclaves : loin d'être gênés par elle, il semble que ce soit elle qui leur obéisse, et qui vienne à leurs ordres. Pourquoi leurs successeurs, s'ils veulent mériter de l'être, demanderont-ils des priviléges dont leurs maîtres n'ont pas eu besoin? Voit-on que

l'auteur d'Athalie aille chercher bien loin les rimes les plus riches ?

Par moi Jérusalem goûte un calme profond,
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de nos rois, désoler ses rivages.
Le Tyrien me traite et de reine et de sœur ;
Enfin, de ma maison le superbe oppresseur,
Qui vouloit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie, etc.

« L'oreille est satisfaite par la consonance de ces syllabes qui viennent terminer les vers si naturellement, qu'il ne paroît pas qu'on les appelle. Si des Italiens et des Anglois ne sentent pas l'agrément de cette consonnance, nos poëtes ne travaillent pas pour des oreilles étrangères qui ne peuvent être les juges de notre harmonie. Je suppose qu'au lieu de lire ainsi ces vers de Boileau,

Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des hyades orageuses
Tous ses trésors submergés.

« on les lise de cette manière :

Cérès s'enfuit consternée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés,

Et sous les urnes fangeuses
Des hyades pluvieuses
Tous ses trésors emportés.

« Ce changement de trois mots qui ne frappera point une oreille étrangère, frappera si fort nos oreilles délicates, qu'elles ne retrouveront plus l'harmonie de cette strophe.

« Après avoir opposé aux ennemis de la rime l'exemple de nos fameux poëtes, je crois qu'on peut leur opposer de solides raisons.

« La rime qui, placée à la fin des vers, en rend la chûte plus marquée, et tient l'attention suspendue jusqu'au retour du même son, loin d'être un tintement ennuyeux, forme une consonance qui a été de tout temps agréable à presque tous les peuples. Je suis étonné d'entendre répéter si souvent à des gens de lettres, que la rime est une invention des peuples du Nord dans les siècles d'ignorance, puisqu'elle n'a jamais été tant recherchée que dans l'Orient (1). Tous les savans conviennent aujourd'hui que la poésie des Hébreux est pleine de rimes. Nous pouvons à celles des anciens Hébreux joindre celles des Perses, des Chinois, des Tartares, des Africains, et de plu-

(1) *Voyez* la Dissertation de M. Fourmont sur la poésie des Hébreux, dans les *Mémoires de l'académie des Belles-Lettres*, tome IV.

sieurs peuples de l'Amérique : ce plaisir est donc commun aux peuples de l'Orient comme à ceux du Nord. Il est vrai que ceux-ci, dans les siècles d'ignorance, recherchèrent la rime jusqu'au ridicule excès de régler par elle leurs vers latins; et sans cette affectation plusieurs de nos anciennes proses paroîtroient plus belles. Les Romains étoient trop riches de leur propre fonds pour avoir besoin de cet ornement; cependant ils ne le haïssoient pas à la césure du vers : loin de l'éviter toujours, comme l'a cru Vossius, qui a prétendu que Virgile, en disant *timidi damæ*, quoique *dama* soit féminin, avoit voulu éviter la rime dans ce vers :

Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.

« Virgile a-t-il évité la rime dans tant de vers?

Cæsâ jungebant fœdera porcâ.
Turnus ut infractos adverso Marte Latinos.
Et premere et laxas sciret dare jussus habenas.

« Lucain eût-il commencé son poëme par une rime très-marquée, si la rime eût choqué les oreilles romaines?

Bella per Emathios plusquàm civilia campos.

« Enfin Tibulle, l'harmonieux Tibulle, la recherche à la césure du vers pentamètre. On

compte jusqu'à vingt-cinq vers rimés dans sa troisième élégie.

Quin fleret, nostras respiceretque vias....
Tellus in longas est patefacta vias....
Ipse Venus campos ducet in Elysios....
Floret odoratis terra benigna rosis....

« Des rimes si fréquentes dans une petite pièce, composée par un versificateur aussi délicat, nous prouvent que les oreilles romaines étoient flattées de cette consonance sobrement ménagée.

« Elle doit être ménagée par nous-mêmes; elle nous déplaît à la césure des grands vers, et nous fatigue lorsque les vers sont si courts, qu'ils n'ont plus de mesure sensible, comme dans ceux de Scarron,

Sarrazin,
Mon voisin, etc.

« ou dans ceux-ci, faits contre la rime même,

Cher Hylas,
Je suis las
De l'escrime
De la rime.
Tous ses traits,
Sans attraits,
M'évertuent
Et me tuent :
Ses appas
Sont-ils pas

Une amorce
Dont l'écorce
Te séduit
Jour et nuit? etc.

« Une longue pièce en vers pareils seroit très-fatigante, parce que les vers étant trop courts pour être cadencés, la rime ne sert qu'à les faire sautiller, et c'est alors qu'elle n'est qu'un tintement ennuyeux et puéril, quelque riche qu'elle soit.

« Nous méprisons aussi, avec raison, le retour affecté des mêmes rimes. L'affectation et la beauté ne s'accordent pas. Le badinage sans agrément, si recherché par Chapelle et l'abbé de Chaulieu, ne l'a été, ni par La Fontaine, ni par Rousseau. Le retour précipité des mêmes sons fatigue; et pour l'éviter dans la poésie lyrique, dont les vers plus courts que les autres, ramènent plus aisément la rime, on entrelace la rime masculine et la féminine. Reconnoissons donc que la loi qui rend la rime nécessaire à notre poésie est, comme toutes les autres lois de la versification, prise dans le sein de la nature.

« Soyons fidèles observateurs de cette loi : on n'est pas obligé de rimer; mais quand on fait des vers, il faut qu'ils soient bien rimés. Dans les longs ouvrages, il n'est pas toujours nécessaire que la rime soit riche; mais il est toujours nécessaire

qu'elle soit exacte. Pécher en vers français contre la rime, c'est pécher en vers latins contre la quantité; le crime est égal : mal rimer, c'est mal faire des vers.

« On peut cependant rimer très-richement, et n'être pas poëte. La pratique des règles ne suffit pas; et, comme dit fort bien un poëte fameux par la richesse des rimes, en comparant l'art des vers au jeu des échecs :

Savoir la marche, est chose très-unie;
Savoir le jeu, c'est le fruit du génie.

« La science de ce jeu oblige de joindre à l'harmonie mécanique l'harmonie imitative. »

Je conviens de la vérité de ce que dit M. Racine; mais je ne crois pas qu'on doive mépriser le retour des mêmes rimes, sur-tout dans une poésie légère, pourvu qu'il ne soit pas affecté, comme il l'est presque toujours dans l'abbé de Chaulieu. C'est pourquoi M. de Voltaire lui fait dire par le dieu du Goût :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens, en rimes redoublées.

Jamais les rimes ni les épithètes ne doivent

entrer dans un vers, si elles ne paroissent nécessaires ou si elles n'ajoutent au sens; mais je soutiens avec bien des gens de goût, que si les rimes ne sont pas inutiles et mal placées, elles peuvent être quelquefois redoublées sans blesser l'oreille, et sans la fatiguer par la répétition des mêmes sons : j'entends toujours que c'est dans une poésie, comme je l'ai dit, légère et facile. C'est un jeu, dit-on, c'est un badinage; mais, après tout, ce badinage n'est pas sans agrément dans une pièce badine, il s'accorde mieux avec le genre de poésie que l'on traite. Le poëte a l'air de se jouer et dans le fond et dans la forme. Ces rimes, au reste, sont croisées; on entrelace les masculines et les féminines, et leur variété plaît aux oreilles délicates. On assure que cette répétition des mêmes rimes ne se trouve ni dans La Fontaine ni dans Rousseau; mais qu'importe? ne sembleroit-il pas que nous sommes des esclaves, et que nous n'avons pas la liberté de faire une innovation heureuse dans notre versification? Outre Chaulieu et Chapelle, ne sait-on pas que M. Gresset et M. de Voltaire ont très-souvent redoublé leurs rimes dans des épîtres et dans d'autres pièces d'un genre peu sérieux? Ce n'est pas plus un mérite à Rousseau de ne les avoir pas redoublées, que d'avoir évité de les croiser dans ses épîtres et dans ses allégories. Il est certain que ces rimes, toujours accou-

plées deux à deux, ne produisent pas un effet aussi agréable que si elles étoient mêlées; mais je n'approuverois pas ce mélange dans des vers alexandrins, sur-tout en un sujet grave et élevé.

Avant de finir cet article, je crois pouvoir communiquer au lecteur une observation que j'ai faite plusieurs fois; c'est que l'harmonie de nos vers dépendant en partie de la combinaison des longues et des brèves, et en partie de ce retour du même son final qu'on appelle rime, elle n'est pas complète si la phrase, quelque nombreuse qu'elle soit, finit avant la rime; c'est-à-dire, si le sens parfait finit par un vers dont la rime ne se trouve qu'après le point qui sépare une phrase de l'autre. L'esprit alors est satisfait par le sens; l'oreille ne l'est point, parce qu'elle attend la rime. Dès-lors il n'y a point une certaine rondeur, une certaine perfection qui, dans le style, naît du plaisir de l'esprit, si je puis ainsi parler, et de celui de l'oreille. Ce défaut se trouve quelquefois dans les meilleurs poëtes, parce qu'il n'est pas toujours possible d'accorder ces deux choses. Ainsi, quoique Boileau soit de tous nos écrivains le plus exact, il n'a pas toujours su les réunir. Voyez, par exemple, ces vers où il donne des préceptes pour la tragédie :

Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans *Clélie*,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison,
L'étroite bienséance y veut être gardée.

Le précepte que le poëte donne ici aux auteurs finit à ces mots : le sens est parfaitement complet, l'esprit est satisfait alors, mais l'oreille demande encore quelque chose pour l'être; et quoi ? une rime qui lui est due, et qu'elle ne sent point. Elle ne la trouvera que dans la phrase suivante, où il est question d'un autre précepte différent de celui-là. On laisse donc, en se reposant un moment, l'oreille en attente et en suspens. Or, il est clair que l'harmonie n'est pas entière, dès que l'oreille se plaint. Il faut pour cela qu'il y ait un accord, comme je l'ai dit, entre le plaisir de l'esprit et le plaisir de l'oreille; ou, ce qui revient au même, que l'esprit, déjà satisfait par le sens dont il a trouvé la fin, le soit encore par le moyen de l'oreille, comme dans ces beaux vers, où le même poëte parle du prélat endormi mollement sur le duvet d'un lit *excellent :*

C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendoit le diner.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Ici la pensée finit avec la rime, et le lecteur n'a plus rien à desirer, ni pour le sens ni pour l'harmonie.

Pour ne laisser rien à desirer sur cette question, qui n'est assurément pas indifférente, et pour faire cesser une bonne fois les plaintes chagrines de ces critiques qui regrettent tant les vers latins, ou qui refusent tout aux français, j'opposerai encore à l'autorité de M. l'abbé Dubos et à ses raisons, les raisons et l'autorité de M. Le Batteux, déjà cité ci-dessus. Je ne cherche ici qu'à m'éclairer moi-même en éclairant les jeunes gens. Mes lecteurs et moi, nous profiterons également de tout ce qu'on a dit de meilleur sur cette matière. Toute mon ambition se borne à être utile.

« L'harmonie, en général [c'est M. Le Batteux qui parle] est un rapport de convenance, une espèce de concert de deux ou de plusieurs choses; elle naît de l'ordre, et produit presque tous les plaisirs de l'esprit : son ressort est d'une étendue infinie, mais elle est sur-tout l'ame des beaux arts.

« Il y a trois sortes d'harmonie dans la poésie : la première est celle du style, qui doit s'accorder

avec le sujet qu'on traite, qui met une juste proportion entre l'un et l'autre. Les arts forment une espèce de république où chacun doit figurer selon son état. Quelle différence entre le ton de l'épopée et celui de la tragédie ! Parcourez toutes les autres espèces, la comédie, la poésie lyrique, la pastorale, etc., vous sentirez toujours cette différence.

« Si cette harmonie manque à quelque poëme que ce soit, il devient une mascarade : c'est une sorte de grotesque qui tient de la parodie ; et si quelquefois la tragédie s'abaisse, ou la comédie s'élève, c'est pour se mettre au niveau de leur matière, qui varie de temps en temps, et l'objection même se retourne en preuve du principe.

« Cette harmonie est essentielle ; mais on ne peut que la sentir, et malheureusement les auteurs ne la sentent pas toujours assez, souvent les genres sont confondus. On trouve dans le même ouvrage des vers tragiques, lyriques, comiques, qui ne sont nullement autorisés par la pensée qu'ils renferment. Pourquoi donc vous mêlez-vous de peindre, puisque vous n'entendez rien au coloris?

Desoriptas servare vices operumque colores
Cur ego si nequeo ignoroque, poëta salutor?

« Une oreille délicate reconnoît presque, par le caractère seul du vers, le genre de la pièce dont il est tiré. Citez-nous Corneille, Molière, La

Fontaine, Segrais, Rousseau, on ne s'y méprend pas. Un vers d'Ovide se reconnoît entre mille de Virgile. Il n'est pas nécessaire de nommer les auteurs : on les reconnoît à leur style, comme les héros d'Homère à leurs actions.

« La seconde sorte d'harmonie consiste dans le rapport des sens et des mots avec l'objet de la pensée. Les écrivains en prose même doivent s'en faire une règle : à plus forte raison les poëtes doivent-ils l'observer ! Aussi ne les voit-on pas exprimer par des mots rudes ce qui est doux, ni par des mots gracieux, ce qui est désagréable et dur :

Carmine non levi dicenda est scabra crepido.

« Rarement chez eux l'oreille est en contradiction avec l'esprit.

« La troisième espèce d'harmonie, dans la poésie, peut être appelée artificielle, par opposition aux deux autres qui sont naturelles au discours, et qui appartiennent également à la poésie et à la prose. Celle-ci consiste dans un certain art qui, outre le choix des expressions et des sons par rapport à leur sens, les assortit entre eux de manière que toutes les syllabes d'un vers, prises ensemble, produisent par leur son, leur nombre, leur quantité, une autre sorte d'expression qui ajoute encore à la signification naturelle des mots.

« Chaque chose a sa marche dans l'univers. Il y a des mouvemens qui sont graves et majestueux; il y en a qui sont vifs et rapides; il y en a qui sont simples et doux. De même la poésie a des marches de différentes espèces pour imiter ces mouvemens, et peindre à l'oreille, par une sorte de mélodie, ce qu'elle peint à l'esprit par les mots. C'est une sorte de chant musical, qui porte le caractère non seulement du sujet en général, mais de chaque objet en particulier. Cette harmonie n'appartient qu'à la poésie seule, et c'est le point exquis de la versification.

« Qu'on ouvre Homère et Virgile, on y trouvera presque par-tout une expression musicale de la plupart des objets. Virgile ne l'a jamais manquée : on la sent chez lui, lors même qu'on ne peut dire en quoi elle consiste. Souvent elle est si sensible, qu'elle frappe les oreilles les moins attentives :

Continuò ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, et nemorum increbescere murmur.

« Et dans l'Énéide, en parlant du trait foible que lance le vieux Priam :

Sic fatus senior : telumque imbelle sine ictu
Conjecit, rauco quod protinùs ære repulsum,
Et summo clypei nequicquam umbone pependit.

« Je ne puis omettre cet exemple tiré d'Horace :

Quà pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

« Au reste, s'il y a des gens à qui la nature a refusé le plaisir des oreilles, ce n'est point pour eux que ces remarques ont été faites. On pourroit leur citer les autorités des Grecs et des Latins, qui sont entrés dans le plus grand détail par rapport à l'harmonie du langage ; mais je me bornerai à celle de Vida, d'autant plus qu'il donne en même temps le précepte et l'exemple :

Haut satis est illis (poetis) *utcumque claudere versum*
Et res verborum propriâ vi reddere claras.
Omnia sed numeris vocum concordibus aptant ;
Atque sono quæcumque canunt imitantur et aptâ
Verborum facie, et quæsito carminis ore.
Nam diversa opus est veluti dare versibus ora
Diversosque habitus : ne qualis primus et alter,
Talis et indè alter vultuque incedat eodem.
Hìc melior motuque pedum et pernicibus alis,
Molle viam tacito lapsu per levia radit.
Ille autem membris ac mole ignaviùs ingens,
Incedit tardo molimine subsidendo,
Ecce aliquis subit egregio pulcherrimus ore,
Cui lætum membris Venus omnibus afflat honorem.
Contrà alius rudis informes ostendit et artus.
Hirsutumque supercilium, ac caudam sinuosam

Ingratus visu, sonitu illætabilis ipso;
Nec verò hæ sine lege datæ, sine mente figuræ;
Sed facies sua pro meritis, habitusque sonusque
Cunctis cuique suus vocum discrimine certo, etc.

« La suite en est aussi agréable qu'instructive, et elle forme pour nous une preuve sans réplique.

« Telle est l'harmonie qui règne dans les poëtes grecs et latins.

« Cette harmonie peut-elle se trouver dans nos poëtes? Il y a une opinion établie en faveur des anciens et entièrement contraire aux modernes. Voyons sur quoi elle est fondée, et supposé qu'elle soit injuste, osons prendre modestement ce qui nous appartient.

« Les langues ne se sont point faites par systèmes; et dès qu'elles ont leur source dans la nature même des hommes, il est nécessaire qu'elles se ressemblent toutes par bien des endroits.

« Si c'est la mesure qui produit l'harmonie dans les vers latins, nous avons le même avantage dans les nôtres. L'alexandrin a douze temps de même que l'hexamètre des Latins; le vers de dix syllabes en a dix, de même que le pentamètre. Nous avons ceux de huit et de sept; nous en avons au besoin de plus petits qui répondent aux vers gliconique et adonique, et qui se prêtent à la musique aussi bien qu'eux.

« Si c'est le son même des mots et des syllabes

dont les vers sont composés, n'avons-nous pas aussi bien que les anciens des sons graves et aigus, doux et rudes, éclatans et sourds, simples, nombreux, majestueux? Cela n'a pas besoin de preuves. Y a-t-il moins d'harmonie dans quelques-uns de nos bons écrivains en prose, que dans les orateurs et dans les historiens grecs ou latins?

« Ce sont les brèves, dira-t-on, et les longues qu'avoient les Latins, et que nous n'avons pas. Il est vrai que nous faisons presque toutes nos syllabes égales dans la conversation : cependant, si on y prend garde, on trouvera que, supposé même que nous les fassions toutes brèves dans le discours familier, il y en a au moins que nous faisons plus brèves, et en comparaison desquelles les autres sont longues. Il y a apparence que les Latins en usoient à peu près de même que nous dans l'usage ordinaire des conversations; et si, dans la prononciation soutenue, ils marquoient davantage les longues et les brèves, nous ne le faisons pas moins qu'eux. M. l'abbé d'Olivet l'a démontré dans son *Traité de la Prosodie française*. Il ne faut que lire avec quelque attention pour s'en convaincre. Nous avons des longues, des plus longues, des brèves, des plus brèves, dont le mélange peut produire et produit réellement, dans les bons versificateurs, le même

effet pour une oreille attentive et exercée que dans la versification latine. On en peut juger par quelques vers qui suivent, et qu'on regarderoit peut-être dans les anciens comme des exemples frappans de l'harmonie poétique.

CADENCES MARQUÉES POUR L'IMITATION.

Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nue....
Ses ais demi pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillets unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond somme : (BOIL.)

« On admire le *procumbit* de Virgile; cette chûte est-elle moins heureuse?

Sa croupe se recourbe en replis tortueux. (RAC.)

Un jour, sur ses longs pieds alloit je ne sais où,
Un héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyoit une rivière. (LA FONT.)

Cadence pressée.

Le prélat et sa troupe à pas tumultueux....
Le prélat hors du lit impétueux s'élance. (BOIL.)

Cadence douce.

Il est un heureux choix de sons harmonieux. (BOIL.)
Source délicieuse en misères féconde. (CORN.)

Cadence dure.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée...
D'une subite horreur ses cheveux se hérissent. (Boil.)

Cadence grave.

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent....
Traçât, à pas tardifs, un pénible sillon. (Boil.)

Cadence légère.

Tient un verre de vin qui rit dans la fougère....
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant....
Qu'à son gré désormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de sa roue. (Boil.)

« Cette cadence si marquée ne se soutient pas toujours dans nos meilleurs versificateurs, il est vrai; mais se soutient-elle davantage dans les Latins? Ils se font un plaisir, de même que nous, d'exprimer avec soin certaines pensées auxquelles les mots de leur langue paroissent se prêter de meilleure grace; mais, dans les autres occasions, ils se contentent d'une cadence simple et ordinaire qui consiste à rendre le vers coulant, et à écarter avec soin tout ce qui pourroit choquer une oreille délicate.....

« C'est par une sorte d'instinct naturel que nos poëtes lyriques emploient à propos les grands et

les petits vers, qui font le même effet, et peut-être plus heureusement et plus constamment que dans le latin. Le grand vers a plus de majesté; le petit a ordinairement plus de feu ou de douceur. Qu'on fasse attention à l'usage que nos poëtes lyriques en ont su faire :

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers. (MALHERBE.)

« Et Rousseau :

Conti n'est plus : ô ciel ! ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son roi,
N'ont pu le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus; et les dieux, en des temps si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels :
Soumettons-nous; allons porter ces tristes restes
Au pied de leurs autels.

Élevons à sa cendre un monument célèbre;
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs :
Soupirons, gémissons sur ce tombeau funèbre
Arrosé de nos pleurs.

« Il faut se souvenir de ces vers de M. de la Mothe :

Les vers sont enfans de la lyre;
On doit les chanter, non les lire.
A peine aujourd'hui les lit-on.

« Examinons maintenant si c'étoit un avantage pour la poésie des anciens, que les pieds fussent mesurés et réglés pour chaque espèce de vers : car, dans les langues modernes, ils ne le sont point, et lorsque les dactyles et les spondées sont employés, ce n'est point la loi du vers, mais le goût de l'oreille qui l'ordonne.

« Il est certain que, dans ce vers *Nemorum increbescere murmur*, ce n'est point le dactyle, mais le son même des syllabes, qui en fait la beauté harmonique. Portez le dactyle sur d'autres mots : *quatit ungula campum*, ce n'est plus l'orage qui frémit. Ce ne sont point non plus les brèves qui expriment mieux que les longues : *murmur* est aussi expressif que *increbescere*.

« D'ailleurs, si le dactyle et les autres pieds produisoient l'harmonie du vers, comme il paroît certain que cette harmonie n'est qu'un concert des sons avec la pensée qu'ils expriment [à moins qu'on ne veuille dire que des sons rapides expriment bien ce qui est lent], il s'ensuivroit que c'étoit un inconvénient dans la poésie des Latins, que d'y avoir réglé la place des brèves et des longues, et qu'il devoit en résulter nécessairement autant de défauts que de beautés; si ce n'est encore qu'on prétende que la pensée pouvoit être chez eux toujours conforme à la marche réglée de la versification.

« Je suppose, par exemple, une pièce en vers alcaïques ou asclépiades, dont toutes les syllabes sont réglées : si on veut que la beauté harmonique qui résulte de l'accord des sons avec la pensée s'y trouve d'un bout à l'autre, il est nécessaire que le même caractère des objets y règne du commencement à la fin ; et si elle ne s'y trouve point dans quelques endroits, c'est un défaut, par la raison que c'est une beauté dans ceux où elle se trouve. Par exemple, dans ces deux vers d'Horace, dont on loue l'harmonie :

Semotique priùs tarda necessitas
Lethi corripuit gradum.

« Si *corripuit gradum* a une harmonie expressive par ses deux dactyles ; *tarda necessitas*, qui a un sens tout contraire, doit avoir une harmonie vicieuse, par la raison qu'il forme aussi deux dactyles.

« Les Grecs et les Latins ont si bien senti cette difficulté, que dans les ouvrages de longue haleine, ils ont réglé plutôt les temps que les pieds. Dans les vers hexamètres, de six pieds, il y en a quatre qui sont libres ; et c'est de cette liberté que ce vers tire presque toutes les beautés qu'il a du côté des longues et des brèves ; et la contrainte du cinquième et du sixième pourroit bien n'être qu'une beauté arbitraire, qu'une es-

pèce de *rime de quantité*, qui répond à la *rime de sons* dans nos vers français; de sorte que, dans les vers hexamètres et alexandrins, les choses sont à peu près égales, et que, dans les lyriques, les Grecs et les Latins avoient peut-être moins d'avantage que nous n'en avons.

« Me permettra-t-on de le dire, pour nous justifier en quelque sorte? L'oreille a ses préjugés aussi bien que l'esprit; et pour peu que l'habitude s'y mêle, l'erreur a autant de crédit qu'une vérité démontrée.

« La première fois qu'on nous parla d'harmonie, ce fut à propos de vers latins. On nous fit connoître les pieds; ensuite on nous fit scander

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum;

« et pour nous en faire mieux sentir la cadence, on la compara avec celle-ci :

Olli inter sese magnâ vi brachia tollunt,

« et on nous fit entendre que les vers étoient plus ou moins harmonieux, selon qu'ils approchoient plus ou moins de ce caractère musical qui a tant de rapport avec l'objet de la pensée. On nous laissa croire en même temps que cette beauté venoit des dactyles et des spondées, plutôt que des longues et des brèves et du son même des

mots, des syllabes, des lettres. Assez long-temps après, quand nous entrâmes dans nos poëtes, sans nous être préparés à cette lecture par aucune réflexion sur les lois de notre grammaire ni sur le génie de notre langue, ne voyant plus ni dactyles ni spondées, ne soupçonnant même ni longues ni brèves, il n'est point étonnant que nous ayons fait et que nous fassions encore si peu de cas de notre bien, que nous ne connoissons pas, et que nous estimions tant celui des étrangers, dont nous nous sommes nourris uniquement et occupés depuis notre enfance. Il étoit bien permis d'avoir ces idées dans le temps de la renaissance des lettres, lorsque la langue française étoit encore informe; mais aujourd'hui qu'elle est devenue une des plus polies et des plus belles langues du monde, et qu'elle a produit des chefs-d'œuvres dans tous les genres, cette question mérite au moins d'être examinée; et c'est être doublement injuste que de décider pour la négative, sans y avoir auparavant mûrement réfléchi.

« Il reste une objection à résoudre : quand le vers français auroit, dit-on, les longues et les brèves comme le latin, il ne pourroit les faire sentir dans la prononciation, parce que, ayant autant de syllabes que de temps, douze syllabes, par exemple, pour douze temps dans le vers alexandrin, il faudroit ou prononcer toutes les

syllabes égales, ou si on les prononce inégales, la règle du mouvement sera rompue.

« Il y a un milieu qui résout la difficulté : c'est qu'il se fait, en prononçant régulièrement, une compensation entre les brèves et les longues. Comme nous avons des syllabes longues et de très-longues, des brèves et de très-brèves, les longues, sur lesquelles on appuie en prononçant, portent une partie de la durée des brèves; et afin que cette compensation se fasse à peu près dans le lieu où doit être la mesure du temps, on a voulu que, dans les grands vers, il y eût un hémistiche, lequel séparât en quelque sorte les intérêts communs des six premiers temps, de peur qu'ils ne fussent confondus avec ceux des six autres; et par là on a trouvé le moyen de conserver la mesure du vers et la quantité syllabique, sans que l'une fasse le moindre tort à l'autre.

« Je me garderai bien de croire que tout ce que je viens de dire soit sans difficulté pour bien des personnes; mais, au moins, si on veut se donner la peine d'y faire attention, je puis assurer que ce ne sera qu'à l'avantage et à la gloire d'une langue que nous devons aimer, puisqu'elle fait les délices des autres peuples. »

En voilà bien assez sur toutes les parties de notre versification : je n'ai point entrepris d'en

publier un traité, mais seulement de faire voir, par ce détail, que nous avons des vers et des vers harmonieux, quoi qu'en disent quelques critiques. S'ils n'ont point d'oreille, il est inutile de leur apporter tant de raisons; mais s'ils en ont, je demande pourquoi ils prennent plaisir à dégrader nos vers? Quoi! ils prétendent qu'ils n'ont point d'harmonie, tandis qu'ils en trouvent à leur prose : c'est une contradiction bien étrange. Je me flatte qu'il est prouvé clairement, soit par mes propres réflexions, soit par l'autorité d'écrivains respectables, qu'ils se trompent quand ils nous reprochent de n'avoir point de vers, ou quand ils prétendent que ceux que nous avons sont sans cadence et sans harmonie; enfin, quand ils soutiennent que nous ne pouvons rendre en vers, mais seulement en prose, les vers des anciens ou des étrangers. Pour confirmer encore mieux cette dernière vérité, j'insère ici ce qu'en dit M. Racine dans ses Réflexions sur la Poésie. Il veut prouver *que tout poëte, dans une traduction en prose, n'est rendu qu'imparfaitement, et qu'il n'y a point de poésie en prose.*

« Il est, dit-il, glorieux aux anciens d'avoir eu pour admirateurs parmi nous tous ceux qui possédoient bien leur langue, et de n'avoir été méprisés que par ceux, ou qui l'ignoroient, ou qui n'en avoient qu'une connoissance imparfaite.

Quiconque juge d'un poëte sans en savoir la langue, en juge sans le bien connoître. Un poëte enchante par l'harmonie des vers et l'arrangement des mots. Il faut donc l'entendre parler lui-même; quand il nous parle par interprète, ce n'est plus lui que nous entendons. Pouvons-nous, dans notre langue, faire sentir cette harmonie de Virgile

. . . . *Jacuitque per antrum*
Immensus ?

« Trouverons-nous des expressions qui répondent à celle-ci d'Horace, *vultus nimiùm lubricus aspici ?* Pourrons-nous imiter cet arrangement de mots, *rusticus urbanum murem mus ?* Cette fable est si admirable dans Horace, que La Fontaine, n'osant l'imiter, s'est contenté de la narrer très-simplement (1). La Fontaine a des graces qu'on ne peut faire passer dans la langue latine; et la langue latine a les siennes, auxquelles la nôtre ne peut atteindre.

« Quoique dans les morceaux des anciens, que je traduis en vers dans cet ouvrage, je sente combien je suis inférieur aux originaux, j'avoue

(1) M. Andrieux en a donné une imitation qui a été extrêmement goûtée, et dans laquelle on retrouve toute la simplicité de l'original. On peut voir encore la traduction qu'en a faite M. Daru. (*Note de l'Éditeur.*)

qu'on peut quelquefois rendre heureusement un endroit dont on est frappé ; mais qui de nous, quelque habile versificateur qu'il soit, pourroit nous rendre parfaitement en vers français tout Homère (1) ?

« Loin d'espérer de notre prose ce que notre poésie ne peut nous donner, soyons persuadés qu'une traduction en prose ne peut rendre qu'imparfaitement un bon poëte. Je lis avec plaisir la traduction d'Homère, par madame Dacier ; mais je n'y cherche pas ce que je n'y puis trouver, c'est-à-dire tout Homère. Elle ne prétend pas elle-même nous le donner : elle compare sa traduction au cadavre d'Hélène, sur lequel on remarqueroit seulement les restes défigurés de cette beauté qui fit tant de bruit. Toute traduction en prose d'un excellent poëte, est l'estampe du tableau d'un excellent peintre. J'aime l'estampe d'un tableau de Rubens, quoique je n'y trouve pas Rubens tout entier ; j'y vois son invention, son dessin, son ordonnance ; mais comme je n'y vois pas son admirable coloris, qui anime tout, l'ouvrage est mort.

« Pour prouver la vérité de cette comparaison,

---

(1) Rochefort l'a tenté sans succès ; M. Aignan peut-être sera plus heureux. (*Note de l'Éditeur.*)

examinons la traduction d'un endroit d'Homère, et choisissons ce morceau fameux (*Iliad.*, l. xx) où le poëte dépeint la frayeur que cause à Pluton le coup de trident dont Neptune a frappé la terre: je n'en rapporterai pas la traduction latine; une pareille citation seroit trop ennuyeuse; elle doit, à la vérité, puisqu'elle rend les vers mot pour mot, conserver les mêmes images: mais quelles images dans un pareil arrangement de mots! Ceux qui la voudront lire y trouveront le cadavre d'Homère; ce cadavre commence à reprendre de la vie dans cette traduction de madame Dacier: *Le roi des enfers, épouvanté au fond de son palais, s'élance de son trône, et s'écrie de toute sa force, dans la frayeur où il est que Neptune, d'un coup de son trident n'entr'ouvre la terre qui couvre les ombres, et que cet affreux séjour, demeure éternelle des ténèbres et de la mort, abhorré des hommes, et craint même des dieux, ne reçoive pour la première fois la lumière, et ne paroisse à découvert.* Cette prose harmonieuse seroit une poésie, si la poésie ne consistoit que dans la hardiesse des images et des figures; mais je n'y vois encore que le cadavre d'Homère, où la vie commence à se répandre. Voici Homère ressuscité:

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie:
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;

Il a peur que ce dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

« La poésie de Boileau, quoique très-harmonieuse, ne rend pas toute celle d'Homère. Le vers qui présente trois images, la frayeur de Pluton, la promptitude avec laquelle il s'élance de son trône, et le cri qu'il pousse, est moins vif que le vers grec, qui présente les mêmes images en moins de mots, et qui d'ailleurs est remarquable par les deux dactyles qui précèdent ce mot ἴαχε, sur lequel tombe la césure. On reconnoît dans cette cadence l'harmonie imitative: Δείσας δ'ἐκ. θρόνου ἆλτο καὶ ἴαχε.

« Quoique le vers français n'imite pas parfaitement ce demi-vers grec, et que même *sort de son trône,* soit trop foible, Boileau rend mieux Homère que madame Dacier; et si nous avions dans notre langue une traduction entière d'Homère pareille à ce morceau, ce seroit alors que ceux de nous qui ne savent pas le grec, pourroient se flatter de connoître Homère : de même que les Anglais, malgré la grande différence d'harmonie entre leur langue et la grecque, se flattent de le connoître dans la traduction de M. Pope, parce que M. Pope

a, dit-on, trouvé le secret de faire parler à Homère la langue anglaise, avec toute l'harmonie qu'elle peut avoir. Les Anglais estiment beaucoup aussi la traduction de Virgile en leur langue par Dryden.

« La traduction de l'Énéïde par Annibal Caro, est de même très-estimée des Italiens. Virgile cependant leur parle-t-il avec toute l'harmonie qu'il pourroit avoir dans leur langue, lorsqu'il leur parle en vers non rimés? La rime est aussi nécessaire à la poésie italienne qu'à la nôtre. Il ne m'appartient pas de juger du mérite d'Annibal Caro; je me contente de dire que, quand je lis dans sa traduction :

Tre volte soprà cubito risurse
Tre volte cadde, e la terza giacque,
E gli occhi volti al ciel quasi cercando
Veder la lume; poiche vista l'hebbo
Ne sospiro.

« je ne suis point frappé comme je le suis en lisant ces trois vers de Virgile :

Ter sese attollens, cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

« La comparaison que j'ai faite d'un morceau d'Homère, traduit par Boileau, avec la traduction du même morceau par Mme Dacier,

fait honneur à la poésie, et prouve que la prose ne lui peut jamais disputer son rang. De même qu'un habile dessinateur, qui n'aura que crayonné l'ordonnance d'un tableau, quoiqu'il ait l'honneur de l'invention et du dessin, ne sera jamais mis au rang des peintres, on ne mettra jamais au rang des poëtes celui qui aura crayonné en prose l'ordonnance d'un poëme, quand il auroit tout le mérite de l'auteur de Télémaque.

« Le consentement unanime des nations confirme ce que j'avance. Apulée et Lucien, quoique tous deux fertiles en fictions et en ornemens poétiques, n'ont jamais été comptés parmi les poëtes. La fable de Psyché auroit été appelée poëme, s'il y avoit des poëmes en prose. Le Songe de Scipion, quoique fiction très-noble, écrite en style poétique, ne fera jamais mettre le nom de Cicéron parmi ceux des poëtes latins; et nous ne mettons point celui de Fénélon parmi ceux des poëtes français.

« L'éloquence et la poésie ont chacune leur harmonie, mais si opposées, que ce qui embellit l'une, défigure l'autre. L'oreille est choquée de la mesure du vers, quand elle la trouve dans la prose. Chaque plaisir a sa place comme son temps : la prose emploie quelquefois les mêmes figures et les mêmes images que la poésie; mais

le style est différent, la cadence est toute contraire. Dans la poésie même, chaque espèce a sa cadence propre : il est inutile d'en chercher la raison ; ce n'est pas la raison qui a établi toutes ces différences, c'est le sentiment. *Versus*, dit Cicéron, *non ratione est cognitus, sed naturâ atque sensû.*

« Je ne me serois pas étendu sur une pareille question, si elle n'avoit point été, pendant quelque temps, agitée parmi nous avec chaleur. La prose eut ses partisans, à la tête desquels se mit un homme qui avoit toute sa vie fait des vers en tout genre de poésie, et qui cependant osa dire, en parlant du mérite de la versification : *Qu'est-çe que ce prétendu mérite? le vrai mérite de la difficulté vaincue! extravagance de la part de ceux qui imposent ce joug, et de la part de ceux qui le reçoivent.* (LAMOTHE, *Disc. sur la Trag.*)

« Il est extravagant sans doute de ne point chercher un autre mérite; mais il faut bien qu'il y en ait un autre, et qu'il soit très-rare, puisque de tant de barbouilleurs de papier qui, dans toutes les nations ont fait des vers dans l'exactitude des règles, il en est un si petit nombre à qui le nom de poëte ait été donné.

« Quoiqu'il soit assez singulier qu'un homme qui avoit composé tant de vers, ait écrit contre l'harmonie poétique, nous n'en serons plus sur-

pris, si nous jugeons de son oreille et de son goût par cette strophe de son ode sur le Goût :

Du vrai la raison nous assure;
Elle en est seule le flambeau :
Le goût, présent de la nature,
Est le seul arbitre du beau.
Sur quelque forme qu'il se trouve,
Il le reconnoit, et réprouve
Ce qui pourroit le démentir :
Mais ce goût du beau, c'est peut-être
Moins *ce qui* nous le fait connoître
Que *ce qui* nous le fait sentir.

« A ces vers si durs, dans lesquels trois *ce qui* déchirent l'oreille, opposons, pour faire connoître l'harmonie poétique par le précepte et par l'exemple, cette strophe d'une ode fameuse de M. de la Faye :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il acquiert une force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans ses canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.... »

On peut donc traduire en vers les poëtes, et on le doit. Personne n'auroit pu le faire mieux que Despréaux. Nous voyons, par quelques morceaux

d'Homère et des autres poëtes grecs qu'il a mis en vers français, que nous pourrions, à force de temps et de travail, rendre à notre nation le service de lui faire connoître tout ce qu'il y a de plus beau dans la poésie ancienne. C'est de tous nos versificateurs celui qui a le mieux prouvé par des exemples que notre langue est susceptible de cette harmonie imitative dont j'ai parlé. Qu'on lise le *Passage du Rhin*, on sera contraint d'avouer cette vérité. C'est un chef-d'œuvre que cette épître pour l'art, pour l'esprit, pour la beauté de la versification. Quelle douceur dans ces vers charmans!

> Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
> Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
> Appuyé d'une main sur son urne penchante,
> *Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante.*

Quelle vivacité dans la marche précipitée de celui-ci qui suit immédiatement!

> Quand un bruit tout à coup suivi de mille cris, etc.

Ne croit-on pas voir ce que ces autres vers expriment ?

> Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
> S'avance, soutenu des regards du héros.

N'est-il pas vrai que la seule cadence du second des deux que je vais citer vous présente l'image

des guerriers nageant et faisant trembler sous eux les flots du Rhin :

La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.

et que les hommes et les eaux sont dans une espèce de balancement mesuré ? On voit aussi flotter les héros français, sur lesquels tombe une pluie de plomb :

. . . . Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

Le mouvement du vers est le même que celui de cet escadron dont il parle. M. l'abbé d'Olivet auroit pu noter la cadence de tous ces vers et des deux qui suivent :

Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.

leur marche est aussi légère que la course de ces vaisseaux mêmes. Je n'en citerai pas davantage : quelque harmonieux que soient tous ceux que j'ai rapportés, ils le paroissent bien plus encore à la place qu'ils occupent dans la pièce ; car tel est l'artifice heureux de Boileau et des excellens versificateurs. Pour donner, par exemple, plus de vivacité à la cadence d'un vers, déjà très-vive par elle-même, ils le placent, s'il est possible, après un autre dont la marche est plus lente ou

plus pesante. C'est donc dans l'ouvrage même qu'il faut les lire, si l'on veut jouir du plaisir que fait cette diversité de cadence et de nombre.

Il seroit donc bien à souhaiter qu'un aussi habile versificateur que Despréaux eût traduit les œuvres de Virgile en vers français; il avoit tout le talent et toute la patience nécessaire pour exécuter cette difficile entreprise. M. l'abbé Delille a formé ce hardi projet, du moins à l'égard des Géorgiques; et (on ose le dire) les soins qu'il apporte à son ouvrage, joint au talent particulier qu'il a reçu de la nature pour bien versifier, lui répondent d'avance du succès (1). Il prend la meilleure voie pour convaincre ces incrédules qui nient que notre langue et nos vers puissent rendre les beautés étrangères. Pour moi, qui n'ai pas en moi les mêmes ressources, je me contente de m'essayer sur les morceaux les plus brillans de Virgile et des autres poëtes latins. J'ai déjà répondu à ceux qui pourroient trouver ma traduction inutile, après tant d'autres que nous avons.

(1) Malfilâtre ne connoissoit encore que quelques fragmens de ce bel ouvrage. Le jugement qu'il en portoit alors a été confirmé depuis, sans restriction, par nos maîtres en littérature, et on le cite tous les jours comme le plus parfait modèle que nous ayons de traduction en vers. (*Note de l'Éditeur.*)

Je joindrai aux raisons que j'ai données, celles de M. l'abbé Desfontaines.

« Mais cet art, demande-t-on (l'art de la traduction), est-il de quelque utilité? est-il à propos de traduire les anciens auteurs en langue vulgaire? n'est-ce point les dégrader? n'est-ce point favoriser la paresse et l'ignorance, et empêcher de lire ces grands écrivains dans leur propre langue? Je vais répondre à ces questions.

« 1° Si notre langue étoit aussi grossière, aussi rude et aussi foible qu'elle étoit autrefois, j'avoue qu'elle seroit peu capable de faire honneur aux anciens. Mais elle est devenue si douce, si harmonieuse, si régulière, si délicate, si expressive, qu'elle pourroit presque être mise en parallèle avec les belles langues de l'antiquité. Les pensées des auteurs de la Grèce et de Rome ne sont donc point rabaissées, lorsque nous savons leur donner un air français, et les revêtir de toutes les graces de notre langue. D'ailleurs, quelque estimables que soient ces anciennes langues, nous devons toujours leur préférer la nôtre, quoique inférieure, parce qu'elle nous appartient, qu'elle est celle de notre patrie, celle qui la première a fourni des signes à nos idées, et qui tous les jours est leur interprète nécessaire. Nous sommes par conséquent obligés de la mieux savoir, de la parler et de l'écrire avec plus de correction

et d'élégance que quelque autre langue que ce soit.

« C'est pour nous perfectionner dans l'usage de notre propre idiome, pour nous former le goût, et nous plier à écrire en français avec pureté, avec élégance, avec force, avec une douce harmonie, que nous devons étudier les fameux auteurs grecs et latins, sur-tout les poëtes : tout autre motif est étranger, au moins au commun des hommes qui n'écrivent ni en grec ni en latin. Ceux donc qui, parmi nous, ont le plus de goût pour ces deux langues, ne doivent pas mépriser les versions françaises des anciens auteurs, si elles sont bien faites ; ils doivent, au contraire, se réjouir de les voir, par de fidelles traductions, recevoir des hommages qui justifient le culte qu'ils leur rendent. Ces savans austères, qui dédaignent toutes les versions et qui se piquent de ne jamais lire les auteurs grecs et latins que dans leur langue originale, sont assurément des hommes fort respectables ; mais quelle idée pouvons-nous avoir de leur savoir et de leur esprit, lorsque nous les prions de vouloir bien nous faire part des belles choses qu'ils admirent ! Quel importun verbiage pour rendre un discours précis et sensé ! que de termes impropres ! quel langage barbare et grossier substitué à un style pur et délicat ! Si c'est de la poésie qu'ils s'efforcent de faire sentir,

ne courent-ils pas risque d'apprêter à rire par leur jargon et par leurs pédantesques périphrases?

« C'est une erreur que de se figurer que les traductions favorisent la paresse et l'ignorance, et qu'elles empêchent de lire les anciens dans leur langue originale. Un savant anglais (M. Thirlby) prétend que s'il y a si peu de savans qui méritent ce nom, et un si grand nombre de demi-savans, il faut s'en prendre non seulement aux traductions en langue vulgaire, mais même à celles de grec en latin : *Omnibus versionibus de græcâ in latinam, de utrâvis in vernaculas, hanc cùm doctorum incredibilem paucitatem, tùm semidoctorum et sciolorum multitudinem præcipuè, ni fallor, debemus.* C'est à peu près comme si on blâmoit la coutume d'aller en carrosse, sous prétexte que cela empêche d'aller à pied, ou l'usage des charrettes, qui dispensent les hommes de porter des fardeaux sur leurs épaules. Malgré la commodité des carrosses et des charrettes, il y aura toujours des piétons et des porte-faix; et, malgré les traductions, la république des lettres ne manquera point d'un certain nombre de savans qui ne liront jamais les auteurs grecs et latins que dans leur langue originale.

« J'avoue cependant qu'il y a certaines versions serviles, capables de porter un grand préjudice aux jeunes gens, qu'elles empêchent de faire des

efforts pour chercher le sens des auteurs. De plus, ces traductions grossières leur gâtent le goût, par rapport à l'original qu'elles dégradent, et par rapport à leur propre langue, où elles les accoutument à s'exprimer désagréablement. Ces sortes de versions ne doivent donc jamais être mises entre les mains de la jeunesse ; mais il n'en est pas de même des traductions élégantes et fidelles. Un des plus importans exercices des colléges est l'explication des anciens auteurs qu'on y apprend à traduire. Il faut donc mettre entre les mains des étudians des modèles de traduction, afin de les accoutumer à trouver dans leur langue naturelle des termes propres et justes et des tours élégans qui rendent non seulement le fond des pensées des auteurs, mais encore leurs images, leurs ornemens, leur vivacité, leurs graces et tout ce qu'il y a d'accessoire dans leurs idées. La version que le professeur le plus habile fait sur-le-champ d'un morceau de quelque auteur ancien peut-elle avoir ces conditions ? C'est nécessairement une foible version, quelque fidelle qu'elle soit, parce qu'il n'est pas possible de faire passer rapidement et sans réflexion les beautés d'une langue dans une autre, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une poésie telle que celle de Virgile ou d'Horace. »

Voici, je crois, les traductions, en général,

assez justifiées et suffisamment autorisées. Il est temps de parler de la mienne en particulier.

§ IV.

Apologie de cet Ouvrage.

Ce n'est point une traduction proprement dite que je donne aujourd'hui ; c'est, comme mon titre l'annonce, le génie des poëtes anciens. Expliquons-nous. Lorsqu'on a lu Virgile, par exemple, on a une idée générale de la marche et de la nature de ses ouvrages ; mais on se rappelle avec plus de plaisir certains endroits qui ont frappé plus que les autres. Ce sont ces endroits qu'on voudroit retenir, sans perdre de vue l'ensemble, parce que le génie du poëte y brille plus que dans les autres, et d'une façon toute particulière. On peut donc les appeler par excellence *le Génie de Virgile*. C'est à ces morceaux que je me suis attaché ; j'ai entrepris de les rendre en français et en vers, autant qu'il m'a été possible. Mais je ne devois pas, suivant mes idées, les donner détachés, parce qu'ils n'ont leur véritable prix qu'autant qu'ils sont amenés et placés, *tantùm series juncturaque pollet*. Ce principe admis, comment les présenter dans leur vrai jour, si ce n'est en traduisant les morceaux intermédiaires qui les joignent les uns aux autres, et

ne font avec eux qu'un même corps d'ouvrage? Mais ces autres morceaux, beaucoup moins brillans, ne sont pas ceux que je veux faire paroître avec avantage; je ne dois les citer qu'autant qu'ils entretiennent cette suite, cette chaîne précieuse, sans laquelle les premiers seroient comme des bandes de pourpre mal jointes et mal cousues l'une à l'autre, sans former un tout, un ensemble. Il s'agit donc de les lier, ces pièces précieuses, par des transitions, ou plutôt de donner à ces fleurs brodées en soie et en or un fond sur lequel elles éclatent davantage : ce fond est la narration même de Virgile. Quoique cette narration soit très-belle et parfaitement versifiée dans l'original, comme ce n'est pas elle qui est mon objet, comme elle n'est qu'un moyen de remplir le projet que j'ai formé, je ne m'attache pas à lui donner en français le même éclat qu'elle a en latin. Loin de la versifier, je ne la traduis pas même dans toute son étendue, mais j'en donne simplement la substance. C'est l'analyse des Églogues, des Géorgiques et de l'Énéide, dans le corps de laquelle j'ai inséré les beaux morceaux traduits en vers, à mesure qu'ils se rencontrent dans la suite de chacun de ces poëmes.

On ne sera pas surpris, après cela, si la prose de mon ouvrage n'est pas toujours une traduction fidelle du texte latin. Je n'ai pas prétendu tra-

duire, mais analyser; j'ai voulu donner l'abrégé des poésies sur lesquelles j'ai travaillé. Quand on doit réduire en deux ou trois lignes vingt ou trente vers, on n'est pas obligé de marquer tous les traits, comme dans une version proprement dite, et on auroit tort de me chicaner là-dessus. Le second, le quatrième et le sixième livres de l'Énéide, sont ceux dont l'analyse est la plus étendue; il n'en est pas de même des autres où le poëte décrit des batailles et des combats. Les anciens nommoient ceux qui périssoient dans la mêlée, et la manière dont ils périssoient. Notre goût est différent du leur à cet égard. Nous ne nommons guère que les principaux chefs, c'est-à-dire ceux qui, par leur rang et leurs qualités, par la place éminente qu'ils remplissent dans une armée, nous paroissent dignes d'attirer nos regards et de nous intéresser. Les autres, j'entends les subalternes, n'ont pas autant de droit à notre attention: aucun d'eux ne doit être nommé, s'il ne mérite cette distinction par des exploits éclatans. Virgile et Ovide entrent dans de plus longs détails; ils citent le nom d'un simple soldat qui n'a souvent rien fait de merveilleux, et nous apprennent la manière dont il a été blessé et dont il est mort. C'est Homère qui, le premier, leur en a donné l'exemple. Mais Homère s'exprimoit souvent plus en anatomiste qu'en poëte, et à cet égard ils diffèrent

de leur modèle. Virgile sur-tout a plus de goût qu'Homère et qu'Ovide; il intéresse du moins par de courts épisodes placés à propos, et qui fixent la vue du lecteur, au milieu de cette confusion qui règne dans une bataille. Au reste, comme je l'ai dit dans une de mes remarques, c'est cette confusion qu'Homère, Virgile et Ovide, ont voulu mieux peindre, en marquant les attitudes différentes, les différentes blessures des combattans, ce qui ne se pouvoit faire qu'en nommant des particuliers d'ailleurs peu distingués et absolument inconnus. Chaque peuple, chaque siècle a son goût. Comme en cela nous ne pensons point de la même manière que les Grecs et les Romains, et que nous serions ennuyés d'un détail qui nous paroîtroit sec ou minutieux, j'ai supprimé, autant que je l'ai pu, ceux qui se trouvent dans les derniers livres de l'Énéide. Mais, par cette suppression, j'ôtois la liaison nécessaire dans un ouvrage suivi, il a donc fallu la suppléer; c'est ce que j'ai fait par de légères transitions, qui renferment la substance et le fond des choses que j'ai omises.

J'ai évité, quand il m'a été possible de le faire, de transporter dans la traduction des épithètes qui, sans être oisives, nous paroissent inutiles, et nous mettent dans la nécessité d'ajouter une remarque pour les faire mieux entendre. Telle

est, par exemple, l'épithète de *Thymbræus*, qu'on donnoit à Apollon; telle est celle de *Sabellicus*, donnée au sanglier ou au pourceau domestique. En rendant ces épithètes, il auroit fallu faire observer dans une note qu'Apollon étoit adoré à *Thymbra*, ville de Phrygie, et que le pays *sabin* produisoit apparemment beaucoup de porcs ou de sangliers : on se passe très-bien de pareilles notes, et même de ces sortes d'épithètes dans une traduction, où elles n'ont aucune grace. Cependant il y a d'autres endroits qu'il est absolument nécessaire d'éclaircir par de courtes remarques : nous les rejetons à la fin de chaque poëme, s'il est court, ou à la fin de chaque livre d'un même poëme, lorsqu'il est distribué par livres; mais nous en mettons le moins qu'il est possible. Nous espérons donner un jour, dans un seul livre (1), tous les éclaircissemens nécessaires à ceux qui lisent les poëtes anciens.

Comme rien ne fait plus de plaisir que la comparaison de deux morceaux qui, étant semblables

(1) Il paroît que l'ouvrage dont parle ici Malfilâtre n'a point été composé; on n'en a même trouvé aucune note dans ses manuscrits. Divers auteurs ont publié, depuis quelques années, des dictionnaires qu'ils annonçoient avoir le même but; mais un bon livre manuel sur cette matière est encore à naitre. Il est à desirer que l'Université s'en occupe. (*Note de l'Éditeur.*)

pour le fond, sont traités par deux auteurs différens, nous rapportons parmi les notes toutes les imitations qu'on a faites de Virgile, et tous les morceaux des anciens qu'il a lui-même imités. Cette comparaison servira à former le goût des jeunes gens, en faveur desquels cet ouvrage est principalement composé. C'est une espèce de rhétorique où ils trouveront plus d'exemples que de préceptes, et où nous ferons en sorte de ne point donner de préceptes sans y joindre des exemples. Il n'est rien en effet qui dégoûte plus que des préceptes secs et abstraits, au lieu que les exemples parlent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes et portent avec eux la leçon. Dans les différens poëtes sur lesquels j'ai entrepris de travailler, on apercevra le génie des Latins dans sa naissance, on suivra ses progrès à mesure qu'il croît et se fortifie, enfin on le verra décliner peu à peu et s'éteindre tout à fait. Car le génie a ses révolutions comme les états : il marche plus lentement qu'eux dans ses commencemens ; mais lorsqu'il parvient à son midi, il penche plus promptement vers son couchant. De là il passe chez d'autres peuples, où il a les mêmes accroissemens successifs, et le même éclat passager. Après l'éclipse du génie vient le règne de l'esprit, qui est plus long, plus éblouissant et moins beau. On devient alors plus subtil, plus métaphysicien ; on écrit avec plus de finesse,

on veut mieux faire que ses prédécesseurs, on pense, ou l'on croit penser plus qu'eux, et l'on a beaucoup moins de goût et de sentiment. Tout dégénère, tout dépérit, parce qu'en cherchant à s'éloigner de la simplicité de ceux à qui on succède, simplicité aussi respectable que leurs mœurs, on s'éloigne aussi de la nature dont ils étoient plus près que leurs enfans. Or la nature est la source du génie et la mère des grands talens : dès que le luxe a corrompu les mœurs, il corrompt aussi le goût; et le goût une fois altéré ne reprend jamais sa première pureté. Tremblons pour le nôtre!

RÉFLEXIONS

SUR LES BUCOLIQUES.

Les anciens avoient établi différens degrés entre ceux qui gardoient les bestiaux : les uns faisoient paître les chèvres, et c'étoient les moins considérés ; les autres avoient soin des brebis, et leur emploi étoit regardé comme plus honorable ; mais les pasteurs par excellence étoient chargés de conduire les grands troupeaux, et c'est de là qu'ils tiroient leur nom chez les Grecs. De ce nom fut composé celui que Théocrite mit à la tête de ses pastorales ; Virgile le latinisa pour en faire le titre des siennes ; il est enfin passé dans notre langue pour signifier, suivant son origine, un poëme pastoral. C'est proprement ce que veut dire le mot *bucoliques ;* mais on ne s'en sert que pour désigner les Pastorales de Virgile.

Ce titre est général ; il ne convient qu'à toutes les pièces de ce genre rassemblées et faisant un corps ; mais chacune d'elles, prise séparément, porte le nom d'*églogue*, comme chez Théocrite le nom d'*idylle*.

Églogue, dans son étymologie grecque, ne signifie point pastorale, et ces deux mots n'ont par eux-mêmes aucune analogie l'un avec l'autre. Par le mot *églogue*, on entend proprement en littérature *un choix* de pièces sur quelque sujet que ce puisse être, soit en prose, soit en vers. Ainsi nous avons aujourd'hui les *églogues* de *Polybe*, de *Diodore*, de *Strabon*, etc., c'est-à-dire des fragmens choisis de ces auteurs. *Sidonius Apollinaris* appelle les odes d'Horace des *églogues*, c'est-à-dire un *choix de poésies diverses.* Les

satyres du même auteur sont intitulées, dans plusieurs exemplaires, *églogues*, suivant le même sens.

Aujourd'hui, on appelle *églogue* un ouvrage de poésie pastorale, où l'on introduit des bergers qui s'entretiennent ensemble; et c'est ce qui la distingue de l'*idylle*, qui est bien une pièce pastorale, mais dans laquelle on n'introduit point de bergers interlocuteurs. Ainsi un poëte peut célébrer les agrémens de la campagne et les amours des bergers, et sa pièce sera ce qu'on nomme chez nous une *idylle*. L'Idylle, au reste, ne diffère guère de l'élégie, qu'en ce qu'elle prend un ton plus simple, et qu'elle ne roule que sur des objets champêtres. L'héroïde est aussi une espèce d'élégie, mais *adressée à quelqu'un*, ce qui la fait rentrer dans le genre épistolaire; *adressée* d'ailleurs à quelque personnage illustre, ce qui empêche qu'on ne la confonde avec l'*épître* ordinaire. L'*héroïde* est donc proprement une *épître héroïque*. Si l'on y fait attention, il sera facile de voir que parmi nous beaucoup d'idylles prétendues ne sont que des élégies; que beaucoup d'églogues sont aussi élevées dans leur style que des héroïdes, et que, faute de goût, nos auteurs modernes chantant toujours sur le même ton, sont parvenus à mêler et brouiller tous les genres de poésie: nous ne devons parler ici que de l'*églogue*, que nous appellerons *idylle*, si l'on veut, parce que ces deux sortes de pièces sont les mêmes pour le style, et qu'on les prend indifféremment l'une pour l'autre dans l'usage ordinaire, quoiqu'elles soient différentes en quelque chose, comme nous l'avons observé.

D'où vient le poëme pastoral? d'où vient le nom de pasteur, qui sonne si bien à l'oreille, et qui réveille dans notre esprit une idée plus noble que celle de berger? Nous voyons tous les jours des bergers, et nous ne sommes point tentés de les appeler pasteurs. Leur misère, leur igoorance, leur rusticité, nous dégoûtent. Il existe dans notre imagination je ne sais quel monde chimérique et pastoral

qui nous rit, qui nous enchante et que nous voudrions quelquefois habiter. Le nom de berger, dont je parlois tout à l'heure, n'est agréable pour nous que lorsque nous l'appliquons aux citoyens de ce monde idéal : de là vient que notre maitresse est toujours notre bergère; nous parons de fleurs sa houlette, nous gravons son nom sur l'écorce des arbres. Mais pourquoi cette aimable folie nous est-elle commune à tous? seroit-ce un instinct naturel qui nous entraîneroit sans cesse vers la poésie partorale, telle que nous la concevons assez confusément? serions-nous avertis par une voix intérieure que nous étions nés pour cet état de paix et d'égalité parfaite? enfin seroit-il vrai que cet état ne fût pas un être de raison, et que les hommes eussent été tous bergers autrefois? On nous parle du siècle d'or, le siècle d'or étoit celui de la bergerie : cette tradition si ancienne seroit-elle fondée? On peut en avoir embelli la description, on peut avoir changé plusieurs circonstances, et mêlé les fables avec la vérité; mais du moins le fond de cette tradition n'auroit-il point quelque chose de réel?

J'ouvre les livres saints; j'y vois que l'homme fut créé dans un lieu de délices et dans un état d'innocence. Cette vérité, altérée depuis, n'auroit-elle point donné lieu à la fable de l'âge d'or, qui nous peint le genre humain heureux et vertueux sous le règne de Saturne et de Rhée? Le paradis terrestre fut pour jamais fermé à l'homme coupable; le premier des laboureurs tua le premier des bergers, et ce berger étoit son frère. Voilà les premiers crimes et les premiers malheurs dont parlent aussi, mais confusément, les auteurs profanes; c'est ici que l'or commence à pâlir, et l'âge d'argent succède. Les hommes se multiplient, suivant la Génèse, et deviennent plus méchans; ils provoquent la colère céleste, et Dieu les engloutit tous dans un déluge universel, à l'exception de Noé et de sa famille. Voilà le siècle de fer et le déluge de Deucalion, qui se sauve sur sa petite barque au haut du mont Parnasse.

Par le siècle d'or n'entendroit-on point encore ces temps où les bergers égyptiens et chaldéens vivoient tranquillement dans les champs, et passoient leur vie à veiller sur leurs troupeaux, à considérer les astres et à connoître, par des signes certains, l'approche du beau ou du mauvais temps? Ces bergers n'étoient point, comme les nôtres, de misérables valets; c'étoient des gens riches qui, simples encore et peu exercés dans les arts, vivoient sous des tentes et n'avoient que des trésors réels; c'est-à-dire les fruits, les légumes de la terre et des troupeaux innombrables. Le poil de leurs chèvres et de leurs chameaux, la laine de leurs brebis, leur fournissoient des vêtemens; le lait de tous ces animaux faisoit une partie de leur nourriture. Les bœufs, les ânes, portoient les tentes, lorsqu'ils vouloient changer de lieu, et on vendoit aux voisins le superflu des bestiaux. Je le répète, ces hommes étoient simples, mais non pas grossiers; c'est d'eux que les Grecs empruntèrent presque toutes leurs connoissances, lorsque les Orientaux portèrent leur commerce dans les îles de la Méditerranée, dans l'Archipel et dans le continent de la Grèce. Ainsi l'Europe doit tout à l'Égypte et à l'Asie.

Comme les Chaldéens, assez semblables aux saints patriarches dont l'Écriture fait mention, ne connoissoient dans les premiers temps ni l'ambition, ni la guerre et ses funestes suites, ils se bornoient à des occupations douces et paisibles. L'imagination de ces peuples, toujours plus riante que la nôtre, leur fit bientôt inventer l'art des vers et celui de la musique, et marier ensemble ces deux arts brillans. Le tableau de la nature, qu'ils avoient sous les yeux, fournissoit la matière de leurs chansons; la religion elle-même fut célébrée par des hymnes chantés sur des instrumens divers : l'amour et la vertu, qui faisoient le charme de leur vie, ne furent point oubliés. Telle a pu être la véritable origine de l'églogue.

Le commerce fut peut-être la première cause du chan-

gement qui arriva dans leurs mœurs. Ils rapportèrent des pays étrangers des marchandises inconnues, utiles si l'on veut, mais non pas nécessaires, et dont ils s'étoient bien passé jusqu'alors. Leur industrie augmenta, leurs idées s'étendirent, ils découvrirent de nouveaux besoins qu'ils n'avoient pas même soupçonnés. On avoit le nécessaire et l'utile, on voulut se procurer ce qui parut commode; enfin on rechercha l'agréable et même le superflu. Le luxe s'introduisit chez ces peuples, et avec lui l'ambition, la cupidité, l'avarice, la dureté de cœur, l'amour exclusif de soi-même. Ces biens naturels, ces richesses précieuses dont nous avons parlé, et dont le bétail faisoit la plus grande partie, furent échangés contre de nouveaux biens, contre des biens de convention. On n'épargna pas les crimes pour se les procurer, quand on ne put les acquérir par d'autres voies. La sûreté commune exigea qu'on réprimât ces violences; il fallut établir des chefs revêtus d'une autorité légitime, et dont la volonté ne fût que celle de la communauté assemblée. Cette volonté publiée fut appelée loi; chacun fut obligé de s'y conformer, et les mœurs, c'est-à-dire les lois de la nature, n'eurent plus de force qu'autant qu'elles s'accordèrent avec les lois instituées, avec les mœurs civiles.

Ainsi se formèrent, par degrés, les états monarchiques ou républicains, selon que l'autorité se trouva entre les mains d'un seul ou entre celles de plusieurs. Ceux qui eurent en abondance les *biens de convention* furent appelés *riches;* ceux qui en eurent le moins furent *pauvres*. Pour en obtenir, ils se soumirent aux riches et aux grands, qui en firent leurs esclaves et leurs serviteurs; ils engagèrent leur liberté, ce présent de la nature, ce droit sans qui l'homme n'est plus homme, pour obtenir en échange une partie de ces prétendus biens : de là les noms de princes et de sujets, d'esclaves et de maitres. Les maitres dédaignèrent de faire par eux-mêmes ce qui pouvoit les fatiguer, ce qui deman-

doit des soins et de la peine. L'esclave fut chargé de veiller sur les troupeaux, tandis que le maître dormoit mollement sous des lambris dorés, dans l'enceinte des villes. L'idée de bassesse, justement attachée à la servitude, fut attachée aussi, mais injustement, aux travaux de ceux qui s'étoient avilis jusqu'à se vendre. Ces travaux, autrefois si doux, exercés par des mains si respectables dans de meilleurs temps, sont devenus bas et méprisables. Telle est la force du préjugé, il change tout à nos yeux, et, malgré l'attrait naturel que peut avoir pour nous la vie des bergers, nous la dédaignons, sans songer que ce sont les pâtres ignares et sauvages qu'il faut dédaigner, et non leurs occupations.

Nous regrettons cependant cet état, l'objet de nos mépris, tant nous sommes en contradiction avec nous-mêmes. S'il n'est plus en honneur, s'il est perdu pour nous, du moins nous voulons nous en retracer une image, et c'est ce que fait la poésie pastorale.

Quand a-t-elle commencé et à quelle occasion? Nous ne savons là-dessus rien de certain, et je n'ai garde d'étaler ici une érudition déplacée, en rapportant les différentes conjectures des anciens.

Le premier qui nous a fait connoître ce genre de poésie est le célèbre Théocrite, natif de Syracuse. Virgile l'imita depuis, et quelques écrivains prétendent qu'il l'a surpassé. Dans le dix-septième siècle, les Italiens embouchèrent les chalumeaux; Racan et ensuite Segrais furent bergers chez nous, et M. de Fontenelle leur a succédé.

Ce ne fut pas assez pour lui de donner à ses bergers les mœurs et le ton de la ville et de la cour, de leur mettre sans cesse dans la bouche de petits madrigaux, des réflexions subtiles et même très-métaphysiques; il soutint, dans ses Réflexions sur l'Églogue, que le vrai genre de ce petit poëme n'avoit pas été saisi par Virgile, qu'il traite assez mal. Un très-bel esprit, un métaphysicien comme M. de Fon-

tenelle, peut fort bien ne pas sentir le mérite de la vraie poésie, et parce qu'il raisonne sans cesse, qu'il analyse toutes ses idées avec justesse, il croit devoir faire de ses bergers des raisonneurs, des dissertateurs, qui parlent d'amour avec beaucoup de sagacité. C'est une chose assez singulière de voir comme ces gens-là connoissent le cœur humain, comme ils découvrent les ressorts qui le font agir, comme ils le sondent dans ses plus secrets replis. Enfin, lorsque vous croyez de bonne foi être à la campagne avec Tyrsis et Sylvie, vous êtes tout étonné de ne voir auprès de vous que le marquis et la comtesse; ce n'étoit pas la peine de quitter la ville.

(1) C'est que M. de Fontenelle s'est fait une très-fausse

---

(1) M. de Fontenelle, ennemi de Racine et de Boileau, ne faisoit pas plus de cas des Idylles de Théocrite que des Églogues de Virgile. La pièce du poëte grec qu'il a le plus voulu tourner en ridicule, est l'idylle *des Pêcheurs*, remarquable par cette naïveté qui n'est accordée qu'au génie, et que lui seul est en état de bien sentir. On est assez d'accord que le *berger de Versailles* avoit trop d'esprit (si c'est en trop avoir que de l'avoir faux) pour juger sainement les ouvrages du *berger de Syracuse*. J'ai cru que le lecteur pourroit être curieux de voir cette idylle *des Pêcheurs* en vers français, pour avoir quelque idée d'un poëte si aimé de Virgile, et bien dédommagé par là du mépris de Fontenelle. Cette traduction est le fruit de la première jeunesse de M. Clément (de Dijon); à ce titre, elle a droit à quelque indulgence.

LES PÊCHEURS.

C'est à la pauvreté que l'on doit l'industrie,
Qui des foibles humains sait adoucir les maux:
Mais de mille soucis elle remplit la vie.
A peine l'artisan, après de durs travaux,
Dans les bras du sommeil trouve-t-il le repos.

idée de l'Églogue. Voici le fond de son système. Des gens sans étude, sans éducation, des bouviers, en un mot, nous révoltent, bien loin de nous amuser, et les habitans de la

---

Dans leur cabane, à tous vents exposée,
Deux pêcheurs, sur le jonc, l'un vers l'autre couchés,
Dormoient, la tête reposée
Sur des feuillages desséchés.
Autour d'eux étoient épanchés
Des hameçons au crin blanc attachés,
Et des roseaux et des corbeilles,
Et des labyrinthes d'osier,
Et bien d'autres armes pareilles
Que la ruse inventa pour ce pauvre métier.
Non loin d'eux une barque usée
Sur des rouleaux étoit posée.
Des deux pêcheurs c'étoit là tout le bien,
Le fruit de leurs travaux, leur unique fortune;
N'ayant pas même un petit chien.
Tous deux n'avoient pour compagne commune
Que la pauvreté seulement;
Nul autre voisin que Neptune,
Dont les flots à leurs prés s'avançoient doucement.
A peine de la nuit l'inégale courrière
Sur son rapide char achevait sa carrière,
Quand l'amour du travail et les soins inquiets
Otoient à ces mortels le sommeil et la paix.
Un matin, comme ils s'éveillèrent
Bien avant que le jour n'eût éclairé les cieux,
En étendant les bras et se frottant les yeux,
Ce fut ainsi qu'ils se parlèrent :

ASPH.

N'est-ce point à tort que l'on dit
Que durant la saison brûlante,
A la marche du jour plus lente
Succède une plus courte nuit ?
Celle-ci m'a donné plus d'un songe, et l'aurore
Au rivage opposé ne paroit pas encore.

campagne ne sont que cela. Cependant la campagne est quelque chose de si agréable, qu'on y passeroit volontiers son temps, si ceux qui l'habitent ne faisoient perdre, par leur

---

B.

Ne vous plaignez point sans raison
De cette agréable saison;
Sa marche n'est point dérangée.
Peut-être le sommeil a-t-il fui de vos yeux :
La nuit paroît plus courte à qui la remplit mieux,
Et les soucis pour vous l'ont prolongée.

A.

Ami, puisque nous partageons
Notre cabane et nos poissons,
Je veux vous faire part de même
D'un songe qui me cause un embarras extrême.
Pour expliquer un songe il faut beaucoup d'esprit.
Nous avons le loisir : d'ailleurs, que peut-on faire
Sur le bord de la mer, et sur un mauvais lit,
Lorsque l'on ne dort point et qu'il est encor nuit?

B.

Un rêve n'est qu'une chimère;
Mais de quelqu'un que l'on chérit
Les rêves même doivent plaire.

A.

Après nos longs travaux et le léger repas
Qu'hier le soir en peu de temps nous primes,
Vous le savez, nous étions las,
Et bientôt nous nous endormimes.
Moi, j'ai rêvé qu'assis aux bords accoutumés,
Je guettois les poissons par l'amorce charmés.
Ma main, sur la surface unie,
Secoue avec légéreté
L'appât trompeur qui leur offre la vie,
Et leur ôte la liberté.
On rêve de ce que l'on aime,
Et moi je rêve de poisson :

rusticité, une partie du plaisir qu'elle inspire. Les fleurs, les ruisseaux, me flattent, me présentent l'image de la belle nature; je crois être dans un monde enchanté, tous est

---

Un se présente, et mord à l'hameçon;
Son sang coule, il est pris, et ma joie est extrême.
Ma perche avec effort sous le poids se courboit;
J'avance, inquiet dans ma joie,
Comment saisir l'immense proie
Qu'un fer aussi mince accrochoit.
J'appréhendois quelque blessure :
Mais, lui dis-je, de par les dieux !
Si tu me blesses, je t'assure
Que moi-même, à mon tour, te blesserai bien mieux.
Lentement enfin je le tire;
Je le tiens, c'est un poisson d'or,
D'or massif, et je crois posséder un empire.
J'ai peur qu'il ne soit le trésor
Ou d'Amphytrite ou de Neptune,
Ou d'un autre dieu de la mer.
Mais, qu'importe? si la fortune
Est un présent des dieux, il n'en est que plus cher.
Je le détache donc, bien content de moi-même,
Mais doucement, avec un soin extrême
De ne point laisser d'or au fer.
Sur la rive, étendant et contemplant ma proie,
A la mer j'ai juré le plus sincère adieu;
J'ai juré que sur terre, ainsi qu'un demi-dieu,
Comme un roi, je vivrois en paix et dans la joie.
Tout en jurant, je m'éveille enchanté,
Me croyant roi, me plaisant à le croire :
Le poisson d'or n'est plus qu'en ma mémoire;
Mon serment reste, et j'en suis tourmenté.

B.

Ne vous alarmez point d'un songe,
Vous n'étiez heureux qu'en dormant :
Si le trésor est un mensonge,
Il est la cause du serment...

riant à mes yeux : mais cette illusion est bientôt détruite par la vue d'un villageois dont l'habillement, l'air, les manières et le langage, ont quelque chose de dégoûtant, de rude et de barbare. Pourquoi ces champs délicieux n'ont-ils pas pour habitans des hommes aimables et polis ?

Plein de ces idées, M. de Fontenelle crée des hommes nouveaux dont il peuple les campagnes. Ses réflexions ont été très-justes, mais sa réforme n'est pas heureuse. Il met dans les campagnes des hommes chargés, à la vérité, de conduire les troupeaux; mais il leur défend de nous entretenir jamais du soin qu'ils prennent de ces mêmes troupeaux, parce que ce soin, ce détail a quelque chose de trop bas. Je ne sais même s'il ne voudroit pas que ces bergers menassent simplement les brebis dans la plaine et les ramenassent à la bergerie, laissant d'ailleurs l'embarras de les laver, de les tondre, à des valets à gages qui ne paroitroient jamais sur la scène, et qui resteroient toujours dans le bercail. On seroit du moins tenté de le croire, lorsqu'on le voit rejeter avec dédain cette image prétendue grossière que l'on trouve dans Virgile, églogue III : *Tityre, éloigne tes chèvres des bords du fleuve; j'irai les laver moi-même à la fontaine, quand il en sera temps.*

Les bergers de M. de Fontenelle n'ont donc plus rien d'abject ni de rustique. Ce n'est pas assez, il en fait des personnages polis et toujours amoureux : ainsi, selon lui, point d'églogue sans amour. Ce qui lui plaît dans la vie des pasteurs, telle qu'il la conçoit, c'est la tranquillité dont ils jouissent. Exempts d'ambition, de cupidité, d'avarice, ils

---

Allez chercher sur ce rivage
Si c'est d'un songe d'or qu'aujourd'hui nous vivrons.
Il faut, c'est le plus sûr, vous remettre à l'ouvrage,
Et retourner à nos poissons.

(*Note de l'Éditeur.*)

n'ont qu'une passion, et c'est la plus douce, la plus naturelle à l'homme, la seule peut-être qui soit commune et en quelque sorte essentielle à tout le genre humain; c'est l'amour. Je veux bien que l'amour entre dans l'églogue, mais qu'il en soit la partie essentielle, c'est ce que je ne puis accorder à M. de Fontenelle. Leur amour, au reste, n'est point sujet aux emportemens, aux fureurs, aux jalousies terribles qui accompagnent cette passion dans les villes; c'est un amour doux, paisible, et dont ils n'ont, pour ainsi dire, que les fleurs : il est sans cesse au milieu des ris et des jeux; en un mot, c'est un amour galant.

Je comprends bien ce que c'est que l'amour doux et paisible; je n'empêche point M. de Fontenelle de faire marcher à ses côtés les jeux et les ris, quoique le véritable amour soit plutôt un peu triste que porté vers la joie ou la gaieté : mais que signifie un amour galant? Nous avons je ne sais combien de mots qui ne signifient rien, ou dont le sens nous échappe et n'est pas fixé. Qu'est-ce que la galanterie? est-ce de l'amour? Non : la galanterie n'a qu'un faux air de l'amour. Nous avons tous une certaine inclination naturelle pour le sexe en général. Une femme que nous apercevons pour la première fois, si nous lui trouvons plus d'attraits, plus de mérite qu'à une autre, devient dans le moment même l'objet de cette inclination; nous rassemblons sur elle seule ce que nous sentons pour tout son sexe; nous ne manquons pas de lui *faire notre cour*, sans que pour cela notre cœur soit blessé pour elle; nous exagérons ses charmes, son esprit; nous lui faisons entendre que rien ne résiste au pouvoir de ses yeux; *nous en sommes aux petits soins;* nous lui débitons des fadeurs, et nous sommes alors des *galans*. Le petit-maître est autre chose; il faut que les femmes le recherchent, comme le galant recherche les femmes. La galanterie est si peu de l'amour, que l'on se croit obligé de jouer le même rôle auprès de toutes les femmes d'un *certain ton :* on se charge de leurs chaînes, on bénit son martyre.

Les Grecs et les Romains n'ont point connu ce froid jargon qui nous est venu des temps barbares, où les Paladins alloient, selon les lois de la chevalerie errante, défendre l'honneur des dames : bientôt chacun eut la sienne, pour la forme seulement, et sans en être amoureux; il l'invoquoit dans les périls et à l'approche d'un combat. Plusieurs nations conservèrent ce goût ridicule. Les Français crurent qu'il étoit honteux d'avoir de la bravoure et de faire de belles actions si on n'en attribuoit pas l'honneur à sa dame; et qu'on n'étoit point poli, à moins de la prendre pour la souveraine de son cœur, pour l'arbitre de tous ses pas, et de lui consacrer sa vie et ses volontés. Les femmes furent l'ame des tournois, des carrousels ; et le vainqueur devoit toujours recevoir le prix de leurs mains. Enfin, amant ou non, il fallut toujours être galant, sous peine de passer pour un *cavalier mal appris.*

Les anciens, s'ils avoient pu revenir sur la terre, auroient été bien surpris de voir la fleur de la noblesse française monter à l'assaut d'une ville avec autant de valeur que les Alexandre, et cela pour avoir le plaisir d'attacher aux portes de la ville les armes, les chiffres et la devise de leurs maîtresses; ils auroient traité de fous des hommes qui se faisoient tuer par vanité pure, et plutôt pour la gloire d'une femme qu'ils n'aimoient point, que pour la gloire de la patrie. Cette chimère avoit cependant un heureux effet, puisqu'elle faisoit des héros de presque tous les jeunes Français. Mais aussi quels ruisseaux de sang précieux n'a-t-elle pas fait couler dans les combats singuliers, dans ces duels fréquens où l'on alloit s'égorger mutuellement, pour avoir le plaisir de faire avouer aux autres que les beaux yeux de ce qu'on croyoit aimer n'avoient point de pareils au monde. On fit des romans de chevalerie, où l'on ne manqua point de consacrer ces belles prouesses et ce langage impertinent. On le fit passer aussi dans les romans de bergeries; et *Durfé,* dans son Astrée, fit parler Céladon

et tous ses héros et ses héroïnes sur le ton galant. Tous les grands hommes de l'antiquité, les Brutus, les Coclès, les Cyrus, loin de conserver dans les volumes entassés de mademoiselle *de Scudéry*, de *la Calprenède*, etc. leur gravité, leur caractère fier et guerrier, ne sont devenus, graces à ces auteurs, que des Sylvandres insipides. Non seulement on les peint amoureux, non seulement toutes leurs belles actions n'ont pour cause que l'amour, ce qui est déjà fort déshonorant pour eux; mais cet amour, considéré de près, n'est qu'une fade galanterie :

On peint *Caton galant, et Brutus dameret.* (Boil.)

Aujourd'hui on ne rompt plus de lances, on ne se coupe plus la gorge pour des dames que l'on ne connoît que de vue; on n'a plus cet idiome, ce style doucereux et emmiellé qui affadit le cœur; mais on est encore galant : je me trompe, on commence à ne plus l'être du tout. Les gens de qualité négligent les femmes honnêtes qui leur sont attachées par des nœuds légitimes, et n'entretiennent de commerce qu'avec des filles faciles. Et pourquoi? C'est qu'il faut être à la mode; c'est que madame ennuie avec son air de dignité, et que mademoiselle amuse par son air libre et voluptueux; c'est qu'on n'est pas obligé d'être galant avec une Laïs, et qu'on peut, sans impolitesse, la quitter lorsqu'on en est mécontent. La galanterie étoit gênante.

Elle est cependant encore d'usage en public, et sur-tout dans le bourgeois. Lorsque M. de Fontenelle composoit ses Idylles, elle étoit plus généralement répandue dans toute la nation. Aussi, en prenant le ton de son siècle, il sut, avec l'esprit qu'il avoit, faire dire à ses bergers de *très-jolies choses*. Leurs dialogues roulant tous sur l'amour (c'est-à-dire sur celui que l'auteur connoissoit), n'étoient que des scènes d'*opéra;* ils *filoient le parfait amour*, et dissertoient du matin au soir sur l'essence et les qualités

de cet amour si délicat. Enfin, les Pastorales de M. de Fontenelle sont des complimens bien tournés, des discours de ruelle, des senteuces fines avec un certain air naturel qui fait illusion d'abord. Mais, prenez-y bien garde, vous reconnoitrez que sa muse champêtre est fardée, sou langage précieux, ses tours recherchés, et que votre cœur reste froid, tandis que ses bluettes amusent votre esprit. M. de Fontenelle avoit de la légéreté dans le style, de la grace dans les expressions, de la finesse et sur-tout beaucoup de netteté dans les idées; mais il n'avoit pas cette chaleur qui fait l'ame de la poésie : il n'enchantoit point, quoiqu'il parût quelquefois avoir du sentiment; il plaisoit, il amusoit, au lieu de toucher et d'intéresser; il décrivoit, au lieu de peindre. En un mot, il prit le flambeau de l'Amour, si je puis me servir de cette expression, pour lire dans le cœur des amans; mais il n'en fut point échauffé. Ses Pastorales sont charmantes, si l'on s'en rapporte à quelques personnes; mais je n'y trouve ni force, ni coloris, ni feu, ni images poétiques, et je serois tenté de dire qu'il ne fut inspiré ni par l'Amour, ni par Apollon : heureusement pour lui ce n'étoit pas sur ses vers qu'il fondoit sa réputation. Ses autres ouvrages seront toujours lus avec fruit et avec plaisir par la postérité la plus reculée.

Je ne me suis étendu sur cet article que parce que le mauvais goût, s'il se trouve par hasard dans les écrits d'un homme célèbre, est toujours contagieux. Il ne faut pas qu'on prenne M. de Fonteuelle pour modèle dans le genre de l'Idylle, ni qu'on se laisse séduire par ses réflexions sur cette sorte de poëme; réflexions capables de gâter le goût des jeunes gens, et de leur donner un certain mépris pour les ouvrages précieux de l'antiquité. Ou assure qu'il n'a jamais aimé : si cela est, il n'est pas étonnant qu'il ait si mal peint l'amour. Pour le peindre,

C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux. (BOIL.)

Il devoit donc nécessairement blâmer Virgile, qui n'a pas eu le bonheur d'être galant, non plus qu'Ovide et tous les anciens.

Ce n'étoit pas, jadis, sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle,
Ou que du tendre Ovide, animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons. (BOIL.)

M. de Fontenelle devoit aussi croire que Théocrite et Virgile avoient une fausse idée de l'églogue, parce qu'ils n'introduisoient pas toujours, l'un et l'autre, des bergers amoureux, et que M. de Fontenelle ne connoît point d'églogue sans amour.

Voici, à ce qu'il me semble, les réflexions que Virgile pourroit avoir faites sur la nature de cette sorte de poésie. Il paroît s'être dit à lui-même que les bergers de son siècle étoient en effet trop grossiers; que l'idylle, pour être agréable, ne devoit offrir que des bergers tels, par exemple, que ceux de la Chaldée, qui, n'étant point de vils esclaves, mais ordinairement les enfans de ceux à qui appartenoient les troupeaux, n'avaient ni la rusticité des valets à gages, ni les belles manières et le style des courtisans. Les pasteurs, envisagés sous ce point de vue, avoient tout ce qu'il falloit pour plaire : simples sans grossièreté, polis sans raffinement, versés dans l'astronomie, dans la physique, dans l'histoire naturelle, sans avoir réduit ces sciences en système, et les cultivant pour leur besoin; inventeurs du chant et de la poésie; très-religieux, peu métaphysiciens, toujours aimables et pleins de franchise; ne connoissant d'autres biens que des moissons abondantes, de gras pâturages, des troupeaux sains et nombreux; ayant des tentes ou des cabanes uniquement pour se défendre des injures de l'air et de l'inclémence des saisons; contens de leur situation, vraiment heureux, et dès-lors vraiment philosophes, ces personnages devoient charmer et intéresser dans l'églogue.

Les bergers subalternes, lorsqu'il s'en trouve dans les Pastorales de Virgile, n'ont pas l'esprit moins cultivé, moins orné que les bergers en chef; ce qui me confirme dans l'idée qu'il a voulu renouveler dans ses ouvrages ces heureux temps où les hommes étoient à peu près tous égaux, et n'avoient pas plus d'éducation les uns que les autres. Tous faisoient le même ouvrage, tous avoient soin des bestiaux, et on ne méprisoit pas celui qui, n'ayant point de troupeaux en propre, gardoit ceux d'autrui. Il y avoit trop peu de différence dans leur genre de vie, pour qu'on en mît beaucoup entre leurs personnes; et l'on n'avoit pas l'idée de maitres et d'esclaves, si injurieuse, si déshorante pour l'humanité. Les bergers subalternes, en un mot, sont, chez Virgile, plutôt des hommes de confiance, que des *valets à gages*. Aussi sont-ils aussi instruits dans l'art de chanter et dans la poésie, que ceux à qui les troupeaux appartiennent. Or, il n'en étoit sûrement pas ainsi en Italie, où les gardiens en chef et ceux qui leur obéissoient, étoient tous des pâtres également ignorans. Les pasteurs de notre poëte ont une teinture de cosmogonie, de physique, et, encore une fois, ils sont excellens musiciens : il a donc voulu faire paroître sur la scène d'autres personnages que ceux qu'il avoit sous les yeux.

Telles sont à peu près les idées de M. l'abbé Desfontaines, que j'ai développées et rendues à ma manière, et que j'adopterois assez volontiers. Mais peut-être aussi Virgile a-t-il eu en vue les Arcadiens qui, depuis Théocrite, furent regardés comme les premiers pasteurs de l'univers. Leur pays montagneux étoit rempli de beaux pâturages, et convenoit à des bergers, plutôt qu'à des laboureurs. Il est certain que la *bergerie* fut en honneur chez eux, et reprit ses anciens droits et son premier lustre, qu'elle avoit perdus ailleurs (1). Que ce soit eux, que ce

(1) Ce dernier sentiment est très-probable. Virgile fait plu-

soit ceux de la Chaldée que Virgile ait voulu peindre, il est toujours vrai qu'il a pris les siens dans la nature, et que M. de Fontenelle a eu tort de lui reprocher tantôt qu'ils étoient *trop instruits*, tantôt qu'ils étoient *trop grossiers*.

Les soins qu'exigent les brebis n'ont rien de bas par eux-mêmes, quoique la fausse délicatesse de M. de Fontenelle en soit blessée. Le savoir des anciens bergers n'a rien qui doive nous surprendre, puisqu'ils furent en effet nos premiers maitres dans la connoissance des astres et de la nature; puisque des hommes oisifs doivent nécessairement s'occuper de ce qui frappe sans cesse leurs yeux, comme ces mêmes astres et leurs révolutions constantes, les fleurs, les plantes diverses que produit la terre, et dont il est naturel qu'ils cherchent à connoître les propriétés. L'ennui d'un côté, la beauté de la campagne de l'autre, ont dû inviter ces mêmes hommes à cultiver les deux arts les plus

---

sieurs fois, dans ses Eglogues, l'éloge des Arcadiens. S'il parle de deux bergers habiles dans l'art du chant, il dit :

> *Ambo florentes ætatibus, ARCADES AMBO;*
> *Et cantare pares, et respondere parati.* (Eglog. VII.)

Gallus, dans la x[e] églogue, s'adresse aux Arcadiens comme aux seuls bergers célèbres par leurs chansons :

> . . . . *Soli cantare periti*
> ARCADES.

C'est par eux qu'il souhalte que ses amours soient chantés; c'est au milieu d'eux qu'il auroit voulu vivre, etc. Ces traits, et plusieurs autres à peu près semblables, ne laissent aucun lieu de douter que Virgile n'ait choisi les Arcadiens pour les modèles de ses bergers, et qu'il n'ait pris chez eux cette idée de perfection qu'il a donnée à la pastorale. (*Note de l'Éditeur.*)

agréables, la musique et la poésie. L'esprit des bergers n'a dû cesser de s'y livrer et de s'appliquer aux sciences, que lorsqu'il s'est trouvé abruti par l'avilissement de leur profession. Alors occupé uniquement d'idées moins nobles, abattu sous le joug de la servitude, cet esprit n'a plus été le même. La misère, la pauvreté, le sordide intérêt, seul dieu de ces hommes mercenaires, lui ôtèrent son premier ressort, sa curiosité naturelle, source de tous les arts et de toutes les sciences. Rien ne l'affecta plus, il s'engourdit, il se rouilla, pour ainsi dire, et ne chercha plus à creuser les mystères de la Nature, à comparer, à discuter, à analyser. Tels sont aujourd'hui, tels étoient apparemment les pasteurs du temps de Virgile : et ce ne sont pas là de vrais *bergers*. Il n'a pas dû les choisir pour ses héros, il avoit trop de goût. Lorsqu'un peintre veut représenter un homme, il ne prend pas pour modèle un avorton, un homme difforme ou contrefait, quoique le nombre en soit plus grand que celui des beaux hommes.

Les bergers, tels que les suppose Virgile, doivent s'occuper de leurs moutons, s'y attacher même et les aimer, les supposer presque raisonnables, leur parler souvent et les apostropher, comme les héros d'Homère apostrophaient leurs chevaux. Tout cela est dans la nature, et cette aimable simplicité vaut bien mieux que les discours délicats et subtils des beaux esprits auxquels M. de Fontenelle donne le nom de pasteurs. Ceux que l'auteur ancien transporte, par une liberté poétique, de l'Arcadie ou de la Chaldée, dans les champs d'Andès et de Mantoue, prennent avec plaisir le soin des chevreaux, des agneaux, des genisses; leur chien même est regardé comme le compagnon de leurs travaux champêtres : tout ce qui les environne est intéressant pour eux. On voit, dans l'*Histoire des Voyages*, comment les Arabes et les Mores du Zara traitent leurs chevaux ; ils les font coucher près d'eux sous leurs tentes, les caressent, leur parlent, leur tiennent des discours suivis qui nous

paroîtroient ridicules (1). M. l'abbé Dubos s'autorise de ces exemples pour réfuter ceux de nos beaux-esprits qui se croient en droit de mépriser les auteurs anciens, parce

(1) M. l'abbé Dubos (*) cite à ce sujet une lettre de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand Ier auprès du grand-seigneur Soliman II, sur la manière dont on élève les chevaux en Bythinie, pays voisin de la Troade. « J'observai dans la Bithynie, dit cet ambassadeur, que tout le monde, et même les paysans, y traitent leurs poulains avec humanité, qu'ils les caressent comme on fait les enfans, lorsqu'ils veulent leur faire faire quelque chose, et qu'ils leur laissent la liberté d'aller et de venir par toute la maison : volontiers ils les feroient mettre à table avec eux. Les palfreniers gouvernent les chevaux avec la même douceur : c'est en les flattant, c'est presque en les haranguant, qu'ils les conduisent, et jamais ils ne les battent qu'à l'extrémité : aussi les chevaux se prennent d'amitié pour les hommes, et il est très-rare d'en trouver qui ruent ou qui soient vicieux en aucune manière. En nos contrées, ils sont nourris bien différemment ; nos palfreniers n'entrent jamais dans l'écurie sans tempêter contre eux, et ils ne croiroient pas les avoir bien pansés, s'ils ne leur avoient pas donné cent coups à propos de rien, traitement qui leur fait craindre et haïr les hommes. Les Turcs font encore apprendre aux chevaux à se mettre à genoux, afin qu'on puisse monter dessus plus aisément. Ils leur montrent à ramasser à terre, avec les dents, un bâton ou un sabre, pour le présenter au cavalier ; et ils mettent des anneaux d'argent au nez de ceux qui sont dressés à faire ce manége, comme une distinction qui sert de récompense à leur docilité. J'en ai vu d'instruits à demeurer dans la même place, sans que personne les tînt, après que le cavalier eut mis pied à terre, et d'autres faire seuls le manége, et obéir à tous les com-

(*) *Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture*, tome II, page 574 et suiv.

qu'on voit dans leurs écrits des héros parler à leurs chevaux. Ces hommes si délicats osent tourner en ridicule Achille et Hector, et s'imaginent qu'Homère n'avoit pas

---

mandemens que leur faisoit un écuyer qui se tenoit à une assez grande distance.... Les miens (dit encore le même écrivain), me donnent tous les soirs un passe-temps singulier : on les tire dans la cour, et celui que j'appelle par son nom me regarde fixement en hennissant. Nous avons fait connoissance par le moyen de quelques côtes de melon que je vais moi-même leur mettre dans la bouche. »

Je ne puis m'empêcher de placer encore ici une citation qu'on trouve dans le même ouvrage. C'est un morceau de la relation de M. le chevalier Darvieux, ce voyageur illustre et savant. Voici ses termes : « Un marchand de Marseille, qui résidoit à Rama (*), étoit ainsi en société pour une cavale avec un Arabe. Cette cavale, appelée *Touysse*, outre sa beauté, sa jeunesse et son prix de douze cents écus, avoit le mérite d'être de race noble. Notre marchand avoit sa généalogie, et tous les quartiers de père et de mère de sa filiation, à remonter jusqu'à cinq cents ans d'ancienneté, le tout prouvé par des actes publics. Abrahim, c'est le nom de l'Arabe, alloit souvent à Rama pour savoir des nouvelles de cette cavale, qu'il aimoit chèrement. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer de tendresse en l'embrassant et en la caressant. Il la baisoit, il lui essuyait les yeux avec son mouchoir, il la frottoit avec les manches de sa chemise, il lui donnoit mille bénédictions durant des heures entières qu'il raisonnoit avec elle. *Mes yeux*, lui disoit-il, *mon ame, mon cœur, faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue à tant de maîtres, et pour ne te point garder avec moi ! Je suis pauvre, ma gazelle, tu le sais bien. Ma mignonne, je t'ai élevée dans ma maison*

(*) Rama est un ancien bourg de la Palestine, célèbre dans l'Écriture sainte.

le moindre goût : ils ne voient pas que les mœurs ont malheureusement changé. Ils osent dire que ces grands hommes n'étoient que des palfreniers, sans considérer qu'après avoir eux-mêmes pansé leurs chevaux, ils montoient sur leur char pour aller se signaler par des exploits éclatans.

Les bergers supposés poëtes, comme ils ont dû l'être en effet, n'ont eu à chanter que leurs occupations, leurs plaisirs et le spectacle de la nature, parce que c'est là ce qui les affectoit uniquement. Ainsi tels sont les objets que doit envisager le poëte, soit qu'il parle lui-même dans l'idylle, soit qu'il fasse parler ses bergers daus l'églogue, soit enfin que, dans la même pièce, il parle lui-même comme narrateur, et les fasse agir et parler comme personnages. Tantôt il leur met dans la bouche le détail de leurs occupations champêtres; mais il faut que la description en soit agréable, naïve, intéressante, et jamais plate et ennuyeuse. Il ne faut

---

comme ma fille, je ne t'ai jamais grondée ni battue, je t'ai caressée de mon mieux. Dieu te conserve, ma bien-aimée! Tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te préserve du regard des envieux ! et mille autres semblables discours. Il l'embrassoit alors, et il sortoit à reculons, eu lui disant des adieux fort tendres. Cela me fait souvenir d'un Arabe de Tunis, où je fus envoyé pour l'exécution d'un traité de paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavale que nous avions achetée pour le haras du roi. Quand il eut mis l'argent dans le sac, il jeta les yeux sur sa cavale et se mit à pleurer. *Sera-t-il possible*, dit-il, *qu'après t'avoir élevée dans ma maison avec tant de soin, et qu'après avoir exigé de toi tant de services, je te livre en esclavage chez les Francs, pour ta récompense ? Non, je n'en ferai rien, ma mignonne.* Là-dessus il jeta l'argent sur la table, embrassa et baisa sa cavale, et la ramena chez lui. »

pas qu'ils embouchent la trompette; mais ils doivent bien aussi se garder de parler grossièrement.

Cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre et rampent tristement :
On diroit que Ronsard, sur ses *pipeaux rustiques*,
Vient fredonner encore ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

BOILEAU.

Tantôt il leur fait chanter les agrémens de la campagne, les fontaines, les bois, l'émail des prés, l'aurore naissante, un beau soir, la fraicheur des nuits d'été, etc., etc. : il peut mêler à leurs récits quelques traits d'histoire naturelle, la propriété de certaines plantes ; mais ces traits doivent être rarement insérés dans l'églogue, parce qu'ils sont secs ordinairement ; encore il ne faut pas qu'on se serve des termes de l'art, ce qui auroit l'air trop scientifique : l'agrément est ce qu'on doit chercher sur-tout dans la pastorale, et même dans toute poésie. Comme les bergers, avec quelques connoissances, ont aussi dans l'esprit beaucoup de préjugés et d'erreurs, et que souvent ces erreurs ne laissent pas d'être piquantes dans leur bouche, il faut aussi qu'ils s'en entretiennent de temps en temps. Ainsi la description des mystères magiques, si elle n'est pas trop chargée, peut nous faire le plus grand plaisir. Nos bergers ne passent-ils pas même aujourd'hui, parmi les gens de village, pour être un peu sorciers, quoiqu'ils ne sachent pas lire? Ce que la Fable a de plus brillant peut encore entrer dans ce petit poëme, pourvu que cela tienne un peu à la campagne. Souvent nous aimons à voir deux bergers se disputer le prix du chant et des vers. A tout cela il n'est pas mal à propos de joindre quelquefois l'amour, l'amour tendre, jaloux sans fureur,

agréable et content sans fadeur, jamais recherché, mais vrai, mais touchant. Point de galanterie, point de complimens doucereux et froids; j'aimerois, je crois, mieux encore la grossièreté. J'ai dit plus d'une fois, et je répète encore, que la passion de l'amour n'est cependant point l'ame de l'églogue, mais qu'elle y entre comme tout ce qui doit affecter des pasteurs.

M. de Fontenelle, qui l'a envisagée comme le premier mobile de ces sortes d'ouvrages, s'est appliqué sans cesse à la peindre, à exprimer ses effets; il a éloigné tout ce qui n'étoit point amour, et pris l'accessoire pour l'essentiel. Aussi laisse-t-il à part toutes les images que la vue des champs peut fournir à la poésie; il oublie que ses bergers doivent être des poëtes, et qu'il doit l'être lui-même. Que Virgile étoit différent! quelles comparaisons fleuries et naturelles dans ses églogues! quelles riches peintures, quelles images flatteuses, tirées toutes du spectacle de la nature! quelle variété dans son pinceau toujours moëlleux, toujours brillant! C'est qu'il étoit poëte, et qu'il ne faisoit ni le métaphysicien ni le galant. Lorsqu'il cessoit de peindre, il avoit sa ressource dans le sentiment. Aussi est-il sans cesse peintre charmant ou amant tendre et naïf; son style n'en est pas moins simple, quelque sujet qu'il traite dans ses pastorales, mérite qui ne peut être trop prisé; mais jamais ses pensées ni ses tours ne paroissent épigrammatiques : il étoit bien au-dessus de ce faux bel-esprit, de cette enluminure moderne.

M. de Fontenelle ose blâmer Virgile de n'avoir pas pris son goût; il lui demande pourquoi il annonce dans une églogue les prédictions de la Sibylle de Cumes et le renouvellement de l'univers. La réponse est facile. Les bergers de Virgile, comme on l'a remarqué, sont versés dans la cosmogonie et dans la mythologie; ils savent ce que c'est que le siècle d'or, ce qu'étoient les Argonautes. Ces bergers sont supposés en Italie, et n'ignorent point ce que la Sibylle vient de prédire par la bouche des prêtres. D'ailleurs, le

berger poëte, qui est censé parler dans cette pièce, ne s'applaudit de ce grand changement que parce que la terre n'aura plus besoin d'être cultivée pour porter des fruits et des moissons; parce que les campagnes seront arrosées de ruisseaux de lait; parce que l'on ne verra plus de serpens ni d'animaux contagieux. Tout ce qu'il prévoit, il l'envisage toujours par rapport à lui et à la condition des bergers qui va devenir meilleure. Il dit de grandes choses, mais il le dit simplement; il ne prend point pour cela la trompette; en un mot, il ne chante rien qui soit au-dessus de sa portée.

Silène (1), à qui des bergers ont demandé des chansons, cède à leurs instances, et leur raconte tout ce que la Fable a de plus merveilleux; ses récits sont très-variés, et il passe d'un objet à un autre, comme cela est naturel. M. de Fontenelle a donc tort de reprocher à ce grand auteur le peu de liaison qui règne dans les chansons de Silène. Le style d'ailleurs n'en est point trop élevé, quoique souvent le demi-dieu parle de matières très-élevées. Si elles paroissent trop sublimes pour des bergers (ce que je ne crois pas), il faut considérer que ce ne sont pas eux qui parlent, mais le nourricier de Bacchus, qui, au milieu des faunes et des sylvains, vient instruire des pasteurs. Cette pièce est peut-être la plus belle de toutes les pastorales de Virgile, soit qu'on l'examine du côté du style, soit qu'on fasse attention à la variété des objets qu'elle présente et à la diversité des images: elle enchante sur-tout par la poésie admirable dont elle est enrichie.

Nous ne pouvons mieux terminer ces *Réflexions* que par les vers de Boileau, où il parle de l'églogue avec tant de justesse et de goût. Après avoir averti les auteurs de n'être dans leur style ni trop élevés ni rampans, il ajoute:

Entre ces deux excès la route est difficile:
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.

(1) Eglog. VI dans les éditions ordinaires.

Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art, sans bassesse, un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce,
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul (1) la campagne et les bois.

Boil., *Art poét.*, ch. II.

---

(1) Allusion à l'églogue IV dans les éditions ordinaires. Cette églogue, où le poëte chante la naissance de *Drusus*, commence par ces mots : *Muses de Sicile, chantons sur des tons plus élevés.... Si les forêts sont l'objet de nos chansons, que les forêts soient dignes d'un consul.*

Sicelides Musæ, paulò majora canamus.
. . . .
Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.

LES

BUCOLIQUES.

ÉGLOGUES DE VIRGILE

SUIVANT L'ORDRE DE LEUR COMPOSITION.

I. TITYRE, ...	an de Rome 713.
II. MÉRIS, ...	
III. ALEXIS, ...	.... 714.
IV. DAPHNIS, ...	
V. SILÈNE, ...	
VI. MÉLIBÉE, ...	
VII. LE MYSTÈRE MAGIQUE,	.... 715.
VII. PALÉMON, ...	
IX. DRUSUS, ...	.... 716.
X. GALLUS, ...	

LE
GÉNIE DE VIRGILE.

LES BUCOLIQUES. (*)

ÉGLOGUE I.

TITYRE, MÉLIBÉE. (a)

SUJET.

Virgile eut le bonheur d'obtenir d'Octave la restitution de ses champs. Pour témoigner sa reconnoissance, il introduit dans cette églogue deux bergers, dont l'un représente les Mantouans chassés de leurs terres, l'autre un des habitans d'Andès à qui l'on a conservé ses possessions. Cette pièce fut composée l'an de Rome 713 : l'auteur touchoit à sa trentième année.

MÉLIBÉE. (1)

Couché sous ce hêtre touffu, Tityre, tu essaies des airs champêtres sur un chalumeau léger (b):

(*) Nous avons cru devoir placer au bas de chaque page les imitations en vers faites par Malfilâtre, et les suppléer dans le corps de chaque églogue par la version en prose des mêmes passages : on aura ainsi une traduction complète des *Bucoliques*.
(*Note de l'Éditeur.*)

nous, hélas! nous quittons les confins de notre patrie et ses douces campagnes, nous fuyons notre pays; et toi, Tityre, mollement étendu à l'ombre, tu apprends aux forêts à répéter le nom de la belle Amaryllis!

TITYRE.

(*) O Mélibée! un dieu nous a fait ce loisir (*c*): oui, ce sera toujours un dieu pour moi. Souvent les tendres agneaux de mes bergeries viendront, de leur sang, arroser son autel. C'est par lui que mes troupeaux peuvent, comme tu vois, errer en liberté, et que je puis moi-même jouer, selon mon gré, sur mon chalumeau champêtre.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux : mais que j'en suis étonné, tandis que, de toutes parts, le trouble est dans nos campagnes! Moi-même désolé, j'em-

---

(*) O Mélibée, un dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui, pour un de ses dieux mon cœur le veut choisir:
Pour prix de ses bienfaits, de fréquens sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses.
Par lui, mon troupeau libre erre sur ces coteaux,
Et ma voix peut encore éveiller les échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux; mais ce calme m'étonne
Tandis qu'au désespoir ici tout s'abandonne;

mène à regret mes chèvres, et sur-tout celle-ci, cher Tityre, qui ne me suit qu'à peine. Là, parmi ces coudriers épais, elle vient de mettre bas deux chevreaux, l'espoir de mon troupeau, qu'elle abandonne, hélas! sur un dur rocher. Souvent (je m'en souviens trop tard, aveugle que j'étois!) des chênes frappés du ciel m'ont prédit ce malheur; souvent la corneille, croassant du creux d'un arbre, m'en a donné le sinistre présage. Mais ce Dieu, quel est-il? dis-le-moi, cher Tityre.

TITYRE.

Cette ville, qu'on appelle Rome, insensé que j'étois! je l'ai cru, Mélibée, semblable à la nôtre, où souvent nous allons vendre nos agneaux (*d*). Ainsi que de jeunes chiens me paroissoient semblables à leurs pères et des chevreaux à leurs mères; ainsi, par les petites choses, je voulois juger des grandes (*e*). Mais cette Rome, entre les autres villes,

---

Tout fuit. Je vais moi-même, en de nouveaux climats,
Traîner mes chers moutons, compagnons de mes pas.
Cette foible brebis, qui me suit avec peine,
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine,
Jumeaux nés d'aujourd'hui, mais perdus sans retour,
Et privés de leur mère en recevant le jour.
J'aurais bien dû prévoir ces disgraces funestes.
Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes;
La corneille a souvent, du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçans effrayé le hameau.

élève autant sa tête que les hauts cyprès entre les humbles arbrisseaux. (*)

MÉLIBÉE.

Et quel motif si puissant te conduisit à Rome?

TITYRE.

La liberté. Quoique tardive, elle m'a vu pourtant, d'un œil de pitié, languir dans l'esclavage, lorsque je voyois déjà tomber sous le rasoir ma barbe blanchissante. Oui, elle a jeté sur moi des regards favorables; elle est venue enfin, après de longues années, depuis que Galatée m'a quitté, et que je me suis engagé sous les lois d'Amaryllis. Car, je te l'avouerai, tandis que j'étois à Galatée, je ne m'occupois ni de l'espérance de ma liberté, ni du soin de mes intérêts. En vain de nombreuses victimes sortoient de mon bercail; en vain je pressois pour une ville ingrate des fromages délicieux, jamais ma main n'en revenoit chargée d'argent. (2)

MÉLIBÉE.

Je m'étonnois, ô Amaryllis, de te voir invoquer tristement les dieux; je ne pouvois comprendre

---

(*) (Cette Rome)
Au-dessus des cités élève autant sa tête,
Que le hardi cyprès, déployant ses rameaux,
Porte son front superbe au-dessus des roseaux.

pour qui tu laissois si long-temps tes fruits pendans à leurs arbres. Tityre étoit absent. Ces pins, ô Tityre, ces fontaines même et ces vergers te redemandoient.

TITYRE.

Qu'eussé-je fait? je ne pouvois sortir autrement de l'esclavage ni trouver ailleurs des dieux aussi propices. (*) C'est là, Mélibée, que je l'ai vu ce jeune dieu, pour qui je fais fumer mes autels douze fois tous les ans. C'est lui qui, le premier, a entendu ma prière, et qui m'a fait cette réponse : (**) Allez, jeunes bergers, allez, comme auparavant, conduire vos troupeaux et cultiver vos terres. (*f*)

MÉLIBÉE. (3)

(***) O bienheureux vieillard! ainsi tes champs te demeurent, et ils te suffiront, quoique par-tout le sol en soit hérissé de pierres, et qu'un marais limoneux couvre tes prés de joncs stériles. Tu

---

(*) Là, j'ai vu ce héros, ce dieu, dont mon encens
Parfume les autels douze fois tous les ans.

(**) Veillez sur vos troupeaux, allez, jeunes bergers,
Et cultivez en paix vos champs et vos vergers.

(***) (O fortuné vieillard)
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux.
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent tes prés de joncs et de roseaux stériles;

n'auras à craindre, pour tes tendres brebis, ni l'essai funeste d'un pâturage nouveau, ni le voisinage contagieux d'un troupeau mal sain. O fortuné vieillard! tu pourras ici, sur ces bords accoutumés, parmi ces fontaines sacrées, respirer à loisir une sombre fraîcheur; ici, sous cette haie de saules, dont tes champs sont bornés, souvent les abeilles, qui en sucent la fleur, viendront, en bourdonnant, t'inviter au sommeil par un léger murmure (*g*). Là, sur cette roche élevée, la voix

---

Mais, exempt de nos maux, et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau mal sain le triste voisinage.
O fortuné vieillard! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux;
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
Et sous les arbres verds qui bordent ces fontaines.
Ici, tressés en haie, et plantés de tes mains,
Ces saules [1], de ton champ qui marquent les confins,
T'offriront du sommeil les douceurs passagères
Au murmure flatteur des abeilles légères,
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de feuille en feuille et ramasse le miel.
Les chants du bûcheron, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa tendre voix.

[1] Inversion forcée. (*Note de l'Éditeur.*)

du bûcheron fera retentir les airs ; et cependant tes ramiers si chéris roucouleront sans cesse ; sans cesse au haut de cet orme gémira la tendre tourterelle.

TITYRE.

Aussi les cerfs légers paîtront dans l'air, et la mer laissera les poissons à sec sur le rivage, ou, changeant mutuellement de climat, le Parthe ira boire l'eau de la Saône, et le Germain l'eau du Tigre, avant que l'image de ce dieu bienfaiteur s'efface de mon ame.

MÉLIBÉE.

Pour nous, dispersés dans notre exil, nous irons, les uns dans les déserts brûlans de l'Afrique, les autres dans la Scythie ou dans la Crète, sur les bords de l'impétueux Oaxe, ou parmi les Bretons, que la mer sépare du reste du monde. Eh quoi! jamais, après un long temps, ne reverrai-je plus ma chère patrie? (4) n'aurai-je plus la joie de revoir le toit couvert de chaume de ma pauvre cabane (*h*) ? au bout de mon petit champ qui faisoit mon royaume (*)? Un farouche soldat possèdera ces terres que j'ai si bien cultivées! un barbare va recueillir ces moissons! Voilà où la discorde a conduit nos malheureux citoyens!

(*) Ne reverrai-je plus mon toit couvert de chaume,
Ni ce champ que je quitte, et qui fut mon royaume.

voilà pour qui nous avons semé! Va maintenant, va, Mélibée, enter des poiriers, et planter avec soin tes jeunes vignes.

Allez, mes chèvres, allez, troupeau jadis heureux! Couché négligemment dans un antre verd, je ne vous verrai plus de loin suspendues aux pointes de ce rocher couvert de buissons (*i*); vous n'entendrez plus mes chansons, vous ne brouterez plus auprès de votre berger le cityse fleuri, ni les feuilles amères du saule.

TITYRE.

Tu peux cependant avec moi reposer ici cette nuit sur la verdure de ce lit de feuillages. Nous avons des fruits mûrs, des châtaignes amollies et du laitage en abondance. Déjà l'on voit fumer au loin les toits des hameaux, et les ombres s'alongent en tombant du haut des montagnes. (5)

NOTES ET REMARQUES

SUR LA PREMIÈRE ÉGLOGUE.

(a) Les interprètes et les commentateurs ne se sont point accordés dans l'explication qu'ils ont donnée jusqu'ici de cette églogue. Les uns ont cru que Virgile s'étoit désigné sous le nom de *Tityre;* mais on leur a objecté ces mots qui sont adressés à Tityre par Mélibée : *Fortunate senex*. Virgile, a-t-on dit, n'étoit point avancé en âge, lorsque ses terres lui furent rendues. Les autres ont prétendu que le Tityre de cette églogue étoit le père de Virgile, sans songer que le père de ce poëte étoit de condition libre; au lieu que Tityre assure qu'il a été esclave, témoins ces vers :

MELIB.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

TITYR.

Libertas, etc.

Et cet autre du même Tityre :

Quid facerem? neque servitio me exire licebat.

Les partisans de la première opinion soutiennent que Virgile a pu se représenter comme un vieillard, quoiqu'il fût jeune; de même qu'il s'étoit donné pour berger, quoiqu'il vécût à la ville, et pour Tityre, quoiqu'il fût Virgile. Mais, dans cette supposition, M. l'abbé Desfontaines trouve qu'il est ridicule de le rendre amoureux d'Amaryllis : un vieillard qui soupire pour une belle, et qui

vient d'en quitter une autre, lui paroît trop comique pour en faire le héros d'une pièce sérieuse.

A l'égard de l'esclavage, il est allégorique, suivant le même traducteur ; les fers que Tityre avoit portés étoient ceux de sa Galatée. Ce n'est donc point la servitude, dont parle Tityre, qui empêche de penser qu'il soit le père de Virgile, mais seulement l'amour dont on doit supposer ce vieillard épris pour une bergère.

C'est apparemment pour ôter ce qu'on peut trouver de plaisant dans cet amour, que le P. Catrou, et après lui d'autres traducteurs, se sont imaginés qu'il s'agissoit en cet endroit d'un amour allégorique. Par Galatée, disent-ils, on doit entendre Mantoue, et par Amaryllis, la ville de Rome. Rien de si froid que cet amour, pour ne rien dire de plus. D'ailleurs, ou c'est Virgile qui fait ici le personnage de Tityre, ou c'est son père. Si c'est Virgile, comment peut-il assurer présomptueusement que Mantoue et Rome sont amoureuses de lui, et se le disputent ? Ce grand poëte étoit trop modeste, et on ne le connoissoit pas encore assez pour qu'il puisse être soupçonné de s'être ainsi vanté lui-même. La chose devient tout à fait ridicule, si l'on veut qu'il soit question du père de l'auteur, c'est-à-dire d'un homme ignoré, et qui n'a été connu que par le mérite extraordinaire de son fils. Ajoutons qu'en admettant cette plate allégorie, on ne peut entendre ce vers de Mélibée :

Mirabar quid mœsta deos Amarylli vocares.

En parlant, en effet, du voyage que Tityre fit chez Amaryllis, c'est-à-dire à Rome, comment se peut-il qu'on dise qu'Amaryllis pleuroit son absence ? n'est-ce pas là un pur galimatias ? Aussi, pour l'éviter, a-t-on été obligé de substituer *Galatea* à *Amarylli*. C'est, dit-on,

la leçon de l'édition du Louvre. Je le veux : mais elle est démentie par les deux manuscrits les plus authentiques ; c'est-à-dire par le manuscrit de Florence et par celui de la Bibliothèque du Roi.

Pour éviter toutes ces difficultés, M. l'abbé Desfontaines veut que Virgile soit le Tityre de l'Églogue. Dès-lors, à l'en croire, tout s'explique naturellement. Virgile est jeune, et il peut être représenté comme amoureux d'Amaryllis. Il vient de quitter Galatée, dans l'esclavage de laquelle il avoit long-temps vécu. Quoique jeune, il étoit un vieil esclave de l'amour, il avoit blanchi dans ses liens :

Candidior postquàm tondenti barba cadebat.

Le *fortunate senex* ne doit pas embarrasser davantage. C'est Mélibée qui apostrophe et qui peut apostropher le vieux père de Virgile, quoiqu'il ne soit pas présent.

Il y a cependant quelque chose qui m'embarrasse dans cet arrangement. Suivez le fil du dialogue, vous verrez :

MELIB.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

TITYR.

Libertas.

Mélibée demande à Tityre quelle est la cause de son voyage à Rome? et Tityre répond : *La liberté.* Si ce berger n'avoit d'autres chaînes à porter que celles de Galatée, je demande en quoi son voyage à Rome pouvoit lui procurer la liberté. Quoi ! il ne pouvoit se débarrasser de Galatée qu'en allant à Rome? On ne comprend rien à cela ; on n'y trouve aucun sens raisonnable. Remarquez encore que, bien loin qu'il allât exprès dans cette capitale

leur maître, et qui leur servoit de rançon, quand ils vouloient se racheter. Il falloit du temps pour recueillir peu à peu ce fonds; de là il arrivoit qu'ils ne pouvoient souvent s'affranchir qu'à un certain âge. Cet usage a lieu encore aujourd'hui en Pologne. Or, Tityre, qui fut long-temps amoureux de sa Galatée, avoit la foiblesse de lui laiser tout l'argent qu'il retiroit de la vente de ses bestiaux et de ses laitages : il ne pouvoit donc amasser son *peculium*. Mantoue, où il portoit ses fromages et où il vendoit ses troupeaux, étoit pour lui une ville *ingrate*, puisqu'il n'en rapportoit jamais d'argent. On voit qu'il se courrouce contre cette ville, quoiqu'elle ne le mérite pas. Il l'appelle *ingrate*, parce qu'il n'est pas plus riche après y avoir vendu tout cela, qu'il ne l'étoit auparavant. Voilà le langage de la passion : *J'avois beau*, dit-il, *presser des fromages pour cette ville, c'étoit infructueusement.* C'est que Galatée lui prenoit aussitôt les deniers qu'il avoit reçus. Il se dépite contre Mantoue, au lieu de se déchaîner contre Galatée. Enfin pourtant il quitta Galatée pour Amaryllis, maîtresse moins avare, et il eut le bonheur, en conservant ses petits profits d'esclave, de se voir en état de racheter sa liberté. Les esclaves, en Pologne, ont souvent des biens-fonds, et ceux de Rome pouvoient en avoir. Il étoit naturel que Tityre, en sollicitant sa liberté, demandât aussi la restitution de ces mêmes biens. Tout lui avoit réussi, et il s'en félicite dans cette églogue.

Voilà, à mon gré, dans quel sens on doit entendre cette pièce : il est d'autant meilleur qu'il est plus naturel. Les Romains, en la lisant, voyoient bien que Virgile parloit de lui-même et de son bonheur; mais qu'il le donnoit seulement à entendre, en se déguisant sous les

traits d'un homme un peu âgé. Il n'étoit pas nécessaire que Tityre fût un jeune homme, parce que Virgile en étoit un, et que la ressemblance fût si exacte. Le sort de Virgile et de Tityre est le même, quant au fond ; mais qu'est-il besoin que les circonstances soient précisément les mêmes, et que l'âge ne soit pas différent ? L'auteur a cru sans doute qu'il intéressoit davantage ses lecteurs, en introduisant un homme d'un certain âge, que s'il mettoit sur la scène un jeune berger. Aussi prend-on plus de plaisir à entendre dire à Mélibée :

Fortunate senex ! ergò tua rura manebunt
Et tibi magna satis, etc.
Fortunate senex ! hìc inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

qu'à lire, par exemple : *O felix juvenis !*

La plus forte objection, et la seule peut-être qu'on puisse nous faire, est celle-ci : « Votre berger est un « vieillard, et il soupire, et il change de maîtresse ! » J'avoue qu'il n'est pas aisé d'y répondre sans réplique. Qu'il nous soit permis cependant de dire premièrement que notre interprétation n'étant point forcée, comme toutes les autres, elle paroît dès-lors être la meilleure, nonobstant cette difficulté, puisque les autres présentent plus de difficultés encore, sans être, à beaucoup près, aussi naturelles ; secondement, que, par le mot *senex*, on ne doit pas entendre un vieillard décrépit, *senior ;* mais que rien n'empêche qu'on n'en fasse un homme entre deux âges, tel que celui de *La Fontaine*. Celui-ci avoit deux maîtresses ; l'une lui arrachoit peu à peu ce qui lui restoit de cheveux noirs ; l'autre le dépouilloit insensiblement de ses cheveux blancs, si bien qu'à la fin il resta entièrement chauve.

Il est à croire que Tityre attendoit le temps de sa liberté pour se marier, et que, voyant que Galatée aimoit plus sa cassette que lui-même, il avoit enfin préféré Amaryllis. Cette idée n'a rien de révoltant : il n'est pas nécessaire d'être jeune pour aimer. La nature et l'expérience nous apprennent le contraire, et il n'est nullement ridicule de songer à l'hymen, quoiqu'on soit un peu sur le retour. Si c'est une folie, elle est aujourd'hui assez commune, et ce n'en étoit pas une pour un esclave, puisqu'il n'avoit pas droit de se marier avant d'être affranchi.

(*b*) « Comparez le chalumeau de Virgile avec sa trompette :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ.

« Rien n'est si doux. L'harmonie et le ton de l'Énéide ont une autre force :

Arma virumque cano, etc.
Vix è conspectu Siculæ telluris, in altum
Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant.

« Chacun peut sentir par la seule lecture cette différence. On la trouveroit encore plus sensible, si on comparoit Théocrite avec Homère. La langue grecque, plus riche que les autres, a pu se prêter avec plus de facilité à la nature des sujets, et prendre plus ou moins de force, selon le besoin des matières. J'en appelle à ceux qui ont lu les deux poëtes par comparaison. » (*Beaux arts réduits à un même principe*, par M. Le Batteux, p. 209.)

« Lisez les grands maîtres. Lisez Théocrite, il vous donnera le modèle de la naïveté ; Moschus et Bion, celui de la délicatesse ; Virgile vous dira quels ornemens on

peut ajouter à la simplicité. Lisez Segrais et madame Deshoulières, vous y trouverez une expression douce et continue des plus tendres sentimens. » (*Ibid.* page 227.)

(*c*) Je ne sais pourquoi les traducteurs n'avoient point songé à rendre littéralement ce vers :

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.

« O Mélibée ! un Dieu nous a fait ce loisir. » L'abbé Desfontaines croyoit-il traduire avec plus de grace en mettant : « O Mélibée ! c'est à un Dieu que je dois cette tranquillité. » Cette phrase est triviale, et celle de Virgile est poétique. L'abbé Desfontaines ignoroit peut-être que Racine, dans sa belle idylle sur la paix, avait imité aiusi presque mot pour mot le vers de Virgile :

Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Une simplicité si noble, une précision si heureuse, vaut bien mieux encore que cette froide paraphrase de M. Gresset :

Un dieu, cher Mélibée, *appui de ma foiblesse,*
Accorde ces loisirs *aux jours de ma vieillesse.*
(*Note de l'Éditeur.*)

(*d*) *Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos*
Noram : sic parvis componere magna solebam.

M. l'abbé Desfontaines traduit ainsi ces vers : *C'est comme si j'eusse comparé à leurs pères de petits chiens qui viennent de naître, ou des chevreaux à leurs mères.* Il sembleroit, suivant l'abbé Desfontaines, que Tityre ne trouveroit pas les petits chiens comparables à leurs pères, ni les chevreaux à leurs mères. Cependant Tityre,

bien loin de trouver cette comparaison ridicule, dit, au contraire, qu'elle est juste; qu'il n'a été trompé qu'en s'imaginant que Mantoue étoit autant semblable à Rome, qu'un chevreau l'est à sa mère. *Je savois*, dit-il, qu'il y a de la ressemblance et de l'analogie entre une chèvre et son petit, tous deux étant de même nature, et ne différant que par la grandeur. J'avois coutume, d'après cette connoissance, de comparer les grandes choses aux petites; mais j'avois tort de juger de tout sur cette règle. De ce qu'une chèvre est semblable à un chevreau, comme la nature me l'avoit appris, il ne s'ensuivoit pas qu'une ville fût pour cela semblable à une autre, que la superbe Rome et la petite ville de Mantoue eussent entre elles de l'analogie : elles diffèrent non seulement en grandeur, mais encore en nature, et n'ont rien de commun que le nom de villes. Parmi les animaux, au contraire, les mères et leurs petits ont tout commun entre eux, et le nom et l'espèce, et ne diffèrent uniquement que par la grandeur. Je me trompois donc : Rome élève autant sa tête au-dessus des autres villes, que le *cyprès* au-dessus des *viornes*. Le cyprès est différent de la *viorne* (arbrisseau) autant par l'espèce que par la hauteur. Rome, en un mot, est en quelque sorte la seule ville qui existe, si on la compare à celles qu'on appelle de ce nom ; et le rapport que j'avois trouvé, et qui est réellement entre les petits chiens et les grands, n'est point, comme je l'avois pensé, entre Rome et les autres villes.

Telle est l'explication de *Servius ;* et c'est, à mon sens, la véritable. Tityre ne dit point : *J'aurois eu tort de comparer les petits chiens à leurs pères.* Il dit : *De même que les petits chiens sont en effet comparables à leurs pères, de même je croyois que Mantoue étoit comparable à Rome.*

Il ne dit point : *je m'imaginois* (*opinabar*), mais *je savois* (*noram*). Au reste, ce raisonnement est bien d'un berger qui ne connoît que ses chiens, ses chèvres et ses moutons.

(e) . . . . *Quò sæpè* SOLEMUS.
. . . *Parvis componere magna* SOLEBAM.
Quantùm lenta SOLENT . . . . .

Dans six vers, voilà le même verbe répété trois fois en différentes phrases. Une pareille négligence dans une traduction seroit impardonnable ; l'harmonie des vers la fait excuser, et souvent même empêche de l'apercevoir : nouvel avantage que les vers ont sur la prose. On trouve de ces répétitions dans nos poëtes français les plus exacts. Boileau a mis dans son *Art Poétique :*

Le Tasse, dira-t-on, l'a *fait* avec succès.
Je ne veux point ici lui *faire* son procès.

et plus haut, dans le même chant IIIe,

Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une *foiblesse* et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses ;
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques *foiblesses*.

et dans le IVe chant,

Approuve l'escalier tourné d'autre façon. . . .
Le maçon vient, écoute, *approuve*, et se corrige.

et dans la satire IIIe :

S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance, *élevés* dans Paris. . . .

J'en aurois plusieurs autres du même auteur à citer, sur lesquelles le lecteur a passé vingt fois, sans y prendre

garde, entraîné par l'harmonie, l'élégance et la douceur du vers : aussi ne les ai-je pas rapportées pour en faire la critique. Heureux les poëtes à qui l'on n'a que ces vétilles à reprocher ! C'est peut-être ici l'occasion de faire sentir que Despréaux ne s'est pas borné à être seulement correct, comme on le dit aujourd'hui, puisqu'il auroit enlevé scrupuleusement ces petites taches; mais qu'il s'est attaché sur-tout à être élégant, harmonieux et grand poëte.

(*Note de l'Éditeur.*)

(*f*) *Pascite, ut antè, boves, pueri; submittite tauros.*

Il y a dans ce vers une grace particulière à la langue latine. Le poëte fait contraster *pascite boves* avec *submittite tauros ;* « faites paître vos bœufs, attelez vos taureaux. » Cette grace doit disparoître dans la traduction, parce que *vos bœufs* est lourd et contraire au style gracieux ; mais rien n'est plus doux ni plus coulant que *boves.*

(*Note de l'Éditeur.*)

(*g*) *Viendront, en bourdonnant, t'inviter au sommeil par un léger murmure.* C'est ainsi que j'ai tâché de faire passer en prose, autant qu'il est possible, l'harmonie imitative de ce vers enchanteur :

Sæpè levi somnum suadebit inire susurro.

C'est sur-tout le *susurro* mis à la fin, qui flatte si agréablement l'oreille. Pour y suppléer de mon mieux, j'ai rejeté de même à la fin le mot *murmure,* qui a quelque chose de la même harmonie. L'abbé Desfontaines n'a rien senti de tout cela, quand il a traduit : « Ici le doux bruit « des abeilles, qui viennent sucer la fleur de cette haie « de saules qui borne votre héritage, vous invitera sou-

« vent au sommeil. » Voilà pourquoi il faut savoir tout le secret des vers, pour traduire même en prose.

(*Note de l'Éditeur.*)

(*h*) *Au bout de mon petit champ qui faisoit mon royaume.* On n'avoit point encore songé, en traduisant ce passage, à rendre l'image latine, qui est pourtant très-simple et très-naturelle, et qui consiste dans ces mots : *post aliquot aristas.* Les uns ont traduit *après quelques moissons* (*), sans prendre garde qu'ils étoient contredits par *longo post tempore ;* d'autres ont mis seulement *ma chaumière et mon champ :* mais il faut conserver, le plus qu'il est possible, les tournures du poëte que l'on interprète, surtout quand elles font une image aussi intéressante. Ce berger se plaint de ce qu'il n'aura plus la joie qu'il avoit en apercevant *le toit de sa pauvre chaumière derrière quelques épis ;* c'est là le sens du *post aliquot aristas.* D'un bout de son petit champ, il voyoit à l'autre bout son *toit* seulement, *culmen :* car sa pauvre chaumière n'est point élevée, et *quelques épis de blé* suffisent pour la cacher presque toute, excepté *le toit chargé de chaume ;* mais, malgré cette médiocrité, il vivoit content, comme s'il eût eu un royaume. Rien de plus touchant, rien de plus vraiment philosophique que cet endroit. C'est ainsi que la philosophie doit se montrer, en sentiment, et non en déclamation. (*Note de l'Éditeur.*)

(*i*) Je me suis efforcé de faire passer dans le français le *pendere procul de rupe.* Virgile peint toujours; chez lui tout est image; mais notre langue, trop timide, sur-

(*) Malfilâtre étoit tombé dans cette erreur.

tout en prose, ne peut toujours rendre avec grace ces heureuses hardiesses de la langue latine. Le verbe *pendere* exprime bien cette espèce de manie que les chèvres ont de grimper sans cesse sur les rochers les plus escarpés, où elles semblent en quelque sorte *suspendues* et prêtes à tomber. La Fontaine dit, avec sa grace et son enjouement ordinaires :

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune; elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont *pendant* en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.

(Fable XII, liv. IV.)

IMITATIONS.

(1) M. Gresset a rendu en vers français les Églogues de Virgile; mais il nous avoue lui-même que son ouvrage est moins une traduction exacte, qu'une imitation hardie de ces pastorales. Voici comme il commence :

Tranquille, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un haut-bois champêtre;
Vous chantez : mais pour nous, infortunés bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie :
Seul, vous ne quittez point cette terre chérie;
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amaryllis vous charmez les forêts.

On ne peut mettre dans une traduction plus de précision ni plus d'élégance. Si M. Gresset étoit toujours aussi fidèle à son original, il nous suffiroit de renvoyer le lecteur aux œuvres de cet aimable poëte; mais comme il se donne beaucoup de liberté dans cette espèce de version, et qu'il substitue souvent ses pensées à celles de Virgile, je me contenterai de citer les endroits où il est le plus littéral. Je dois avertir que M. Gresset suppose que le *Tityre* est le père de Virgile. Il se trompe encore en faisant parler ses bergers comme s'ils étoient chassés de leurs héritages par des *vainqueurs*. Il n'y avoit point eu de combat entre les habitans du Mantouan et les vétérans, à qui ces terres étoient distribuées. S'il s'agissoit des bergers des environs de Crémone, la chose seroit bien différente. Cette ville avoit pris contre Octave le parti de

Brutus et de Cassius. Pour les Mantouans, on ne les dépouilloit en faveur des soldats d'Octave, que parce que les terres du pays de Crémone ne suffisoient pas. C'est ce que Virgile fait entendre ailleurs :

Mantua væ, miseræ nimiùm vicina Cremonæ.

Addition de l'Éditeur. On trouve dans le *Voyage à Saint-Léger*, en vers et en prose, par M. Aug. de la Bouisse, l'imitation suivante des premiers vers de cette églogue :

Heureux Tityre, à l'ombre de ces hêtres,
Vous essayez sur vos pipeaux champêtres
De doux accords pour votre Amaryllis;
Tandis que moi, loin de ma jeune épouse,
Errant au gré d'une étoile jalouse,
Je ne vois plus les champs ni la pelouse,
Ni les bosquets par sa grace embellis.

(2) Dans La Fontaine, la vache parle ainsi de l'homme, qu'elle traite d'ingrat :

Mon lait et mes enfans,
Le font à la maison revenir les mains pleines.

(Fable II, liv. x.)

(3) Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos misères,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères.
Vos troupeaux, respectés *du barbare vainqueur*,
Demeureront ici sous leur premier pasteur :
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages
Pour périr de langueur dans des terres sauvages.
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoreront la fleur des saules et du thym.

Nos champs abandonnés vont rester inutiles,
Les vôtres, par vos soins seront toujours fertiles.
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris :
Les amoureux soupirs des rossignols fidèles,
Les doux gémissemens des tendres tourterelles,
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

(GRESSET.)

Ces vers ne sont qu'une paraphrase de ceux de Virgile; et M. Gresset ne nous avoit pas promis autre chose. Je suis surpris cependant qu'il ne se soit pas rapproché un peu plus de son original. Les vers de M. Gresset sont brillans sans doute ; mais j'aimerois mieux que, dans cet endroit, le poëte français se fût contenté d'être simple et naturel, comme l'auteur latin, qui n'a songé qu'à nous intéresser par des images douces et naïves et par des vers coulans qui partent du cœur. M. de Fénélon en sentoit bien le prix, lui qui disoit : *Malheur à celui qui n'est pas touché de ces vers:*

Fortunate senex ! hìc, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Addition de l'Éditeur. Voici une des meilleures traductions que l'on ait faites jusqu'ici de ce morceau, qui offre le tableau le plus parfait des plaisirs simples de la vie champêtre. Elle est de M. Dorange :

Heureux vieillard ! ainsi tu conserves tes champs !
Et c'est assez pour toi : si dans tes pâturages
Règnent le noir gravier, le jonc des marécages,
D'un bercail trop voisin le mal contagieux
N'atteindra pas du moins tes troupeaux à tes yeux ;

Tes brebis n'iront pas, loin de tes bergeries,
Languir en essayant de nouvelles prairies.
Heureux vieillard ! pour fuir un soleil enflammé,
Assis au bord des eaux du fleuve accoutumé,
Tu jouiras en paix, sous le feuillage sombre,
Du murmure des flots, de la fraicheur de l'ombre;
Les abeilles d'Hybla, suçant les arbrisseaux,
Viendront en bourdonnant t'inviter au repos;
Du roc dont la hauteur sur tes vallons domine
Les airs du bûcheron rempliront la colline;
Et tes ramiers chéris, tes tendres tourtereaux,
Roucouleront encore à l'ombre des ormeaux.

(4) Rien de plus attendrissant que ces plaintes, rien de plus touchant que ces regrets. Mélibée étoit pauvre, et on le dépouille encore. Voici comme M. Gresset a imité ce morceau en très-beaux vers :

MÉLIBÉE.

Quoi ! je ne verrai plus ces campagnes si chères,
Ni ce rustique toit hérité de mes pères !
O Mantoue! oh du moins si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons !
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes;
D'avides étrangers, des soldats inhumains,
Ravageront ce champ cultivé de mes mains.
Était-ce donc, grands dieux ! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne ?
C'en est fait. Pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chers à mon cœur et si beaux à mes yeux.
O guerre ! ô triste effet des discordes civiles !
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des villes.
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux :

Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir sur la verdure.
Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons,
Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la première aurore.
Regagnons le hameau : berger, suivez mes pas,
Thestyle nous apprête un champêtre repas.
Le jour fuit, hâtons-nous : du sommet des collines
L'ombre descend déjà dans les plaines voisines;
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la Nuit s'élève sur les airs.

(5) *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.*

Cette image étoit assez belle pour que M. Gresset en fît usage dans sa traduction, sans avoir recours au *char de la Nuit.* Il est plus pompeux que l'idée de Virgile; mais est-il aussi naturel? C'est pourtant ce naturel qui fait la beauté de l'églogue, et sur-tout d'une églogue telle que celle-ci, qui ne contient que des plaintes. La Fontaine et Despréaux ont pensé autrement que M. Gresset. Le premier dit :

Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
(*Fable de Philémon et Baucis.*)

On lit dans l'autre :

Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendoient dans les rues.
(*Lutr.*, ch. II.)

Il est bon, sans doute, de rapprocher ainsi les anciens et les modernes, et de faire voir comment les mêmes

idées peuvent être différemment habillées, suivant la différence des langues et du goût des nations. Ces morceaux comparés forment le goût des jeunes gens, plus qu'une multitude de préceptes : c'est pour cela que nous aurons soin, dans le cours de cet ouvrage, de mettre sous les yeux de nos lecteurs tout ce qui nous paroîtra imité de Virgile.

Addition de l'Éditeur. Nous croyons donc entrer dans l'intention de l'auteur en rapportant ici la traduction de cette églogue par Léonard, poëte connu parmi nous par des productions pastorales pleines de goût et de sentiment :

MÉLIBÉE.

O Tityre! couché sous la voûte d'un hêtre,
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre :
Nous quittons cependant ces bords délicieux,
Ce pays fortuné qu'habitoient nos aïeux ;
Nous fuyons ; et toi seul, couvert d'ombre et tranquille,
Tu fais dire aux forêts le beau nom d'Amarylle.

TITYRE.

O Mélibée ! un dieu m'a donné ce repos ;
Oui, je crois voir un dieu dans ce mortel propice ;
Son autel rougira du sang de mes agneaux :
Il permet qu'à mon gré ma flûte retentisse,
Et laisse errer ici mes paisibles taureaux.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux : mais que ton sort m'étonne,
A l'aspect de nos champs que le trouble environne!
Vois ce troupeau plaintif s'éloigner sur mes pas :
Je le traîne avec peine ; et cette chèvre, hélas!
Parmi les coudriers, au milieu des montagnes,
A laissé deux chevreaux, l'espoir de ses compagnes.

Des chênes foudroyés m'annonçoient ce malheur :
Aveugle que j'étois ! de sinistres corneilles
Souvent, du creux d'un arbre, ont frappé mes oreilles.
Mais, Tityre, apprends-moi quel est ton bienfaiteur.

TITYRE.

O mon cher Mélibée ! admire ma folie :
J'ai cru qu'à mon héros cette Rome asservie
Ressembloit à la ville où je vends mes agneaux ;
Mais c'étoit comparer des objets inégaux,
Des chiens à leurs petits, des chevreaux à leur mère :
Rome sur les cités lève sa tête altière
Comme le haut cyprès sur d'humbles arbrisseaux.

MÉLIBÉE.

Quel sujet de la voir t'a fait naître l'envie ?

TITYRE.

La liberté, trop lente à seconder mes vœux :
Sur ma vieillesse oisive elle a jeté les yeux,
Quand j'ai quitté pour Rome une injuste patrie.
Sans espoir d'être libre, avant mon choix nouveau,
Sans soin de ma fortune, ami, je te l'avoue,
Je pressois un lait pur pour l'ingrate Mantoue,
Et d'offrandes en vain j'épuisois mon troupeau.

MÉLIBÉE.

Je vois pour quel objet la charmante Amarylle
Négligeoit de ses fruits l'abondance inutile,
Et d'une triste voix sollicitoit les dieux !
Les ruisseaux, les bosquets, les pins de son asile,
Redemandoient Tityre absent de ces beaux lieux.

TITYRE.

Que faire ? ô Mélibée ! où trouver loin de Rome
Le terme de mes maux, l'appui des immortels ?
C'est là que je l'ai vu, ce héros, ce grand homme,
Pour qui douze fois l'an j'encense nos autels.

A peine ai-je parlé : Cultivez vos prairies ;
Et reprenez, dit-il, le soin des bergeries.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! ainsi tu conserves tes biens !
Ce terrain te suffit, quoiqu'humide et sauvage :
Des troupeaux empestés ne nuiront pas aux tiens,
Tes brebis fouleront leur ancien pâturage.
Heureux vieillard ! ici, sur ce même rivage,
De tes ruisseaux sacrés respirant la fraîcheur,
Souvent tu jouiras d'un sommeil enchanteur
Au doux frémissement de l'abeille volage
Qui des saules voisins vient picorer la fleur;
Et tandis qu'au sommet de ces hautes montagnes
Le chant de l'émondeur frappera les échos,
Tes ramiers favoris et leurs tendres compagnes
Roucouleront encore à l'ombre des ormeaux.

TITYRE.

On verra les poissons abandonner les flots,
Le daim fendre des airs la campagne azurée,
Les Parthes, de la Saône aller boire les eaux,
Et les Germains, du Tigre habiter la contrée,
Avant de voir mon cœur oublier son héros.

MÉLIBÉE.

Et nous, infortunés ! le destin nous sépare !
L'un va chez les Bretons, au bout de l'univers ;
L'autre chez l'Africain, chez le Scythe barbare,
Dans la Crète, où l'Oaxe arrose des déserts.
Hélas ! verrai-je encor mon toit couvert de chaume
Et le champ qui formoit mon rustique royaume?
Ces moissons, ces beaux lieux cultivés de ma main,
Vont devenir le lot d'un soldat inhumain !
O citoyens ! voilà le malheur de vos guerres !
Voilà pour qui (bons dieux !) j'ensemençois mes terres !

Irai-je maintenant, autour de mes foyers,
Ou planter une vigne ou greffer des poiriers?
Adieu, troupeaux! adieu, chèvres jadis heureuses!
Je ne vous verrai plus, du fond des antres verds,
Pendre aux flancs éloignés de ces roches mousseuses:
Vous n'écouterez plus mes chansons amoureuses,
En broutant le cityse et les saules amers.

TITYRE.

Cependant, viens chez moi: j'ai des fruits, du laitage;
Tu passeras la nuit sur un lit de feuillage:
Je vois déjà fumer le toit de ces maisons,
Et l'ombre, qui s'accroît, tombe du haut des monts.

Nous avons cité de préférence cette traduction, parce qu'elle est moins connue que celles de nos poëtes modernes qui ont rendu en vers français toutes les *Bucoliques*: nous aurons plus d'une fois occasion de les comparer entre eux, et de faire ressortir leurs beautés et leurs défauts.

ÉGLOGUE II.

LYCIDAS, MÉRIS.

SUJET.

Le refus que fit Arius de rendre à Virgile ses terres, obligea ce poëte à retourner à Rome. Il y présenta cette églogue à Varus. En voici le sujet :

Pendant que Ménalque, c'est-à-dire Virgile, est à Rome, Méris, domestique un peu âgé, qu'il est supposé avoir laissé à Andès, va par son ordre à Mantoue, pour y porter des présens à Arius, qu'on avoit intérêt de ménager. Méris trouve Lycidas, berger de sa connoissance, qui est en chemin pour se rendre aussi à la même ville. Méris lui raconte que le centurion a voulu tuer Ménalque. Le poëte trouve moyen de mêler dans les discours de ses interlocuteurs les louanges de Jules-César, d'Octave et de Varus. Cette pièce fut composée la même année que la précédente. Elle est certainement la seconde dans l'ordre de la composition, quoiqu'elle soit la neuvième dans les éditions ordinaires.

LYCIDAS.

(1) Ou vas-tu, Méris? est-ce à la ville où conduit ce chemin?

MÉRIS.

O Lycidas! nous sommes parvenus (et nous vivons encore!) nous sommes parvenus à ce jour affreux, que nous n'avions jamais craint, où un usurpateur devoit nous dire : *Ces champs sont à moi, fuyez, anciens habitans.* Maintenant,

tristes, abattus, puisque le sort trouble et bouleverse tout, nous envoyons ces chevreaux à celui qui s'empare de nos biens : puisse ce présent lui devenir funeste!

LYCIDAS.

Cependant j'avois entendu dire que les vers de Ménalque, ton maître, lui avoient conservé tout ce terrain, depuis l'endroit où la colline commence à s'abaisser doucement par une pente insensible, jusqu'au fleuve, et à ce vieux hêtre dont la tête est à moitié abattue.

MÉNALQUE.

On te l'avoit dit, et ce bruit s'étoit répandu. Mais, Lycidas, nos vers, parmi les armes et le tumulte de Mars, ont la même force que les colombes d'Épire à l'approche de l'aigle. Et si je n'eusse entendu à ma gauche (a) une corneille m'avertir par ses croassemens de couper dans la racine toute querelle avec l'oppresseur, ni Méris ton ami, ni Ménalque même, ne vivroient plus.

LYCIDAS. (2)

Ciel! dans quel esprit peut-il tomber un si grand crime? O Ménalque! nous aurions perdu avec toi toute notre consolation. (*) Qui chanteroit les

(*) Sans toi, qui chanteroit les nymphes de nos plaines
Et les ombrages verds qui couvrent ces fontaines?
Ou qui revêtiroit, dans des vers enchanteurs,
Et les prés de gazons, et les gazons de fleurs?

nymphes? qui sauroit, dans ses chansons, semer la terre d'herbes fleuries, ou revêtir les fontaines d'ombrages verds? qui feroit des vers tels que ceux-ci, que je recueillis de ta bouche l'autre jour, à ton insu, lorsque tu partis pour aller voir notre chère Amaryllis? *Tityre, fais paître tes chèvres jusqu'à mon retour, je tarderai peu; mène-les ensuite au bord des eaux; mais, dans le chemin, crains la rencontre du bouc, il frappe de la corne.* (*b*)

MÉRIS.

Et ces autres vers non encore achevés, qu'il chantoit en l'honneur de Varus: *O Varus, que l'on nous conserve Mantoue, Mantoue, hélas! trop voisine de l'infortunée Crémone; et nos cygnes porteront dans leurs chants ton nom sublime jusqu'aux astres.* (*)

LYCIDAS.

Daigne, Méris, (ainsi puissent tes abeilles ne voler jamais sur les ifs de Corse! (*c*) ainsi puisse le cityse fleuri remplir les mamelles de tes genisses d'un lait abondant!) daigne m'apprendre encore quelques vers nouveaux, si tu en sais. Les Muses m'ont aussi inspiré quelquefois (3); j'ai aussi composé quelques chansons, et même nos pasteurs

(*) Des cygnes de ces bords les chants mélodieux
Porteront, ô Varus! votre nom jusqu'aux cieux.

m'ont mis au rang des poëtes, mais je n'ose les en croire; car je n'ai rien fait encore, à ce qu'il me semble, qui soit digne de Varus ou de Cinna; et, malheureux oison, je traîne une voix aigre parmi les cygnes harmonieux. (*)

MÉRIS.

Je cherche, en ta faveur, à me rappeler, si je puis, quelques vers assez beaux : *Reviens ici, reviens, ô Galatée* (4)*! quel plaisir trouves-tu sous les eaux? Ici, le printemps brille dans tout son éclat; ici, la terre a répandu toutes ses fleurs autour des ruisseaux; ici, le blanc peuplier couronne cet antre, et les vignes entrelacées en redoublent l'ombrage. Reviens ici, reviens; laisse les flots en courroux insulter les rivages.* (**)

(*) Foible oison des marais, mes cris se font entendre
Parmi les doux accens des oiseaux du Méandre.

(**) Revenez, revenez, aimable Galatée;
Quel charme sous les eaux vous retient si long-temps?
La nature renaît, et les fleurs du printemps
Ont parfumé les bords de cette onde argentée.
De ce haut peuplier les feuillages épais
Couronnent cette grotte aux nymphes consacrée;
Les pampres enlacés qui tapissent l'entrée
En redoublent encor et l'ombrage et le frais:
Revenez près de nous dans ces rians bocages,
Laissez les flots mugir et battre les rivages.

LYCIDAS.

Quels sont encore ces vers que je t'entendis chanter seul dans le calme d'une nuit sereine? j'ai retenu l'air, les paroles m'ont échappé.

MÉRIS.

Pourquoi, Daphnis, observes-tu le lever des anciennes étoiles? Voilà que l'astre de César, fils de Vénus, s'est avancé sur notre horizon, astre qui doit couronner nos moissons d'épis nombreux, et colorer les raisins sur nos coteaux. Daphnis, plante maintenant tes vergers; tes enfans sont sûrs d'en recueillir les fruits, (5)

L'âge emporte tout, l'esprit même. Je me souviens que dans ma jeunesse je passois à chanter les journées entières; aujourd'hui j'ai oublié toutes ces chansons. Ma voix même s'éteint : les loups ont vu sans doute Méris les premiers *(d)*. Mais tu pourras assez souvent entendre tous ces vers de la bouche de Menalque.

LYCIDAS.

Tes vains prétextes font languir mes plaisirs. Vois ce lac qui semble, en se calmant, t'inviter à chanter; les vents ont laissé tomber leur haleine, et cessent de murmurer. Nous n'avons plus que la moitié du chemin, car on commence à apercevoir le tombeau de Bianor (*e*), là où tu vois des laboureurs qui ramassent des branches et des feuillages : c'est là, Méris, qu'il faut chanter

et mettre à terre tes chevreaux. Nous arriverons encore assez tôt à la ville; ou si nous craignons que l'approche de la nuit n'amène de la pluie avant notre arrivée, nous pouvons toujours avancer en chantant, le chemin nous ennuiera moins. Pour avoir le plaisir de chanter en marchant, je te soulagerai de ce fardeau.

MÉRIS.

Berger, n'insiste pas davantage; songeons à ce qui presse le plus : nous chanterons plus à loisir quand Ménalque sera de retour.

NOTES ET REMARQUES

SUR LA SECONDE ÉGLOGUE.

(*a*) Les signes qui avoient lieu du côté gauche, étoient quelquefois regardés comme favorables. Dans la première églogue, ce même mot signifie le contraire.

(*Note de l'Éditeur.*)

(*b*) C'étoit le centurion Arius qui étoit désigné sous le nom de *bouc*, dans cette chanson satirique, composée par Ménalque, comme l'observe l'abbé Desfontaines. Voilà pourquoi Lycidas l'avoit lue tout bas et en cachette à Méris. (*Idem.*)

(*c*) *Cyrnæas taxos.* L'île de Corse étoit appelée Cyrné par les Grecs; les ifs sont communs dans cette île, et c'est une des causes qui y rendent le miel amer.

(*Id.*)

(*d*) Ceci a rapport à une idée populaire de ces temps-là, rapportée par Pline. Un loup, qui avoit vu un homme avant d'en être vu, lui faisoit, disoit-on, perdre la voix. C'est l'origine du proverbe *lupus in fabulâ*, que l'on disoit lorsque quelqu'un survenoit dans une compagnie sans être attendu, parce qu'alors chacun se taisoit. Telle est la remarque que fait là-dessus M. l'abbé Desfontaines, d'après les commentateurs. (*Id.*)

(*e*) Ocnus ou Bianor, fondateur de Mantoue, qu'il nomma ainsi du nom de la nymphe *Manto*, sa mère. C'étoit autrefois l'usage d'élever aux morts des tombeaux sur les grandes routes. (*Id.*)

IMITATIONS.

(1) M. Gresset, après plusieurs autres, suppose que Méris est le père, et non le domestique de Virgile, ce que je ne crois pas. Il suffit de lire avec attention cette églogue pour se convaincre que c'est un homme de confiance que le poëte avoit laissé à Andès, pendant que lui-même il étoit allé à Rome. Au reste, les vers de M. Gresset sont fort élégans.

LYCIDAS.

Quel sujet, cher Méris, vous conduit à la ville ?

MÉRIS.

Hélas ! bientôt ici nous n'aurons plus d'asile.
Ciel ! à tant de malheurs si j'étois réservé,
A des jours si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?
Fuis, m'a dit un cruel ; fuis, cherche une autre terre,
Ton champ devient le mien *par les lois de la guerre*.
Berger, tel est mon sort. Vous voyez ces chevreaux ;
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux :
Mais plaise aux dieux pasteurs, souverains des prairies,
Que ce présent forcé nuise à ses bergeries !

LYCIDAS.

Un berger m'avoit dit, qu'en faveur des beaux vers
Par *votre fils* Ménalque au dieu de Rome offerts,
On vous laissoit un champ depuis cette colline
Jusqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MÉRIS.

Il est vrai ; mais tout change, et nos vers sont perdus.
Les paisibles haut-bois ne sont plus entendus ;

Le son tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les muses des bois craintives et muettes;
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour,
Comme fuit la colombe à l'aspect de l'autour.
Pour moi, si, profitant des présages célestes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes,
J'aurois déjà subi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même sort.

LYCIDAS.

O Dieu! mais, cher Méris, cet étranger féroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce?
Ménalque, cher Pasteur, délices de nos champs,
Ah! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants?
Qui loueroit comme toi les nymphes bocagères,
Les amours des bergers, les attraits des bergères?
Quel autre chanteroit des vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le dieu recueillit les Muses fugitives?
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin.
Jusques à mon retour, Tityre, ayez-en soin.
Quand vous le conduirez au bord de la rivière,
Évitez du bélier la corne meurtrière.

MÉRIS.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus:
« *Je veux t'offrir des vers que Phébus même avoue*,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
O déplorable ville! ô champs abandonnés!
Ne vous verrai-je plus féconds et fortunés?
Vous seriez moins en proie aux fureurs de Bellone,
Si vous étiez, hélas! moins voisins de Crémone. »

M. Gresset, dans les beaux vers que je viens de citer, a-t-il bien rendu le sens du latin ?

1° *Ce champ devient le mien par les lois de la guerre.*

Ce vers donne à entendre que le pays d'Andès a été conquis par des ennemis. Ces ennemis prétendus sont les soldats de Jules-César, les vétérans, en un mot, qu'Octave vouloit récompenser, comme nous l'avons remarqué plus haut.

2° *Mais insensiblement mon troupeau reste au loin.*

M. Gresset a cru que Lycidas recommandoit à Tityre de prendre soin de ses chèvres, tandis que lui il iroit à Mantoue. Le poëte français s'est sans doute imaginé que Lycidas gardoit des chèvres sur le bord du chemin qui conduit à cette ville; qu'il avoit aperçu Méris qui passoit, et, qu'après l'avoir entretenu un moment, il s'étoit déterminé tout d'un coup à l'accompagner à Mantoue. Cette supposition est forcée et contre toute vraisemblance. Ces vers : *Tityre, dum redeo*, etc., sont une chanson satirique contre Arius, qui est désigné par ce *bouc* dont la corne est si redoutable.

3° *Je veux t'offrir des vers que Phébus même avoue.*

Cette pensée vaut-elle celle-ci : *An tuum nomen cantantes sublime ferent ad sidera cycni ?*

Des cygnes de ces bords les champs mélodieux
Porteront, ô Varus! votre nom jusqu'aux cieux.

Je demande si M. Gresset y a fait attention, lorsqu'il a préféré l'une à l'autre. Je crois que la meilleure maxime, dans une traduction, même en vers, est de n'abandonner son auteur, que lorsqu'il est impossible de le rendre heu-

reusement. Pourquoi donc, lorsqu'il est si facile de le traduire avec grace, lui prêter des expressions étrangères ?

Je ne suis pas surpris qu'un autre traducteur, qui a souvent défiguré Virgile, n'ait pas senti la beauté de ces vers. Je veux parler de M. Richer, homme assez connu dans la république des lettres. On a de lui des fables estimées et quelques autres ouvrages qui lui font honneur ; mais je ne sais par quelle bizarrerie cet auteur, qui avoit donné des preuves de talent, montre si peu de goût, lorsqu'il veut traduire les églogues du plus parfait des poëtes. Voici comme il rend le *cantantes*, etc.

Varus, nous porterons ton nom jusques aux cieux.

C'est ainsi que, faute de sentiment, on ne rend pas ce qu'il y a de plus précieux dans un poëte, et de plus digne de passer à la postérité ; c'est-à-dire, la poésie du style. Il n'est personne qui ne soit charmé de l'image que présente ce vers :

Argutos inter strepere anser olores.

J'ai traduit :

Foible oison des marais, mes cris se font entendre
Parmi les doux accens des oiseaux du Méandre.

M. Gresset n'a parlé que des cygnes, sans faire mention de l'oie, qui mêle sa voix rauque à leurs sons ravissans :

Timide admirateur des cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

A l'égard de M. Richer, il a conservé la pensée de Virgile dans toute son étendue ; mais il a trouvé le secret de la rendre ridicule :

Mais pour moi, comme une oie, aux cygnes me mêlant,
Par mes chants enroués j'ose troubler leurs chants.

Il disoit vrai. C'est ainsi que les Perrault et tous les ennemis des anciens savoient, en les traduisant burlesquement, les faire mépriser par ceux qui n'entendoient ni le grec ni le latin.

Si Lycidas dit dans Virgile :

Et me quoque dicunt
Vatem pastores ; sed non ego credulus illis :

M. Richer le fait ainsi parler :

Et chez tous nos bergers je passe pour poëte.
Je n'ai pas pour les croire assez de vanité.

Rousseau s'exprime bien autrement, lorsqu'il veut imiter les poëtes anciens :

Et même nos pasteurs, mais je suis peu crédule,
M'ont quelquefois à lui (*) préféré sans scrupule.

Ces vers sont tirés d'une églogue que ce fameux poëte fit à l'imitation de celle-ci de Virgile, et dans laquelle on croit lire l'auteur ancien d'un bout à l'autre. Je la placerai à la fin des Bucoliques, afin que le lecteur puisse voir à peu près comment Virgile auroit écrit des églogues en français. On y retrouvera beaucoup de traits empruntés du prince des poëtes latins, dont Rousseau s'étoit nourri, et dont il avoit rendu les beautés propres en quelque sorte à notre langue.

Le P. de la Rue, jésuite, a soupçonné que cette églogue de Virgile fut composée de morceaux rapportés, et qu'il l'écrivit à la hâte. Pour moi, je ne le crois pas. L'églogue de Rousseau, à laquelle celle-ci servit de modèle, n'est sûrement pas faite de différentes pièces cousues ensemble.

(*) Au berger Ménalque.

Rousseau sentoit tout l'art de Virgile, dans cette espèce de désordre, dans ce peu de suite et de liaison, que nos deux critiques ont pris pour un défaut. Le dialogue n'en est que plus naturel. Méris ne parle pas toujours de la perte des biens de son maître, ce qui auroit ennuyé à la longue, sur-tout après avoir vu une pièce entière sur ce sujet. Ainsi l'auteur met dans la bouche de ses interlocuteurs, tantôt une chanson d'amour, tantôt des vers à la louange de Jules-César, pour mieux flatter Octave, fils adoptif de ce grand homme. Il change adroitement de propos, comme il est si naturel d'en changer dans une conversation. Au reste, ce qu'il dit, quoique varié, est toujours également agréable, et ses vers sont de la plus grande douceur. Il règne du commencement à la fin un ton simple, plein d'élégance et d'aménité; jamais de faste ni de faux brillans, jamais d'affectation de montrer mal à propos de l'esprit. Le style des idylles modernes les rend semblables à ces jardins des rois, où l'on voit la nature étouffée sous les ornemens ambitieux de l'art. Le style de Virgile ressemble aux campagnes mêmes qu'il décrit; il est plein, abondant, riche, varié, mais jamais superbe et pompeux: toujours il flatte l'oreille, amuse l'esprit et intéresse le sentiment. Qu'on se souvienne de ces vers si connus de Boileau, où il semble qu'il veuille parler des pastorales de Virgile:

Telle qu'une bergère aux plus beaux jours de fête
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.

Art Poét., ch. II.

(2) Traduction de M. Didot :

Qu'entends-je ? et quel barbare eût tramé ces forfaits ?
Nous te perdions, Ménalque ! avec toi pour jamais
Les plaisirs auroient fui de nos tristes campagnes.
Quel autre chanteroit les nymphes des montagnes ?
Qui pourroit, comme toi, dans des vers enchanteurs,
Couvrir les eaux d'ombrage et la terre de fleurs ?

De M. de Langeac :

Quel monstre d'un tel crime auroit pu se noircir ?
Quoi ! témoin de nos maux, loin de les adoucir,
Le ciel nous eût ravi celui qui les soulage !
Qui donc eût célébré les nymphes du bocage,
Embelli nos ruisseaux et d'ombrage et de fleurs,
Et semé sur nos champs les plus riches couleurs ?

De M. Millevoye :

Noirs forfaits ! à quels bras étiez-vous reservés ?
Quoi ! nos consolateurs nous seroient enlevés ?
Eh ! qui donc eût chanté les nymphes du bocage,
Semé des fleurs, vêtu les fontaines d'ombrage ?

De M. Tissot :

D'un si grand crime, hélas ! peut-on être l'auteur ?
Plus de Ménalque, ô dieux ! plus de consolateur !
Qui donç auroit chanté les nymphes du bocage ?
Couvert le sol de fleurs, les fontaines d'ombrage ?

De M. Dorange :

Et sur qui peut tomber le soupçon d'un tel crime ?
O Ménalque ! le coup dont tu serais victime
Détruiroit le seul bien que nous laissent les dieux.
Quelle voix chanteroit les nymphes de ces lieux,

Épancheroit les fleurs dans la plaine riante,
Et couvriroit les flots d'une ombre verdoyante ?

M. Tissot l'emporte ici sur tous ses concurrens, et l'on retrouve dans sa version la simplicité touchante de Virgile. MM. Didot, Langeac et Dorange, ne nous offrent qu'une longue paraphrase en vers pompeux. M. Millevoye a voulu être concis, il est sec et roide.

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) M. Didot traduit ainsi :

Je suis aussi poëte ;
Et même des bergers la louange indiscrète
M'appelle quelquefois enfant des doctes sœurs ;
Mais je n'ose, Méris, en croire nos pasteurs ;
De Cinna, de Varus, mes vers ne sont pas dignes ;
Je suis comme l'oison chantant parmi les cygnes.

Le latin est assez fidellement rendu ; mais qu'est devenue l'harmonie de ce vers où se fait entendre un son rauque et sourd, et où l'on distingue le cri bruyant de l'oison parmi les chants harmonieux du cygne ? M. de Langeac, qui, dans ses notes, fait sentir la beauté de cette poésie de style, ne nous en offre aucune trace dans les vers suivans :

Et des cygnes du Pinde admirant les concerts,
J'ose à peine à leurs voix unir mes simples airs.

M. Tissot s'exprime ainsi :

Oiseau foible et sans voix, du cygne aimé des dieux,
Je craindrois de troubler les sons mélodieux ;

et il a reconnu lui-même l'insuffisance de sa traduction, car il nous avertit dans une note, qu'il n'a pu, malgré

tous ses efforts, vaincre les difficultés que ce passage lui présentoit.

M. Millevoye a cru les avoir surmontées dans ce vers martelé :

L'oie au cri dur, du cygne a-t-elle les doux sons?

M. Dorange est celui qui a fait le mieux sentir Virgile en cet endroit.

Les Muses m'ont aussi choisi pour interprète;
Les pasteurs m'ont nommé du beau nom de poëte;
Vain éloge! mes vers sont encore inconnus;
Et j'ose me mêler aux chantres de Varus
Comme l'oie importune, hôte des marécages,
Aux doux accords du cygne unit ses cris sauvages.

Le poëte latin a traduit ici presque littéralement Théocrite, qui dit dans son églogue VII[e] : « Ma voix, ainsi que la tienne, sert d'organe aux Muses, et nos bergers m'appellent le chantre le plus fameux; mais je n'ose les croire. Non, je ne puis surpasser ni Philétas, ni Sicélide, ni le chantre de Samos : ne comparons point le coassement de la grenouille au chant de la cigale. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) Traduction de M. Dorange :

Quel charme, ô Galatée! est-il pour vous dans l'onde?
Accourez; le printemps, rajeunissant le monde,
Peint l'horizon vermeil de ses riches couleurs,
Et sème autour des eaux la bordure des fleurs.
Là, le blanc peuplier déployant son ombrage,
Couvre mon humble asile : unis à son feuillage,
De la vigne aux cent bras serpentent les rameaux.
Venez, et sur ces bords laissez mourir les flots.

De M. Tissot :

Renonce, ô Galatée, à l'humide séjour.
Ici le printemps brille, et la terre en amour
Du vif éclat des fleurs peint la rive voisine;
Ici le peuplier sur ma grotte s'incline,
Et la vigne pour nous s'entrelace en berceaux.
Viens, viens, et plus tranquille au bord de ces ruisseaux,
Laisse la folle mer battre en vain le rivage.

On reconnoît encore ici une imitation de l'idylle XIe de Théocrite. Nous empruntons l'élégante traduction de M. Didot, qui a rendu, en général, d'une manière très-satisfaisante, en vers français, un grand nombre d'idylles du poëte grec.

Laisse les flots grondans sur les flots se briser;
Dans ma grotte, la nuit, tu peux mieux reposer:
Là, le myrte aux cyprès vient mêler sa verdure,
Le lierre y laisse errer sa noire chevelure,
La vigne sur ses bras voit mûrir le raisin;
Et l'Etna frémissant, de son sommet voisin,
Fait en tout temps pour moi rouler sur ce rivage
De ses neiges d'argent le céleste breuvage.
A l'asile enchanté que je t'offre en ce jour
Qui peut des flots bruyans préférer le séjour?

(*Note de l'Éditeur.*)

(5) Traduction de M. Tissot :

Daphnis, pourquoi tes yeux contemplent-ils encore
Des astres trop connus, tandis que vers l'aurore
L'astre du grand César s'avance radieux;
Astre cher à Vénus, et l'ornement des cieux,
Qui doit aux champs féconds inspirer l'alégresse,
Et du riant Bacchus colorer la richesse.

Va greffer tes poiriers, Daphnis; cet astre heureux
Promet des fruits encore à tes derniers neveux.

Nous ne citerons pas les autres imitations de ce morceau, qui, en général, ne sont pas très-bonnes.

Mes arrières-neveux me devront cet ombrage,

a dit le bon La Fontaine, auquel ce vers semble avoir été inspiré par le souvenir de ces touchantes expressions de Virgile : *Carpent tua poma nepotes.*

(*Note de l'Éditeur.*)

ÉGLOGUE III.

ALEXIS.

SUJET.

Cette églogue mérite proprement le nom d'idylle. Le berger Corydon y soupire pour Alexis, jeune esclave qui est au service d'un autre maître. On croit que c'étoit celui de Pollion ou de Mécène, mais on ne sait là-dessus rien de certain. L'auteur de la *Vie de Virgile* nous apprend qu'il eut deux esclaves, Cébès et Alexandre; que c'est ce dernier qu'il appelle Alexis dans cette églogue, et que Pollion lui en fit présent. Le même auteur ajoute que ceux qui ne sont pas les ennemis de Virgile rendent justice à ses mœurs, et regardent l'amitié qu'il eut pour ces enfans comme celle de Socrate pour Alcibiade et de Platon pour ses disciples. Enfin, il nous assure que Cébès devint poëte sous ce grand maître, et Alexandre grammairien.

Ceux qui ont traduit cette églogue en vers, l'ont trouvée trop passionnée, et c'est ce qui les a engagés à en changer le titre. Ainsi M. Gresset l'intitule *Iris*, et M. Richer *Climène*. (*)

Le berger Corydon brûloit pour le bel Alexis, les délices de son maître; mais il aimoit sans espérance : seulement chaque jour il venoit à l'ombre

(*) La plupart des traducteurs qui les ont suivis ont changé également le nom d'*Alexis* en celui de *Lycoris*, de *Daphné*, etc. Voyez *Langeac*, *Millevoye*, etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

épaisse des hêtres; là, seul avec sa douleur, il fatiguoit en vain les bois et les montagnes de ces plaintes égarées :

O cruel Alexis! tu te ris de mes soupirs et de mes chansons; ma douleur n'excite point ta pitié: ton indifférence enfin me fera mourir. Maintenant les troupeaux même cherchent l'ombre et le frais: (*) maintenant les verds serpens se tiennent cachés sous les buissons : Thestylis broie ensemble l'ail et le serpolet odorant, pour les moissonneurs accablés de la chaleur dévorante; et moi, tandis que je m'égare à chercher tes traces, sous un soleil ardent, je n'entends retentir, avec moi, que les cris enroués des cigales. Ah! qu'il eût mieux valu souffrir la triste haine d'Amaryllis et ses superbes

(*) Contre les feux du jour ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asile;
Thestyle aux laboureurs épuisés de travail
Prépare de sa main le serpolet et l'ail;
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,
Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns répond seule à mes chants.
Ah! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière *Sylvie !*
Que n'ai-je aimé *Daphnis !* son teint moins délicat
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat;
Mais, hélas! prise moins cette blancheur si vaine;
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troène. (1)

dédains! Que n'ai-je aimé Ménalque! Quoique son teint noir n'ait point l'éclat du tien, ô bel enfant! ne t'enorgueillis pas trop de ta blancheur : on laisse tomber le blanc troène, on cueille le noir hyacinthe. (*a*)

Tu me dédaignes, Alexis, et tu ne t'informes pas qui je suis, combien je suis riche en troupeaux et en laitage. J'ai mille brebis qui paissent sur les montagnes de Sicile; le lait nouveau ne tarit point pour moi, ni l'été, ni l'hiver. Je chante les airs que chantoit Amphion (*b*) sur le mont Aracynthe, lorsqu'il vouloit rassembler ses troupeaux. Enfin je ne suis pas si difforme : je me suis considéré l'autre jour dans l'onde, lorsque les vents laissoient la mer tranquille (*c*). Si cette image n'est pas trompeuse, je ne craindrai point de disputer à Daphnis le prix de la beauté, ni de te prendre pour juge. (2)

Ah! daigne seulement habiter avec moi ces campagnes que tu méprises, et nos humbles cabanes; viens percer les cerfs de nos bois, et ranger sous ta houlette les chèvres et les brebis. Tu imiteras avec moi le dieu Pan, en chantant dans les forêts. (3) Pan, le premier, nous donna l'exemple d'unir avec la cire plusieurs chalumeaux. Pan est le protecteur des troupeaux et des bergers.

Ne rougis point de presser d'un chalumeau tes lèvres délicates. Que ne faisoit point Amyntas pour apprendre ce que je veux t'enseigner! J'ai

une flûte à sept tuyaux de longueur inégale, dont Damète me fit présent autrefois. Il me dit en mourant : Tu en es le second possesseur. Ainsi parla Damète; Amyntas en fut follement jaloux. J'ai encore deux jeunes chevreaux tachetés de blanc, que j'ai trouvés dans le fond d'une vallée périlleuse; chaque jour ils épuisent le lait d'une brebis : je les garde pour toi. Depuis long-temps, Thestylis me prie de m'en détacher pour elle; et je m'en détacherai, puisque nos présens sont vils à tes yeux.

Viens, ô bel enfant! déjà les nymphes te présentent des corbeilles pleines de lis; déjà une blanche naïade cueille pour toi la pâle violette, les superbes pavots, le narcisse et la fleur parfumée de l'anet; elle entre-mêle au romarin d'autres herbes odorantes, et relève la couleur de l'hyacinthe par celle du souci. Et moi, je cueillerai pour Alexis des pommes que blanchit un tendre duvet, et des châtaignes que mon Amaryllis aimoit; j'y joindrai des prunes jaunes comme la cire, et dès-lors ce fruit n'aura pas moins de prix que les autres. Et vous, ô lauriers verds, tendres myrthes! je veux aussi vous cueillir et vous entrelacer, vous qui, joints l'un à l'autre, répandez ensemble de si douces odeurs. (4)

Corydon! tu n'es qu'un pâtre grossier, les présens ne peuvent rien sur Alexis; et quand il seroit possible de le disputer par des présens, Iolas ne te cèderoit pas. Ah, malheureux! quel nom m'est

échappé ! Insensé ! j'ai déchaîné le vent du midi sur les fleurs, j'ai lancé les sangliers dans le pur cristal des fontaines !

Qui cependant dédaignes-tu ? quelle est ton erreur ! Les dieux mêmes ont habité les forêts (5). Pâris, fils des rois d'Ilion, a vécu dans les bois. Que Pallas se plaise dans les villes qu'elle a bâties ; pour nous, choisissons les bois, préférons les bois à toute autre demeure.

La lionne cruelle cherche le loup, le loup la chèvre (*d*), la chèvre le cityse fleuri ; Corydon te cherche, ô Alexis ! chacun est entraîné par son penchant. (6)

Voyez : déjà les bœufs rapportent la charrue suspendue à leur cou : déjà le soleil, en s'éloignant, alonge et rassemble les ombres ; et cependant l'amour me consume encore. Hélas ! quel frein peut-on mettre à l'amour ? Ah, Corydon ! Corydon ! quelle fureur te possède ? Ta vigne à demi-taillée languit sur cet ormeau touffu : que ne songes-tu du moins à tresser quelque utile ouvrage d'osier ou de jonc flexible ? (7) Tu trouveras un autre Alexis, si celui-ci te méprise.

NOTES ET REMARQUES

SUR LA III[e] ÉGLOGUE.

(*a*) Le troène est l'elcanna des apothicaires; ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier, et on les emploie dans la médecine, ainsi que ses fleurs, qui sont blanches. Virgile parle ici des fleurs, qui de son temps n'étoient d'aucun usage. L'hyacinthe (ou l'iris, ou le glayeul) servoit autrefois à la teinture : ainsi, quoique noir ou violet, on avoit soin de le cueillir.

(*b*) Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thèbes. Lycus la répudia pour Dircé; Dircé la fit enfermer dans une prison; Jupiter la délivra, et elle mit au monde, sur le mont Cithéron, Amphion et Zétus. Amphion fut d'abord berger, es ses chants charmoient les forêts. Dans la suite, il tua Dircé, et bâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre, qu'il avoit reçue de Mercure. Le mont *Aracynthe* est voisin de Thèbes, et s'avance sur le bord de la mer.

(*c*) La mer est éloignée de Mantoue. Virgile se sert du mot *mare*, pour désigner le lac que le fleuve Mincio forme autour de cette ville.

(*d*) Il n'y a pas, en apparence, une grande analogie entre un loup qui cherche une chèvre pour la dévorer, et un berger qui en cherche un autre par goût, par amitié, par inclination. Mais le poëte a voulu peindre,

en général, l'instinct aveugle qui entraîne les êtres les uns vers les autres, soit par l'intérêt du besoin, soit par l'attrait du plaisir. On trouve une gradation semblable, quoique sous un autre point de vue, dans les vers suivans de M. de Voltaire :

Le vautour, acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglans se repaît avec joie.
Tout semble bien pour lui; mais bientôt, à son tour,
Un aigle au bec tranchant déchire le vautour.
L'homme, d'un plomb mortel atteint cette aigle altière,
Et l'homme aux champs de Mars, couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés pour tous les tourmens, l'un par l'autre ils périssent.

IMITATIONS.

(1) Ces deux derniers vers de Malfilâtre se retrouvent à peu près en entier dans M. Millevoye :

> Mais que cette blancheur ne te rende point vaine :
> On cueille l'hyacinthe, on laisse le troène.

M. Didot a rendu ainsi ce passage :

> Mais, bel enfant, ce teint, ces lis, cette fraîcheur,
> Doivent-ils tant flatter ton ame enorgueillie ?
> Le blanc troène tombe, et l'iris est cueillie.

(*Note de l'Éditeur.*)

(2) Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image ;
Si la mer nous peint bien dans le cristal des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots ;
Souvent j'ai consulté ce cristal immobile,
Mon air ne cède en rien aux graces de Myrtile.

Ces vers de M. Gresset sont extrêmement délicats, et ne défigurent point Virgile. Quel tort ne lui fait point M. Richer, en faisant parler ainsi Corydon !

> Qui t'éloigne de moi ? *je ne suis pas si laid.*
> *L'autre jour, dans la mer je voyois mon portrait,*
> Quand des vents endormis les haleines tranquilles
> Laissoient comme un cristal les ondes immobiles :
> Si je m'y vis tracé d'un fidèle pinceau,
> *Le jeune Lycidas doit te sembler moins beau.*
> Viens donc dans ma cabane, *habite nos villages.*

Il faut convenir que ces deux vers, *quand des vents*

endormis, etc., sont charmans : mais comment l'auteur n'a-t-il pas senti combien ils étoient déparés par ceux qui les accompagnent ? On peut appliquer à M. Richer ce que dit Boileau dans son *Art Poétique :*

Au contraire cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.

Addition de l'Éditeur. M. Millevoye a conservé assez bien, dans ces vers, le tour heureux de l'original :

Suis-je donc si difforme ? hier, sur ces rivages,
J'ai contemplé mes traits dans les flots aplanis :
Si j'en crois ce miroir, je ne crains point Daphnis.

Ovide a tiré un grand parti de cette églogue dans son XIIIe livre *des Métamorphoses*. Le discours que tient ici Corydon à Alexis ressemble beaucoup à celui que Polyphème adresse à Galathée. On en peut juger par les vers suivans, où l'on retrouve même une partie des expressions de Virgile :

Hoc pecus omne meum est: multæ quoque vallibus errant,
Multas sylva tegit, multæ stabulantur in antris,
Nec (si fortè roges) possim dicere quot sint :
Pauperis est numerare pecus, etc.
Lac mihi semper adest niveum : pars indè bibenda
Servatur, partem liquefacta coagula durant.
. . . .
Certè ego me novi, liquidæque in imagine vidi
Nuper aquæ, placuitque mihi mea forma videnti.

« Tous ces troupeaux m'appartiennent ; j'en ai dans les vallons, dans les bois, dans des étables ; et si tu m'en demandois le nombre, je ne pourrois te le dire : c'est le

pauvre qui compte ses troupeaux...... J'ai toujours du lait en abondance; j'en garde une partie pour boire, l'autre s'épaissit en fromages...... Je me connois, je connois ma beauté; je me suis considéré depuis peu dans le miroir des eaux, et j'ai admiré ma figure. »

Corydon offre des chevreaux à Alexis; Polyphème offre à sa Galatée de petits ours qu'il a trouvés sur une montagne. Mais le même cyclope, plus galant, promet à sa maîtresse non seulement des daims et des lièvres, mais encore une couple de pigeons, qui cependant ne vaut pas celle des oursins. On verra, dans l'églogue IXe de Virgile, Damète qui destine aussi des pigeons à Galatée. On aime, dit à ce sujet Malfilâtre dans ses notes sur Ovide, on aime à voir les bergers vanter leurs trésors champêtres; cela est dans la nature : on n'est point non plus choqué de les entendre vanter leur beauté à leur maîtresse, et dire sans façon que leur figure vaut bien celle de leurs rivaux; ils sont vains sans fatuité, et leur simplicité plaît. Mais on ne peut s'empêcher de rire, quand le Gargantua de Sicile fait sérieusement l'éloge de ses attraits, comme feroit un jeune et aimable Thyrsis.

Au reste, cette églogue est imitée en plusieurs endroits de Théocrite, et principalement de l'idylle du cyclope. Pour faciliter la comparaison, nous citerons ici quelques fragmens de la traduction fidelle qu'en a faite Henri Étienne en vers latins; nous y joindrons la traduction française de M. Firmin Didot :

Verum mille, licet talis, pecudes ego pasco,
Et præstanti implent mulctræ mea pocula lacte.
Caseus haud æstate, autumni haud tempore defit,
Haudque hyeme in summâ : calathi sunt semper onusti.
Non æquare potest alius mea sibila cyclops: (Idyl. XI.)

Mais j'ai mille brebis; mais un lait argenté
Pour moi coule au printemps, en automne, en été;
Et même quand l'hiver attriste ce rivage,
Sur des clayons nombreux je presse un doux laitage.
O nymphe! tu le sais, nul cyclope en ces bois
Ne m'égale dans l'art d'animer le haut-bois. (F. Didot.)

Nam mala forma mihi non est, velut esse loquuntur:
Æquora enim nuper, quum essent tranquilla, tuebar.

(Idyl. VI.)

Je ne suis pas non plus dépourvu de beauté,
J'ai consulté des eaux le cristal immobile. (F. D.)

Sima capella suum citysum, lupus ipse capellam
Insequitur semper, sic et grus semper aratrum;
Te contrà totus meus est furor. (Idyl. X.)

L'agneau cherche les fleurs; le loup, l'agneau timide;
La grue, à pas pressés suit le sillon humide;
Moi, je te suis, Chloris, et j'en perds la raison. (F. D.)

O cyclops, cyclops, quò mens tibi rapta volavit?
Si rediens calathos texas, agnisque ministres
Desectas frondes . . . . . . (Idyl. XI.)

O cyclope, cyclope, où donc est ta raison?
Ne ferois-tu pas mieux d'aller dans ta maison
A tes jeunes agneaux porter le verd feuillage,
D'unir entre eux les joncs pour presser le laitage? (F. D.)

(3) Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux.
Pan règne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le dieu des bergers et de leurs bergeries.

M. Gresset rend ainsi très-heureusement les vers de Virgile. Pour M. Richer, il traduit tout bonnement :

C'est Pan qui le premier nous apprit la musique.

(4) Vers de M. Richer :

Si la prune te plaît, j'en ai que l'on admire,
Grosses, pleines de jus, et jaunes comme cire.
. . . .
De myrte et de laurier j'apprête une couronne :
Il naît de leur mélange *une odeur assez bonne.*

Addition de l'Éditeur. Les vers de Richer, cités par Malfilâtre, n'ont pas besoin de commentaire. C'est ainsi qu'en défigurant son original, on le rend tout à fait méconnoissable. MM. Didot, Tissot et Langeac, ont rendu assez heureusement ce morceau. Nous citerons la traduction plus récente de M. Dorange, dans laquelle on retrouve le coloris et la fraîcheur des vers de Virgile :

Accours, aimable enfant; vois ces nymphes vermeilles
Qui de moissons de lis ont rempli leurs corbeilles.
Vois la blanche Naïs porter aux mêmes lieux
L'humble fleur des vallons, le pavot orgueilleux ;
Sa main, pour nuancer l'émail fleuri des herbes,
Joint l'anet odorant aux narcisses superbes,
Et le jaune souci, mêlé parmi ces fleurs,
De l'hyacinte obscur relève les couleurs.
Moi-même j'aiderai leur tâche industrieuse ;
La pêche au fin duvet, la châtaigne épineuse,
La prune, et tous ces fruits qu'aimoit Amaryllis,
D'être offerts par l'Amour seront enorgueillis.
Au myrte dont Vénus compose sa parure
Le laurier d'Apollon mêlera sa verdure ;

Ma main va les unir, et leurs feuillages verds
D'une plus douce odeur vont parfumer les airs.

Citons encore l'imitation qu'en a faite M. Dreux, auteur d'un *Essai sur l'Amour*, et de quelques poésies diverses :

Viens, viens, ô Lycoris, les nymphes de nos champs,
En vêtemens légers, et les cheveux flottans,
Répandront sur tes pas leurs corbeilles de roses;
Leur main, aux fleurs du lis, nouvellement écloses,
Déjà mêle pour toi le narcisse odorant,
La pâle violette et le pavot brillant,
Et de leurs frais bouquets entourés de verdure
Nuance, au gré des yeux, la riante peinture.
Moi, conduit par l'Amour, au doux émail des fleurs
De mon humble verger j'offrirai les primeurs;
Je t'abattrai les fruits du châtaignier fertile,
Présent cher autrefois à la belle Amarylle;
Je cueillerai la prune aux contours colorés,
Et des pinceaux de Flore en passant effleurés;
L'or des coings brillera dans mes mains amoureuses;
Et vous, myrtes, lauriers, de vos branches heureuses,
Pour plaire à Lycoris, confondant la verdeur,
Vous viendrez l'embaumer de la plus douce odeur.

(5) Souvent des dieux bergers ont chanté sous les hêtres ;
Les déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux.

On voit par ce dernier vers de M. Gresset, qu'il a voulu enchérir sur Virgile. Je me souviens d'avoir lu dans une autre traduction de cette même églogue, faite, je crois, par Segrais :

La reine de Cythère
Du berger Adonis se faisoit la bergère.

Cela s'appelle être auteur original, et non pas traducteur.

Virgile n'a pas besoin d'ailleurs qu'on lui prête de jolies pensées.

Rousseau, dans cette églogue déjà citée, dit plus simplement : *Les dieux même ont aimé les forêts.*

(6) Tout suit de son penchant l'impérieux attrait;
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret.
Le loup cherche sa proie autour des bergeries;
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi, charmante Iris, par un charme plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.

Ces vers de M. Gresset sont moins une traduction qu'une élégante paraphrase. On lit dans la même églogue de Rousseau :

Le timide bélier se plaît dans les campagnes,
Le chevreuil dans les bois, l'ourse sur les montagnes :
Pour moi (de notre instinct nous suivons tous les lois),
Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.

Addition de l'Éditeur. M. Didot a rendu le latin avec assez de précision :

Le lion sur le loup s'élance furieux;
Le loup cherche l'agneau, l'agneau la marjolaine :
Moi, je te suis; chacun cède au goût qui l'entraîne.

M. Dorange est moins littéral ; mais ses expressions sont plus poétiques et ses vers plus harmonieux :

Les bois sont nos palais : dans un chemin sanglant
La lionne cruelle y suit le loup tremblant;
Le loup suit la brebis, la brebis elle-même
Au cityse à son tour ravit la fleur qu'elle aime.
Alexis! Corydon cherche en toi ses plaisirs;
Ainsi tout suit la loi des aveugles desirs.

(7) Ces derniers vers sont platement traduits par M. Richer :

Insensé Corydon ! *quel charme te travaille ?*
Ta vigne, qui périt, *a besoin qu'on la taille.*
A d'utiles travaux donne plutôt tes soins,
Fais des paniers d'osier servant à tes besoins.

M. Gresset dit avec grace :

Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites.

Les vers de M. Gresset me rappellent ceux-ci de la *Henriade*, ch. IX :

Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète et pousse des soupirs ;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs ;
Il demeure enchanté *dans ces belles retraites,*
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.

Il seroit bien à souhaiter que M. de Voltaire nous eût donné la traduction en vers des œuvres de Virgile. Lui seul, ou M. Racine, étoient dignes de l'entreprendre.

Addition de l'Éditeur. La plupart des traducteurs modernes, quoique plus élégans que Richer, et moins libres que Gresset, sont encore bien loin de Virgile.

Corydon ! Corydon ! abjure un vain délire,
Au pied de cet ormeau ta jeune vigne expire ;
Tresse l'osier flexible en paniers arrondis :
Un autre de ton cœur sentira mieux le prix.

Ces vers de M. de Langeac sont bien tournés ; mais les

expressions pittoresques, *semiputata vitis, frondosâ ulmo*, ont tout à fait disparu, ainsi que cette réflexion *quorum indiget usus*, qui donne à la résolution du berger un air d'importance et de vérité. La traduction suivante de M. Dorange réunit à la fois l'élégance et la fidélité :

Corydon ! Corydon ! quelle ardeur te dévore ?
Vois cette vigne inculte et taillée à demi,
Qu'assiége de l'ormeau le feuillage ennemi.
Viens, forme ces tissus que le besoin conseille ;
Que l'osier sous tes doigts s'entrelace en corbeille.
Fuis un berger ingrat ; bientôt, si tu le veux,
Un nouvel Alexis va répondre à tes vœux.

ÉGLOGUE IV.

DAPHNIS.

SUJET.

Deux bergers déplorent dans cette églogue la mort du berger Daphnis. Qui est ce Daphnis? Ceux qui veulent que Virgile ait chanté la naissance du prétendu fils de Pollion, ne manquent pas de dire qu'il pleure ici sa mort. Quelques-uns conjecturent qu'à l'imitation de Théocrite, Virgile célèbre la mort de Daphnis, berger de Sicile, habile musicien, et fils de Mercure. Ce fut lui qui inventa chez les Siciliens la poésie bucolique. Ayant manqué de fidélité à une nymphe dont il étoit aimé, il en fut puni par la perte de la vue. Est-il probable que Virgile ait fait des vers sur un trépas arrivé si long-temps avant lui? Cette pièce ressembleroit un peu au compliment que fit un empereur romain aux députés de Troye, sur la mort d'Hector, leur compatriote, ou aux regrets d'une dame française fort aimable, sur la mort de feu Anacréon. Le savant et pieux Vivès veut que Virgile ait, comme un prophète, chanté, mais sans le savoir, la mort et la résurrection du Christ. D'autres soupçonnent, mais sans fondement, qu'il s'agit ici de Quintilius de Crémone, ami intime de Virgile et d'Horace; mais il ne mourut que quinze ans ou environ après la publication de cette pièce. Enfin, selon plusieurs, Virgile fait ici l'éloge funèbre de Flaccus Maro, son frère. Ils s'appuient sur ces deux vers anciens, mais anonymes :

Tristia fata tui dum fles in Daphnide Flacci,
Docte Maro fratrem dis immortalibus æquas.

« En déplorant la mort de ton cher Flaccus sous le nom

de Daphnis, tu mets, illustre Virgile, ton frère au rang des dieux. »

Le modeste Virgile auroit-il donné à son frère des louanges aussi exagérées ? Il se pourroit bien, quoique cette conjecture paroisse frivole à M. l'abbé Desfontaines, qu'il fût question de la mort cruelle (*crudeli funere*) et de l'apothéose de Jules-César. Le poëte en fait un dieu champêtre, et le prie de protéger les hameaux. Ne dit-il pas la même chose dans ces vers que nous avons déjà vus (égl. II) :

Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum,
Astrum quo segetes gauderent frugibus, et quo
Duceret apricis in collibus uva colorem.

C'est un moyen adroit de faire sa cour à l'empereur. Quoi qu'il en soit, celui qui fait le sujet de cette églogue ne peut être un homme ordinaire et sans considération. On peut rapporter cette pièce à l'an de Rome 714.

Les deux bergers chantent Daphnis tour à tour. L'un déplore sa mort, l'autre chante son apothéose. Ils se font ensuite des complimens et des présens.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Pourquoi, cher Mopsus, puisque le hasard nous rassemble, et que tu sais enfler les chalumeaux légers, et moi chanter des vers, pourquoi ne nous arrêtons-nous pas, pour former un concert, sous ces ormeaux mêlés de coudriers?

MOPSUS.

Tu es le plus âgé, Ménalque, il est juste que je t'obéisse, soit que nous nous arrêtions sous ces ombres balancées par les zéphyrs (1), soit plutôt

que nous entrions dans cette grotte : vois comme elle est ornée d'une vigne sauvage qui répand quelques grappes à l'entour.

MÉNALQUE.

(2) Le seul Amyntas, sur nos montagnes, ose te disputer le prix du chant.

MOPSUS.

Que m'importe? il le disputeroit à Apollon même.

MÉNALQUE.

Commence à chanter, Mopsus, si tu sais, ou les amours de Philis, ou les louanges d'Alcon, ou la querelle de Codrus. Commence : Tityre gardera nos chevreaux paissant dans ces herbages.

MOPSUS.

J'aime mieux essayer de chanter des vers que je gravai dernièrement sur la verte écorce d'un hêtre ; j'écrivois et je chantois alternativement. Dis ensuite à Amyntas de me défier au combat!

MÉNALQUE.

Autant que le saule pliant cède au pâle olivier, et l'humble lavande à la pourpre du rosier, autant, suivant mon goût, Amyntas cède à Mopsus.

MOPSUS.

C'en est assez, jeune berger : nous sommes arrivés dans la grotte.

(*) « Les nymphes pleuroient Daphnis et sa mort lamentable (3). Vous, coudriers et ruisseaux, fûtes témoins de la douleur des nymphes, quand une mère embrassant le corps déplorable de son fils, accusoit de barbarie et les astres et les dieux. Dans ces jours de deuil, ô Daphnis! aucun berger ne mena ses troupeaux aux fraîches fontaines: aucun de ces animaux ne put effleurer l'eau des fleuves, ni toucher à l'herbe des prairies. Cher Daphnis, les monts sauvages, les forêts nous redisent que les lions même de l'Afrique gémirent de ta perte. (4)

(*) Les nymphes de Daphnis pleuroient la mort cruelle.
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux,
De son trépas récent vint accuser les dieux.
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe;
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur, sembloient la partager.
Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut le premier, sur les coteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les thyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne;
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeaux;
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne,
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux.

« Daphnis sut le premier atteler à un char les tigres d'Arménie ; Daphnis sut consacrer des danses à Bacchus , et entrelacer les thyrses de feuilles de pampre.

« Comme la vigne est l'ornement des arbres (5), et les raisins de la vigne ; comme les taureaux sont l'honneur des troupeaux ; comme les moissons font la beauté des campagnes fertiles ; ainsi, Daphnis, tu fus l'honneur et l'ornement des tiens.

« Après que les Destins t'eurent enlevé, Palès et Apollon lui-même abandonnèrent nos campagnes. L'ivraie funeste et les plantes stériles dominent dans ces mêmes sillons à qui nous avons confié les grains superbes. A la place de la douce violette et du beau narcisse s'élèvent le chardon et les ronces hérissées de pointes aiguës.

« Bergers, semez la terre de fleurs, couvrez les fontaines d'ombres et de verdure; Daphnis exige de vous ce devoir : élevez un tombeau, et gravez-y ces vers :

« *C'est moi qui suis Daphnis, si connu dans ces bois, et d'ici jusqu'aux astres. Pasteur d'un beau troupeau, je fus plus beau moi-même.* »

MÉNALQUE.

(6) Tes vers m'ont fait, ô divin poëte! un plaisir pareil à celui que fait à l'homme fatigué un doux sommeil sur le gazon, ou à celui d'éteindre, durant l'été, une brûlante soif, dans les eaux

fraîches d'une source jaillisante. Tu es égal à ton maître, non seulement pour le chalumeau, mais pour l'art du chant. Heureux disciple! après lui tu seras le premier. Je vais aussi hasarder de te chanter mes foibles vers, et d'élever jusqu'aux astres ton cher Daphnis : oui, j'élèverai Daphnis jusqu'aux astres; Daphnis nous a aussi aimés. (*a*)

MOPSUS.

Est-il pour moi quelque plaisir plus grand? Ce jeune (*b*) berger fut bien digne d'être chanté, et les vers que tu as composés pour lui, Stimicon me les a vantés dès long-temps.

MÉNALQUE.

(7) « Le brillant Daphnis, élevé dans l'olympe, admire l'éclat de son nouveau séjour; sous ses pieds il voit les astres et les nues. Ainsi tout est plein de la plus vive alégresse, les forêts et toutes les campagnes, et le dieu Pan, et les bergers, et les jeunes dryades. Le loup ne cherche plus à surprendre les troupeaux, les toiles perfides n'attendent plus les cerfs; le bienfaisant Daphnis aime la paix. Les montagnes incultes envoient jusqu'au ciel des cris de joie, les rochers même chantent Daphnis; les bois répètent : *C'est un dieu, Ménalque; Daphnis est un dieu!*

« Sois nous favorable, ô dieu berger! Oui, protège les tiens. Voici quatre autels, deux pour toi,

deux à l'honneur d'Apollon. Chaque année je t'offrirai deux vases où tu verras écumer le lait nouveau, et deux remplis du jus de l'olive. Et surtout, égayant nos repas des dons de Bacchus, je ferai couler à grands flots dans les coupes le vin de Chio, nouveau nectar, devant le foyer, si c'est en hiver, à l'ombre, si c'est en été. Je ferai chanter Damète et le crétois Egon ; Alphésibée imitera la danse des satyres. Nous te rendrons à jamais ces honneurs, et lorsque nous présenterons nos hommages aux nymphes, et lorsque nous nous promènerons solemnellement autour de nos moissons. Tant que le sanglier se plaira sur la cime des montagnes, et le poisson dans les eaux ; tant que l'abeille se nourrira de thym, et la cigale de rosée, tes fêtes, ton nom, tes louanges, vivront dans nos hameaux. Tous les ans les laboureurs t'adresseront des vœux comme à Bacchus et à Cérès, et tu les obligeras de les accomplir. »

MOPSUS.

Quels dons, quels présens, peuvent reconnoître le plaisir que m'ont fait tes vers ! Non, rien n'est si flatteur pour mon oreille; ni le souffle naissant du vent du midi, ni le rivage battu des flots, ni le ruisseau qui roule et murmure dans un vallon semé de cailloux.

MÉNALQUE.

Je te préviendrai par le don de cette flûte légère;

c'est elle qui a chanté : *Le berger Corydon brûloit pour le bel Alexis.* C'est elle aussi qui a répété : *A qui est ce troupeau? est-ce à Mélibée?*

MOPSUS.

Accepte à ton tour cette houlette que me demanda souvent Antigène, et qu'il ne put obtenir. Alors cependant il étoit digne d'être aimé. Elle est précieuse, et par l'égalité de ses nœuds, et par l'airain brillant dont elle est ornée.

NOTES ET REMARQUES

SUR LA IVe ÉGLOGUE.

(a) AMAVIT *nos quoque Daphnis.*

Un berger quelconque pouvoit bien dire : *Daphnis nous a aussi aimés.* Mais si ce berger est Virgile lui-même, il ne peut le dire avec vérité, en supposant que Jules-César est le Daphnis de cette églogue, puisque Jules-César n'avoit pu connoître Virgile. Or, il est sûr que c'est Virgile lui-même qui parle sous le nom de Ménalque, comme on le voit par ces mots que prononce Ménalque à la fin de cette pastorale : « C'est sur cette flûte que j'ai chanté : *Le berger Corydon brûloit pour le bel Alexis.* »

C'est ainsi que raisonnent ceux qui nient que Jules-César soit le sujet de cette églogue. Le P. de la Rue leur répond : Ce n'est pas de Virgile, en particulier, qu'il est dit *amavit nos quoque Daphnis*, mais des habitans de Mantoue; du moins on peut l'interpréter ainsi. Rien n'empêche qu'on ne dise que César aima les Mantouans, peuples de la Gaule cisalpine, puisqu'il avoit demandé avec tant d'ardeur le gouvernement de cette province. Mais quand même Virgile parleroit ici de lui-même, on ne pourroit l'accuser de mensonge; il étoit de Mantoue, et en cette qualité, il pouvoit se vanter d'avoir été compris dans la bienveillance de César pour ses concitoyens.

(*b*) Nouvelle objection contre l'opinion que nous avons embrassée. César avoit cinquante-six ans lorsqu'il fut

assassiné : il ne peut donc être appelé *puer*, comme il l'est dans cet endroit :

Et puer ipse fuit cantari dignus.

Voici la solution du P. de la Rue. C'est à dessein que Virgile se sert du mot *puer*. César étoit alors au rang des dieux célestes, qui étoient censés jouir d'une jeunesse perpétuelle : c'est pour cette seule raison qu'*Hébé*, c'est-à-dire la *Jeunesse*, leur verse le nectar. Tout au contraire, la *Vieillesse* est une des divinités infernales, comme le dit Virgile, au VIe livre de l'*Énéide*, v. 275 :

Primisque in faucibus orci . . .
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus

« A l'entrée des enfers... habitent les pâles maladies et la triste vieillesse. »

Ainsi Ovide (liv. IV des *Métam.*, fab. 1) loue Bacchus en ces termes :

Tibi enim inconsumpta juventas,
Tu puer æternus, tu formosissimus alto
Conspiceris cœlo.

Je pourrois ajouter aux exemples que cite le P. de la Rue, pour faire voir que les dieux du ciel avoient une jeunesse éternelle, ces autres vers des *Métamorphoses*, où le même Ovide compare Hercule reçu dans l'olympe, à un serpent qui dépouille en même temps sa vieillesse et sa peau.

Utque novus serpens, positâ cum pelle senectâ,
Luxuriare solet, squamâque nitere recenti;
Sic, ubi mortales tyrinthius exuit artus,
Parte suî meliore viget, etc.

C'est sans doute pour signifier ce rajeunissement que l'on donne à Hercule Hébé pour épouse.

Mais, sans avoir recours à ce raisonnement subtil et ingénieux du P. de la Rue, nous pouvons dire, je crois, qu'il est possible que Virgile ait jugé à propos de faire de son Daphnis un jeune berger, quoique César eût passé l'âge de la jeunesse. Il a cru probablement que l'on prendroit plus d'intérêt à la mort d'un pasteur, enlevé dans son printemps, qu'à celle d'un homme qui approche de la vieillesse. Cette petite liberté n'empêche pas l'allégorie de subsister, quant au fond. C'est ainsi, comme nous l'avons dit avec quelque fondement, dans nos remarques sur la première églogue, c'est ainsi qu'on reconnoissoit sans peine le jeune Virgile, sous l'emblème du vieux Tityre, et que, par une raison contraire, la vieillesse de Tityre le rendoit plus intéressant pour les lecteurs, que s'il eût été dans la fleur de l'âge.

Au reste, nous ne regardons notre opinion que comme une simple hypothèse, qui peut, après tout, être également soutenue ou rejetée.

IMITATIONS.

(1) Des zéphyrs du couchant les folâtres haleines.
Balancent de ces bois les ombres incertaines.

C'est ainsi que traduit M. Gresset. On peut lui reprocher cette expression, *les zéphyrs du couchant*. Le zéphyr est le vent d'occident; ainsi c'est ici un pléonasme. Ovide dit :

Vesper, et occiduo quæ littora sole tepescunt,
Proxima sunt zephiro.

Rousseau le poëte a emprunté cette image de Virgile :

Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines
Le vent semble agiter les ombres incertaines. (Egl. I.)

(2) MÉNALQUE.

Amyntas ose seul dans nos bois
Vous disputer le prix du chant et du hautbois.

MOPSUS.

N'en soyez point surpris : dans son orgueil extrême,
Ce berger défieroit le dieu des vers lui-même.

(M. Gresset.)

PALÉMON.

Les Muses t'avouoient, et de leurs favoris
Ménalque eût osé seul te disputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même.

(J. B. Rousseau, égl. I.)

(3) Les vers de M. Gresset, que nous allons citer, ne sont assurément pas une traduction proprement dite des vers du Mopsus latin : cependant, comme ils sont très-

bien faits, que l'auteur y déploie toute la richesse de sa belle imagination, qu'il a choisi une mesure assez semblable aux vers élégiaques latins, et qu'on pourroit appeler ce couplet une *boiteuse élégie*, il n'est pas mal à propos d'en faire part à nos lecteurs.

MOPSUS.

Daphnis n'est plus : en vain nos muses le regrettent,
Les pleurs sont superflus.
Je le demande aux bois, et les bois me répètent :
Il n'est plus ! il n'est plus !

Destins trop rigoureux ! inexorable Parque,
Quels injustes arrêts
Précipitent si tôt dans la fatale barque
Ce berger plein d'attraits ?

Je vois ses yeux éteints : sa mère inconsolable
Les arrose de pleurs ;
Et ses cris vont apprendre au ciel impitoyable
Ses amères douleurs.

Infortuné Daphnis ! l'avide Proserpine
T'enlève avant le temps :
Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans son premier printemps.

O jour trois fois cruel ! quel deuil dans la nature !
Nous vîmes en ces bois
Le soleil sans clarté, la terre sans verdure
Et les oiseaux sans voix.

Les ruisseaux, effrayés du bruit de nos alarmes
Murmuroient des sanglots ;
L'horreur d'un triste bord, et les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots. (*)

(*) Cette hyperbole paroît un peu outrée.

On entendit gémir les jeunes oréades
En cet instant fatal,
Et de leurs belles eaux les sensibles naïades
Troublèrent le cristal.

Aux longs gémissemens des nymphes fugitives,
Les échos attendris
Renvoyèrent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.

Alors, aucun pasteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languissans :
La flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.

Il n'est plus de beaux jours, berger, depuis ta perte ;
Plus de fête pour nous.
Palès ne chérit plus cette rive déserte,
Elle fuit en courroux.

Nos prés sont défleuris ; de plantes infertiles
Nos sillons sont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles
A la place des lis.

Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris :
Telle aux raisins brillans dont elle est colorée
La vigne doit son prix.

Daphnis dans nos cantons accrédita l'orgie
Et le thyrse divin ;
Il chanta le premier, en vers plein d'énergie,
Le puissant dieu du vin.

Il étoit les amours et la gloire première
Des bois et des hameaux ;
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumière,
Que l'objet de nos maux !

Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger :
Allons rendre l'honneur et les devoirs suprêmes
Aux manes du berger.

Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs;
Paroissez, apportez de funèbres offrandes
Sous de noires couleurs.

Marchez sans chalumeau, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès :
Sur ces autels, jonchés de pâles violettes,
Consacrez vos regrets.

Élevez le tombeau du berger que je chante,
Près de ces antres verds;
Et pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces vers :

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose :
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose.
Il étoit le pasteur d'un aimable troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable et plus beau.
Bergères qui passez dans ce bocage sombre,
Donnez des larmes à son ombre,
Donnez des fleurs à son tombeau.

On ne peut nier que ce morceau ne soit rempli d'images agréables, et qu'il ne s'y trouve d'excellens vers et beaucoup d'harmonie; mais aussi j'ose dire qu'il est trop long, que l'auteur semble craindre de rien oublier, qu'il s'épuise pour être brillant; en un mot, que Virgile paroît avoir fourni à ce poëte charmant la matière d'une amplification. Il faut savoir se borner. M. Gresset ne devoit pas prodiguer à ce point les ornemens, et je dirois de

lui, en cette occasion, ce que Rousseau dit d'Ovide : qu'il est

Ingéuieux, profond,
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécoud.

La muse de Virgile est belle de sa propre beauté; jamais elle n'emploie le fard pour plaire. Le Ménalque de M. Gresset, dans l'apothéose de Daphnis, ne montre pas moins de fécondité d'imagination, que son Mopsus en a montré dans ses regrets.

Addition de l'Éditeur. Citons maintenant les traducteurs modernes :

De la mort de Daphnis les nymphes attristées
Pleuroient. Fleuves, ormeaux, vous vîtes leurs adieux,
Quand sa mère, accusant les astres et les dieux,
Pressoit contre son seiu ce corps pâle et sans vie.
Daphnis! quand la lumière à tes yeux fut ravie,
Nos pasteurs ont langui dans un morne repos;
On ne vit aucun d'eux conduire ses troupeaux
Ni sur l'herbe des prés, ni vers l'eau des fontaines :
Cependant, les vieux monts et les forêts lointaines,
Des lions consternés répétoient les sanglots.
C'est toi qui de feuillage ornas nos javelots;
Toi qui chantas Bacchus en vers pleins d'harmonie,
Et fis traîner son char aux tigres d'Arménie.
Comme le chêne altier fait honneur aux forêts,
Les raisins à la vigne et les blés aux guérets,
Daphnis, ainsi des tiens seul tu faisois la gloire :
Aussitôt que ton ombre eut passé l'onde noire,
Apollon et Palès quittèrent les humains.
Du froment le plus pur qu'avoient semé nos mains
Sort l'ivraie odieuse ; et les pavots, près d'elle,
Couvrent de tous côtés le sillon infidèle.
Au lieu des jeunes lis qui charmoient nos regards,
L'affreux chardon s'élève en hérissant ses dards.

Venez, pasteurs! couvrez la terre de feuillages;
Daphnis, ô mes amis! a droit à ces hommages:
Faites couler ces eaux sous ces ombrages verds;
Élevez une tombe, et gravez-y ces vers:
Ci-gît Daphnis, connu du couchant à l'aurore,
Berger d'un beau troupeau, plus beau lui-même encore.

Ces vers de M. F. Didot, à quelques taches près, rendent le texte avec assez d'élégance et de fidélité; ils ont d'ailleurs le nombre, le mouvement et la rapidité qui caractérisent particulièrement ce morceau. Le verbe latin *flebant*, rejeté à un autre vers, exprime bien l'attitude de la profonde tristesse, qui reste muette quelque temps, et qui éclate ensuite par des sanglots et des larmes. Le traducteur a conservé très-heureusement le tour de l'original.

Traduction de M. Tissot:

Les nymphes de Daphnis déploroient le trépas.
Vous entendiez leurs cris, fleuves, vallons paisibles,
Lorsqu'embrassant d'un fils les restes insensibles,
Sa mère inconsolable accusoit tous les dieux.
Nul troupeau ne voulut, dans ces jours odieux,
Effleurer l'herbe tendre ou les ruisseaux limpides.
O Daphnis! les lions des rivages numides
Sur ta mort imprévue ont répandu des pleurs;
L'écho gémit encor de leurs longues douleurs.
Daphnis soumit au joug les tigres de Phrygie,
Au dieu de la vendange il consacra l'orgie
Et le thyrse enlacé d'un flexible rameau.
La vigne et ses raisins embellissent l'ormeau,
Et la moisson flottante enrichit les campagnes;
Les taureaux sont l'orgueil de leurs blanches compagnes;
Ainsi tu fus des tiens l'ornement et l'amour.
Tu meurs; adieu Palès, adieu Flore et sa cour:

Phébus même nous quitte et s'enfuit avec elles.
Confié par l'espoir aux sillons infidèles,
Le blé monte en ivraie, en frêle chalumeau.
Sur la rose et le lis, sur le tendre arbrisseau,
Les chardons et l'épine ont usurpé les plaines.
Jonchez le sol de fleurs, ombragez les fontaines;
C'est le vœu de Daphnis; et sous des berceaux verds
Que sur sa tombe encor nos mains gravent ces vers :
Je suis Daphnis; Daphnis, connu jusqu'au ciel même;
Berger d'un beau troupeau, j'étois plus beau moi-même.

Si l'on compare cette citation avec la précédente, on ne peut s'empêcher de remarquer un contraste frappant dans la manière des deux traducteurs : l'un a une versification facile, harmonieuse, élégante; l'autre est contraint, monotone, sans vie et sans couleur. M. Tissot, de plus, ajoute quelquefois au texte, et il faut convenir qu'il est bien malheureux dans le choix de ses idées, comme de ses expressions : on n'a jamais dit que des troupeaux *effleurent des ruisseaux;* les *blanches compagnes* du taureau ne sont guère poétiques; la mort *imprévue, Flore et sa cour,* sont de véritables chevilles; et *les chardons et l'épine* qui *usurpent les plaines sur la rose et le lys,* forment une phrase tout à fait tudesque.

M. Millevoye ne nous offre que quelques vers assez concis, mais secs et brisés, dépourvus d'harmonie, de chaleur et de sentiment. Les voici :

L'ormeau s'enorgueillit de son pampre doré;
Le pampre, du nectar de ses grappes superbes;
Le troupeau, de ses bœufs; la plaine, de ses gerbes.
De tes vertus ainsi tu parois ce séjour,
Infortuné Daphnis! Depuis ton dernier jour,
Apollon et Palès quittèrent nos asiles.
Tout périt avec toi. Dans nos sillons stériles,

Au lieu du pur froment, espoir de nos hameaux,
On vit régner l'ivraie et de vains chalumeaux.
La molle violette et le brillant narcisse
Tombe, et près du chardon la ronce se hérisse.

M. de Langeac ne traduit point, il paraphrase et substitue l'esprit au sentiment; appuyons ce reproche de quelques exemples :

Ainsi que les bergers, troublés des mêmes peines,
Les troupeaux, chaque jour, négligeant les fontaines,
Retournoient au bercail sans regretter les champs;
Les coursiers, loin des eaux, l'œil éteint, languissans,
Refusoient d'effleurer la pointe de l'herbage;
Nos douleurs s'étendoient de rivage en rivage,
Et des lions d'Afrique et les monts et les bois
Prolongeoient en soupirs la formidable voix.

. . . .

Ces monts, jadis parés d'une riche moisson,
N'offrent que la maigreur d'un aride gazon.

. . . .

Que sa tombe du moins soit ici notre ouvrage,
Et qu'alentour ces vers attestent notre hommage :
C'est moi qui fus Daphnis : que ce gazon léger,
Dans ces bois que j'aimois protège encor ma cendre;
De ces bois jusqu'aux cieux ma gloire doit s'étendre,
Berger d'un beau troupeau moins beau que son berger.

M. Dorange, plus élégant et plus fidèle, est le seul qui puisse soutenir la comparaison avec M. Didot; et quelquefois même il l'emporte sur lui par le tour poétique et le choix des expressions :

Daphnis sut le premier apprendre à sa patrie
L'art de plier au joug les tigres d'Arménie;
Aux danses de Bacchus forma des pas nouveaux,
Et d'un souple feuillage orna nos javelots.

Le cep pare l'ormeau; la grappe, déjà mûre,
De la vigne à son tour est l'utile parure,
Et le taureau superbe est le roi des troupeaux :
Ainsi Daphnis étoit la gloire des hameaux.
Infortuné! ta mort rend nos plaines stériles;
Palès, Apollon même, ont fui de nos asiles.
En vain l'orge en épis nous promettoit ses dons,
L'avoine avec l'ivraie usurpe nos sillons;
Au lieu de l'hyacinthe, au lieu du frais narcisse,
Le chardon épineux, la ronce s'y hérisse.
Bergers, courez de fleurs émailler les chemins;
Que l'arbre sur les flots soit courbé par vos mains, etc.

(4) On verra avec plaisir cette première strophe d'une ode que M. Le Franc composa sur la mort du célèbre Rousseau :

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés,
Où l'Èbre effrayé, dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs:
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

Lisez aussi dans le IVe livre des Géorgiques (vers 460 et suivans) les regrets des dryades, etc., sur la mort d'Euridice.

(5) Ce que les clairs ruisseaux sont aux humides prés,
La céleste rosée aux jardins altérés,
Les vignes aux coteaux, les arbres aux montagnes,
Les fruits mûrs aux vergers, les épis aux campagnes,

De cet astre vivant les regards bien-aimés
Le sont, n'en doutez point, à ses peuples charmés.

(ROUSSEAU, égl. II.)

(6) Votre chant m'a charmé. Cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride voyageur
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et pour se délasser, une ombre solitaire. (M. GRESSET.)

Votre récit charmant est pour moi, dieu champêtre,
Ce qu'est au voyageur l'aurore qu'il voit naître,
Ou ce qu'aux animaux de la soif tourmentés
Est la douce fraîcheur des ruisseaux argentés.

(ROUSSEAU, égl. II.)

Ces sortes de comparaisons sont aussi élégantes que naturelles. Des bergers n'empruntent et ne doivent emprunter les leurs que des objets qui leur sont le plus familiers : aussi les bons poëtes, dans leurs pastorales, en ont-ils souvent de pareilles. Elles sont bien placées dans ces sortes de poésies, mais ce n'est pas à dire pour cela qu'elles ne puissent souvent entrer dans des poëmes plus relevés, même dans le poëme épique; il faut cependant prendre garde qu'elles n'y soient trop fréquentes. L'esprit du lecteur, arrêté sur de grands objets et quelquefois trop tendu, se repose avec plaisir sur des objets plus doux et plus rians; mais ne l'y ramenez pas trop souvent, toute affectation dégoûte. Écoutez sur ce sujet un grand maître. (*)

« Les comparaisons ne paroissent à leur place que dans

(*) *Poétique* de M. de Voltaire, page 503.

le poëme épique et dans l'ode. (*Il faut ajouter :* et dans la pastorale.) C'est là qu'un grand poëte peut déployer toutes les richesses de l'imagination, et donner aux objets qu'il peint un nouveau prix, par la ressemblance d'autres objets. C'est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on leur présente : mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une intempérance vicieuse qui marque trop d'envie de paroître, et qui dégoûte et lasse le lecteur......

« Les comparaisons sont fréquentes dans Homère : elles sont, pour la plupart, fort simples, et ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'auteur de Télémaque, venu dans un temps plus rafiné, et écrivant pour des esprits plus exercés, devoit, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage, etc. Les comparaisons, dans *le Tasse*, sont bien plus ingénieuses...... Il y a dans le *Tasse* peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poëmes épiques, *la Henriade* est celui où l'on en voit davantage. »

Entre les comparaisons que l'on cite ou donne ici pour modèles, celle qui me plaît davantage est le morceau où M. de Voltaire compare les grands génies qui aiment et encouragent leurs rivaux, et les gens de lettres qui se déchirent mutuellement, avec de grands arbres qui se servent d'appui les uns aux autres, et des serpens qui, au pied de ces mêmes arbres, se livrent la guerre. Nous citerons ce morceau dans une note sur les vers 291 et suiv. du IIe livre des *Géorgiques*. La comparaison est d'autant plus belle, qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. Il y a une autre

raison qui me la fait préférer aux autres du même auteur; c'est qu'elle est beaucoup plus naturelle, et cherchée moins à l'écart. Elle me plaît mieux, par exemple, que celle-ci, quelque brillante qu'elle soit :

On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente;
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Cette comparaison, dit-on, est neuve; nous ferons voir (*), sans en admirer moins M. de Voltaire, qu'elle ne l'est pas tout à fait autant qu'on le pense. Je suis volontiers de l'avis de ce grand poëte, au sujet de quelques-unes des comparaisons du Télémaque; mais j'oserai dire qu'elles ne cessent d'être agréables que parce qu'elles sont trop rebattues, et non pas parce qu'elles ne sont pas assez ingénieuses. Ce ne sont pas toujours les plus ingénieuses qui sont les plus belles, mais celles qui, sans être ni triviales ni trop recherchées, sont à la fois justes et naturelles. Il ne faut pas que l'esprit du poëte paroisse avoir fait un effort pour trouver une comparaison, mais il faut qu'elle semble s'être présentée à lui d'elle-même. Voilà pourquoi les comparaisons, dans la bouche des bergers, si elles sont tirées des objets qui sont sous leurs yeux, plaisent toujours et ne lassent jamais. Voilà pourquoi ces

(*) Nous verrons quelque chose d'approchant au VIII[e] livre de l'*Énéide*.

mêmes comparaisons, que l'on prend dans la simple nature, ne déparent point un poëme ni une ode, pourvu qu'elles soient employées sobrement et avec goût. Après nous être élevés jusqu'au ciel, il n'est point du tout désagréable de revenir sur la terre, dans un bocage, ou près d'un torrent. C'est ainsi que l'aigle, après avoir plané au haut des nues, peut abaisser son vol sur le penchant de quelque mont, d'où il découvre toute la scène des campagnes. La nature, je dis la belle nature, pour laquelle tous les hommes sont faits, nous rappelle toujours à elle, quelque *exercés* que soient d'ailleurs nos esprits.

(7) Traduction de M. Dorange :

Daphnis a vu du ciel les portes inconnues;
Il monte, il foule aux pieds les astres et les nues;
Soudain la joie éclate, et s'empare à la fois
Du dieu Pan, des bergers et des nymphes des bois.
Les loups ont oublié leurs ruses homicides;
Les rets n'osent tromper les pas des cerfs timides :
Daphnis aime la paix. Nos champs mélodieux
Des arides coteaux sont montés jusqu'aux cieux :
Les rocs, les arbrisseaux, les champs, en retentissent;
Par ces nouveaux concerts les forêts applaudissent :
Daphnis est Dieu! Daphnis est mis au rang des dieux!

Les autres traducteurs ont, en général, fort mal rendu ce morceau. Virgile dit :

Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur.

M. de Langeac traduit :

Loin des loups dévorans, loin d'un piége perfide,
Le cerf est rassuré, la brebis moins timide,

Et M. Tissot :

Plus de loups destructeurs, plus de rets ennemis
Qui surprennent le cerf ou les douces brebis.

Ne semble-t-il pas, dans ces deux versions, que les cerfs n'ont plus rien à craindre des loups, et que les brebis sont à l'abri des piéges ? Les vers suivans de M. Millevoye sont remarquables par leur contexture pénible ; et, tout mauvais qu'ils sont, nous sommes persuadés qu'ils ont dû coûter à l'auteur beaucoup plus qu'un grand nombre d'excellens vers qui lui ont mérité des palmes académiques :

Daphnis, foulant l'olympe aux parvis inconnus,
Vois sous ses pieds, dans l'air, les astres soutenus.
. . . .
Autour des hauts bercails les loups ne rôdent plus,
Et le cerf vient bondir sur les rets détendus.

M. Didot, cette fois-ci, a paraphrasé Virgile :

La douce et foible proie
N'a plus à redouter le tyran des forêts ;
Sous le bois infidèle on ne voit plus les rets
Des chevreuils innocens méditer l'esclavage.

(*Note de l'Éditeur.*)

ÉGLOGUE V.

SILÈNE.

SUJET.

Silène, que la fable nous représente assis sur un âne, le front armé de cornes, avec un gros nez retroussé, rouge et enflammé, fut nourricier de Bacchus, et son précepteur. C'étoit une espèce de demi-dieu, toujours ivre, mais philosophe et plaisant. Ici, il enseigne à deux bergers la formation de l'univers. Jusqu'à présent, on avoit cru trouver dans cette histoire de la création du monde, telle que Virgile la raconte, l'exposition du système d'Épicure. M. l'abbé Desfontaines, après Dryden, prétend qu'il n'est nullement question du système des atomes; qu'on ne fait aucune mention de ces corps élémentaires, qui ne sont pas même nommés, à moins qu'on n'explique SEMINA par ATOMES. Il a recours à une opinion un peu hasardée : il pense que Virgile pouvoit avoir lu la Genèse, et que ce poëte en tire ce qu'on lit dans cette églogue sur l'origine et la disposition primitive des choses. Silène passe ensuite au déluge, parle du règne de Saturne, du larcin de Prométhée. Il chante enfin divers traits de la fable, mais sans suite et sans ordre, ce qui n'en est que plus agréable. M. de Fontenelle auroit voulu plus de méthode, plus de liaison dans les récits de Silène. Il est surpris qu'un homme prié de chanter passe d'une chanson à une autre : il ne conçoit rien à cette pièce. Mais cette variété même d'objets que présente successivement Silène, et la diversité des images, forment un agrément de plus. La poésie de cette églogue et le charme de la versification font regarder cette pastorale comme un chef-d'œuvre par tous ceux qui n'ont pas le goût dépravé, comme l'ont trop souvent les plus subtiles métaphysiciens. Rien n'empêche que cette pièce ne porte la même date que la précédente.

(*) MA muse, la première, a daigné jouer sur la flûte du pasteur de Syracuse (*a*), et n'a point rougi d'habiter les forêts.

Lorsque je chantois les rois et les combats, le dieu de Délos me tira l'oreille et me dit : Il faut, Tityre, qu'un berger fasse paître ses brebis et se borne à des vers simples et champêtres. Je vais donc, ô Varus ! (*b*) (assez d'autres seront jaloux de chanter tes louanges et de tristes guerres) je vais essayer des chansons pastorales sur un léger chalumeau. Je ne chante point sans l'aveu d'Apollon. Si quelqu'un cependant, si quelque amateur des bergeries lit aussi ces vers, ces bruyères, illustre Varus, tous ces bocages, lui répèteront votre nom. Il n'est point d'ouvrage plus agréable au dieu des vers que celui qui porte le nom de Varus.

Poursuivez, Muses.

Deux jeunes bergers, Chromys et Mnasile, virent Silène étendu et endormi dans un antre. (1) Il avoit, selon sa coutume, les veines enflées du vin de la veille. On voyoit à terre, loin de lui, des guirlandes tombées de sa tête ; et un vase pesant pendoit par une anse usée. Ils le saisissent (car souvent le vieillard leur avoit promis des chansons, et les avoit trompés) (*c*) : ils lui font

---

(*) Ma muse la première a daigné dans les bois,
Du pasteur de Sicile emboucher le hautbois.

des chaînes de ces fleurs mêmes dont il s'étoit couronné. Églé se joint à eux et les enhardit, Églé, la plus belle des naïades; et lorsqu'il ouvroit déjà les yeux sur elle, la nymphe lui ensanglante de mûres le front et les tempes. Pourquoi, dit-il, en riant de leur malice, pourquoi m'enchaîner? Laissez-moi libre, mes enfans, contentez-vous de m'avoir montré ce que vous pouviez sur moi. Écoutez les vers que vous demandez. Les vers seront pour vous; pour Églé, je lui garde une autre récompense.

(*) En même-temps il commence. Alors vous eussiez vu les faunes et les animaux sauvages se jouer en cadence, et les chênes inflexibles agiter leurs cimes. Le mont Parnasse est moins sensible aux accords d'Apollon; le Rhodope et l'Ismare admirent moins le divin Orphée.

(**) Il chantoit (2) comment les principes de la

(*) Il commence. Aussitôt les animaux des bois
S'assemblent tous en foule autour du vieux Silène;
Les faunes, avec eux se jouant dans la plaine,
Marquent d'un pied léger les accens de sa voix,
Et les pins en cadence agitent leurs feuillages.

(**) Il chantoit tous ces corps, ces principes divers
De l'air, du feu léger, de la terre et des mers,
Qui dans le vide immense, épars à l'aventure,
S'unirent pour former les premiers élémens,
Ces élémens féconds, qui d'êtres différens
Par leur mélange heureux peuplèrent la nature.

terre, (*d*) de l'air, de la mer et du feu liquide, s'étoient rassemblés dans le vide immense; comment de leur union se formèrent tous les élémens, et le globe terrestre même encore tendre.

(*e*) Il dit comment la terre s'endurcit, comment les eaux, séparées d'elle, s'enfermèrent dans l'abyme, comment enfin la matière prit diverses formes. Il chante la terre étonnée de l'éclat du soleil naissant, et des eaux qui tombent sur elle de la hauteur des nuages. Il représente les forêts s'élevant du sein de la terre pour la première fois, et les animaux errant en petit nombre sur les montagnes alors inconnues.

Il parle des pierres jetées par Pyrrha, du règne de Saturne, des oiseaux du Caucase, et du larcin de Prométhée. Il joint à ces récits le malheur d'Hylas (*f*), il dit dans quelle source il fut précipité, tandis que les Argonautes l'appeloient, et que tout le rivage répétoit *Hylas! Hylas!* Il console Pasiphaé (*g*) brûlant pour un taureau plus blanc que la neige : heureuse si jamais il n'eût été de troupeaux! (3) Ah! malheureuse princesse! quelle fureur te possède? Les filles de Prétus (*h*) ont rempli les campagnes de faux mugissemens, mais aucune d'elles ne s'est abandonnée à des desirs si honteux, quoiqu'elles eussent peur de voir leur cou sous le joug, et cherché souvent sur leur front uni des cornes naissantes. Ah! princesse infortunée! tu erres maintenant sur les montagnes; et lui, couché mollement à l'ombre d'un chêne,

il rumine, en pressant de ses flancs de neige l'hyacinthe et les herbes fleuries, ou peut-être il poursuit quelque genisse du troupeau. Fermez, nymphes, ô nymphes de Crète, fermez les issues des forêts. (4)

(*) Voyons si les traces vagabondes de mon taureau ne s'offriront point quelque part à mes yeux. Peut-être qu'épris (*i*) des pâturages verds, ou suivant les troupeaux, quelques genisses l'attireront vers les étables de Gortine.

Silène célèbre ensuite Atalante éblouie par l'éclat des pommes des Hespérides; il revêt d'une écorce amère et couverte de mousse les sœurs de Phaëton; il les fait sortir de terre, et s'élever en aulnes. (*k*)

Il chante aussi comment une des neuf sœurs conduisit sur les montagnes d'Aonie Gallus (*l*) errant aux bords du Permesse; comment toute la cour d'Apollon se leva devant cet homme illustre; comment Linus, ce berger couronné de fleurs et de verdure (*m*), lui dit en vers mélodieux: « Recevez cette flûte dont les Muses vous font présent, et qu'elles ont déjà donnée au vieillard d'Ascra (*n*). C'est par la douceur de ses sons qu'il faisoit souvent descendre les durs frênes du sommet des montagnes. Chantez sur cette flûte l'ori-

---

(*) Je suivrai mon taureau; ses traces vagabondes
Pourront frapper mes yeux dans les forêts profondes.

gine (*o*) de la forêt de Grinée, et que dès-lors il ne soit aucun bois dont Apollon se glorifie davantage.»

Répèterai-je ce que dit Silène de la fille de Nisus, ou de cette autre Scylla (*p*) qu'on nous peint les flancs entourés de monstres aboyans, tourmentant les vaisseaux d'Ulysse, et ses chiens cruels dévorant, hélas! les compagnons tremblans de ce héros, dans les abymes de la mer? Redirai-je comment il décrivit la métamorphose de Térée, (*q*) quels mets affreux lui prépara Philomèle, quels dons elle lui fit, par quel chemin nouveau ce malheureux prince s'enfuit dans les déserts, après avoir essayé ses ailes et voltigé long-temps au-dessus de son palais? (5)

Tout ce que l'heureux Eurotas (*r*) entendit autrefois chanter au dieu des vers, tout ce que ce fleuve fit apprendre aux lauriers de ses bords, Silène le répéta : les vallons frappés de ses accens les renvoyèrent aux astres; jusqu'à ce que l'étoile du soir (*s*) obligea les pasteurs de rassembler leurs brebis dans la bergerie pour les compter, et s'avança sur l'horizon, au regret de l'olympe. (6)

NOTES ET REMARQUES

SUR LA V[e] ÉGLOGUE.

(*a*) Du *pasteur de Syracuse.* C'est Théocrite, célèbre poëte grec, natif de Syracuse. Il vivoit deux cent quatre-vingt-cinq ans avant J. C. On a de lui des églogues qui porteut le titre d'idylles : elles ont servi de modèle aux pastorales de Virgile.

(*b*) *Publius Quintilius Varus.* Il avoit beaucoup de crédit sous l'empire d'Auguste, et fut fait consul l'an de Rome 741. Ce fut lui qui, étant gouverneur de Syrie, eut le malheur de tomber dans une embuscade que lui avoit dressée Arminius, et où il perdit trois légions qu'il commandoit, l'an de Rome 762. Auguste en eut tant de chagrin, qu'il s'écrioit, en frappant le mur de sa tête: *Varus, rends-moi mes légions.* Varus se tua lui-même de désespoir après cette perte.

(*c*) *Car souvent le vieillard leur avoit promis des chansons, et les avoit trompés.* Je ne sais pourquoi l'on a voulu que Silène eût promis à ces deux bergers, non seulement des chansons, mais encore des instructions. Cette idée sent le collége. On nous dit que Silène, pour porter ses auditeurs à l'heureuse tranquillité dans laquelle, suivant la doctrine d'Épicure, consiste le bonheur de l'homme, leur fait sentir, par différens exemples tirés de la Fable, les funestes effets des vices et des passions, lorsqu'on s'y abandonne. Je suis surpris que M. l'abbé Desfontaines

répète sérieusement la même chose. « Silène, dit-il, chante « ce qui se présente à sa mémoire, *et ce qu'il juge propre « à former les mœurs de la jeunesse.* » J'avoue que je n'aperçois point du tout ce dessein de Silène dans l'églogue dont il s'agit. Ce vieillard avoit été le digne précepteur de Bacchus; mais assurément il n'étoit guère propre à donner des leçons de vertu à la jeunesse. Il chantoit divinement, à la bonne heure, mais je ne saurois me persuader qu'il ait voulu, par ses chants, préserver deux bergers de l'*amour effréné*, *de l'imprudence*, *de la vanité*, *de la folle présomption*, *de l'infidélité*, etc. Il est sûr du moins qu'il n'entreprenoit pas de leur prêcher, entre autres vertus, l'amour de la tempérance. Je demande d'ailleurs de quelle utilité peuvent être pour les mœurs l'histoire de Pasiphaé, qui brûla, pour un taureau, celle des sœurs de Phaéton, changées en arbres, parce qu'elles pleuroient la mort de leur frère Hylas, noyé dans un fleuve, etc. Mais on veut trouver de l'instruction par-tout, et c'est pour cela qu'on a fait, pour ainsi dire, violence à toutes les fables de l'antiquité; on y a cherché un sens moral, quoiqu'elles n'en renferment un que rarement et comme par hasard.

Silène, comme nous l'avons dit, est un demi-dieu champêtre, toujours ivre et toujours plaisant. On suppose qu'il savoit parfaitement jouer de la flûte, qu'il avoit la voix belle et qu'il excelloit dans la poésie. C'en est assez pour que des bergers soient jaloux de l'entendre; on sait que tous les pasteurs d'églogue ont un goût décidé pour les chansons. Silène avoit promis à Chromys et à Mnasile de leur donner le plaisir qu'ils demandoient; mais, comme c'est l'ordinaire de ceux qui savent chanter, il avoit la manie de se faire prier et de se refuser aux

prières de ceux qui vouloient l'entendre. *Omnibus hoc vitium est cantoribus.* Cette interprétation est bien simple, et la seule lecture de l'églogue la présente.

(*d*) Il est probable que, par le mot *semina*, Virgile a entendu les *atomes* dont parle Épicure, et non pas ce que nous appelons les quatre *élémens*, puisqu'il dit expressément que dans le vide se rassemblèrent les *semences* du feu, de la terre, etc. Or les semences ou principes du feu et de la terre ne peuvent être pris pour le feu même et la terre, déjà formés. Aussi le poëte ajoute-t-il que de ces atomes ou principes se formèrent tous les *élémens*, *exordia*. On ne peut donner à cet endroit aucune autre explication raisonnable, le texte deviendroit inintelligible. Aussi M. l'abbé Desfontaines s'est-il bien gardé de traduire littéralement; il sembloit craindre que sa traduction même, si elle étoit exacte, ne le démentît aux yeux de son lecteur. C'est ainsi qu'il a rendu ce morceau :

« Il chanta d'abord comment les *élémens*, la terre, l'air, l'eau et le feu liquide, étoient dispersés dans le vide immense; comment ils donnèrent naissance à toutes choses, et formèrent l'assemblage du vaste univers. » Comparez les vers latins à ce que vous venez de lire :

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina *terrarumque animæque marisque fuissent*,
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia et ipse tener mundi concreverit orbis.

(*e*) On peut rendre ainsi en vers blancs le reste du système :

La terre tendre encor par degrés s'endurcit,
Dans l'abyme profond les ondes descendirent;

La matière bientôt prit des formes sans nombre.
De la terre étonnée il peint l'enchantement,
Quand le soleil nouveau s'alluma dans les nues.
Il dit comment le ciel, au lever de l'aurore,
Pour la première fois se fondit en rosée;
Comment, du haut des airs, les nuages épais
Sur les champs altérés versèrent des torrens.
Il décrit et les fleurs et les jeunes forêts,
Et des troupeaux naissans d'animaux peu nombreux,
Sur des monts inconnus errant de toutes parts.

Mon dessein n'est pas de rendre en vers blancs les beaux endroits de Virgile. J'ai cru cependant que ceux-ci feroient au lecteur plus de plaisir que de la prose. M. de Voltaire dit quelque part : *Les vers blancs, ou non rimés, ne coûtent que la peine de les dicter : cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre.* Ce que dit M. de Voltaire est vrai quelquefois, et sur-tout à l'égard des vers familiers; mais il n'en est pas ainsi des bons vers, et de ceux qui renferment des images et de la poésie. Ils doivent avoir du nombre, du rythme, une harmonie sensible et flatteuse pour l'oreille, souvent même imitative; et il n'est pas toujours aussi aisé qu'on le pense de combiner assez heureusement les syllabes, pour qu'il en résulte sur-le-champ une belle cadence. Il s'ensuivroit de ce jugement de M. de Voltaire, que la seule difficulté de vers français seroit dans la rime, ce qui ne peut être soutenu que par ceux qui n'ont pas une oreille aussi délicate que celle de cet illustre poëte. Je ne veux pas dire, au reste, que les vers blancs doivent être admis, et que nous puissions jamais nous en contenter. Quand on peut avoir le *plus*, en matière de beaux arts, on n'est jamais satisfait du *moins*.

(*f*) On sait l'aventure d'Hylas, jeune homme aimé d'Hercule. Il accompagnoit les Argonautes dans le vaisseau qui les conduisoit à Colchos. On l'envoya, pendant le voyage, chercher de l'eau douce à une fontaine, où il se noya. La Fable suppose qu'une naïade, charmée de sa beauté, l'attira dans les flots.

(*g*) *Pasiphaé.* Tout le monde connoît son commerce avec un taureau. C'est de ce commerce monstrueux que naquit le minotaure. C'est une équivoque de nom qui fut la source de cette fable. La reine s'abandonna, dit-on, à un nommé *Taurus.*

(*h*) Les filles de Prétus, roi d'Argos, osèrent se préférer à Junon, pour la beauté. La déesse les frappa d'un genre de folie singulier : elles se crurent toutes métamorphosées en vaches.

(*i*) *Peut-être qu'épris*, etc. Il faut sous-entendre ces mots : *Si vous n'avez soin de fermer les forêts.* C'est Pasiphaé qui parle ici ; elle craint que son taureau ne s'échappe, et ne suive les troupeaux ou quelque belle genisse jusqu'aux étables de Gortine, petite ville de Crète, environnée de pâturages abondans. On a supposé que c'étoit là que paissoient les chevaux du Soleil. Rien de plus brillant que cette fiction.

(*k*) Les sœurs de Phaëton furent si sensibles à la mort de leur frère, que les dieux, par compassion, les changèrent en arbres.

(*l*) Voyez ce que nous disons de Gallus, dans le *sujet* de la dixième églogue et dans les remarques.

(*m*) Le texte porte, *apio crines ornatus amaro*. Le persil étoit ordinairement répandu sur les tombeaux ; mais on en formoit aussi des couronnes pour les vainqueurs dans les jeux isthmiques et néméens, et pour les buveurs Horace dit : *Quis udo deproperare apio coronas curatve myrtho ? Quem Venus arbitrum dicet bibendi ?* (Od. 7, liv. 2.) Il est à croire que les poëtes, et apparemment les lyriques en particulier, se couronnoient de persil, puisque Virgile en orne les cheveux de Linus. Ce Linus étoit frère d'Orphée, et fils de Terpsicore et d'Apollon. On lui doit l'invention des vers lyriques ; il enseigna son art à Orphée et à Hercule. Ce héros, qui manioit mieux la massue que la lyre, cassa d'un coup de la sienne la tête à Linus, qui se moquoit de son peu d'habileté à toucher cet instrument.

(*n*) Le vieillard d'Ascra est Hésiode, natif d'Ascra, bourg ou village de Béotie, sur le mont Hélicon. Il nous reste de lui deux poëmes, l'un intitulé *les Œuvres et les Jours*, l'autre sous le nom de *Théogonie*, qui signifie génération des dieux. Le premier a servi de modèle, comme nous l'avons dit, aux *Géorgiques* de Virgile. Il fut prêtre des muses, qui, à ce qu'il raconte lui-même, le firent poëte, et lui donnèrent une branche de laurier, tandis qu'il gardoit les brebis sur l'Hélicon. On doute s'il vivoit avant ou après Homère, ou s'il étoit son contemporain.

(*o*) Euphorion, poëte de Chalcis, avoit composé, au rapport de Suidas, un poëme, dans lequel, entre autres choses, il chante les oracles les plus célèbres. Il est probable qu'il parle dans cet ouvrage de la ville de *Grynium*, dans l'Éolide. Elle étoit renommée par les oracles qu'Apol-

lon y rendoit. Gallus, qui avoit rendu en latin beaucoup de vers d'Euphorion, avoit apparemment traduit ce morceau.

(*p*) Il y eut deux Scylla; l'une, fille de Nisus, roi de Mégare (ce fut elle qui trahit son père, et fut changée en alouette); l'autre, amante de Glaucus, et rivale de Circé. Cette magicienne la transforma, quant à la partie inférieure du corps, en chien aboyant. Scylla eut tant d'horreur d'elle-même, qu'elle se précipita dans la mer de Sicile, et fut métamorphosée en rocher. Le bruit des vagues qui se brisent contre cet écueil a donné lieu à cette fable. Vis-à-vis Scylla est Charybde, autre écueil aussi dangereux; il est difficile d'éviter l'un, sans donner dans l'autre, ce qui a donné lieu au proverbe latin : *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.* On voit dans l'*Odyssée* combien Scylla fut fatale aux vaisseaux d'Ulysse. Quelques poëtes confondent ces deux Scylla. On lit dans Properce, liv. 4, 4 :

Quid mirum in patrios Scyllam sævisse capillos,
Candidaque in sævos inguina versa canes?

Et dans Ovide, *Amor.*, lib. 3 et 12, vers 21 :

Per nos Scylla patri canos furata capillos
Pube premit rabidos inguinibusque canes.

Cependant Ovide distingue deux Scylla dans ses *Métamorphoses.* Virgile fait aussi la même distinction, suivant quelques manuscrits qui portent :

Quid loquar? aut Scyllam Nisi, aut quam fama secuta est, etc.

Et c'est cette leçon que nous avons suivie, quoique l'on trouve dans la plupart des éditions :

Quid loquar? aut Scyllam Nisi quam, etc.

(*q*) Personne n'ignore les malheurs, les crimes et la métamorphose de Térée, de Philomèle et de Progné.

(*r*) L'*Eurotas*, fleuve de Laconie, bordé de lauriers, aujourd'hui *Basilipotamos*. Voyez le livre de la Guilletière, qui a pour titre : *Lacédémone ancienne et nouvelle.*

(*s*) *Jusqu'à ce que l'étoile du soir*, etc. Voici, au sujet de cette image, une réflexion de M. l'abbé Desfontaines. « Cela veut dire que l'olympe, attentif aux chants de Silène et charmé de ses accords, vit à regret la nuit arriver, parce qu'il falloit alors que ces chants cessassent par la retraite des bergers. La poésie latine aime ces expressions enveloppées et énergiques. Notre poésie française sacrifie la force à la clarté, et nous aimons mieux être prolixes et foibles que de laisser le génie exercer l'intelligence du lecteur. » En vérité, il est bien étonnant qu'un littérateur comme M. l'abbé Desfontaines, ait une aussi mauvaise opinion de notre poésie et de notre intelligence. Il n'y a point d'écolier qui ne trouve sa note très-inutile et très-fausse.

IMITATIONS.

Dans la traduction de cette églogue, M. Gresset est admirable, et M. Richer est au-desous de lui-même. Voici quelques exemples de la manière de l'un et de l'autre :

(1) Dans un antre champêtre, orné par la nature,
Sous des pampres fleuris, sur un lit de verdure,
Silène, de Morphée éprouvant la douceur,
A des songes rians abandonnoit son cœur.
On voyoit près de lui sa couronne et son verre
Renversés sur un thyrse entouré de lierre.
Un doux jus, bu la veille, aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis et vaincus,
Quand deux jeunes bergers, Sylvanire et Mnasile,
Troublèrent à dessein la paix de cet asile.
Depuis long-temps, Silène, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux,
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite,
Mais leurs efforts enfin empêchèrent sa fuite.

(M. Gresset.)

Deux bergers dans un antre aperçurent Silène;
Ivre à son ordinaire, étendu sur le dos,
Morphée à pleines mains lui versoit ses pavots.
Sa chûte cependant n'eut point d'autre disgrace :
Seulement aux rochers pendoit sa large tasse,
En différens endroits son thyrse fut cassé,
Et son chapeau de pampre à ses pieds renversé.
Souvent par ces bergers surpris dans son ivresse,
De leur chanter des vers il leur fit la promesse ;

Mais tout autant de fois ce vieillard cauteleux
Avoit fui de leurs mains, *et s'étoit moqué d'eux.*

(M. Richer.)

(2) Traduction de M. Dorange:

Il chanta comment l'eau, l'air, la terre et le feu,
Le feu, semé d'abord en essence fluide,
Formèrent l'univers dans l'abyme du vide;
Comment naquit le globe, et quel pouvoir divin
De son orbe amolli durcit le vaste sein;
Comment la terre, ouvrant ses entrailles profondes,
Pour enfermer Thétis creusa le lit des ondes;
Quel spectacle étonna ce nouvel univers
Quand le soleil naissant resplendit dans les airs;
Lorsqu'on vit chaque objet prendre une forme heureuse,
Le ciel verser les flots de la pluie orageuse,
Les bois lever leur cime, et les premiers troupeaux
Pour la première fois bondir sur les coteaux!
Sa voix chante Saturne et l'âge d'or du monde;
Des cailloux de Pyrrha la semence féconde;
Prométhée expiant son coupable larcin
Sous le bec des vautours qu'alimente son sein;
Hylas par des nochers délaissé dans une île;
Des nautonniers errans la recherche inutile:
En vain ces malheureux, revenus sur leurs pas,
Crioient: Hylas! Hylas! l'écho seul dit: Hylas!

Virgile, dans cette admirable description, nous transporte, pour ainsi dire, au premier jour de l'univers. Quelle rapidité! quelle noblesse! quelle élévation dans les images! Ce tableau est emprunté du poëme des *Argonautes*, par Apollonius de Rhodes; mais, comme l'observe très-judicieusement M. de Langeac, la création du poëte grec est sans mouvement, il ne nous montre que la matière inerte et sans chaleur, tandis que les vers de

Virgile nous offrent la nature animée et revêtue de toutes ses formes brillantes.

Tibulle, Ovide et Lucrèce, nous ont laissé sur le même sujet des descriptions que nous croyons utile de citer ici ; leur rapprochement fera mieux sentir la différence du genre et de la manière de ces grands poëtes. Nous commencerons par Tibulle :

Alter dictet opus magni mirabile mundi,
Qualis in immenso desederit aëre tellus,
Qualis et in curvum pontus confluxerit orbem,
Et vagus è terris quà surgere nititur aër :
Huic et contextus passim fluat igneus æther,
Pendentique super claudantur ut omnia cælo.

(L. IV, eleg. 1.)

Le dernier vers de ce morceau est le seul qu'on puisse comparer à ceux de Virgile, pour l'image et l'expression poétique. La peinture de la formation du monde, par Ovide, est un des plus beaux fruits de l'imagination féconde et brillante du chantre des *Métamorphoses.* Voici les principaux traits de ce magnifique tableau :

Sidera cœperunt toto effervescere cælo.
Neu regio foret ulla suis animantibus orba ;
Astra tenent cœleste solum, formæque deorum :
Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ :
Terra feras cepit : volucres agitabilis aër.
Sanctius his animal, mentisque capacius altæ
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset.
Natus homo est. Sive hunc divino semine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo :
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina cœli ;

Quam satus Iapeto, mistam fluvialibus undis,
Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.
Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit : cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

(Métam., l. I.)

Traduction de M. de Saint-Ange :

Lorsque le grand Arbitre eut prescrit ces limites,
A des astres sans nombre il traça leurs orbites;
Tout le ciel rayonna de flambeaux éclatans,
Dans la nuit du chaos obscurcis trop long-temps.
La région d'azur, de mille astres peuplée,
Fut des dieux immortels la demeure étoilée;
Et les hôtes des bois, les poissons, les oiseaux,
Peuplèrent et la terre, et les airs, et les eaux.
Mais la nature encor attend un nouvel être,
Plus noble, plus auguste, un roi digne de l'être:
L'homme naît : soit qu'un Dieu, par un souffle divin,
L'ait animé d'un germe émané de son sein;
Soit que la terre encor de jeunesse parée,
Des rayons de l'éther à peine séparée,
Eût imprégné de vie un limon plus parfait;
Et qu'alors un titan, savant fils de Japet,
A l'image des dieux modérateurs du monde,
Eût pétri sous ses doigts cette argile féconde :
Détrempé dans les eaux, le limon sous ses mains
Reçut ainsi les traits du premier des humains;
Et, lorsque de l'instinct la brute tributaire
Courbe une tête esclave et regarde la terre,
Doué de la raison, et presque égal aux dieux,
L'homme lève un front noble et regarde les cieux.

« Ce que dit Ovide d'un Dieu qui débrouille le chaos, et de la formation de l'homme, est sublime, dit M. de

Voltaire : il s'en faut bien que Moïse et Hésiode se soient exprimés avec cette sublimité élégante. » Ce passage, en effet, peut être cité comme un des plus beaux morceaux de la poésie latine ; et les deux vers qui le terminent semblent avoir été inspirés par un souffle divin. Lucrèce, poëte philosophe, a décrit longuement, mais en beaux vers, la séparation des élémens et la naissance des animaux ; il a développé le système d'Epicure avec beaucoup de détails et de soins :

Sed quibus ille modis conjectus materiaï
Fundârit cœlum ac terram, pontique profunda,
Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam.
Nam certè neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locârunt ;
Nec quos quæque darent motus, pepigere profectò :
Sed quia multa modis multis primordia rerum
Ex infinito jam tempore percita plagis,
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coïre, atque omnia pertentare,
Quæcumque inter se possent congressa creare ;
Propterea fit, uti magnum volgata per ævum,
Omnigenos cœtus et motus experiundo,
Tandem ea conveniant, quæ ut convenere, repentè
Magnarum rerum fiant exordia sæpè,
Terraï, maris, et cœli, generisque animantum.

Ce n'est là, en quelque sorte, que l'annonce de la description dont nous avons parlé. « Lucrèce (nous empruntons ici les expressions de mad. V. de Chastenay, dans son intéressant ouvrage intitulé : *du Génie des Peuples anciens.*) Lucrèce nomme la terre du nom de mère commune ; elle a créé les animaux, l'homme même est sorti de son

sein, et maintenant elle se repose. Mais ce système fût-il plus erroné encore, rien de plus beau que l'image du printemps, dans les vers du poëte de Rome : il faut y lire le tableau de la nature dans son enfance, la réunion des sociétés, la découverte de tous les arts. » Ce tableau est trop long pour que nous en rapportions ici le texte; mais nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux la belle traduction qu'en a faite M. de Fontanes :

La terre, plus fertile aux premiers jours du monde,
Prodiguant les gazons, les plantes et les fleurs,
Orna d'abord son sein de leurs mille couleurs.
Un luxe de verdure a chargé son enfance;
Ainsi l'oiseau naissant, la brebis sans défense,
Revêt, pour éviter les rigueurs des saisons,
Ou la plume légère, ou les douces toisons.....
L'homme eut pour son berceau l'herbe tendre des plaines.
D'un suc laiteux et pur exprimé de ses veines,
La terre nourrissoit l'enfant débile et nu,
Sur des touffes de fleurs mollement soutenu.
Ainsi d'un lait nouveau le fécond hyménée
Grossit le jeune sein d'une épouse étonnée.
  Mais tout change avec l'âge et tout est limité :
La terre s'épuisa par sa fécondité.
Telle à nos yeux repose une femme affoiblie
Que Lucine et les ans par degrés ont vieillie.
  On dit qu'alors, on dit que du monde nouveau
Des êtres monstrueux ont souillé le berceau.
Je ne rejette point leur douteuse origine;
C'est peut-être en ce temps que naquit l'Androgine,
Homme et femme à la fois, et dont le corps hideux
Des deux sexes formé, différoit de tous deux.
Peut-être on vit périr des espèces naissantes,
De la nature aveugle ébauches impuissantes.

Des membres imparfaits, ouvrage du hasard,
Bizarrement unis ou séparés sans art,
Ne pouvoient prolonger la stérile existence
De ces vils avortons qui rampoient sans défense.
Pour qu'un être animé vive et croisse en effet,
Il faut que la nature, achevant son bienfait,
Accorde à nos besoins des organes flexibles,
Et sur-tout qu'à leurs feux les deux sexes sensibles
Puissent, en s'enflammant, s'attirer tour à tour,
Et se multiplier dans le sein de l'amour.
Mais des fables aussi rejetons l'imposture.
Croirons-nous que Scylla, sous sa double figure,
Ait fait entendre aux flots une aboyante voix?
Croirons-nous qu'un Centaure ait pu joindre à la fois
De l'homme et du coursier le contraire assemblage?
Le cheval, à trois ans, dans la force de l'âge,
Bondit sur la verdure ou court dans les combats,
Tandis qu'un foible enfant, qui tremble à chaque pas,
N'ose quitter l'appui de la main maternelle,
Et la nuit, en rêvant, cherche encor la mamelle.
Des germes si divers n'ont pu s'associer,
Et chaque être, en un mot, forme un tout régulier:
Il ne peut renfermer qu'une seule semence.
Si de l'affreux Centaure on admet l'existence,
L'ignorance et l'erreur vont publier encor
Qu'autrefois dans les champs couloient des fleuves d'or;
Que les perles brilloient aux arbres suspendues;
Qu'on vit l'homme élever sa tête dans les nues,
Et des mers en trois pas franchir l'immensité,
Comme ce dieu des eaux par la fable inventé.....
Jadis au fond des bois, nos ancêtres sauvages
Des chênes nourriciers habitoient les ombrages.
Nul ne savoit encore amollir les métaux,
Forger le fer tranchant, et recourber la faux.
Ils ignoroient l'amour, et de grossières flammes
Réunissoient les corps, sans confondre les ames.

La femme, qui n'osoit refuser ni choisir,
Se livroit à la force, aux fureurs du desir,
Et quelques fruits payoient sa faveur la plus chère:
Déjà l'art de donner étoit un art de plaire.
Mais Vénus, mais l'Amour rend les esprits plus doux:
A sa compagne enfin s'unit un seul époux,
Et sous les voiles saints du modeste Hyménée,
Ils dérobent tous deux leur couche fortunée.
Des fils, nouveaux liens qui les joignent encor,
Formés à leur image, et leur commun trésor,
Rendront à leurs vieux ans les devoirs qu'ils remplissent;
La famille est formée, et les mœurs s'établissent.
Les mœurs ont devancé tous les ordres des lois.
Dès-lors se rassemblant sous de rustiques toits,
Les humains réunis, forts de leur alliance,
Des femmes, des enfans, assurent la défense:
Car un instinct sacré leur apprit sans effort
Que le foible est remis à la garde du fort.
De la société tel est déjà l'ouvrage;
Il s'accroît, et s'achève à l'aide du langage.
Le besoin, ce premier de tous les inventeurs,
Impose à chaque objet des noms imitateurs.
Des objets sont absens, la mémoire fidelle
Par un mot au regard les peint et les rappelle.
L'homme parle, et bientôt toutes ses passions
S'échappent de son ame en ses expressions.
De cet art étonnant quel fut le premier maître?
Qui l'apprit aux mortels? L'instinct seul le fit naître.
Chacun par son instinct dirigé sûrement
A bientôt de sa force un secret sentiment;
Au but de la nature il ne peut se méprendre.
Vois comme en son berceau l'enfant se fait entendre:
Ses gestes inquiets expliquent son desir;
Son doigt nomme de loin l'objet qu'il veut saisir;
Et quoiqu'en s'agitant, sa langue embarrassée
Ne puisse encor donner la voix à sa pensée,

Il te parle du moins, te répond par des cris;
Et tu comprends sans peine ou ses pleurs ou ses ris.
  Avant que le taureau, sur son front jeune encore,
De ses dards recourbés ait vu la pointe éclore,
De sa corne invisible il fend déjà les airs;
Déjà le lionceau, dans le fond des déserts,
Veut s'armer de sa dent, de sa griffe impuissante;
Le tigre à peine éclos, et l'hiène naissante
Portent la soif du sang et la rage en leurs yeux;
En sortant de son nid, l'oiseau cherche les cieux,
Et, couvert à demi de ses plumes nouvelles,
Tente un vol incertain sur ses tremblantes ailes.
  Ne crois pas qu'un seul homme ait nommé les objets.
Puisqu'aux mêmes besoins ils vivent tous sujets,
Tous ils ont pour les peindre un talent nécessaire.
Ce que fit un mortel, d'autres ont pu le faire.
Que dis-je? ainsi que toi, les grossiers animaux
Peignent différemment leurs plaisirs et leurs maux.
Lorsqu'aux champs d'Albanie une chienne difforme
Dans un accès de rage ouvre sa gueule énorme;
Quand ses cruelles dents montrent à tes regards
Et leur tranchant ivoire, et leurs doubles remparts,
Son cri n'est point semblable à cette voix plaintive
Qu'elle pousse dans l'ombre alors qu'elle est captive;
Et quand de ses petits, renversés sous ses pas,
Elle foule en jouant les membres délicats,
Les suspend sans danger, les pétrit, les caresse,
Et de sa dent légère innocemment les presse,
Combien diffère alors son joyeux aboîment
De ces sons de douleur prolongés longuement,
Lorsque, dans nos foyers, prompte à demander grace,
Elle fuit, en rampant, la main qui la menace!
Les oiseaux des forêts, des fleuves et des mers,
Pour les divers besoins poussent des cris divers,
Et même avec les temps ils changent de ramage;
Tel est ce noir corbeau, messager de l'orage.

Si la brute avec art sait gouverner sa voix,
L'homme, né plus habile, a de plus nobles droits;
Le don de la parole est pour l'être qui pense, etc.

Pour juger combien le génie peut féconder et agrandir un sujet, on peut lire dans Milton le magnifique tableau qu'il fait de la création du monde; nous allons en faire connoître quelques fragmens, d'après l'élégante traduction de M. Delille :

Dis quel art a des cieux courbé l'immense voûte,
Quels feux si loin de nous suivent en paix leur route,
Où s'arrête l'espace à nos yeux étendu;
Comment un air fluide, en tous lieux répandu,
Embrasse doucement de sa molle ceinture,
Et la terre, et le ciel, et toute la nature.

. . . .
. . . .

. De ce vaste amas, sombre et silencieux,
La nuit couvroit encor la matière inféconde:
L'esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
Les couve sous son aile, et verse dans leur sein
Son ame créatrice et son souffle divin.
Au feu vivifiant de sa chaleur puissante
Le chaos se féconde, et la nature enfante.
Tout se range à sa place, et chaque germe impur
Étranger à la vie, au fond du gouffre obscur
Plonge sa masse inerte et sa grossière lie;
Attirant, attiré, l'être à l'être s'allie:
L'un écoute sa haine, et l'autre son amour;
Et comme ses penchans, chacun a son séjour.
Le feu vole, l'air monte, et dans l'air élancée,
La terre, par son poids, y demeure fixée.
Alors l'Éternel dit au néant qui conçut:
Que la lumière soit! et la lumière fut;

La lumière, de l'air l'essence la plus pure,
L'enfant le premier né de toute la nature,
Dont Dieu même est la source, et qui, d'un air riant,
Commence sa carrière aux portes d'Orient.
Cependant le soleil n'existoit pas encore;
Les nuages cachoient le berceau de l'aurore :
Dieu la vit et l'aima; mais de l'obscurité
Son ordre tout-puissant sépara la clarté,
Nomma l'une le jour, et l'autre les ténèbres.
Ici des rayons purs, là des vapeurs funèbres,
Se succédant sans cesse et changeant de séjour,
Sur le double hémisphère habitent tour à tour.
Ainsi du jour naissant brillèrent les prémices :
Le ciel même à la terre envia ses délices;
Et tout l'olympe en chœur, par de joyeux concerts,
Chanta le jour enfant et le jeune univers.

. . . .
. . . .

La terre, qui d'abord sombre, informe et hideuse,
Découvroit tristement sa nudité honteuse,
Prend sa robe de fête, et de rians gazons
Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts.
Dans les champs parfumés le jeune arbuste étale
De son luxe naissant la pompe végétale,
Et, déployant sa tige, et sa feuille, et ses fleurs,
De nuance en nuance assortit ses couleurs.
Le lierre étend ses bras; la vigne qui serpente
Montre ses fruits de pourpre et sa vrille grimpante.
L'épi doré rangea ses nombreux bataillons;
Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons;
L'humble ronce embrassa les rochers des collines;
L'arbre leva sa tête, et cacha ses racines,
Forma de frais abris de ses bras complaisans,
Et donna tour à tour ou promit ses présens;
Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
Et fut et le trésor et l'honneur des campagnes.

La terre ainsi devint une image des cieux,
Et le séjour de l'homme eût fait envie aux dieux.

. . . .
. . . .

La lumière s'élance, elle abreuve, elle inonde
D'un torrent de clarté le grand astre du monde.

. . . .

Superbe, impatient de franchir la barrière,
C'est lui qui le premier commença sa carrière,
Et de son trône d'or jusqu'aux bornes des cieux
Lança ses traits brûlans et ses gerbes de feux.
Les pléiades ouvroient sa marche triomphante;
L'Aurore déployoit sa robe blanchissante.
D'autre part, ce bel astre, ami du doux sommeil,
Ornement de la nuit, et miroir du soleil,
Sur son char entouré d'un cortége d'étoiles,
Descendoit de l'olympe et replioit ses voiles.
L'astre du jour paroît, il marche dans les cieux;
La lune a dérobé son cours mystérieux.
La nuit sombre renaît, et sa lampe argentée
Revient montrer encor sa splendeur empruntée,
Reprend son doux empire, et sur ses frais habits
Les astres de sa cour ont semé leurs rubis.

. . . .
. . . .

Les marais, les étangs, les lacs, ont leurs familles;
Leurs bords sont animés : de ses frêles coquilles
En foule on voit sortir le peuple des oiseaux,
Sous le sein maternel couvés dans leurs berceaux.

. . . .

Le difforme éléphant de sa terre natale
Dégage pesamment sa marche colossale.

. . . .

De leurs molles toisons les brebis se vêtissent :
De leurs longs bêlemens les plaines retentissent.

Le chevreau vagabond suit son goût inconstant.
De son double séjour, équivoque habitant,
Le crocodile sort de l'arène féconde,
Et balance indécis entre la terre et l'onde.
. . . .
. . . .
La terre en souriant admiroit sa beauté;
Le monde s'étonnoit de sa fécondité,
Les airs, les eaux, les champs, les monts, étoient fertiles;
Quaprupèdes, oiseaux, et poissons et reptiles,
Nageoient, marchoient, rampoient ou prenoient leur essor.
Mais cet ouvrage immense est imparfait encor:
Un être lui manquait . . . .
Dieu dit, et tu naquis; lui-même en chaque trait
Grava sa ressemblance et traça son portrait.
Tu vivois seul encor, mais sa main paternelle
Forma pour ton bonheur ta compagne fidelle;
Puis il dit à tous deux : « *Allez, heureux époux,*
Vivez, croissez, aimez, et multipliez-vous;
De vos nombreux enfans peuplez ce nouveau monde,
Et rangez sous vos lois les airs, la terre et l'onde. »
. . . .
Là ne s'arrête point l'infatigable auteur;
De sa demeure sainte il gagne la hauteur;
Veut du fond de sa gloire et de son sanctuaire
Qu'habite sa grandeur, qu'entoure le mystère,
Voir ce jeune univers si beau, si gracieux,
Conforme à sa pensée, et digne de ses yeux,
Voir son empire accru de ses nouveaux empires:
Il s'élève en triomphe, et d'innombrables lyres,
Les acclamations, les chants et les concerts,
Félicitent l'auteur, le roi de l'univers.
(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Il chante cette reine, épouse de Minos,
Heureuse, si jamais on n'eût vu de troupeaux!

Des filles de Prétus les fureurs sont connues,
Leurs vains mugissemens insultèrent les nues;
Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs,
N'ont jamais de la Crète égalé les horreurs.
O honte! ô crime affreux! quels feux brûlent tes veines,
Folle Pasiphaé? qu'attends-tu dans ces plaines?
Le taureau que tu fuis ne comprend point tes pleurs;
Épris d'autres amours, il foule un lit de fleurs;
Et, toujours insensible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des rivales.

(M. Gresset.)

Les filles de Prétus ont mugi dans les champs,
Mais elles n'eurent point ces coupables penchans.
Au seul aspect du joug elles devinrent mornes,
Se tâtèrent le front, croyant avoir des cornes, etc.

(M. Richer.)

Quel feu! quelle harmonie! quelle verve brillante dans les vers de M. Gresset, que je viens de citer! C'est là vraiment de la poésie; on voit que ce poëte a été saisi de l'enthousiasme de Virgile.

Addition de l'Éditeur. Écoutons les traducteurs modernes:

Épouse de Minos, ah! quels égaremens!
Des Prétides on sait les faux mugissemens;
Mais si leur main trompée autrefois a pu croire
Que des cornes pesoient sur leur tête d'ivoire;
Si leur cou virginal craignit le joug absent,
De tes honteux transports leur cœur fut innocent.
Quant tu gravis ces monts, reine trop malheureuse,
Lui, plus blanc que la neige, et couché sous l'yeuse,
Rumine l'herbe tendre, ou, le long des ruisseaux,
Il cherche ta rivale au milieu des troupeaux.

(M. Tissot.)

De Pasiphaé même il raconte le crime;
Pasiphaé, des dieux déplorable victime :
Heureuse, si jamais on n'eût vu de troupeaux !
Quel délire innocent t'arrache à ton repos ?
Les Prétides, jouets d'une erreur mensongère,
Cherchèrent sur leur front une corne étrangère.
Combien de fois on vit leur essaim mugissant
S'égarer dans les prés et fuir le joug absent!
Mais jamais comme toi leur fureur insensée
De cette horrible hymen n'enfanta la pensée :
Tu cours sur les coteaux, et l'objet de tes pleurs,
A l'ombre d'une yeuse et sur un lit de fleurs,
Rumine sous sa dent des herbes blanchissantes,
Ou poursuit dans les prés ses superbes amantes.

(M. Dorange.)

Le lecteur remarquera sans doute que le troisième vers de la dernière citation appartient à Gresset, et que l'expression du joug *absent*, est empruntée de M. Tissot. Au reste, c'est ici le cas d'appliquer à M. Dorange cette phrase de l'avertissement qu'il a mis en tête de sa traduction : « Souvent j'ai préféré à la servitude du sens littéral la chaleur et le mouvement d'une traduction plus libre. J'aime mieux être, si je puis, imitateur pittoresque que copiste sans effet, et quand je ne puis plus être Virgile, je tâche d'être encore poëte. »

(4) Ce n'est point Silène qui parle en cet endroit, comme nous l'avons dit; il introduit Pasiphaé elle-même, qui, dans l'ardeur de sa passion, prie les nymphes de l'île de fermer les issues des forêts, de peur que son taureau n'échappe. M. Gresset l'a entendu autrement; mais ses vers sont pleins d'ame et d'énergie :

Chastes nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,
Que ce taureau fatal expire sous vos traits.

S'il ne s'offre à vos yeux sur la rive voisine,
Volez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine.
Sacrifiez ce monstre, et vengez en ce jour
Les lois de la nature et l'honneur de l'amour.

(5) Du barbare Térée il décrit la disgrace,
Il décrit les horreurs et le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son coupable père eut le sein pour tombeau.
Pour fuir ces lieux sanglans, Philomèle vengée,
Prend un nouvel essor, en rossignol changée,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits,
S'envole, et traîne au loin d'inutiles regrets.

(M. Gresset.)

Ce dernier vers est de la plus grande beauté; il reçoit son principal lustre du mot *s'envole,* rejeté du vers précédent. Si ce verbe se trouvoit dans le premier vers, le sens seroit bien le même, mais l'harmonie pittoresque seroit détruite. Il faut de l'oreille pour sentir ces finesses presque imperceptibles de l'art porté au plus haut point. Comparez à ces beaux vers ceux de M. Richer:

Enfin, puis-je vous dire *avec quelles horreurs*
Silène de Térée alluma les fureurs?
Comment il célébra Philomèle affligée,
Progné vengeant l'affront de sa sœur outragée,
De quel repas horrible *elle le régala*, etc.

Peut-on se servir de termes plus bas, de phrases plus triviales?

Addition de l'Éditeur. Les traducteurs modernes, plus élégans que M. *Richer,* ne sont guère plus fidèles. MM. *Didot, Langeac, Millevoye, Tissot,* se sont vai-

nement mis à la torture pour rendre la précision de l'original, et ils n'en ont conservé ni le tour ni les expressions. La seule traduction que l'on puisse citer est celle-ci, de M. *Dorange*, dont les derniers vers laissent encore quelque chose à desirer pour l'exactitude :

Décrirai-je Térée et ses fureurs cruelles,
Avant que des oiseaux il empruntât les ailes?
Le mets, l'horrible mets à sa faim présenté :
Comment enfin ce roi, dans les airs emporté,
D'une épouse implacable évitant la poursuite,
Sur son palais désert précipita sa fuite. ?

(6) Némésien de Carthage a fait sur le même sujet une pièce de vers, dont M. de Fontenelle trouvoit le dessein plus régulier que celui du Silène de Virgile. Malfilâtre a déjà réfuté l'opinion de l'Académicien bel esprit; nous n'ajouterons rien à ses observations. Mais Némésien n'est pas dans les mains de tout le monde, et nous pensons qu'on ne sera pas fâché de trouver ici son églogue, que nous avons traduite littéralement, afin qu'elle puisse servir d'objet de comparaison. La voici :

LA NAISSANCE DE BACCHUS.

Le soleil étoit au plus haut point de sa course. Nyctile, Mycon et le bel Amyntas, se réfugièrent sous un chêne antique qui étendoit au loin ses branches touffues. Tout près de là, Pan, fatigué de la chasse, reposoit à l'ombre d'un orme, et réparoit, par un sommeil tranquille, ses forces épuisées. Les bergers l'aperçurent; sa flûte étoit suspendue à une branche de l'arbre. Ils s'en saisirent furtivement ; comme si des mortels pouvoient chanter des vers sur les chalumeaux des dieux ! Mais au lieu

des accens harmonieux qu'elle avoit coutume de faire entendre, la flûte refuse d'exprimer une seule modulation, et ne rend plus sous leurs doigts qu'un aigre sifflement. Pan, réveillé par ces sons aigus, et voyant d'où ils partoient : « Jeunes bergers, dit-il, si vous demandez des vers, je vais contenter vos desirs. Aucun mortel n'a le pouvoir d'enfler ces chalumeaux, dont j'ai moi-même inventé l'assemblage dans les antres profonds du Ménale. Je chanterai ta naissance, ô Bacchus! et l'origine de la vigne; nous devons des vers au dieu du vin. »

Il dit, et, prenant sa flûte, il chanta ainsi :

« Fils de Jupiter, qui, le front couronné de lierre et les cheveux parfumés d'une essence divine, ornes de guirlandes de pampre les tigres attelés à ton char, c'est toi que je chante. Jupiter s'est montré à Sémélé avec cet appareil terrible dont les astres seuls peuvent soutenir l'éclat. Le maître des dieux, lisant dans l'avenir, différa la naissance de l'enfant qu'elle portoit dans son sein, jusqu'à l'accomplissement du terme prescrit par la nature. Les nymphes, les vieux faunes, les pétulans satyres et moi, prîmes le soin de le nourrir dans un antre de Nysa. Silène lui-même est plein d'une respectueuse tendresse pour son petit nourrisson. Il l'échauffe dans son sein, le porte dans ses bras, et l'excite à rire par un doux chatouillement. Tantôt, par un mouvement presque insensible, il l'invite au repos, et tantôt il l'égaye, en frappant de ses mains tremblantes son sistre résonnant. Le dieu, souriant à ce badinage, pince de ses doigts enfantins les oreilles du bon Silène, lui arrache les poils dont sa poitrine est hérissée, frappe sur sa tête chauve, sur son court menton, et aplatit avec son foible pouce le nez camus du satyre.

« Cependant il parvint à une florissante jeunesse, et ses cornes percèrent sous sa chevelure dorée. Alors il fit connoître aux hommes la vigne, source de leurs plaisirs. Les bergers, les satyres en admirent la large feuille et le fruit pourpré. Cueillez, leur dit le dieu folâtre, cueillez ces raisins dont vous ignorez l'usage, et pressez-les sous vos pieds agiles. Il dit, et, séparant aussitôt de leurs ceps les grappes parfumées, ils les transportèrent à pas lents dans de vastes corbeilles, et s'empressèrent de les fouler dans des cuves de pierre. Les coteaux voisins sont couverts de vendangeurs; le nectar coule à flots dans la campagne qu'il désaltère. Tout sert de vase à la troupe lascive des satyres : les uns reçoivent la liqueur sacrée dans des cornes, les autres dans des tasses ou dans leurs mains arrondies en coupes. Celui-ci, courbé sur les bords d'une cuve, hume avec bruit le vin doux; celui-là y plonge avec avidité l'instrument dont il a coutume d'accompagner sa voix ; un autre, penché, veut recevoir dans sa bouche le jus brillant qui tombe par cascade; mais les flots précipités inondent sa poitrine et ses larges épaules.

« La source de la joie ne tarit point ; les plaisirs deviennent bruyans; le vin inspire des chansons et des danses lascives. Bacchus allume l'amour dans le cœur des satyres ; ils poursuivent avec ardeur les nymphes qui les fuient ; prêtes à leur échapper, ils arrêtent l'une par le pan voltigeant de sa robe, et l'autre par sa longue chevelure. Ce fut alors, pour la première fois, que le vieux Silène noya sa raison dans de larges coupes pleines de cette aimable liqueur. Depuis ce jour, il est la fable de tous ceux qui le voient, le matin, les veines enflées, la démarche mal assurée et le corps appesanti par ce

délicieux nectar qu'il a bu la veille avec excès. Bacchus même, le fils du grand Jupiter, ne dédaigne point de fouler de ses pieds les raisins, de présenter à ses lynx le jus qu'il en exprime, et de porter un thyrse de bois de vigne. »

Telle est l'histoire que Pan révéla aux bergers dans les vallée d'Arcadie, jusqu'au moment où la nuit les avertissant de rassembler leurs troupeaux dispersés, ils les reconduisirent à l'étable pour les traire et faire des fromages de leur crême.

(*Note de l'Éditeur.*)

ÉGLOGUE VI.

MÉLIBÉE.

SUJET.

Cette églogue porte pour titre Mélibée, parce que Mélibée rapporte la dispute de deux autres bergers, dont il a été témoin et même juge avec Daphnis. Tyrsis et Corydon chantent tous deux alternativement. L'un dit presque toujours le contraire de ce qu'a dit l'autre, et dans le même nombre de vers. Ce chant dialogué s'appelle un poëme *amébée*. Ce n'est pas le poëte, c'est Mélibée qui est ici le narrateur. Il dit que Corydon remporta la victoire sur son rival. Pourquoi ? c'est que les vers de Tyrsis, quoique très-beaux, sont cependant tristes, mordans, satiriques et pleins d'emportement, au lieu que ceux de Corydon marquent un caractère plus aimable et plus doux. On s'épuise en conjectures pour trouver le sens allégorique de cette églogue : peut-être en renferme-t-elle un, mais il est perdu pour nous, et il importe assez peu que nous le découvrions. Cette pièce ressemble à la huitième idylle de Théocrite. Elle peut avoir été composée l'an de Rome 714.

MÉLIBÉE.

Un jour Daphnis (1) étoit assis sous un chêne. (*a*) Corydon et Tyrsis avoient rassemblé leurs troupeaux en un seul, Tyrsis ses brebis, Corydon ses chèvres chargées de lait : tous deux dans la fleur de leur jeunesse, Arcadiens tous deux, égaux dans l'art de chanter, de s'attaquer et de se répondre.

Le chef de mon troupeau, le bouc lui-même, s'étoit égaré dans ce lieu, tandis que je m'occupois à défendre du froid mes tendres myrtes. J'arrive; je vois Daphnis : dès qu'il m'aperçut à son tour : Venez promptement, ô Mélibée! votre bouc et les chevreaux sont en sûreté : si vous pouvez donner quelques momens au loisir, reposez-vous à l'ombre; vos bœufs viendront d'eux-mêmes, à travers la prairie, boire sur cette rive. Ici le Mincio couvre ses bords verdoyans de jeunes roseaux, et du haut de ce chêne sacré des essaims d'abeilles font retentir leurs bourdonnemens.

Que faire? je n'avois ni Alcippe, ni Philis pour renfermer à la maison les agneaux nouvellement sevrés, et, d'un autre côté, il y avoit un grand combat entre Corydon et Tyrsis. Je préférai cependant leurs jeux à mes occupations sérieuses. Tous deux commencèrent donc à combattre en vers alternatifs; c'étoient des vers alternatifs que les Muses leur ordonnoient de chanter. Voici ceux que faisoient entendre, l'un après l'autre, Corydon et Tyrsis.

CORYDON.

Nymphes que je chéris, souveraines de la fontaine de Libethre; (*b*) ou suggérez-moi des vers tels que vous en inspirez à mon cher Codrus (*c*) (il en fait qui approchent des vers d'Apollon); ou si nous ne pouvons tous l'égaler, je suspendrai ici ma flûte à ce pin sacré.

TYRSIS.

Pasteurs d'Arcadie, couronnez de lierre (*d*) un poëte naissant, et que Codrus en expire d'envie; ou s'il me loue malgré moi (*e*), ceignez mon front de baccar, de peur que sa langue pernicieuse ne nuise un jour à ma muse.

CORYDON.

Le jeune Mycon te consacre, ô Diane! cette hure hérissée de sanglier, et ce bois noueux d'un cerf léger. Si ta faveur s'attache à mes traits, je t'élèverai une statue entière d'un marbre poli, et la couleur de la pourpre éclatera sur ton brodequin. (*f*)

TYRSIS.

Un vase plein de lait, et ces gâteaux, sont, ô Priape, tout ce que tu peux attendre de moi chaque année; tu es le gardien d'un jardin bien pauvre. Je t'ai fait de marbre, suivant mon pouvoir présent; mais si la fécondité des mères répare les pertes de mon troupeau, je veux que tu sois d'or.

CORYDON. (2)

Galatée, chère néréide dont l'haleine est plus douce pour moi que le thym du mont Hybla, toi qui surpasses la blancheur des cygnes et la beauté du lierre blanc : aussitôt que les taureaux, las de paître, retourneront à l'étable, viens à moi, si tu prends quelque intérêt à ton Corydon.

TYRSIS.

Pour moi, je veux te paroître plus amer que les herbes de Sardaigne (*g*), plus hérissé que le houx (3), plus vil que l'algue rejetée de la mer, si ce jour n'est déjà pour moi plus long qu'une année entière. Allez, mes bœufs, retournez enfin à l'étable : n'êtes-vous pas honteux de paître encore? (4)

CORYDON.

Fontaines bordées de mousse, tendres gazons faits pour le sommeil, et vous, arboisiers verds qui les parsemez d'ombres, défendez mon troupeau contre les ardeurs du solstice. Déjà l'été brûlant arrive, déjà les bourgeons grossissent sur les branches fécondes de la vigne.

TYRSIS.

Ici, mon foyer est toujours chargé d'un bois résineux; ici brûle sans cesse un grand feu, et une fumée continuelle noircit les portes de ma cabane; ici je m'embarrasse autant du souffle de Borée, que le loup s'embarrasse du compte des brebis (*h*), ou que les fleuves qui se débordent se soucient de leurs rives.

CORYDON.

(*i*) Déjà les genevriers, déjà les châtaigniers, sont armés de leurs pointes hérissées; déjà de tous côtés les fruits tombés sont entassés sous leurs arbres; tout rit dans nos champs (*k*): mais si le

bel Alexis quittoit ces montagnes, vous verriez les fleuves mêmes se dessécher.

TYRSIS.

Les champs sont arides; l'air embrasé fait mourir l'herbe altérée : Bacchus envie à nos coteaux l'ombre de la vigne. A l'arrivée de ma Philis, tous les bois reverdiront; (*l*) Jupiter descendra sur nos campagnes en pluie bienfaisante.

CORYDON.

Le peuplier est agréable à Hercule, la vigne à Bacchus, le myrte à la belle Vénus, à Apollon son laurier; Philis aime les coudriers : tant que Philis les aimera, rien ne l'emportera sur les coudriers, ni le myrte, ni le laurier d'Apollon.

TYRSIS.

Rien n'est plus beau que le frêne dans les forêts, le pin dans les jardins, le peuplier au bord des fleuves, le sapin sur les hautes montagnes; mais si tu viens plus souvent me voir, beau Lycidas, le frêne te cèdera dans nos forêts, et le pin dans nos jardins. (5)

MÉLIBÉE.

Telles furent leurs chansons, je m'ensouviens. Tyrsis vaincu, voulut encore, mais en vain, disputer le prix. Corydon, depuis ce jour, est pour moi Corydon.

NOTES ET REMARQUES

SUR LA VIe ÉGLOGUE.

(a) Il y a dans le latin *argutâ ilice.* Cette épithète est difficile à rendre dans notre langue ; nous n'avons aucun terme qui réponde juste à celui-là. Il signifie proprement *ce qui fait du bruit.* Mais comment entendre cette épithète ajoutée à un chêne ? Ce bruit peut être, ou celui des vents qui agitent les branches de l'arbre, ou celui des oiseaux qui sont perchés dessus, ou enfin celui des bergers mêmes qui chantent sous son ombrage. L'adjectif *argutus* se prend quelquefois pour *ce qui rend un bruit aigu, une espèce de cri aigre et perçant.* C'est ce qu'on peut voir par ce vers de Virgile, *Géorgiques* I, vers 143.

Tum ferri rigor atque argutæ lamina serræ.

Quelquefois aussi il se prend pour un son doux et flatteur, témoin ces vers :

Argutos inter strepere anser olores, égl. II.
Hîc arguta sacrâ pendebit fistula pinu, égl. VI.

Pour bien entendre ce qu'il veut dire dans cette occasion, il faut comparer, s'il est possible, Virgile à lui-même. On lit dans la VIIe églogue :

Mænalus argutumque nemus, pinosque loquentes.
Semper habet, semper pastorum ille audit amores,
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.

Il est clair que Virgile ne donne au bois du mont Ménale l'épithète *argutum*, que parce que ce bois retentit

des chansons amoureuses des bergers et des sons de la flûte du dieu Pan. En donnant la même épithète à un chêne, on sent qu'il a eu la même idée. Ce chêne est *éloquent;* il parle enfin comme ceux du mont Ménale. Voilà de la poésie noble, hardie, qui anime tout. Je ne verrois que le mot *harmonieux*, pour rendre le latin, mais il n'auroit pas ici la même énergie.

(*b*) *Souveraines de la fontaine de Libethre.* C'est une fontaine de Béotie, près du mont Hélicon. On voyoit sur ses bords les statues des Muses.

(*c*) *Tels que ceux que vous inspirez à mon cher Codrus.* Codrus étoit un bon poëte, contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

(*d*) Le mont Parnasse avoit deux sommets, l'un nommé *Cirrha*, l'autre appelé *Nisa.* Le premier étoit consacré à Apollon, l'autre l'étoit à Bacchus. Ainsi les poëtes, c'est-à-dire les habitans du Parnasse, étoient dévoués à Bacchus, comme à Apollon; ces deux divinités jettent également dans l'enthousiasme ceux qui les adorent. C'est, sans doute, pour cette raison que Tyrsis, en qualité de poëte, demande aux pasteurs d'Arcadie une couronne de *lierre*, plante dont on orne la tête de Bacchus; c'est comme s'il demandoit une couronne de laurier.

M. Pope, dans son *Essai sur la Critique*, semble attribuer le lierre au critique exclusivement. Je ne sais de quelle autorité il s'appuie, ni sur quelle raison il se fonde.

(*e*) Voici la traduction de cet endroit par M. l'abbé Desfontaines : « Ou s'il est forcé (*Codrus*) de me louer malgré lui, bergers, ceignez ma tête de baccar, pour me mettre un jour à l'abri des traits d'une langue ja-

louse. » Il dit ensuite dans une remarque : « Les derniers traducteurs ont fait un contre-sens en cet endroit, et ont transformé cet ingénieux couplet en galimatias, en rapportant *ultrà placitum* à Tyrsis, au lieu de le rapporter à Codrus. » Je crains bien que ces traducteurs n'aient raison, et que ce ne soit M. l'abbé Desfontaines qui transforme lui-même ce couplet en galimatias. Je demande, en supposant que Codrus fût forcé de louer Tyrsis, pourquoi Tyrsis craint les traits de cette langue jalouse? Assurément des louanges ne ressemblent en rien aux traits d'une langue jalouse. Ou Codrus donnera à Tyrsis des louanges forcées, ou il en dira du mal. L'un exclut l'autre : on ne peut supposer que Codrus lance les traits d'une langue jalouse, tandis qu'on vient de dire qu'il donne des louanges. « Le baccar, ajoute M. l'abbé Desfontaines, étoit regardé comme une espèce d'amulette contre les langues envieuses et médisantes. » Une langue qui loue, et qui loue malgré elle, ne médit point. D'autres traducteurs ont dit la même chose que M. l'abbé Desfontaines, et ont fait la même remarque, en se servant de ses propres termes. Je défie tous les lecteurs de comprendre ce qu'ils font dire au Tyrsis de Virgile. Rien n'étoit plus aisé que de suivre l'interprétation du P. de la Rue : elle est claire et très-naturelle. « Une louange outrée, dit-il, étoit une espèce de fascination, parce que Némésis entroit en colère contre celui qui recevoit de pareilles louanges, et le punissoit. Il y a, suivant Pline, des familles d'enchanteurs en Afrique, qui font les plus grands maux uniquement par les louanges qu'ils prodiguent. Pour détourner ce charme secret, la personne louée se servoit de baccar, comme d'une amulette; ou bien le loueur avoit coutume de dire, avant de parler,

præfiscini ou *præfiscine*, c'est-à-dire, *sans fascination*; par là il avertissoit que ses louanges étoient sincères, et qu'il n'avoit pas dessein de nuire en les donnant. Il est facile à présent d'entendre le sens de ce passage. Couronnez-moi de lierre, dit Tyrsis, afin que Codrus meure de jalousie; ou de baccar, de peur qu'il ne me fascine par ses louanges dangereuses, de peur qu'il ne me loue malgré moi, *ultrà placitum*, et que sa langue *pernicieuse et funeste, par ses louanges* (*mala lingua*), ne me nuise un jour; *mala*, ne veut donc point dire ici *médisante*, mais *maligne lorsqu'elle donne des éloges.* » L'Afrique a été de tout temps le pays des superstitions. Les voyageurs racontent qu'en beaucoup d'endroits, les Africains ont soin de couvrir de leur main les yeux de leurs enfans, de peur que les sorciers du pays ne les enchantent ou ne les fassent mourir en les regardant. Cette fascination se rapporte à celle dont parle Virgile dans l'églogue VIII:

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

« Je ne sais quel œil malin fascine mes tendres agneaux. »

(*f*) Cette promesse de Corydon et celle de Tyrsis ne sont que des vœux poétiques. Ces exagérations peuvent avoir lieu en vers, et on auroit tort de les prendre à la lettre. C'est comme si l'on croyoit que Virgile parle sérieusement, lorsqu'il promet au commencement du IIIe livre des *Géorgiques* de bâtir un temple magnifique à l'honneur d'Auguste, de célébrer des jeux, etc. Les poëtes et les bergers d'églogues, qui sont poëtes eux-mêmes, s'épuisent en promesses; ils ressemblent à ce passager dont parle La Fontaine :

Un passager, durant l'orage,
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des titans;
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphans

N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage,
Au nez de Jupiter la fumée en monta.

Les vœux des poëtes, quelque superbes qu'ils soient, se réduisent toujours à la fumée de l'encens.

(*Note de l'Éditeur.*)

(*g*) Les herbes de Sardaigne étoient amères, et les abeilles qui voloient dessus ne recueilloient que du miel de mauvais goût. « Dans un repas, dit Horace (*Art Poét.*, vers 372), on ne peut souffrir ni des sons discordans, ni des parfums grossiers, ni du pavot mêlé *avec du miel de Sardaigne.* Quelques-unes des plantes de cette île, lorsqu'on les portoit à sa bouche, causoient un ris convulsif; de là le proverbe du *ris sardonien*, qui signifie un ris forcé...... L'*algue* est une herbe qui croît dans la mer: on l'appelle *varec* sur les côtes de la Normandie.

(*h*) *A brebis comptées le loup ne perd pas ses droits.* C'est un vieux proverbe en usage à la campagne. On peut encore interpréter ainsi cet endroit: « Je crains autant le souffle de Borée, que le loup craint la multitude des brebis. » Guillot se plaignoit que mille de ses moutons n'avoient pu empêcher le loup d'emporter son mouton chéri :

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! *ils étoient plus de mille,*
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin,
Robin mouton, etc. (LA FONTAINE, liv. IX, fab. XIX.)

On ne peut s'empêcher de rire de la traduction de ce morceau par le P. Catrou : *Nous nous mettons en peine du vent de Borée, comme un loup se soucie de la musique.*

(*i*) M. l'abbé Desfontaines traduit ainsi ; *Le genièvre et le châtaignier promettent une abondante récolte.* Un autre traducteur s'exprime à peu près de même : *Maintenant les genièvres et les châtaigniers sont en maturité.* Il est bien vrai que c'est là, au fond, la pensée de Virgile; mais, lorsqu'on traduit un poëte, suffit-il de rendre uniquement le fond de sa pensée, en supprimant les images qu'il nous présente? Le genièvre, ou plutôt le genevrier, a des feuilles aiguës et piquantes. Le fruit du châtaignier est armé de pointes. L'un et l'autre sont agréablement hérissés, et le poëte les représente comme des espèces de bataillons avec leurs lances : il ne le dit pas formellement, mais ses expressions le donnent à entendre, surtout le verbe *stant,* qui marque une contenance ferme et inébranlable. Ce verbe mis au commencement de la phrase, le double *hiatus* du vers, qui se termine d'ailleurs par deux spondées de suite, tout concourt à former une image que l'on ne peut entièrement faire passer dans le français, sur-tout en prose. Malfilâtre en a du moins offert quelques traits. (*Note de l'Éditeur.*)

(*k*) *Tout rit dans nos champs.* Des étrangers nous reprochent de manquer de hardiesse dans nos expressions. « Les Français, disent-ils, écriront bien *les campagnes sont riantes*, et ils n'osent dire *les campagnes rient ;* c'est une bizarrerie singulière. Pourquoi ne pas se servir du verbe, comme on se sert du participe ? « Je crois que ce reproche n'est pas fondé : personne ne doit faire difficulté de dire *les campagnes rient à mes yeux*. Depuis quelque temps notre langue acquiert plus de force, grace à l'heureuse hardiesse des bons écrivains qui nous restent.

(*l*) Pourquoi tous les traducteurs ont-ils réduit au propre ce qui est au figuré dans l'original? *Une pluie abondante arrosera nos campagnes*, présente-t-il cette belle image : *Tout le ciel descendra sur nos campagnes en pluie bienfaisante?* Jupiter est pris pour l'air, comme on sait, parce qu'il en étoit le dieu. Lisez ce bel endroit du II[e] livre des *Géorgiques*, qui commence par ce vers :

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther.

J'aurois peut-être mieux fait encore de m'exprimer ainsi : *Jupiter descendra en pluie bienfaisante sur nos campagnes.*

IMITATIONS.

(1) Sous de frais aliziers Daphnis étoit assis.
Près de lui, deux bergers, Corydon et Tyrsis,
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la scène :
(Je cherchois mon bélier, égaré dans ces champs
Tandis que je plaçois mes myrtes loin des vents.)
Venez, me dit Daphnis, j'ai vu sur cette route
Un bélier vagabond que vous cherchez sans doute.
Soyez moins inquiet; il suivra les troupeaux
Que le soir va conduire aux sources de ces eaux.
Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,
Le plaisir d'un concert et la fraîcheur des ondes.
Ce beau fleuve, en baignant ce bocage secret,
Coule plus lentement et s'éloigne à regret.
A nos yeux enchantés son cristal représente
D'un ciel riant et pur la peinture flottante;
Là, le bruit de l'abeille errante sur les fleurs,
Joint aux chants des oiseaux des sons doux et flatteurs.
Il dit : de tant d'attraits pouvois-je me défendre ?
D'autres soins m'appeloient, mais il fallut me rendre.
Déjà l'heure approchoit de fermer mon bercail :
En faveur des bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes lois des muses pastorales,
Tour à tour ils formoient des cadences égales.

(M. Gresset.)

Addition de l'Éditeur. A l'occasion des vers qu'on vient

de rapporter, M. de Langeac fait quelques observations qui ont échappé à Malfilâtre. « Il ne s'agit point ici, dit-il, d'un *bocage secret ;* le *bruit de l'abeille* n'est point le mot propre. L'idée d'un fleuve qui *s'éloigne à regret* ne peut être attribuée à Virgile : on y reconnoît trop la manière d'Ovide. La traduction de Gresset a beaucoup d'autres choses qu'on ne trouve point dans l'original. C'est un tort que d'ôter à Virgile ses beautés ; mais un tort non moins grave, c'est de vouloir l'embellir. »

(2) Charmante Galatée, aimable néréide,
Toi, dont le plus beau cygne envieroit la blancheur,
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

(M. Gresset.)

Ces vers de M. Gresset méritent bien d'être cités : il en est peu d'aussi doux et d'aussi agréables. Ovide, dans ses *Métamorphoses*, liv. XIII, fab. XIX, imite ces deux vers de Virgile :

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ.

Toute la différence qu'il y a entre ces deux poëtes, c'est que Virgile met les vers que l'on vient de lire dans la bouche d'un berger, et qu'Ovide fait chanter ceux qui suivent par Polyphème. Cet énorme géant, éperdument amoureux de Galatée, s'avise de lui dire des douceurs, ce qui devient réellement comique.

Candidior folio nivei Galatea ligustri,
Floridior prato, longâ procerior alno,
Solibus hibernis, æstivâ gratior umbrâ,
Nobilior pomis, platano conspectior altâ,

Lucidior glacie, maturâ dulcior uvâ,
Mollior et cycni plumis, et lacte coacto.
Et si non fugias, riguo formosior horto.

Traduction. « O Galatée ! tu effaces en blancheur les feuilles du troène, tu es plus fleurie que nos prés, plus droite que l'aune le plus élevé, plus polie que des coquilles lavées assiduement par les flots de la mer, plus agréable que le soleil dans l'hiver et que l'ombre dans l'été, plus éclatante que des fruits vermeils, plus majestueuse qu'un plane superbe, plus brillante et plus unie que la glace, plus douce que les grappes mûres de la vigne, plus flatteuse au toucher que le duvet du cygne ou le lait caillé, plus belle enfin, si tu n'étois pas sauvage, qu'un jardin arrosé de mille ruisseaux. »

Addition de l'Éditeur. Nous remarquerons encore avec M. de Langeac, qu'Ovide, en reproduisant, selon sa coutume, la même idée sous mille formes, rend bizarres et ridicules des images qui, sous la plume de Théocrite et de Virgile, étoient simples et gracieuses ; écueil ordinaire des poëtes qui ont plus d'esprit que de goût, et plus d'imagination que de jugement.

(3) M. Richer dit, en son style ordinaire :

Chloris, que sans espoir ma triste destinée
Me figure à tes yeux plus hérissé qu'un houx.

Lorsque les images ne peuvent se transporter heureusement d'une langue dans une autre, il faut leur en substituer d'équivalentes, plutôt que de rendre ridicules et l'auteur même et le traducteur. Cette règle cependant doit avoir lieu seulement lorsque l'on traduit en vers, mais il n'en faut pas abuser.

(4) M. de Fontenelle a fait une églogue qui roule toute entière sur cette idée de Virgile : c'est le berger Eraste qui, ayant un rendez-vous pour le soir avec sa maîtresse, entre en courroux contre la lenteur du jour; il appelle Tityre, gardien de ses troupeaux :

« Vous dormez, lui dit-il, lorsque le jour approche :
« Les troupeaux devroient être aux plaines d'alentour;
« Partez. » En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour est loin encore aux yeux d'Éraste même;
Il ne découvre rien : quelle lenteur extrême!
Quel siècle jusqu'au soir! Il mesure des yeux
Le tour que le soleil doit faire dans les cieux;
Il faut que sur ces monts ce grand astre renaisse,
S'élève lentement et lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derrière ces grands bois :
Il mesure ce tour, et frémit mille fois.

L'auteur emploie encore une trentaine de vers à peindre l'impatience de son berger. Celui de Virgile dit tout simplement qu'un jour, passé loin de celle qu'il aime, lui a paru plus long qu'une année, et il fait honte à ses bœufs de rester si long-temps aux pâturages. Cette idée est charmante, et peint l'impatience du berger d'une manière beaucoup plus ingénieuse que la longue description de Fontenelle. Tout le monde lui préfèrera ces vers d'une idylle de Léonard :

Et le projet de la revoir le soir
Fit souvent le bonheur de toute ma journée;

ou bien encore ceux-ci d'une romance de La Harpe :

Ah! que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir! etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

(5) La plupart des idées ingénieuses qui terminent cette églogue sont tirées de Théocrite. Pour mettre nos lecteurs à portée de prononcer entre le poëte grec et le poëte latin, nous allons rapprocher ici les chansons de leurs bergers.

Traduction de Théocrite par M. Didot :

MÉNALQUE.

Vallons sacrés, et vous, fleuves, enfans des dieux,
Si mes vers, que vos noms rendoient mélodieux,
Ont fait le charme de ma vie,
Veillez sur mes troupeaux, daignez les protéger;
Et si Daphnis venoit, faites que ce berger
Ne puisse me porter envie.

DAPHNIS.

Beaux herbages, fontaine, et vous, antiques bois,
Si de vos rossignols Daphnis sur son hautbois
Imita la douce cadence,
Prenez soin d'engraisser mes taureaux vigoureux;
Et si Ménalque vient, que mon rival heureux
Retrouve la même abondance.

MÉNALQUE.

Quand tu parois, Milon, par-tout en même-temps
Les monts, les prés, les bois, annoncent le printemps;
Des jeunes brebis la mamelle
Se gonfle d'un lait pur qui ruisselle à longs traits:
Mais sans toi la campagne a perdu ses attraits,
Et le berger languit comme elle.

DAPHNIS.

Lucile, quand tu viens, les ormeaux jusqu'aux cieux
Élèvent tout à coup leur front audacieux;
D'un miel exquis la ruche est pleine;
La brebis plus féconde allaite deux jumeaux;

Mais quand tu disparois, bergers, brebis, ormeaux,
Tout se dessèche dans la plaine.

MÉNALQUE.

Brebis, quittez ce bois, et gagnez le vallon;
C'est là qu'au bord des eaux vous trouverez Milon,
Il dédaigne une humble fortune:
Mais, mon bélier, dis-lui que ce fameux devin,
Que l'antique Protée, issu d'un sang divin,
Garda les troupeaux de Neptune.

DAPHNIS.

La vîtesse des vents n'excite point mes vœux;
Ce n'est point l'or des rois, ni leurs biens que je veux:
Je veux, sous cet antre, Lucile,
Te chantant mon amour, dans mes bras te presser;
Et voir, sous un ciel pur, au loin se balancer
La mer qui baigne la Sicile.

MÉNALQUE.

L'orage nuit aux fleurs, le filet aux oiseaux:
De ses feux dévorans l'été tarit les eaux;
Mais plus brûlant, plus inflexible,
L'amour porte un flambeau dont l'homme est consumé.
Puissant maître des cieux! je n'ai pas seul aimé;
Des mortelles t'ont vu sensible.

Traduction de Virgile par M. Dorange:

CORYDON.

Sœurs d'Apollon, objets de mes soins assidus,
Inspirez-moi des vers émules de Codrus,
De cet ami si cher, égal à Phébus même!
Ou, s'il faut renoncer à cet honneur extrême,
Je renonce à mes chants; et mes doigts désormais
Vont suspendre à ce pin mes chalumeaux muets.

TYRSIS.

Bergers arcadiens, que d'un jeune poëte
Le lierre par vos mains vienne ceindre la tête;
Que Codrus meure enflé d'un dépit impuissant!
Ou si d'un faux éloge il emprunte l'accent,
Ceignez-moi de baccar; sa langue empoisonnée
Peut d'un talent naissant changer la destinée.

CORYDON.

O Diane! Mycon vient t'offrir pour présens
Un long bois qui du cerf atteste les vieux ans,
Et du fier sanglier la hure menaçante;
Si tu daignes sourire aux dons qu'il te présente,
Je te figure en marbre, et veux qu'un brodequin
De sa pourpre éclatante orne ton pied divin.

TYRSIS.

Du lait et des gâteaux l'offrande préparée,
Priape, tous les ans, vous sera consacrée.
D'un jardin humble encor vous êtes le gardien;
Si vos traits sont de marbre, accusez-en mon bien:
Qu'un bercail plus fécond double mon héritage,
Et ma main doit en or transformer votre image.

CORYDON.

O ma Phylis! plus belle à mon œil enchanté
Que le thym de l'Hybla, que le cygne argenté,
Plus douce que le lierre à la pâle verdure,
Quand mes bœufs assouvis quitteront la pâture,
Auprès de Corydon hâte-toi de venir,
Si ce fidèle amant remplit ton souvenir.

TYRSIS.

Phylis, méprise-moi comme le triste herbage
Qui croît dans la Sardaigne et borde son rivage,

Comme l'algue des mers et le houx épineux,
Si ce jour ne paraît une année à mes yeux.
Troupeaux rassasiés, c'est assez vous repaître,
Allez, et regagnez votre asile champêtre.

CORYDON.

Fontaines, dont la mousse environne les flots,
Herbe plus fraîche encor des charmes du repos,
Vous sur qui l'arboisier verse une ombre légère,
Prêtez à mes troupeaux un abri salutaire.
L'été brûlant arrive; au feu de ses rayons
Le cep voit se gonfler ses timides bourgeons.

TYRSIS.

Toujours de mon foyer la flamme est allumée;
Ma porte se noircit d'une épaisse fumée,
Le suc des pins enduit mes flambeaux onctueux;
Je brave ici du Nord le souffle impétueux,
Comme le loup se rit des troupeaux qu'il ravage,
Comme un fleuve orageux dédaigne son rivage.

CORYDON.

Le fruit du châtaignier s'est hérissé de dards;
Déjà les fruits mûris sous l'arbre sont épars;
Voyez nos champs parés des présens de l'automne;
Mais, hélas! qu'Alexis fuie et nous abandonne,
Des fleuves dans leurs lits vous verrez l'eau tarir,
Et l'arbuste naissant sur sa tige mourir.

TYRSIS.

L'été brûle les fruits de la plaine embrasée;
En vain l'herbe mourante implore la rosée;
Le cep refuse l'ombre aux arides coteaux;
Mais à peine Phylis viendra dans nos hameaux,
Nos bois vont reverdir, et bientôt sur la terre
Jupiter va descendre en onde salutaire.

CORYDON.

Le myrte des amans est l'arbre de Vénus;
La vigne plaît sur-tout aux regards de Bacchus;
Mais le coudrier seul charme celle que j'aime:
Tant qu'elle l'aimera, le cep, le myrte même,
Au coudrier en vain disputeroient le prix.

TYRSIS.

Le pin fait la beauté de nos jardins fleuris,
Le frêne orne les bois, le sapin, les montagnes;
Mais, jeune Lycidas, parois dans ces campagnes,
Et les rameaux du frêne et l'ombrage des pins
Orneront moins que toi nos bois et nos jardins.

Les bergers de Théocrite sont simples, naturels, pleins de pudeur et de naïveté; on retrouve dans la traduction de M. Didot la grace, l'innocence et l'aimable abandon qui donnent tant de charme à ses couplets. Virgile est plus varié, plus élégant; ses bergers ont plus d'esprit, sans jamais en avoir trop, et l'harmonie de ses vers est d'un charme inexprimable. Cette remarque, appliquée à l'églogue dont nous nous occupons, nous semble caractériser en général la manière et le talent des deux poëtes. Si elle avoit besoin de quelque développement, nous le trouverions dans le jugement qu'en a porté M. de Chabanon. « Virgile, dit-il, a mis plus d'art dans son style que Théocrite. Le choix et l'alliance de ses mots paroissent combinés avec un soin plus attentif, avec un art plus délicat. Nous le croyons, à cet égard, supérieur à son modèle. Peut-être le poëte grec a-t-il une plus grande abondance d'idées douces et champêtres, d'images convenables au genre qu'il traitoit. L'un est plus poëte, l'autre est plus berger. » (*Note de l'Éditeur.*)

ÉGLOGUE VII.

LE MYSTÈRE MAGIQUE.

SUJET.

Cette églogue contient deux parties. La première est une imitation de la troisième idylle de Théocrite; l'autre est aussi imitée de la seconde idylle du même poëte. Deux bergers, Damon et Alphésibée, chantent, l'un les regrets d'un berger abandonné par Nise, laquelle épouse Mopsus; l'autre, le sacrifice magique d'une bergère qui veut, par ses enchantemens, ramener de la ville son amant Daphnis, et regagner son cœur. Ce que Virgile dit à Pollion dans le commencement de cette églogue nous fait conjecturer avec assez de fondement qu'elle fut écrite l'an de Rome 715.

DAMON et ALPHÉSIBÉE.

Les chants de Damon et d'Alphésibée, bergers dont la dispute enchanta (1) les troupeaux et leur fit oublier le pâturage, charma les lynx (*a*) et suspendit le cours des fleuves étonnés; les chants de Damon et d'Alphésibée seront répétés par ma muse.

Sois moi favorable, ô Pollion! soit que déjà tu franchisses les rochers du Timave (*b*), ou que tu côtoies les rivages de la mer d'Illyrie (*c*). Ce jour ne viendra-t-il jamais, où je pourrai chanter tes exploits? Ne me sera-t-il jamais donné de publier dans tout l'univers tes vers immortels, seuls dignes

du cothurne de Sophocle ? C'est par toi que ma muse a commencé, c'est par toi qu'elle veut finir. Accepte des vers entrepris par tes ordres, et souffre que ce lierre serpente et s'entrelace parmi les lauriers vainqueurs qui couronnent ton front.

(*) A peine l'ombre froide de la nuit s'étoit retirée du ciel, dans le temps que la rosée qui baigne l'herbe tendre est si agréable aux troupeaux, Damon, s'appuyant sur sa houlette d'olivier, commença ainsi :

DAMON.

(2) « Parois, astre du matin, qui nais avant l'aurore, amène à ta suite un beau jour; tandis que, trompé par mon fol amour pour la perfide Nise, je viens me plaindre, et m'adresser aux dieux à ma dernière heure, quoique,

---

(*) A peine dans les cieux le soleil de retour
Dissipoit l'ombre humide et rallumoit le jour;
A peine les troupeaux cherchoient dans la prairie
Et la tendre rosée et l'herbe refleurie;
Damon, sur sa houlette appuyé tristement,
Répéta ces regrets d'un malheureux amant :

DAMON.

Nais, astre du matin; brille, ô douce lumière;
Brille, et sois d'un beau jour l'heureuse avant-courrière,
Tandis que je me plains, dans mes derniers momens,
De la perfide Nise et de ses vains sermens,

hélas! il ne m'ait rien servi de les avoir attestés.

Commence avec moi, ô ma flûte! des vers tels que ceux du mont Ménale.

« Le Ménale est couvert d'une forêt harmonieuse, (3) et de pins toujours mélodieux : toujours il entend les amours des bergers, et les sons du dieu Pan, qui le premier ne laissa point les roseaux oisifs.

« *Commence avec moi, ô ma flûte! des vers tels que ceux du mont Ménale.*

« Nise se donne à Mopsus. Amans, à quoi ne devons-nous pas nous attendre? Les griffons (*d*) désormais seront unis aux chevaux; bientôt les daims timides viendront avec les chiens boire à la même source. Mopsus, prépare de nouveaux

---

Que je viens, en mourant, raconter mon injure
A ces dieux tant de fois témoins de son parjure.

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords
Des chantres du Ménale imite les accords.

Pan, dont l'art inventa la flûte pastorale,
Fait toujours de ses sons retentir le Ménale.
Le Ménale, couvert de bois harmonieux,
Entend toujours la voix des pins mélodieux;
Le Ménale toujours entend parler ses hêtres
De l'amour des bergers, et des plaisirs champêtres.

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords
Des chantres du Ménale imite les accords.

flambeaux, (*e*) on va t'amener ton épouse. Nouvel époux, répands les noix, pour toi l'étoile du soir quitte le mont Œta. (*f*)

« *Commence avec moi, ô ma flûte ! des vers tels que ceux du mont Ménale.*

« O le digne époux que tu choisis! tandis que tu nous méprises tous, tandis que tu dédaignes ma flûte, mes chèvres, mon sourcil épais et ma longue barbe! Penses-tu qu'il n'est pas quelque dieu qui s'occupe des choses humaines?

« *Commence avec moi, ô ma flûte ! des vers tels que ceux du mont Ménale.*

« Dans nos vergers, je t'ai vue tout enfant (4), cueillir avec ta mère des fruits encore humides de rosée; c'est moi qui vous guidois. Déjà ma douzième année commençoit; déjà je pouvois atteindre aux plus foibles rameaux. Que je t'aimai dès que je te vis! que je fus entraîné par une erreur funeste!

« *Commence avec moi, ô ma flûte ! des vers tels que ceux du mont Ménale.*

« Maintenant je sais ce que c'est que l'Amour. L'Ismare ou le Rhodope, sur leurs durs rochers, ou les Garamantes(*g*), au bout de la terre, nourrissent cet enfant qui n'a rien d'humain.

« *Commence avec moi, ô ma flûte ! des vers tels que ceux du mont Ménale.*

« Le barbare Amour apprit à une mère à souiller ses mains du sang de ses enfans : (*h*) ô mère ! tu fus cruelle aussi. Cette mère fut-elle plus cruelle, ou l'Amour plus inhumain ? L'Amour fut inhumain ; et toi, mère, tu fus cruelle aussi. (*i*)

« *Commence avec moi, ô ma flûte ! des vers tels que ceux du mont Ménale.*

« Que le loup maintenant fuie de lui-même devant les brebis, que les chênes portent des pommes d'or, que le narcisse fleurisse sur les aunes, que l'ambre découle de l'écorce des bruyères, que les hiboux disputent aux cygnes le prix du chant, que Tityre soit un Orphée, oui, un Orphée dans les bois, un Arion parmi les dauphins.

« *Commence avec moi, ô ma flûte ! des vers tels que ceux du mont Ménale.*

« Ou plutôt que la mer inonde toute la terre. (5) Adieu, forêts ; je vais d'un rocher escarpé me précipiter dans les flots. Perfide, reçois ce dernier hommage de ton berger mourant.

(*) « *Cessons, ô ma flûte ! cessons de chanter des vers tels que ceux du mont Ménale.* »

Ainsi chanta Damon. Vous, Muses, dites-nous

(*) O ma flûte ! cessons : c'est assez sur ces bords
Des chantres du Ménale imiter les accords.

ce que chanta Alphésibée. Dites, Muses : tous ne peuvent pas tout chanter.

ALPHÉSIBÉE.

« Apporte de l'eau, Amaryllis, couronne ces autels de bandelettes, brûle de la verveine et de l'encens mâle. Je veux essayer, par un mystère magique, de troubler l'esprit de mon berger : déjà il ne me manque plus rien que les enchantemens.

(*) « *Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

« Les enchantemens peuvent détacher la lune du ciel. C'est par les enchantemens que Circé transforma les compagnons d'Ulysse : par la force des enchantemens, le serpent glacé expire dans les prairies.

« *Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

« D'abord avec trois lisières, de trois couleurs différentes, j'entoure ton image, et je la promène trois fois autour de ces autels.

Toujours le nombre impair fut agréable aux dieux.

« *Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

(*) Puisse, ô charmes secrets, votre vertu suprême
Ramener dans nos champs le perfide que j'aime !

« Forme trois nœuds, Amaryllis, autour des trois lisières; forme-les promptement, et dis : *Je forme les nœuds de Vénus.*

« *Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

« Comme le même feu durcit l'argile et amollit la cire, que mon amour attendrisse pour moi Daphnis et l'endurcisse pour toute autre. Jette cette pâte préparée dans les flammes, consume ces lauriers avec un feu de bitume. Le cruel Daphnis me brûle, et moi je brûle ces lauriers sur l'image de Daphnis.

« *Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

« Qu'il soit consumé d'amour, tel qu'une génisse (6) qui, lasse de suivre dans les bois, dans les forêts profondes, le jeune taureau qui la fuit, s'arrête éperdue, se laisse tomber sur l'herbe verdoyante au bord d'un ruisseau, et ne songe pas à retourner à l'étable aux approches de la nuit; que Daphnis soit consumé d'amour pour moi, et qu'il me trouve insensible à sa peine.

« *Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

« Voici les dépouilles que le perfide m'a laissées autrefois comme des gages chéris de son amour :

terre, je te les confie; je les dépose sous le seuil de cette porte. Ces gages me doivent le retour de Daphnis.

«*Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

(7) «Méris m'a donné lui-même ces poisons et ces herbes cueillies dans les plaines de Pont; le Pont les voit croître en abondance. Par leur pouvoir j'ai vu souvent Méris se transformer en loup et se cacher dans les forêts; je l'ai vu évoquer les ombres des tombeaux et transplanter des moissons d'un champ dans un autre.

«*Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

Porte ces cendres, Amaryllis, porte-les hors de la maison; jette-les par-dessus ta tête dans le courant du ruisseau; ne regarde pas derrière toi. C'est avec ces armes que je veux attaquer Daphnis; mais il ne s'embarrasse ni des dieux ni des enchantemens.

«*Ramenez, charmes secrets, ramenez Daphnis de la ville en ces champs.*

«Regarde (8): cette cendre, d'elle-même, tandis que je tarde à l'ôter, vient d'envelopper l'autel de flammes tremblantes. Que ce présage soit heureux! Je ne sais : il est sans doute arrivé quelque

changement; car Hylax aboie à la porte. Le croirai-je? ou n'est-ce point que ceux qui aiment, se font eux-mêmes de douces illusions?

(*) « *Cessez, charmes secrets, cessez; Daphnis revient de la ville en ces champs.* »

(*) Cessez, charmes secrets; votre vertu suprême
A dans nos champs enfin ramené ce que j'aime.

NOTES ET REMARQUES

SUR LA VIIe ÉGLOGUE.

(*a*) Les lynx sont des espèces de loups-cerviers. Le char de Bacchus étoit traîné par des tigres et par des lynx.

(*b*) Le Timave est un fleuve du Frioul; il vient se jeter dans la mer Adriatique, ou golfe de Venise. On voit à son embouchure de petites îles remarquables par des sources d'eau chaude. Ce sont apparemment ces îles que Virgile appelle les rochers du Timave.

(*c*) L'Illyrie, ou l'Esclavonie, est séparée de l'Italie par la mer Adriatique. L'Illyrie comprenoit, à l'occident, la Liburnie, et à l'orient, la Dalmatie, qui confine à l'Épire et à la Macédoine. C'étoit dans la Dalmatie qu'étoient situés les Parthins, dont Pollion triompha.

(*d*) Le griffon est un monstre fabuleux. On lui attribue le corps d'un lion, les ailes et le bec d'un aigle : c'est l'ennemi des chevaux. Les poëtes feignoient que cet animal étoit consacré à Apollon.

(*e*) On coupoit des baguettes de bois résineux, on en faisoit des flambeaux. C'est à la lueur de ces flambeaux (au nombre de cinq) que la nouvelle mariée étoit conduite chez son époux. Il jetoit des noix aux enfans, comme pour marquer qu'il avoit renoncé aux jeux de l'enfance. Nous donnons des dragées.

(*f*) Les Athéniens et les Béotiens avoient l'Œta, mont de Thessalie, à l'occident; ils avoient, à l'orient, l'Ida, montagne de Phrygie. La planète de Vénus, qui est l'étoile du soir et du matin, et qui ne s'éloigne jamais du soleil, à son lever ni à son coucher, se levoit pour eux le matin sur le mont Ida, avant le soleil, et le soir sur le mont Œta, à la suite de cet astre. Les Romains, quoique dans une position différente, à l'égard de ces montagnes, ont conservé la manière de parler de ces peuples. Le mot *deserit* peint bien le mouvement de cette planete, qui, en s'elevant le soir au-dessus de l'Œta, semble quitter cette montagne et s'en détacher, après s'être reposée dessus.

(*g*) L'Ismare et le Rhodope sont deux montagnes de Thrace. Les Garamantes étoient des peuples de la Lybie intérieure, sans lois, sans mariages, sans aucune espèce de gouvernement.

(*h*) On sait que Médée égorgea ses enfans, et que l'amour jaloux en fut la cause.

(*i*) Il est impossible de rendre en français la grace piquante des vers latins. L'auteur semble se jouer agréablement dans le tour léger et facile qu'il a pris; il répand, dans deux vers qui renferment sa pensée, une vivacité, un agrément qui ne se traduit point. C'est ainsi que les excellens fruits de l'Orient perdent leur saveur dans nos climats. Boileau l'a si bien senti, qu'il cite les vers latins sans les expliquer en français. Il s'exprime ainsi dans sa lettre à M. le Vayer, sur les deux Jocondes (Celles d'un nommé *Bouillon* et celle de *La Fontaine*): « Tout ce qu'il dit (La Fontaine) est simple et naturel, et ce que j'estime

sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage que peu de gens reconnoissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace et de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'est ce *molle* et ce *facetum* qu'Horace a attribués à Virgile, et qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu; content, je n'en sais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

« S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid; mais, par ce doute où il s'embarrasse lui-même, et qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration et occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile, dans une de ses églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour et de jalousie avoit fait tuer ses enfans :

Crudelis mater magis an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater. »

Cette naïveté si rare, ce don précieux d'Apollon ou de la nature, car c'est la même chose, fait aussi le charme de ces vers de M. Gresset, dans son poëme si connu de *Vert-Vert* :

Malgré ses cris, la tourière l'emporte.
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,

Chemin faisant, les uns disent au cou,
D'autres au bras, on ne sait pas bien où.
D'ailleurs, qu'importe?

Il s'arrête, comme on le voit, pour badiner un moment en passant; il s'interrompt agréablement, puis revient tout de suite à sa narration par ces mots :

A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène.

Tel est encore cet autre morceau du même ouvrage :

En moins de rien, l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop tôt le mal!)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien, fut rudement habile.

Quel naturel! quelle aisance! comme cette réflexion simple, mais plaisante par la circonstance, vient à propos couper le fil du discours! comme ce fil se renoue avec facilité! comme enfin le poëte sème dans le troisième et dans le quatrième vers les mots du premier, pour nous flatter par d'heureuses répétitions! Il n'est pas possible d'expliquer en quoi consiste tout l'agrément de ces vers; mais les ames sensibles, les personnes d'un goût fin et délicat, n'ont pas besoin de cette explication. Je n'ai rapporté ces exemples, que pour mieux faire connoître le mérite de ce passage de Virgile, en présentant à mes lecteurs des graces à peu près du même genre. Ces exemples concourent à donner une idée juste de ce que les traductions les plus fidelles ne rendent que très-imparfaitement. Les beautés de l'*Énéide* ont plus de consistance, plus de corps; elles peuvent s'apercevoir de loin, et ne se perdent

pas entièrement en passant d'une langue dans une autre. C'est qu'elles ne consistent pas toujours seulement dans le choix ou l'arrangement des mots, ni dans la délicatesse de l'expression, comme celles d'une poésie moins élevée. Elles dépendent plus encore de la pensée que de l'expression ; elles y tiennent davantage, quoique l'expression achève de leur donner la perfection, la couleur et la vie.

IMITATIONS.

(1) C'EST ainsi qu'Égérie, encourageant sa voix,
S'entretenoit d'Élise avec le dieu des bois.
Les oiseaux attentifs cessèrent leurs ramages,
Le zéphyr oublia d'agiter les feuillages;
Et les troupeaux, épris de leurs concerts touchans,
Négligeant la pâture, oublièrent leurs chants.

(ROUSSEAU, égl. II.)

(2) Ce chant a été rendu par M. Dorange d'une manière très-élégante et très-poétique :

« Quand ma douleur accuse une ingrate maîtresse,
Quand la parjure Nise a trahi ma tendresse,
Viens, astre du matin, et ramène un beau jour!
Aux dieux qui vainement attestent mon amour,
Je m'adresse en mourant. O muse pastorale,
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale.
« Ménale harmonieux! un dieu dans tes forêts
Sut donner une voix à des roseaux muets.
Tu redis tous nos airs. O muse pastorale,
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale!
« Nise épouse Mopsus!..... Amans, à l'avenir
Vous verrez au griffon la cavale s'unir,
Les chevreaux folâtrer près des loups homicides,
Et le chien boire en paix avec les daims timides.
Déjà l'astre du soir a blanchi les coteaux;
Mopsus, jette la noix, allume les flambeaux :
Nise vient dans tes bras! O muse pastorale,
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale!
« Nise, soyez heureuse avec un tel époux;
Plus que tous nos pasteurs il est digne de vous.

Ils ont tous éprouvé votre haine constante;
Mes soureils hérissés et ma barbe flottante,
Ma flûte, mes brebis, tout vous est odieux:
Votre orgueil ne croit pas aux vengeances des dieux;
Il est des dieux pourtant. O muse pastorale,
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale!
« Nise, j'ai vu vos traits dès vos plus jeunes ans;
Vous suiviez votre mère en nos vergers rians;
Vous cueilliez au matin le fruit encor humide;
Douze ans formaient mon âge, et j'étais votre guide:
Mes bras du jeune arbuste atteignaient les rameaux.
Je vous vis; dès ce jour commencèrent mes maux:
La mort fut dans mon sein. O muse pastorale,
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale!
« Enfin, je l'ai connu, l'impitoyable Amour!
Non, au sang des mortels il ne doit point le jour.
Non, les monts africains, le Rhodope et l'Ismare
Ont de leurs durs rochers vomi ce dieu barbare.
Une mère égarée, ô spectacle inhumain!
Punissant d'un époux l'injurieux dédain,
Dans le sang de ses fils plonge sa main cruelle:
Mais l'Amour a conduit sa fureur criminelle,
Et le cœur, effrayé de ce forfait affreux,
Hésite pour nommer le plus cruel des deux.
Mêmes prix leur sont dus. O muse pastorale,
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale!
« Puisse le loup cruel devant l'agneau s'enfuir!
Puissent de pommes d'or les chênes se couvrir,
L'aune emprunter des fleurs les couleurs étrangères!
Puisse l'ambre onctueux distiller des bruyères!
Que Tityre applaudi devienne par sa voix
Arion sur les mers, Orphée au sein des bois!
Qu'au cygne harmonieux l'oiseau des nuits s'égale!
Formons des chants rivaux des concerts du Ménale.
« Puisse l'onde engloutir et la terre et les airs!
Nise, adieu! ton amant s'élance au fond des mers:

Que ma mort soit ta dot! O muse pastorale,
Cesse tes chants rivaux des concerts du Ménale! »

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Il est surprenant qu'on ne retrouve pas la moindre trace de cette idée dans la traduction de M. Gresset. Seroit-il bien possible qu'il n'eût pas senti la beauté, la noble hardiesse de cette poésie :

Mœnalus argutumque nemus pinosque loquentes
Semper habet.

Au lieu de faire parler les arbres, il nous raconte comment Syrinx fut changée en roseaux, et comment le dieu Pan composa de ces roseaux la flûte champêtre. Il a étendu et développé cette pensée de Virgile : *Pan ne laissa pas les roseaux oisifs*. Au reste, ses vers sont agréables; les voici :

Pour fuir le dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux.
Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa bergère,
Il tira des soupirs de leur tige légère :
Du Ménale, à l'instant, les fidèles échos
Répétèrent les sons des premiers chalumeaux.

(4) Imitation de M. Gresset.

Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs;
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs.
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence.
Ta naissante beauté savoit déjà charmer,
Mon cœur, déjà sensible, apprenoit à t'aimer.
Je n'avois pas douze ans, aux beaux jours de l'automne,
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone;

Pour toi, je dépouillois nos arbres les plus beaux ;
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux.
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes :
Qui l'eût dit, qu'ils devoient me coûter tant de larmes ?

Addition de l'Éditeur. L'idée de ce couplet est prise de l'idylle de Théocrite, intitulée *Polyphême*. Le poëte grec a beaucoup de grace; mais on n'y retrouve pas la naïveté passionnée du poëte latin. L'ingénuité du jeune Damon, marchant fièrement devant Nise et sa mère, et leur indiquant les plus beaux fruits du verger, devient plus aimable encore lorsqu'on apprend qu'il n'étoit qu'un enfant, et qu'il pouvoit à peine atteindre les branches des arbres. Racan nous a conservé quelque chose de cette grace ingénue dans ces vers qui sont imités de Virgile :

Il me passoit d'un an, et de ses petits bras
Cueilloit déjà des fruits dans les branches d'en-bas.

(5) Croissez, belles forêts ; adieu, charmans déserts ;
Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers.
Muse, apprends-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle,
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aile.

Virgile n'a sûrement pas fourni à M. Gresset l'idée de ce dernier vers. Pour connoître si une image est fausse, ou obscure, ou désagréable, il faut voir si elle pourroit être rendue sur la toile avec succès. Or, comment un peintre pourroit-il rendre celle-ci ? comment se représenter *un soupir porté sur une aile ?* Si on y prend garde, on verra qu'aucun ne s'est avisé de charger d'un fardeau quelcouque les ailes du Zéphire ou de la Renommée. Comment se peut il que des ailes ainsi embarrassées, soit d'un homme, soit de tout autre poids, volent et se déploient librement ? Virgile ne dit point que l'aigle de

Jupiter emporta sur ses ailes le jeune Ganymède, mais qu'il l'enleva dans ses serres recourbées:

Sublimem pedibus rapuit Jovis armiger uncis. Æn. V.

On lit dans Ovide, ép. XXI:

Tu quoque, mollis amor, pennas suppone cadenti,
Ne sim Leucadiæ mortua crimen aquæ.

C'est Sapho qui parle. Résolue de se précipiter du haut du rocher de la mer de Leucade, elle prie l'Amour de la recevoir sur ses ailes, afin qu'on ne puisse pas reprocher sa mort aux eaux de cette mer. Mais Sapho ne prie pas l'Amour de la *promener* sur ses ailes: la pensée d'Ovide est très-agréable, et feroit le sujet d'un tableau charmant. Elle est même trop agréable pour pouvoir venir à une personne bien déterminée à se précipiter. Damon, chez Virgile, parle bien mieux le langage de la fureur et du désespoir, et il se trouve précisément dans la même circonstance que Sapho:

Præceps aërii speculâ de montis, in undas
Deferar.

(6) Traduction de M. Millevoye:

Avide du taureau, la vache vagabonde
Qui parcourut la plaine et la forêt profonde,
Lasse de battre en vain tous les lieux d'alentour,
Tombe près du ruisseau, haletante d'amour;
Elle oublie et l'étable et la nuit avancée:
Que Daphnis, nourrissant cette ardeur insensée,
M'implore, et que j'insulte à ses stériles vœux!
Ramenez-moi Daphnis, charmes mystérieux!

Le texte est ici un peu paraphrasé, mais il est rendu

d'une manière très-poétique. Les autres traducteurs n'ont pas aussi bien réussi ; nous n'en exceptons pas même M. Dorange, qui, dans ce morceau, s'est montré très-inférieur à lui-même. (*Note de l'Éditeur.*)

(7) Un savant enchanteur, aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poisons, nés du sein des tombeaux.
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les déités superbes ;
Par leur secours vainqueur, l'amante de Jason
Conquit à son héros la brillante toison.
Souvent, au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vu Méris en loup se transformer lui-même.
Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Il erre, il soumet tout à ses enchantemens.
Des portes du trépas, et des royaumes sombres,
Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les ombres ;
Vers leur source j'ai vu les fleuves remontés
Et dans d'autres guérets les épis transplantés.

Ce morceau de M. Gresset est digne de Virgile lui-même, s'il eût écrit en français. J'admire sur-tout ces vers :

Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Il erre, il soumet tout à ses enchantemens.

Cet *il erre*, rejeté du premier vers au second, peint admirablement les longs circuits, la marche lente de cette espèce de fantôme ; en un mot, le premier vers enjambe en quelque sorte sur le second, et s'alonge d'une manière imitative, parce que le lecteur, ne pouvant trouver le sens qu'à ce mot *il erre*, est contraint d'y passer tout de suite, sans reprendre haleine à la fin du premier vers. Mais à peine a-t-il prononcé les deux premières syllabes du

second vers, qu'il s'arrête avec le sens qu'il a rattrappé; il s'arête, dis-je, un instant avant d'achever ce même second vers. Remarquez encore que, dans le mot *erre*, la première étant longue par sa nature, on est obligé d'appuyer dessus dans la déclamation; le vers, rendu pesant dans son commencement, se relève tout de suite avec légéreté, parce que les syllabes qui suivent immédiatement sont brèves. Voici donc comme je marquerois la quantité de ce premier hémistiche du second vers:

> Il ērre, ĭl soŭmĕt toŭt, etc.

Ceux qui disent que toutes nos syllabes sont de la même longueur, et que nous n'avons point de prosodie, ne savent pas que chaque langue a la sienne, et que c'est aux bons versificateurs à la faire sentir par des syllabes savamment combinées. J'avoue que toute oreille n'est pas faite pour distinguer, même dans les meilleurs vers, cette variété de longues et de brèves; mais j'invite ceux qui peuvent la reconnoître à lire le *Passage du Rhin*, chanté par Boileau.

Après les beaux vers qu'on vient de lire, je vais placer ceux de M. Richer. La comparaison que les jeunes gens feront de l'exquis avec le très-mauvais, servira de plus en plus à leur former le goût:

> Méris, cet enchanteur, me donna ce poison;
> Il le cueillit au Pont, *il y naît à foison.*

Il dit plus haut, dans sa traduction de la même églogue:

> Par eux Circé changea les nochers en pourceaux,
> Et par eux le serpent *crève le long des eaux.....*
> . . . .

Fais trois nœuds au cordon, *et prononce avec grace :*
Ce sont, mère d'Amour, tes nœuds que j'entrelace.

Addition de l'Éditeur. Voici comment traduit M. de Langeac :

Méris m'a fait connoître
Les végétaux puissans que le Pont seul voit naître;
J'ai vu, par leur secours, Méris plus d'une fois
Sous la forme d'un loup s'enfoncer dans les bois.
Je l'ai vu des tombeaux réveiller la poussière,
Et d'un mot, enlevant une moisson entière,
Couvrir un autre champ de ses flottans épis.
Charmes de mes accens, guidez-moi vers Daphnis.

Il fait, au sujet de ces vers, une observation qui nous paroît très-juste, et qui a échappé à la plupart des commentateurs ; c'est que, dans plusieurs passages de cette églogue, on retrouve des images et des sentimens que le poëte latin a développés dans le IVe livre de l'*Énéide*. En effet, Didon adresse à Énée les imprécations que le berger Damon adresse à l'Amour ; cet amant, que la passion égare et qui termine ses jours d'une manière tragique, a quelque chose du caractère passionné de la reine de Carthage. Dans l'églogue, une bergère, pour rappeler son infidèle époux, a recours aux cérémonies magiques, et fait usage des filtres mystérieux : dans le IVe livre, Didon, désespérant de retenir Enée, se prépare à la mort, et fait venir une magicienne. La bergère magicienne prend les vêtemens et les présens que Daphnis lui a laissés pour témoignage de son amour, elle les enfouit dans la terre : dans le IVe livre, Didon monte au bûcher, saisit le glaive qu'Énée lui a laisé, et s'entoure des vêtemens du héros. Dans l'églogue qui nous occupe et dans le IVe livre, on trouve le même fouds d'idées, les

mêmes passions, les mêmes sentimens. « C'est ainsi, ajoute M. de Langeac, que Virgile préludoit sur la flûte champêtre, à ce IVe livre, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et qu'il s'exerçoit, par la peinture des amours des bergers, à peindre un jour la passion funeste de la reine de Carthage. »

(8) Demeure. Dieux du Styx, seriez-vous moins cruels ?
Quel présage brillant embellit ces autels ?
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même.
Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout quand on aime.
Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour ;
Le chien de mon berger m'annonce son retour.
Aux *charmes* infernaux d'un magique mystère,
Fais succéder, Amour, les *charmes* de Cythère !

(M. Gresset.)

Je ne sais pourquoi M. Gresset s'avise d'ajouter deux vers à cette églogue, pour avoir le plaisir de faire un jeu de mots puérile. On lit quelque chose d'approchant dans la tragédie de *la Toison d'Or*. Hypsipile dit avec dérision à Médée :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

C'est que Médée étoit magicienne. Corneille avoit bien moins de goût que de génie.

M. Richer y fait moins de façons : il dit avec son élégance ordinaire :

Quel bruit vient me frapper ?
C'est peut-être Daphnis ; *j'entends Hylax japer.*

Addition de l'Éditeur. La seconde partie de cette églogue est imitée presque textuellement de *Simœthe* ou l'*Enchanteresse*, idylle de Théocrite, que Racine

regardoit comme une des plus belles pièces de l'antiquité. Dans le poëte latin, ce n'est que le récit des cérémonies magiques qu'un berger est censé avoir vu faire à une magicienne : dans le poëte grec, c'est la magicienne elle-même qui est en action, et qui, après avoir fait les cérémonies de l'enchantement, raconte à Diane l'histoire de son amour, son origine, ses progrès et ses suites funestes. Cette pièce a été rendue en vers français par MM. Tissot, Didot et Millevoye, dans les notes qui accompagnent leurs traductions des *Bucoliques*. Nous citerons de préférence l'imitation qu'en a faite M. de Chabanon, auquel on doit une excellente version en prose de toutes les idylles du poëte grec; elle pourra fournir au lecteur quelques points de comparaison :

Rassemble ces lauriers : d'une riche toison
Ceins le vase où mes mains ont versé le poison :
Viens, d'un filtre amoureux composons le breuvage;
Par mes enchantemens ramenons un volage.
Douze fois du soleil j'ai vu naître l'éclat,
Douze fois j'ai pleuré l'absence de l'ingrat;
Il me quitte : Enivré de l'objet qu'il adore,
Il ne s'informe pas si je respire encore;
Et moi.... Du sacrifice achevons les apprêts;
Demain il apprendra tous les maux qu'il m'a faits.

Parois, astre des nuits; astre pur et tranquille,
Parois; terrible Hécate, à mes chants sois docile;
Apporte à ma douleur les secours les plus prompts;
Fais choix, pour me servir, des plus mortels poisons :
Quand, parmi les tombeaux, tu marches en silence,
Les chiens épouvantés heurlent en ta présence.

Art puissant de Circé, rendez-moi mon amant.
Le charme s'accomplit : déjà ce pur froment,

Par le feu consumé tombe réduit en cendre:
Thestilis, prends cette eau que ta main doit répandre;
Tu tardes, malheureuse! achève, achève, et dis:
« J'arrose de cette eau la cendre de Delphis. »

Delphis, de ce laurier la feuille détachée
Petille en s'allumant, et périt desséchée;
La flamme qui l'atteint n'en laisse aucun débris;
Ainsi, dans un feu lent, brûle, sèche et péris:
Brûle, comme la cire entre mes mains fluide.
L'airain tourne à mes yeux dans un cercle rapide; (*)
Éprouve un sort pareil : fuis, reviens égaré;
Vas, fuis, retourne encore aux lieux où j'ai pleuré.

Écoute; n'ai-je pas ouï des sons funèbres?
Ah! c'est la voix des chiens heurlans dans les ténèbres;
Hécate, Hécate vient; frappons l'airain sonnant:
Art puissant de Circé, rendez-moi mon amant.

Le bruit cesse; par-tout règne un calme tranquille;
Les vents sont en repos, la mer est immobile;
Tout se tait : — tout se tait? le cri de la douleur
S'élève, et retentit dans le fond de mon cœur.

O tendresse, ô sermens que mon amour réclame!
Il juroit que l'hymen sanctifieroit ma flamme;
Mes feux se sont accrus dans un espoir si doux:
Dieux! je perds l'innocence, et je n'ai point d'époux.

O toi! dont le triomphe augmente mon supplice,
Rivale que je hais, puisse un léger caprice
De ton parjure amant te dérober la foi!
Crains le sort d'Ariane : Et toi, Delphis! et toi,

(*) Durant l'enchantement, on faisoit tourner une toupie d'airain.

Sois semblable au coursier que l'hippomane agite,
Au-devant de mes pas, cours et te précipite,
Que ta fougueuse ardeur ne puisse s'arrêter....
Que vois-je? quel objet m'ose-t-on présenter?
La voilà cette tresse avec art enlacée!
Dépouille de l'ingrat, entre mes mains laissée,
Gage de sa tendresse.... Ah! périsse à jamais
Ce gage mensonger des sermens qu'il m'a faits.

Thestilis, si tu plains ma triste destinée,
Cours aux lieux où ma vie, hélas! est enchaînée;
Répands-y ces poisons; vas, cours, achève et dis:
« J'arrose de cette eau la cendre de Delphis. »

Me voilà seule. — O Nuit! retrace à ma mémoire
Des maux que j'ai soufferts la douloureuse histoire.
Quand cet amour fatal a-t-il donc commencé?
Ce fut, je m'en souviens, quand la jeune Anaxé,
Au temple de Diane, ordonnoit une fête;
De guirlandes de fleurs elle paroit sa tête:
Les monstres des forêts, les tigres et les ours,
De la pompe sacrée augmentoient le concours.
A ces solemnités je me vis entraînée;
Malheureuse! qui peut prévoir sa destinée?
Autour de moi, le lin de mes riches habits,
Noué négligemment, flottoit en longs replis:
Delphis parut; ô jour! jour heureux et funeste!
Il quittoit les combats de la lutte et du ceste;
L'huile couvroit encor ses membres demi nuds:
Tel brille l'or au front de l'astre de Vénus:
Telle Phœbé répand un jour doux et tranquille:
Je le vis, je rougis; interdite, immobile,
Tout mon sang se troubla: l'éclat de ces beaux lieux,
La pompe de ce jour n'attiroit plus mes yeux;
Distraite, le cœur plein d'une image si chère,
Je revins m'exiler sous mon toit solitaire;

La fièvre dans mon sang alluma ses ardeurs;
Mourante, je baignois ma couche de mes pleurs;
Mes yeux s'obscurcissoient, couverts d'un voile sombre;
Mon front se dépouilloit; je n'étois plus qu'une ombre.

A qui, dans ce malheur, n'ai-je pas eu recours?
Prière, enchantement, inutiles secours!
De Thestilis enfin j'implorai l'assistance.
« Thestilis, plains des maux qu'aigrit un long silence;
« De ce cœur oppressé soulage les besoins:
« Delphis a tous mes vœux, Delphis a tous mes soins;
« Delphis.... Vas le trouver; déclare-lui ma flamme;
« Ouvre à ma voix timide un accès dans son ame:
« Fais qu'ici mon amour puisse l'entretenir. »
Elle part, et soudain je la vois revenir,
Delphis l'accompagnoit: il accourt, il s'avance;
Déjà, d'un pied léger, sur le seuil il s'élance:
Je le vois, je l'entends; tout mon sang refroidi
S'arrête. — Comme on voit, au souffle du midi,
L'eau couler en torrens, à travers un nuage,
La sueur de mon front inonde mon visage:
Je veux parler, ma voix expire; et de mon sein
Avec peine s'échappe un murmure incertain,
Tel que le cri plaintif d'un enfant qui sommeille,
Lorsqu'un songe inquiet l'agite et le réveille:
Je demeure sans voix, sans vie et sans couleur.

Le cruel près de moi s'avance avec douceur:
Son timide regard vers la terre s'incline:
« Corinne, me dit-il, ô ma chère Corinne!
« Tu me cherchois; mes vœux ont prévenu tes vœux:
« Oui; j'atteste l'Amour, j'en jure par ses feux:
« Cette nuit, m'égarant dans l'ombre et le silence,
« J'eusse erré prés des lieux qu'embellit ta présence;
« Le front orné de pourpre et d'un feuillage épais,
« De ces lieux adorés j'eusse imploré l'accès;

« Heureux de contempler l'asile où tu reposes!
« Heureux de respirer sur tes lèvres de roses!
« Tes refus ne pouvoient arrêter mon dessein;
« La force jusqu'à toi m'eût ouvert un chemin.
« Je te loue, ô Cypris! et toi, plus qu'elle encore,
« Toi qui plains les ennuis d'un amant qui t'adore.

« Ah! tout cède à l'Amour; tout ressent ses fureurs.
« Les vierges, en tremblant, implorent ses faveurs;
« Il dompte la fierté de leur instinct rebelle:
« Il inspire à l'épouse un desir infidèle;
« Et du lit nuptial, où s'endort un époux,
« Il l'arrache, et l'entraîne à des plaisirs plus doux. »

Que la voix d'un amant persuade sans peine!
Dejà ma raison cède au charme qui l'entraîne:
Mes bras demi vaincus résistent mollement;
Et ma bouche s'entr'ouvre au baiser d'un amant.
Pressé contre mon sein, son sein tremblant s'agite;
Et voisin de son cœur, mon cœur brûle et palpite.
O transports de l'amour! ô suprêmes plaisirs!
L'excès des voluptés remplissoit nos desirs.

Depuis ce temps, nos jours s'écouloient sans alarmes.
Qui de nous a connu le reproche et les larmes?
Vain songe, que détruit un funeste réveil!

Ce matin, l'aube ouvroit les chemins du soleil,
Quand Philista m'aborde, et me tient ce langage:
« Corinne, on te trahit; tu n'aimois qu'un volage,
« Son lit paré des fleurs qu'offrit une autre main.... »
Ah! Delphis est coupable, et son crime est certain.
Autrefois, pour me voir, brûlant d'impatience,
S'il falloit qu'un moment il quittât ma présence,
Il laissoit dans mes mains un vase, des parfums;
Léger soulagement à nos ennuis communs.

Ciel! d'un destin si doux, que mon destin diffère!
Douze fois le soleil a quitté l'hémisphère,
Et Delphis... Qu'il revienne aujourd'hui dans mes bras;
S'il résiste, l'enfer est ouvert sous ses pas.

Phébé, reine des nuits, retourne au sein de l'onde;
Ma voix n'enchaîne plus ta course vagabonde:
Vous, qui suivez son char, et qui formez sa cour,
Astres, disparoissez, et faites place au jour.

ÉGLOGUE VIII.

PALÉMON.

SUJET.

C'est encore ici un poëme *amébée;* c'est-à-dire *mutuel, alternatif.* Deux bergers se disputent le prix du chant. La règle de ces sortes de combats est que le second dise plus, ou du moins autant que le premier, soit que le sens des vers soit le même, soit qu'il soit différent ou même contraire; sans cela, il est vaincu. Palémon, dont le nom sert de titre à l'églogue, est le juge de la dispute : il déclare que tous deux ont mérité le prix, et qu'ils ont également bien chanté. Quelques traits que l'on trouve dans cette églogue, à la louange de Pollion, semblent nous indiquer qu'elle fut composée la même année que la précédente.

MÉNALQUE, DAMÈTE.

MÉNALQUE.

Dis-moi, Damète, à qui est ce troupeau? Est-il à Mélibée? (*a*)

DAMÈTE.

Non, mais à Égon; Égon me l'a confié depuis peu.

MÉNALQUE.

O troupeau toujours malheureux! Tandis qu'Égon suit sans cesse Néera, de peur qu'elle ne me préfère à lui, ce gardien mercenaire trait deux

fois par heure les brebis (*b*) : le suc est enlevé aux mères, et le lait aux agneaux. (*c*)

DAMÈTE.

(1) Souviens-toi que de tels reproches doivent se faire avec plus de réserve à mes pareils (*d*). Nous connoissons ceux qui te.... (*e*). (Les boucs alors te regardoient de travers) et l'antre sacré où..... mais les nymphes indulgentes daignèrent en rire.

MÉNALQUE.

Ce fut, je pense, quand elles me virent abattre d'un fer malfaisant le plant d'arbres de Mycon et ses jeunes vignes.

DAMÈTE.

Ou plutôt ici, vers ces vieux hêtres, lorsque tu rompis l'arc de Daphnis et ses flèches. Quand tu vis qu'on les avoit donnés à ce jeune berger, tu en fus au désespoir, méchant Ménalque; et si tu n'avois pu lui nuire en quelque chose, tu en serois mort de dépit.

MÉNALQUE.

Que feront des maîtres, si des esclaves, des voleurs, ont tant d'audace? Ne t'ai-je pas vu, scélérat, surprendre un chevreau à Damon, lorsque Lysisque aboyoit avec tant d'ardeur? Et pendant que je criois : *Où fuit ce fripon? Tityre, rassemble ton troupeau;* tu restois caché derrière des roseaux. (*f*)

DAMÈTE.

Comment! vaincu par mon chant (*g*), il ne me l'auroit pas rendu, ce chevreau que ma flûte avoit gagné sur lui, par la douceur de ses airs (*h*)! Si tu l'ignores, ce chevreau étoit le mien, Damon lui-même en convient; mais il n'étoit pas, disoit-il, le maître de me le remettre.

MÉNALQUE.

Tu l'as vaincu par ton chant! Eh! as-tu jamais été possesseur d'une flûte à plusieurs tuyaux (*i*)? N'est-ce pas toi, ignorant, qui allois souvent dans les carrefours (*k*) prodiguer sur un aigre chalumeau des airs misérables?

DAMÈTE.

Veux-tu donc que nous éprouvions tour à tour entre nous ce que peut l'un et l'autre? Moi, je gage cette génisse (ne vas pas la refuser, deux fois par jour elle vient donner son lait, et sa mamelle nourrit encore deux jeunes veaux): toi, dis quel gage tu veux risquer dans ce combat.

MÉNALQUE.

Je n'oserois gager avec toi rien de mon troupeau : j'ai à la maison un père et une sévère marâtre; tous deux chaque jour comptent deux fois mon troupeau, et même l'un des deux compte aussi les chevreaux. Mais, puisqu'il (*l*) te plaît de

faire une folie, je te propose un gage que toi-même avoueras plus précieux que le tien ; ce sont deux vases de hêtre ciselés, ouvrage du divin Alcimédon : autour (*m*) de ces vases règne une vigne flexible que fit naître un ciseau élégant et facile, et qui revêt de son feuillage les grappes éparses d'un lierre blanc. Au fond, sont deux figures, l'une de Conon, et..... (*n*) quel est cet autre qui, par des lignes (*o*) tracées, a décrit tout le globe terrestre avec les nations qui l'habitent? qui a marqué la saison du moissonneur et celle du robuste laboureur? (*p*) Je n'ai point encore approché ces vases de mes lèvres, mais je les ai mis à part, et je les conserve.

DAMÈTE.

Le même Alcimédon m'a fait aussi deux vases, dont les anses sont mollement embrassées par des feuilles d'acanthe. Au fond, il a représenté Orphée et les forêts qui le suivent. Je n'ai point encore approché ces vases de mes lèvres, mais je les ai mis à part, et je les conserve. Si tu songes à ma génisse, tu n'as pas lieu de vanter tes vases.

MÉNALQUE.

Quelles que soient tes conditions, je les accepte. Tu ne m'échapperas pas aujourd'hui (*q*). Que celui qui vient à nous veuille seulement nous écouter : le voilà, c'est Palémon. Je ferai en sorte que désormais tu ne défies personne au combat.

DAMÈTE.

Allons, commence, si tu sais quelques chansons; je ne te demande aucun délai (*r*), et je ne refuse personne pour juge : seulement, voisin Palémon (*s*), la chose n'est pas de peu de conséquence; écoutez avec la plus profonde attention.

PALÉMON.

Chantez, puisque nous sommes assis sur le tendre gazon : chantez; maintenant tous les champs, tous les arbres sont dans leur fécondité; maintenant les forêts reprennent leur feuillage, l'année est dans tout l'éclat de sa beauté. Commencez, Damète; vous ensuite, Ménalque, vous répondrez. Tous deux vous chanterez alternativement : les Muses aiment les chants alternatifs.

DAMÈTE.

Muses, c'est par Jupiter qu'il faut commencer; tout est plein de Jupiter : il prend soin de nos campagnes, il daigne s'intéresser à mes chansons.

MÉNALQUE.

Et moi, je suis aimé d'Apollon; Apollon trouve toujours chez moi des présens chéris (*t*), le laurier, et l'hyacinthe coloré d'un rouge agréable.

DAMÈTE. (*u*)

La jeune et folâtre Galatée me jette une pomme,

et fuit derrière des saules; mais auparavant elle veut être vue. (2)

MÉNALQUE.

Pour Amynthas, mes délices, il s'offre à moi de lui-même, et si souvent, que ma Délie n'est pas mieux connue de mes chiens.

DAMÈTE.

J'ai des présens tout prêts pour celle que jaime; car j'ai marqué moi-même un lieu où des ramiers ont fait leur nid.

MÉNALQUE.

J'ai envoyé à mon Amynthe dix pommes d'or, ce que j'ai pu, cueillies sur un arbre de la forêt; demain je lui en enverrai autant. (*v*)

DAMÈTE.

O combien de fois, et de quels discours Galatée m'a entretenu! Vents, reportez-en quelque chose aux oreilles des dieux. (3)

MÉNALQUE.

Que me sert, Amynthe, que dans ton ame tu ne me dédaignes point, si, tandis que tu poursuis les sangliers, moi je garde les toiles?

DAMÈTE. (*x*)

Iolas, envoie-moi Phyllis, voici le jour de ma naissance. Lorsque j'immolerai une génisse pour la fertilité de mes champs, viens toi-même.

MÉNALQUE.

(*) Iolas, j'aime Phyllis par-dessus toutes les autres, car elle pleura de me voir partir, et me dit long-temps : adieu, beau berger, adieu! (*y*)

DAMÈTE.

Le loup est funeste aux bergeries, les pluies aux épis mûrs, les vents aux arbres, et moi à la colère d'Amaryllis.

MÉNALQUE.

L'eau est agréable aux champs ensemencés, l'arboisier aux chevreaux nouvellement sevrés, le saule pliant aux chèvres pleines, et à moi le seul Amynthe.

DAMÈTE.

Pollion aime ma muse, quoique champêtre. Déesses du Parnasse, nourrissez une génisse pour ce héros qui daigne lire vos chansons.

MÉNALQUE.

Pollion fait lui-même des vers d'un goût nouveau : nourrissez pour lui un taureau qui déjà menace de la corne, et qui de son pied fasse voler la poussière.

(*) Je préfère Phyllis à toutes nos bergères.
Ses yeux, à mon départ, pleins du plus tendre feu,
Ont versé des larmes amères.
Adieu, m'a-t-elle dit, mon beau Ménalque, adieu !

DAMÈTE.

Que celui qui t'aime, ô Pollion! parvienne où il se réjouit de te voir parvenu! que le miel coule abondamment pour lui! que pour lui les buissons hérissés produisent l'amome! (z)

MÉNALQUE.

Que celui qui ne hait pas Bavius, (aa) aime tes vers, ô Mévius! qu'il puisse atteler les renards et traire les boucs!

DAMÈTE.

Vous, qui cueillez des fleurs et la fraise rampante, fuyez d'ici, jeunes bergers, un froid serpent est caché sous l'herbe.

MÉNALQUE. (bb)

Craignez, mes brebis, de vous trop avancer, cette rive n'est pas sûre: le bélier lui même sèche encore sa toison.

DAMÈTE.

Tityre, éloigne mes chèvres qui paissent vers le fleuve: moi-même, dès qu'il en sera temps, je les laverai toutes à la fontaine.

MÉNALQUE.

Bergers, renfermez les troupeaux; si la chaleur tarit le lait, comme l'autre jour, nos mains presseront vainement leurs mamelles.

DAMÈTE.

(4) Hélas! que mes taureaux maigrissent dans un gras pâturage! L'amour fait périr également le troupeau et le pasteur.

MÉNALQUE.

Ces brebis, ce n'est sûrement pas l'amour qui les maigrit : cependant elles se soutiennent à peine. Je ne sais quel œil malin fascine mes tendres agneaux. (*cc*)

DAMÈTE.

Dis (et tu seras pour moi un Apollon) (*dd*), dis en quel lieu de la terre l'espace du ciel n'a pas plus de trois coudées.

MÉNALQUE.

(*ee*) Dis en quel lieu de la terre naissent des fleurs qui portent écrits des noms de rois, et Phyllis est à toi seul.

PALÉMON.

Il ne m'appartient pas de terminer entre vous un si grand différend. (*ff*) Vous êtes digne du prix, vous, et lui aussi, (*gg*) et quiconque, ainsi que vous, craindra les douceurs même de l'amour, ou éprouvera ses amertumes. (*hh*) Fermez les canaux, jeunes bergers, les prés sont assez abreuvés.

NOTES ET REMARQUES

SUR LA VIIIe ÉGLOGUE.

(a) DIS-MOI, *Damète, à qui est ce troupeau? est-il à Mélibée?* On voit, par ce début, que les deux interlocuteurs ne sont pas amis, et qu'ils ne cherchent qu'à se piquer. Les premières paroles de Ménalque sont une insulte; il reproche indirectement à Damète que, loin d'être un berger en chef et le possesseur du troupeau, il n'est en effet qu'un gardien mercenaire. Damète comprend si bien le sens de cette demande, qu'il lance, en répondant, un trait malin et caché contre Ménalque: *Ce troupeau*, dit-il, *est celui d'Égon, qui l'a confié à ma foi.* C'est qu'Égon étoit le rival de Ménalque. Celui-ci invective à son tour contre Égon et contre Damète. De reproche en reproche, les deux interlocuteurs en viennent à un défi. Tout cela est conduit avec un art admirable; rien n'est plus naturel que ce dialogue, ce qui fait voir, en passant, que Virgile auroit été aussi bon pour le théâtre, que pour tout autre genre de poésie.

(b) C'est ici une exagération de Ménalque.

(c) *Et succus pecori, et lac subducitur agnis.* Ce vers est remarquable par le défaut d'élision. C'est une licence que prennent quelquefois les grands poëtes.

(d) *A mes pareils.* Il y a dans le latin, *viris*, qui signifie des *hommes respectables*, en quoi il diffère d'*hominibus*, qui veut dire simplement des *hommes*.

(*e*) Ce reproche de Damète à Ménalque est très-grave; mais il est enveloppé tout exprès, et Virgile ne s'exprime pas clairement, parce qu'il est des choses qu'il faut donner à entendre, au lieu de les expliquer. Il me souvient d'avoir lu l'*Apologie des Femmes*, espèce de libelle en vers, dans lequel Perrault s'avise de tourner en ridicule la satire des femmes; il reprend ces vers de Despréaux, qu'il ose traiter de galimatias:

Voilà le digne fruit des soins de son docteur.
Encore est-ce beaucoup si ce guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant quiétisme,
Tout à coup l'amenant au vrai molinosisme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.

Il s'agit ici d'un directeur hypocrite, qui, par de fausses maximes, parvient à séduire ses pénitentes, en leur faisant croire qu'il les conduit dans le chemin du salut. Perrault eut la hardiesse, dans son Apologie des Femmes, d'apostropher ainsi Boileau:

Du moins explique-nous, *aidé de Lucifer,*
Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.

Le fameux Arnauld, docteur de Sorbonne, fit l'apologie de la satire de Boileau, dans une lettre qu'il adressa à Perrault. Voici comme il lui parle au sujet de ces vers. « *Il en est de même* des plaisirs de l'enfer goûtés en paradis, *et je ne vois pas que ce que vous en dites soit bien fondé.* C'est, *dites-vous*, une expression fort obscure. *Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matières; mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne développent sans peine*: » J'en dis autant de cet endroit de Virgile: *Nous connoissons, et ceux qui te..... et l'autre*

sacré où..... et qui te..... et quo sacello. A l'égard des boucs qui regardoient Ménalque de travers, c'est, dit-on, un effet de la jalousie de ces animaux : ils sont si lascifs, qu'ils regardent de travers et avec un œil jaloux ceux qui se livrent au plaisir. Damète ajoute que les nymphes, bonnes et indulgentes, eurent la complaisance d'en rire. Sans cette bonté, Ménalque se seroit mal trouvé d'avoir ainsi profané leur chapelle. On sait la sévérité avec laquelle Atalante et Hyppomène furent punis par Cybèle, pour un sacrilége à peu près semblable commis dans un vieux temple de cette déesse. (Voyez *les Métamorphoses d'Ovide*, liv. X, vers la fin.)

(*f*) *Tu te tenois caché derrière des roseaux.* Le latin porte : *Tu post carecta latebas. Carectum* est un lieu rempli de cette herbe aiguë et très-dure, qu'on nomme en latin *carex*, *caricis.* Cette plante est de la nature des roseaux; elle n'a point de nom en français. De *carex*, les latins faisoient *carectum*, comme de *salix*, *salictum*, de *quercus*, *quercetum*, etc.

(*g*) C'est ainsi que j'ai cru devoir rendre ce vers :

An mihi cantando victus non redderet ille?

C'est comme s'il y avoit *reddidisset. Ne falloit-il pas qu'il me le rendît, tôt ou tard, ce chevreau?* M. l'abbé Desfontaines traduit : *Que Damon ne me donnoit-il ce chevreau, prix de ma victoire?* etc. Cette version ne me paroît point exacte : ce n'est pas là le vrai sens de Virgile. *An non reddidisset* ne peut jamais signifier *que ne me donnoit-il?*

(*h*) *Carminibus*, en cet endroit ne signifie point, *par*

ses vers, il veut dire sûrement la même chose que *sonis*, airs, accens; de même qu'en cet autre passage, *stridenti miserum stipulâ disperdere carmen.*

(*i*) *Aut unquam tibi fistula cerâ juncta fuit?* Ceci signifie un assemblage de plusieurs tuyaux qui sont joints ensemble par un enduit de cire. Ce fut Pan, suivant Virgile, qui le premier en assembla plusieurs. On sait qu'ordinairement ils étoient au nombre de sept. Polyphème, si l'on en croit Ovide, en avoit joint une centaine, ce qui devoit faire une musique très-bruyante. Aussi toutes les montagnes frémirent des sifflemens de cet étrange berger.

Sumptaque arundinibus compacta est fistula centum.
Senserunt toti pastoria sibila montes.

(Métam. XIII.)

Ménalque reproche à Damète que, bien loin d'avoir une flûte à plusieurs tuyaux, il n'a jamais eu qu'un seul roseau, un pipeau aigre et désagréable.

(*k*) Les paysans alloient à certains jours hurler, pousser quelques gémissemens, et chanter quelques airs lugubres à l'honneur de Diane, ou plutôt de Proserpine. Ils imitoient en cela les plaintes de Cérès, qui, ayant perdu sa fille, enlevée par Pluton, alloit la cherchant et pleurant par tous les carrefours. C'est de là que Diane fut appelée *Trivia.* Varron prétend que ce nom lui vient de l'usage où l'on étoit de placer sa statue dans les endroits où plusieurs chemins venoient aboutir. Ici Ménalque se moque de Damète, qui, selon lui, n'est qu'un misérable *chanteur de carrefours.* Jusqu'ici on a traduit *disperdere*, par

jouer, fredonner. Il veut dire *perdre sa peine et sa musique, chanter à tout venant, chanter inutilement, sans être écouté, prodiguer enfin des airs dont personne ne se soucie, et que le vent emporte.*

(*l*) Un jeune religieux de Saint-Victor montroit un jour au fameux Santeuil des vers latins qu'il avoit faits. Santeuil, ayant vu dans ces vers le mot *quoniam*, commença aussitôt à rapporter, d'un air de dérision, le commencement du pseaume 117 : *Confitemini domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.* Il en récita les quatre premiers versets, qui se terminent tous par *quoniam in sæculum misericordia ejus.* Il accompagna cette espèce de déclamation de gestes extravagans et ridicules. Lorsqu'il fut à la fin, l'autre religieux se contenta de lui dire très-ingénieusement *insanire libet* quoniam *tibi.* Santeuil n'eut rien à répondre à cet hémistiche de Virgile.

(*m*) *Lenta quibus torno facili superaddita vitis*, etc.

Je ne conçois pas comment le P. de la Rue ose prétendre que *vitis* ne signifie dans ce passage qu'une branche de lierre, et qu'*hedera* veut dire seulement les feuilles de cette branche. Suivant cet interprète, voici comment on doit expliquer ces deux vers : *Lenta quibus torno facili superaddita vitis diffusos hederâ vestit pallente corymbos..... In quibus poculis, vimen hederaceum superadditum facili scalpro, implicat foliis pallentibus corymbos suos.* Ce qu'on peut rendre ainsi en français : *Sur ces vases, une branche de lierre, qu'un ciseau facile a représentée, enveloppe de ses feuilles blanches ses grappes éparses çà et là.* M. l'abbé Desfontaines a bien raison de dire que

cette interprétation est choquante, quoique le P. de la Rue s'appuie de l'autorité de Pline, qui appelle une branche de lierre *viticula*, une petite vigne.

Je fais ainsi la construction de cette phrase : *Iis poculis, vitis superaddita facili torno, vestit (foliis suis) corymbos diffusos ab hederâ pallente ;* c'est-à-dire, *une flexible vigne, ajoutée à ces vases par un ciseau facile, couvre (de ses feuilles) des grappes répandues par un lierre blanc.* Je donne ici une explication tout à fait littérale, pour faire entendre avec plus de précision le sens que je trouve dans le latin. Rien n'est plus simple, ni moins forcé, que cette interprétation ; je ne fais qu'exprimer la préposition *ab*, qui étoit sous-entendue.

Ce sont ces difficultés que les commentateurs auroient dû s'appliquer à résondre, au lieu de s'appesantir quelquefois sans nécessité sur des minuties. La plupart de leurs remarques sont très-peu importantes ; au lieu qu'il importe à tout homme de lettres, à tout amateur de l'antiquité, de connoître le vrai sens d'un auteur tel que Virgile.

J'ai traduit *torno facili* par *ciseau élégant et facile*, parce que les ciselures qui se font à l'aide du tour (*torno*) s'exécutent par le moyen d'un outil tranchant qui peut prendre en poésie le nom de *ciseau.* Les anciens avoient porté très-loin cet art de ciseler sur le tour, puisqu'au rapport de Pline et de plusieurs autres auteurs, on tournoit de ces vases précieux, enrichis de figures et d'ornemens à demi-bosse, dont quelques-uns font encore l'ornement des cabinets de nos curieux.

(*n*) Est-il rien de plus naïf que l'embarras de Ménalque, au sujet du nom du géographe dont la figure est

au fond d'une de ses coupes? Il l'oublie, il le cherche, enfin il désigne celui qu'il veut dire. On croit entendre, en effet, un berger peu familiarisé avec les noms des hommes célèbres. Remarquez d'ailleurs qu'on ne peut parler d'une science telle que la géographie d'un air moins scientifique, et c'est ainsi qu'un habitant des champs doit en parler. Tout est dans la nature, tout est vrai dans les églogues de Virgile. Il n'est pas de plus excellent maître dans toute l'antiquité; chacun de ses vers est une leçon pour les poëtes.

(*o*) *Par des lignes tracées.* Il y a dans le texte *radio*, c'est comme s'il y avoit *radiis, lineis ductis. Rayon*, en termes de mathématiques, signifie proprement une *ligne*. Sans le secours des lignes, il seroit impossible aux géographes de tracer leurs cartes. Il est étonnant que le P. de la Rue et d'autres interprètes expliquent *radio*, par *baculo, seu virgâ mathematicâ*. Ces baguettes, disent-ils, servent aux mathématiciens à marquer les différentes parties du ciel et de la terre, et à tracer des lignes sur le sable.

(*p*) Les meilleurs traducteurs ont rendu ainsi ce vers: *Je ne me suis point encore servi de ces vases.* Pourquoi ne pas rendre l'image qui est dans le texte? *Nec dum illis labra admovi, sed condita servo.* Il me semble que cela est plus élégant que l'expression dont se servent ces traducteurs. Rien ne les empêchoit de dire : *Je n'ai point encore approché mes lèvres de ces vases.* J'ai conservé l'image, et j'ai mis : *Je n'ai point encore approché ces vases de mes lèvres*, parce que cette dernière façon de parler est plus usitée chez nous.

(*q*) *Numquam hodiè effugies, veniam quocumque vocaris.* Ménalque, voyant que Damète préfère sa genisse aux vases, et qui craint que ce ne soit uue manière adroite de refuser le défi, sous prétexte que les gages n'ont point de proportion, répond : Hé bien, tu ne m'échapperas pas par ces vaines défaites ; je gagerai aussi une genisse, malgré la crainte que j'ai de mon père et de ma belle-mère : J'en passerai par où tu voudras ; *veniam quòcumque vocaveris me ;* en un mot, j'accepte toutes les conditions que tu me proposes ; *je te suis où tu m'appelles :* c'est une expression figurée, pour dire je ferai comme toi, je marcherai sur tes pas, je t'imiterai, je risquerai une génisse, comme tu en as risqué une. Ainsi nous combattrons, et tu ne peux t'en dédire, ni trouver aucun subterfuge, *numquam hodiè effugies.*

(*r*) *In me mora non erit ulla.* Je ne te demande aucun délai. Damète invite Ménalque à chanter le premier. Celui qui commence n'est pas embarrassé, il peut avoir des chansons toutes faites (*si quid habes*) ; mais celui qui parle le second est obligé, suivant la loi de l'*amébée*, de faire des vers sur-le-champ, et de les faire sur le modèle de ceux de son concurrent, c'est-à-dire de la même mesure, en pareille quantité. Il faut d'ailleurs qu'ils aient du rapport avec ces mêmes vers ; car le berger qui *répond*, doit dire des choses ou semblables ou contraires à ce qu'a dit l'autre, et il doit dire *plus* ou du moins *autant* que lui : en un mot, ses vers sont à ceux qu'il vient d'entendre à peu près ce qu'est la réponse à la demande, ou la parodie à l'ouvrage parodié.

Quoique Damète invite Ménalque à chanter le premier,

il arrive pourtant que c'est lui-même qui commence, parce que le juge Palémon l'a ainsi réglé.

(*s*) *Nec quemquam fugio : tantùm, vicine Palemon, sensibus hæc imis, res est non parva, reponas;* c'est-à-dire : *Je ne refuse personne pour juge. Seulement, voisin Palémon, soyez attentif*, etc. Les traductions les plus estimées ne rendent point le *vicine*. Palémon étoit voisin de Damète : celui-ci, malgré l'assurance qu'il vient de faire paroître en disant que tout juge lui est indifférent, ne laisse pas cependant de se concilier Palémon, en le faisant souvenir, en passant, qu'ils sont voisins. Un mot lui suffit pour cela ; ce mot paroit d'abord oisif et peu important, mais Damète l'a pourtant glissé à dessein. Ce sont ces petites finesses qui doivent surtout entrer dans une traduction, pour faire bien connoitre tout l'art et tout l'esprit d'un auteur. Virgile épioit sans cesse la nature, et la saisissoit dans les moindres choses. Peut-on se flatter de l'avoir traduit, lorsqu'on laisse en arrière la plupart des traits qui servent à le caractériser et à donner une idée juste de sa manière?

(*t*) *Apollon trouve toujours chez moi des présens chéris.* J'ai ajouté le mot *chéris*, pour rendre le *sua munera* de Virgile. Ce *sua* est plein de graces, puisqu'en effet le laurier était consacré à Apollon, et qu'Hyacinte avoit été un jeune homme chéri de ce Dieu.

(*Note de l'Éditeur.*)

(*u*) Voici des exemples sensibles de ce que nous avons dit au sujet du poëme *amébée*. Celui des deux rivaux qui parle le second doit dire au moins autant que le premier,

ou enchérir sur lui. Ici Damète dit que *Galatée l'agace, s'enfuit, mais veut se laisser voir auparavant.* Ménalque répond : *Pour Amynthe, il s'offre à moi de lui-même, il vient me trouver.* Damète dit encore : *J'ai des présens tout prêts pour ce que j'aime.* Ménalque dit plus : *Mes présens sont déjà faits, j'ai envoyé des fruits*, etc. Au reste, ces présens sont simples comme ceux qui les font.

(*v*) *Aurea mala decem misi, cras altera mittam.*

Plusieurs ont prétendu que dans ce vers le poëte parloit des citrons ; mais, comme l'a remarqué Nonius, cela ne peut être, puisque, du temps de Virgile, il n'y avoit encore aucuns citronniers en Italie. Pline même rapporte que, de son temps, l'on en avoit fait venir des pays étrangers dans des caisses avec beaucoup de précautions, que l'on n'avoit pu y en élever, et qu'ils étoient tous morts. Ajoutons encore à cela que le même poëte, en parlant de ces pommes d'or, les qualifie de fruits champêtres.

Quod potui, puero sylvestri ex arbore leta
Aurea mala decem misi, etc.

Les citrons n'ont jamais été fruits champêtres : ainsi nous concluons que ces pommes d'or doivent s'entendre de ces petits coins dorés qui viennent dans les campagnes, selon Pline, et jusque parmi les haies, et que les anciens nommoient *chrysomela*, pommes d'or.

(*Note de l'Éditeur.*)

(*x*) Phyllis étoit l'esclave d'Iolas. Damète prie cet Iolas, son ami, de lui envoyer Phyllis, parce qu'il célèbre le jour de sa naissance, et de venir lui-même, lorsqu'il fera des sacrifices à Cérès pour les biens de la terre. C'est

que les anciens, lorsqu'ils célébroient le jour de leur naissance, pouvoient se réjouir et inviter leur maîtresse; il ne leur étoit pas permis de l'inviter également lorsqu'il s'agissoit des fêtes *ambarvales*, c'est-à-dire, quand ils offroient des sacrifices solennels pour la fécondité de leurs champs. Par cette raison, Ménalque attend Iolas aux fêtes de Cérès, et Phyllis le jour de sa naissance. En un mot, le jour de la naissance de quelqu'un étoit pour lui un jour de divertissement, et le jour des sacrifices aux dieux champêtres en étoit un de piété, consacré par un acte de religion.

(*y*) J'ai vu des personnes fort embarrassées à traduire et à comprendre ce dernier vers:

Et longùm formose, vale, vale, inquit Iola.

C'est Ménalque qui parle; il dit que sa Phyllis pleura à son départ, et *dit long-temps : Adieu, adieu, beau berger.* Les personnes dont je parle croyoient que *formose* se rapportoit à *Iola*, et disoient qu'au lieu d'*Iola*, il devoit y avoir *Menalca*, puisque Phyllis ne parle point à Iolas, mais à son cher Ménalque. Voici comment on résout cette petite difficulté. *Formose* ne se rapporte point à *Iola*, mais à *Menalca*, qui est sous-entendu. *Iola* marque une apostrophe faite à Iolas, non pas par Phyllis, mais par Ménalque. Ménalque s'adresse à lui, et lui dit : *Iolas, je préfère Phyllis à toutes les bergères ; elle a pleuré à mon départ, elle m'a dit plusieurs fois : Adieu, beau Ménalque.* Il suffit, en expliquant, de faire la construction, comme a fait M. l'abbé Desfontaines : *Iola, amo Phyllidem antè alias, nam* etc. Au reste, Ménalque, qui parle toujours le second, apostrophe Iolas, leur ami commun,

pour imiter Damète, qui l'a apostrophé dans le couplet précédent.

(*z*) L'*amome* est mis ici pour toutes sortes de fruits parfumés. Les Indes orientales portent un arbre qu'on appelle *amome*, ainsi que son fruit, qui ressemble, pour la forme, à des grains de raisin. Ce sont des gousses remplies de grains d'un rouge tirant sur le pourpre; le goût de ces grains est âcre, et leur odeur agréable.

(*aa*) Boileau, dans un discours où il entreprend de justifier la satire, s'autorise de ce passage de Virgile, pour faire voir qu'il est permis de critiquer et de rendre ridicules des auteurs vivans. Après avoir cité l'exemple de Regnier, qui s'étoit donné cette liberté, il ajoute: « Que répondront à cela mes censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la république des lettres tous les poëtes satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une églogue où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poëtes de son temps en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mœvi,

« dit un berger satirique dans cette églogue. Et qu'on ne dise point que Bavius et Mévius, en cet endroit, sont des noms supposés, puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. » (*Note de l'Éditeur.*)

(*bb*) M. de Fontenelle parle de cet endroit avec un dédain qui m'étonne. Il ne peut souffrir que *le bélier sèche sa toison*: ces détails lui paroissent dégoûtans.

Il a une bien fausse idée de la poésie pastorale. Ces détails, qui sont vils à nos yeux et qui révoltent notre goût prétendu délicat, sont intéressans pour des bergers, et ce n'est qu'en nous mettant à leur place, en prenant leur ame, en voyant les choses sous le même point de vue qu'eux, que nous pouvons juger sainement de l'églogue. Permettons à des bergers d'être bergers. Je l'ai déjà dit : leur chien, leurs moutons, sont pour eux des espèces de compagnons ; ils s'y attachent, ils les chérissent ; ils lavent leurs brebis, ils tondent leur toison, ils pressent leurs mamelles : ils ne connoissent point d'autres richesses que leurs troupeaux, et ils en sont plus heureux. Ce genre de vie semble être fait pour les ames les plus sensibles, qui connoissent, qui goûtent les charmes de la belle nature et de la véritable vertu. L'innocence, la simplicité, le bonheur pur et sans trouble, se trouvent sous un toit rustique, non pas sous celui des bergers que nous connoissons, mais sous le toit des habitans de ce monde pastoral, qui malheureusement n'existe que dans notre imagination : s'il étoit réel, je prendrois à l'instant la houlette. C'est faute d'un certain sentiment que tant de beaux esprits trouvent insipide ce détail qui concerne les troupeaux. Je ne prétends pas cependant qu'on doive heurter de front la délicatesse des gens qu'on nomme polis ; il faut, au contraire, la ménager, parce que la première loi pour un écrivain est de plaire à ceux dans la langue desquels on écrit. Or, comme c'est souvent moins l'idée qui nous répugne, que les termes dont on se sert pour habiller cette idée, il faut tâcher de la présenter revêtue d'expressions qui n'offensent point nos superbes oreilles. Je ne crois pas que le lecteur le plus dédaigneux puisse être choqué de la manière dont nous traduisons

les passages les plus difficiles à rendre avec une certaine noblesse. La platitude et une façon de parler vraiment rustique ne sera jamais admise chez quelque nation que ce soit ; et ce que Virgile dit dans ses pastorales n'auroit pas été mieux reçu des Romains, s'il se fût exprimé sans élégance, qu'il ne le seroit chez nous, si nous n'avions que des Richer pour le traduire. Il ne s'est trouvé à Rome qu'un misérable écrivain qui ait osé accuser Virgile de parler rustiquement. C'est ainsi qu'il tâcha de ridiculiser les premiers vers de cette églogue :

Dic mihi, Damœta, cujum pecus, an Melibœi?
Non, verùm Ægonis. Nostri sic rure loquuntur.

Mais cet envieux fut méprisé comme il le méritoit, et tout son siècle le démentit. Le style de Virgile, toujours proportionné aux sujets, est le plus beau, le plus noble que l'on connoisse dans toute l'antiquité latine. Il lui faudroit, pour qu'il parût tel dans notre langue, un traducteur plein de goût et de grace comme M. Gresset. Pourquoi ce poëte français, qui, à la faveur de sa belle diction, pouvoit faire tout passer, n'a-t-il pas rendu les vers qui donnent lieu à cette note et les couplets suivans ? Il semble s'être défié de ses forces ; mais il ne lui a manqué que du courage.

(*cc*) *Je ne sais quel œil malin fascine mes tendres agneaux*. Nous avons déjà parlé de la crainte superstitieuse des anciens, qui croyoient que l'on pouvoit enchanter par les regards. Les femmes, en quelques cantons de l'Afrique, tremblent que leurs enfans ne soient ensorcelés d'un coup d'œil, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, disent-elles, si les yeux de ces enfans étoient rencontrés par ceux des sorciers ou empoisonneurs.

(*dd*) *Dic quibus in terris (et eris mihi magnus Apollo);*
Tres pateat cœli spatium, non ampliùs, ulnas.

Ascodius Pédianus, grammairien, ami de Virgile et de Tite-Live, avoit entendu dire à Virgile (suivant Servius) que *cet endroit donneroit la torture à tous les grammairiens à venir.* En effet, c'est une énigme dont personne ne peut se vanter d'avoir le mot. On prétend communément que cet endroit de la terre est le fond d'un puits, parce que de là on ne peut découvrir que trois coudées d'espace dans le ciel.

Magnus Apollo, veut dire ici un habile devin, parce qu'Apollon avoit particulièrement la science de la divination. (*Note de l'Éditeur.*)

(*ee*) *Dic quibus in terris inscripti,* etc. Les deux bergers qui se sentent de même force pour le chant, se proposent chacun une énigme qu'ils ne peuvent deviner. Palémon termine la dispute, en déclarant qu'aucun d'eux n'est vainqueur.

(*ff*) *Et vitulâ tu dignus et hic.* Ces paroles font voir clairement qu'il n'est plus question de vases, et que tous deux ont risqué une génisse; ce qui confirme le sens que nous avons donné au vers,

Non hodiè effugies, veniam quocumque vocâris.

Vitulâ tu dignus et hic. Tous les traducteurs ont rendu ainsi cet endroit : Vous êtes dignes du prix *l'un et l'autre.* J'ai traduit littéralement : Vous êtes *digne du prix, et lui aussi, et quiconque,* etc. : cela s'entend. Palémon s'adresse à l'un, et montre l'autre de la main. Cette pièce est une espèce de drame; le juge et les deux

concurrens sont des acteurs, et ces paroles de Palémon indiquent assez son geste.

(*gg*) *Et quiconque, ainsi que vous*, etc. J'ai ajouté *ainsi que vous*, qui n'est pas dans le texte, afin de rendre cet endroit plus clair en français. Virgile ne veut pas dire que quiconque se défiera des douceurs de l'amour, ou en éprouvera les amertumes, méritera le prix du chant, ce qui seroit ridicule; le sens du poëte est ceci : *Quiconque chantera aussi bien que vous deux, quiconque*, dans des vers aussi élégans que les vôtres, exprimera les divers sentimens de ceux qui aiment; soit les inquiétudes que donne l'amour le plus doux (comme a fait Ménalque); soit les amertumes que l'amour fait éprouver (comme a fait Damète). Ménalque, en effet, ne trouve rien d'agréable que son Amynte, *mihi solus Amyntas;* et cependant il est inquiet dans son amour : *Que me sert, dit-il, mon cher Amynte, que tu ne me méprises pas, si, tandis que tu poursuis les sangliers, moi je garde les toiles ?* Dans ces vers, il fait connoître, 1° sa tristesse causée par l'absence de ce qu'il aime; en second lieu, les alarmes que lui font éprouver les dangers auxquels Amynte s'expose; et enfin la douleur qu'il a d'être en sûreté, et de ne pas partager les périls que court son ami. Voilà donc une inquiétude bien cruelle, causée par l'amour le plus doux. Pour Damète, il aime Amaryllis; mais il éprouve ses fureurs et sa colère : *nobis Amaryllidis iræ.* Ainsi l'un craint, comme un tourment, l'amour le plus doux, parce qu'il n'est point sans inquiétudes, *aut metuet dulces;* l'autre éprouve les amertumes de l'amour, *aut experietur amaros;* et tout cela est chanté en beau vers. Tous ceux, dit Palémon, qui peindront aussi bien que vous ces diffé-

rens sentimens causés par l'amour, seront dignes du prix du chant, comme vous en êtes dignes l'un et l'autre.

(*hh*) *Claudite jam rivos*, etc. C'est une métaphore, pour dire : Cessez vos concerts, nos oreilles sont satisfaites : *Arrêtez l'eau des ruisseaux, fermez les écluses, la prairie est assez abreuvée.*

Addition de l'Éditeur. Nous croyons devoir citer au sujet de ce vers de Virgile les observations suivantes, extraites des *Lettres Américaines* écrites en italien par M. Carli :

« Parmi les grands ouvrages que les Incas ont entrepris, tels que les forteresses et les grands chemins qui subsistent encore, et qui n'ont été détruits qu'en partie par les Espagnols, on doit sur-tout remarquer ces canaux, moyennant lesquels ils amenoient l'eau des sources les plus éloignées pour arroser leurs prés et leurs champs. Situés dans la zone torride, entre l'équateur et le tropique du capricorne, ces terrains auroient nécessairement été arides, incultes, stériles et déserts.

« En remontant jusqu'à Darius, roi de Perse, nous retrouvons l'usage des arrosemens artificiels. Xénophon nous dit dans sa *Retraite des dix mille*, que les canaux pratiqués pour les arrosemens leur présentèrent de très-grandes difficultés sur la route qu'ils tinrent depuis le Tigre. Selon Hérodote (liv. III, chap. IX), les Arabes avoient fait plusieurs saignées au fleuve Cori, qui se décharge dans la mer Rouge, pour en amener les eaux dans les lieux les plus arides de leur pays brûlant, jusqu'à la distance de douze journées de chemin. L'Italie connoissoit aussi cet usage, comme on le voit par le vers de Virgile : *Claudite jam rivos*, etc. »

IMITATIONS.

DAMÈTE.

(1) Vous pouviez m'épargner ce reproche indiscret ;
On vous connoît, Ménalque, on sait certain secret.
Rappelez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous sauve la honte,
Vous m'entendez : alors les déesses des eaux
Rentrèrent en riant au fond de leurs roseaux.

MÉNALQUE.

Quoi! rompis-je avec vous, d'une main criminelle,
Les arbrisseaux d'Arcas et sa vigne nouvelle?

DAMÈTE.

Quel berger ne sait point que sous ces vieux ormeaux
Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
. . . .
Vous seriez mort enfin d'envie et de fureur
Si vous n'aviez pu nuire à ce berger vainqueur.

MÉNALQUE.

Qu'entends-je ? sur quel ton me parleroit un maître
Si ce pâtre à tel point ose se méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je pas vu lui ravir un chevreau ?

DAMÈTE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre :
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MÉNALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ! D'une flûte champêtre
Damète dans nos bois s'est-il jamais vu maître ?

Lui dont l'aigre pipeau portant par-tout l'ennui,
Ne sait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMÈTE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte, etc.

Ces vers de M. Gresset rendent le sens des reproches que se font Ménalque et Damète, et cependant ils n'ont rien d'ignoble. Cet exemple prouve contre M. de Fontenelle, à qui cette églogue a paru pleine de bassesse. Il en fait l'analyse, et conclut qu'elle n'a rien de beau; que tout, au contraire, y est rustique et grossier. J'avoue que ces reproches sont difficiles à rendre dans notre langue d'une manière qui n'ait rien de bas; mais ce n'est pas la faute de Virgile : il suffit, pour le justifier, que cette pastorale n'ait point révolté la délicatesse des Romains. Mal exprimées en français, ces invectives auront quelque chose de dégoûtant, comme les disputes et les expressions de la plus vile populace; mais elles auront un air naïf et naturel, sans aucun mélange de bassesse, si l'expression est heureuse. L'expression fait presque tout dans ces sortes de poëmes : il s'agit de dire des choses simples, souvent très-communes, parce que ce sont des bergers qui parlent, et de les relever par l'élégance de la diction. Ajoutez que ce sont le langage, le style, les termes, qui ennoblissent ou qui avilissent, même dans des ouvrages d'un ordre plus relevé, la plupart des pensées et des images. Les héros d'Homère ressemblent à nos porte-faix, si on traduit mot à mot le nom de *chien* et d'autres semblables qu'ils se donnent; mais ces mêmes héros conservent toute leur dignité, si vous substituez à ces noms ceux de *lâche*, de *traître* et quelques autres pareils, suivant la circonstance. On est

bien sûr de rendre Virgile ridicule, quand on le traduit comme a fait M. Richer :

DAMÈTE.

Les sylvains de travers long-temps te regardèrent,
Et les nymphes du lieu, trop bonnes, s'en raillèrent.
. . . .
Peux-tu nier encor que ta malignité,
Près de ces vieux tilleuls *dont les têtes sont sèches*,
De l'aimable Daphnis brisa l'arc et les flèches?

MÉNALQUE.

Ne t'ai-je pas vu donc, berger audacieux,
Tendre au chevreau d'Amynthe un piége captieux ?
Lysiscas, qui faisoit exacte sentinelle,
A l'instant redoubla son aboîment fidèle.
Au voleur! m'écriai-je; Alcippe, *à tes troupeaux!*
. . . .
Toi que l'on vit toujours, rebut de nos hameaux,
Écorcher des chansons sur tes aigres pipeaux.

DAMÈTE.

. . . .
De lait deux fois le jour elle emplit les vaisseaux,
Et du restant encor elle allaite deux veaux.

MÉNALQUE.

Je mets bas contre toi mes deux tasses de hêtre.
. . . .

Bavius, qui ne te hait pas,
Que Mévius puisse lui plaire.
Qu'il attelle *ensemble les chats*,
Et presse les bœufs pour les traire.

(2) M. Tissot a rendu ainsi ce trait charmant de Virgile :

Agaçante et folâtre, Églé me jette un fruit,
Et veut être surprise alors qu'elle s'enfuit.

Gresset avoit dit auparavant :

Quand je suis, dans un bois tranquille,
Sous un chêne épais endormi,
Glycère me réveille, et d'une course agile
Elle fuit dans un antre, et s'y cache à demi.

Roucher a été bien plus heureux dans cette imitation :

Sans bruit, la jeune Galatée
De son amant vient d'approcher,
Lance une pêche veloutée
Et fuit soudain pour se cacher.
Acis la voit, et sur sa trace
Vole aussitôt, l'atteint, l'embrasse,
L'entraîne sous des bois touffus :
La belle en vain demande grace ;
Sa beauté mérite un refus.

Le P. Venance-Dougados, dans son charmant *Voyage de la Quête*, publié récemment par M. de la Bouisse, a paraphrasé ainsi les deux vers de Virgile :

Ce ne sont point ces galans pastoureaux
. . . .
Ni Galatée étalant ses appas,
Souriant, se cachant sous l'ombrage mobile,
Ou fuyant d'une course agile
Pour attirer son berger sur ses pas.

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère !
Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces momens si doux,
Ne portez point aux dieux ce que dit ma bergère ;
Des plaisirs si charmans rendroient le ciel jaloux.

Gresset, dans ces vers, a exprimé une idée absolu-

ment contraire à celle de Virgile. Le poëte latin se garde bien de dire que les dieux doivent être jaloux du bonheur de Damète; cette idée est trop éloiguée de la simplicité pastorale : le berger croit que les discours de Galatée sont dignes d'intéresser les habitans de l'olympe ; il recommande aux zéphyrs de les porter jusqu'à eux, comme l'encens le plus doux qu'il puisse leur offrir. Segrais a rendu heureusement ce passage :

O les charmans discours, ô les divines choses
Qu'un jour disoit Amire, en la saison des roses !
Doux zéphyrs, qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien à l'oreille des dieux ?

M. Millevoye a dit avec plus de concision :

Qu'ils sont doux, ses discours ! ô vents officieux,
Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux.

(*Note de l'Éditeur.*)

DAMÈTE.

(4) Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour;
Moi-même je languis au printemps de mon âge:
Tout languit dans nos champs sous les fers de l'Amour.

MÉNALQUE.

L'Amour ne me nuit point, j'ignore ses alarmes;
Jamais il n'a rendu mes agneaux languissans;
Mais un sombre enchanteur, par ses funestes charmes,
Fait périr sans pitié mes agneaux innocens.

(M. GRESSET.)

J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages,
Cependant il languit parmi les pâturages.

J'ai trop bravé l'Amour; l'Amour, pour se venger,
Fait périr à la fois et moutons et berger.

. . . .

L'Amour est dangereux; mais ce n'est point l'Amour
Qui fait que mon troupeau dépérit chaque jour :
C'est ce berger malin, dont l'œil sombre m'alarme,
Qui sans doute a sur nous répandu quelque charme.

(Rousseau, égl. II.)

DAMÈTE.

Qui peut amaigrir ce taureau
Dans cette fertile prairie?
C'est l'Amour. Berger et troupeau
Ont une même maladie.

MÉNALQUE.

Sans l'Amour, l'extrême maigreur
Rend mes tristes agneaux malades :
Je ne sais point quel enchanteur
Me les brûle de ses œillades.

On reconnoît sans peine M. Richer à ces derniers vers, ainsi qu'aux suivans :

Ménalque, dis-moi dans quels lieux,
Sans enchantement ni miracle,
L'on ne voit que six pieds des cieux,
Et ta voix sera mon oracle.

Addition de l'Éditeur. Nous n'avons pas cru devoir supprimer les diverses imitations de Richer, rappelées par Malfilâtre. Le lecteur pourra se dédommager de l'ennui qu'elles lui auront causé, en parcourant les traductions modernes que nous avons eu plusieurs fois oc-

casion de citer, particulièrement celle de M. Dorange, qui a rendu ainsi cette pièce :

MÉNALQUE.

Berger, de ce troupeau quel est le possesseur ?

DAMÈTE.

Égon en est le maître, et j'en suis le pasteur.

MÉNALQUE.

O malheureux troupeau ! tandis qu'Égon sans cesse
Obsède Néera de sa folle tendresse,
Un gardien mercenaire, insensible au mépris,
Par deux fois à chaque heure épuisant ses brebis,
A l'agneau foible encor ravit sa nourriture.

DAMÈTE.

Mesure le reproche et ménage l'injure,
Toi qui..... l'on sait le temple où les boucs furieux,
D'un oblique regard effrayèrent tes yeux.
Les nymphes en ont ri : pouvoient-elles moins faire ?

MÉNALQUE.

Est-ce moi qu'on a vu, méritant leur colère,
Pénétrer chez Mycon, et du jeune berger
Couper, la serpe en main, la vigne et le verger ?

DAMÈTE.

Non, mais c'est toi qu'on vit sous le prochain feuillage,
Lorsque, les yeux gonflés d'une jalouse rage,
Tu brisas de Daphnis l'arc et les chalumeaux ;
Tu lui vis ce présent, tu perdis ton repos.
Toujours le bien d'un autre excita ton envie ;
Sans le mal que tu fis, c'étoit fait de ta vie.

MÉNALQUE.

Que feront les bergers, si ce vil serviteur
M'outrage insolemment par un récit menteur?
Du chevreau de Damon l'histoire est peu nouvelle;
Je te vis l'enlever malgré son chien fidèle.
Quand je criois : Tityre, assemble tes troupeaux!
Tremblant, tu te cachois à l'abri des roseaux.

DAMÈTE.

Damon, vaincu par moi, n'y devoit plus prétendre :
Ce fut le prix du chant, et j'ai dû le reprendre;
Ce prix qu'à son vainqueur il dut abandonner,
Pourquoi l'avouoit-il sans jamais le donner?

MÉNALQUE.

Toi, tu l'aurois vaincu? malheureux! quel délire!
Connois-tu les roseaux que réunit la cire?
Toi qu'on voit tous les jours, de hameaux en hameaux,
Perdre les vils accords de tes aigres pipeaux?

DAMÈTE.

Veux-tu que tour à tour notre voix retentisse?
J'ose te défier; cette belle génisse
Du vainqueur de mes vers va devenir le prix;
Par deux fois de son lait mes vases sont remplis,
Et des petits sans cesse épuisent sa mamelle :
Par quel gage veux-tu soutenir la querelle?

MÉNALQUE.

Je n'ose contre toi hasarder mes taureaux;
Deux fois durant le jour mes bœufs et mes chevreaux
Sont comptés au bercail avec un œil sévère,
Par un père cruel, par une injuste mère;
Mais puisque tu le veux, je te promets le don
De deux vases gravés des mains d'Alcymédon.

Rien n'égale leur prix ; tu l'avoûras peut-être :
L'industrieux ciseau les creusa dans le hêtre,
Et le cep tortueux qui les borde en rampant,
Couvre ses fruits épars d'un lierre pâlissant.
De deux sages au fond l'œil retrouve l'image :
Conon est l'un des deux ; l'autre nom..... c'est le sage
Qui traça le premier la marche des saisons,
Le temps de la charrue et les jours des moissons ;
Ces coupes, avec soin à tous les yeux cachées,
Par mes lèvres encor n'ont pas été touchées.

DAMÈTE.

Du même Alcymédon j'ai deux vases égaux ;
Sur leurs anses l'acanthe enlace ses rameaux :
Orphée est au milieu ; les forêts qu'il attire
Suivent en s'inclinant les accords de sa lyre.
Dans ma demeure aussi ces deux vases cachés
De mes lèvres jamais ne furent approchés ;
Mais quel que soit enfin l'art qui les embellisse,
Ils sont loin d'égaler le prix de ma génisse.

MÉNALQUE.

A ta honte aujourd'hui tu n'échapperas pas ;
J'accepterai sans choix ce que tu m'offriras :
Il faut qu'à ces défis ta vanité renonce.
On vient ; c'est Palémon : qu'il écoute et prononce.

DAMÈTE.

Commence le premier, si tu sais quelques airs ;
Je suis prêt : des pasteurs je ne crains pas les vers.
Pour décider le prix d'une lutte pareille,
Palémon, avec soin veuillez prêter l'oreille.

PALÉMON.

Puisque vous reposez sur ces lits de gazons,
Commencez, ô pasteurs ! commencez vos chansons !

Nos champs sont ranimés; la forêt dépouillée
S'égaie, et voit percer sa naissante feuillée;
De la jeune saison tout chante le retour :
Chantez, arrêtez-vous, reprenez tour à tour.
Damète, commencez; de ces hymnes égales
Phébus aima toujours les luttes pastorales.

DAMÈTE.

Muse! chante d'abord le dieu de l'univers!
Il est par-tout, voit tout, et sourit à mes vers.

MÉNALQUE.

Moi je chante Apollon; j'offre à ce dieu qui m'aime,
Ou le rouge hyacinthe ou le laurier lui-même.

DAMÈTE.

Par des fruits qu'elle jette, Églé vient m'assaillir,
Et brûle d'être vue en paroissant me fuir.

MÉNALQUE.

Amynte, cet enfant, doux charme de ma vie,
Est connu de mes chiens aussi bien que Délie.

DAMÈTE.

Pour la jeune beauté dont l'amour fait mon bien,
J'ai surpris d'un ramier le nid aérien.

MÉNALQUE.

Amynte tient de moi (pouvois-je davantage?)
Dix pommes d'or, doux fruits d'un oranger sauvage.

DAMÈTE.

Que de fois mon Églé m'a parlé de ses feux!
Vents, portez ses accens à l'oreille des dieux.

MÉNALQUE.

M'aimes-tu bien, Amynte, alors que dans tes chasses
Du sanglier sans moi tu peux suivre les traces?

DAMÈTE.

Je célèbre aujourd'hui le jour où je naquis;
Iolas, pour ce jour fais venir ta Phyllis:
Aux fêtes de Cérès je t'invite toi-même.

MÉNALQUE.

Phyllis dans nos hameaux est la seule que j'aime.
Je partis : quelque temps elle suivit mes pas;
« Adieu, dit-elle en pleurs; adieu, bel Iolas! »

DAMÈTE.

Comme un loup dévorant est craint des bergeries,
Comme l'onde est funeste à nos moissons mûries,
Et le souffle des vents aux jeunes arbrisseaux,
Le courroux d'Anaïs peut troubler mon repos.

MÉNALQUE.

Si l'eau nourrit les grains qu'on sème dans nos plaines,
Si le saule pliant charme les brebis pleines,
Si des jeunes chevreaux l'arboisier est chéri,
Amynte est seul aimé de mon cœur attendri.

DAMÈTE.

Muses, à Pollion gardez une génisse;
Qu'avec soin dans les prés votre main la nourrisse:
Pollion applaudit mes rustiques accens.

MÉNALQUE.

Lui-même avec succès il fait ouïr ses chants;
Offrez-lui le taureau qui bondit dans la plaine,
Menace de la corne, et disperse l'arène.

DAMÈTE.

Que l'ami qui partage en secret ton bonheur,
Pollion, de ton rang partage aussi l'honneur!

Puisse-t-il recueillir le doux miel sur l'yeuse,
Et l'amome odoraut sur la ronce épineuse!

MÉNALQUE.

Que celui qui se plaît aux vers de Bavius
Écoute sans ennui les chants de Mévius;
Que sa main plie au joug le renard indocile,
Et qu'il presse des boucs la mamelle stérile!

DAMÈTE.

Vous qui cueillez la fraise aux vermeilles couleurs,
Fuyez! un froid serpent s'est caché sous les fleurs.

MÉNALQUE.

Fuyez les bords glissans de ce fleuve perfide,
O pasteurs! le bélier sèche sa laine humide.

DAMÈTE.

Tityre, du rivage éloignez vos troupeaux;
Moi, lorsqu'il sera temps qu'ils entrent dans les eaux,
Je veux tous les baigner au sein de la fontaine.

MÉNALQUE.

Rassemblez vos brebis dans la forêt prochaine;
Leur lait par les chaleurs une fois épaissi,
Dans leur sein, sous nos doigts, resteroit endurci.

DAMÈTE.

Mon taureau s'amaigrit dans un gras pâturage;
Au pasteur, au troupeau, l'Amour souffle sa rage.

MÉNALQUE.

Quel magique pouvoir épuise mes agneaux?
A peine, hélas! leur chair revêt encor leurs os.

DAMÈTE.

Sois Apollon pour moi, si tu me dis la place
Où trois pieds de l'Olympe enferment tout l'espace.

MÉNALQUE.

Phyllis t'aimera seul; mais dans quels lieux, dis-moi,
Est la fleur où nos yeux lisent le nom d'un roi?

PALÉMON.

Même prix vous est dû : pourrai-je avec justice
Dire à qui de vous deux appartient la génisse?
Nos champs désaltérés n'appellent plus les eaux;
Jeunes pasteurs, fermez la source des ruisseaux.

On regrette que M. Dorange ait négligé, dans sa belle traduction, les expressions des derniers vers de l'églogue, *et quisquis amores* etc., qui ont fait l'objet d'une note intéressante de Malfilâtre. M. Tissot les a très-heureusement conservées dans la sienne :

Il ne m'appartient pas de nommer le vainqueur :
Le prix est à tous deux; il est à tout pasteur
Qui saura de l'amour exprimer tous les charmes,
Son bonheur inquiet, ses chagrins et ses larmes.

ÉGLOGUE IX.

DRUSUS.

SUJET.

Le sujet de cette églogue est suffisamment expliqué dans la *Vie de Virgile* (*). Elle fut composée dans le commencement de l'année 716 de la fondation de Rome. C'est le poëte qui parle dans toute la pièce.

(1) Muses de Sicile (*a*), chantons des sujets un peu plus élevés. Les buissons et les humbles bruyères ne plaisent pas à tous les lecteurs. Si nous chantons les forêts, que les forêts soient dignes d'un consul (*b*). Les derniers temps annoncés par les vers de la Sibylle déjà sont arrivés. La grande chaîne des siècles (*c*) recommence de nouveau : Astrée revient déjà, déjà revient le règne de Saturne : déjà une nouvelle race d'hommes est envoyée du haut du ciel. Daigne seulement, chaste Lucine (*d*), favoriser cet enfant naissant, par qui d'abord disparoîtra la race de fer, et renaîtra celle de l'âge d'or (*e*), dans tout le monde : sois-lui propice; Apollon, ton frère, règne aujourd'hui (*f*). Et toi, Pollion, c'est à ton consulat qu'est attachée la naissance de cet âge glorieux; c'est à lui

(*) *Voyez* ci-après les notes (*h* et *i*).

que commencera la marche des grandes années *(g)*. Par tes soins, s'il reste encore quelques traces de nos crimes, pour jamais anéanties, elles délivreront la terre de ses éternelles alarmes.

Il vivra de la vie des dieux, cet illustre enfant; il verra les héros mêlés parmi les immortels; ils le verront lui-même au milieu d'eux, et il régira l'univers pacifié par les vertus de son père.

Mais bientôt, aimable enfant, la terre vous prodiguera ses premiers présens, présens faits pour votre âge, et nés sans culture. Pour vous elle répandra de toutes parts le lierre errant et tortueux, et le baccar, et le colocase mêlé aux riantes feuilles de l'acanthe. D'elles-mêmes les chèvres rapporteront à l'étable des mamelles enflées de lait, et les troupeaux ne craindront plus les épouvantables lions. Votre berceau même fera pleuvoir sur vous les plus agréables fleurs : on verra mourir les serpens et l'herbe trompeuse qui produit le poison; on verra naître en tous lieux l'amome que nous prête l'Assyrie.

Mais aussitôt que vous pourrez lire la vie glorieuse des héros et les exploits de votre père; dès que vous apprendrez à connoître ce que c'est que la vertu, les champs commenceront à se dorer peu à peu de douces moissons, les raisins vermeils pendront par grappes sur les buissons incultes, et les plus durs chênes laisseront couler un miel délicieux.

Il restera cependant quelques vestiges de l'an-

cienne dépravation (*h*), qui forceront les hommes à tenter encore sur des vaisseaux les caprices de Thétis, à ceindre les villes de murailles, et à imprimer des sillons dans la terre. Alors paroîtra un autre Tiphys (2); on verra une autre Argo porter dans son sein des héros choisis : les guerres célèbres se rallumeront, et un redoutable Achille sera envoyé contre une nouvelle Troye.

Mais ensuite, dès que l'âge aura mûri vos forces, le nautonnier lui-même abandonnera la mer, les pins qui volent sur les eaux cesseront d'échanger les tributs d'un sol étranger; toute terre produira tout (3) : le champ ne sentira plus la herse, ni la vigne le tranchant du fer; et le laboureur robuste délivrera du joug le cou de ses taureaux. La laine n'apprendra plus à mentir aux yeux sous mille couleurs empruntées : le bélier dans les prairies changera naturellement la blancheur de sa toison (4), tantôt en un pourpre agréable et foncé, tantôt en un rouge jaunissant; l'écarlate revêtira d'elle-même les agneaux paissans. Les Parques, d'accord entre elles, suivant l'ordre immuable des destins, ont dit à leurs fuseaux : Filez ces siècles fortunés ! (5)

Volez au faîte des honneurs, le temps est déjà proche; volez, cher enfant des dieux, illustre rejeton du grand Jupiter. Voyez la vaste sphère du monde s'ébranler sur son poids; voyez et la terre et l'abyme des mers, et la voûte profonde des cieux; voyez ce grand Tout tressaillir de joie

dans l'attente de cet heureux avenir. O puisse-t-il encore me rester, en ce temps, le dernier terme d'une vie assez longue, et assez de force et d'haleine pour chanter vos grandes actions ! Je ne craindrois d'être vaincu ni par Orphée, ni par Linus, quand ils seroient inspirés, Orphée par sa mère Calliope, et Linus par le bel Apollon, son père. Le dieu Pan (6), s'il combattoit avec moi, et qu'il se soumît au jugement de l'Arcadie, le dieu Pan lui-même, au jugement de l'Arcadie, s'avoueroit vaincu par mes accens.

Commencez, tendre enfant, à connoître votre mère à son doux sourire. Votre mère a, pendant dix mois, traîné de longs dégoûts (7). Commencez, tendre enfant, à la connoître. Celui à qui ses parens n'ont pas souri n'eut jamais l'honneur d'être admis ni à la table d'un dieu, ni au lit d'une déesse. (*i*)

NOTES ET REMARQUES

SUR LA IXe ÉGLOGUE.

(*a*) CHACUN sait que Théocrite, maître de Virgile dans la pastorale, étoit de Syracuse, ville de Sicile. Virgile invoque les Muses de cette île, qui avoient inspiré son devancier. (Voyez le *Dictionnaire des Notes sur les Poëtes latins*, au mot SICELIDES.)

(*b*) *Que les forêts soient dignes d'un consul ;* c'est-à-dire, *que nos poésies champêtres aient un peu plus de dignité ; qu'elles soient telles qu'un consul puisse les lire, et que notre style ait plus de noblesse.* Ceux qui veulent que ces vers renferment un sens caché et détourné, disent que c'est ici une allusion à la charge de *maître des forêts*, que l'on donnoit ordinairement au consul, lorsqu'il avoit fini le temps de son consulat. Mais est-il nécessaire de recourir à cette interprétation recherchée ? Tenons-nous-en au sens naturel que présente le texte.

(*c*) *La grande chaîne des siècles recommence de nouveau.* Cela s'entend : Virgile, pour faire comprendre que cet enfant rendra le monde heureux, dit en style figuré que le siècle d'or va renaître après le siècle de fer, dont on commence à sortir ; c'est par cette raison qu'il ajoute que les siècles vont en quelque sorte recommencer. Le monde a commencé par le siècle d'or ; ce siècle revient, donc le monde recommence.

Quelques commentateurs prétendent que Virgile en-

tend par là ce qu'on appelle *la grande année platonique.* Cette année est un espace de temps, à la fin duquel tous les corps célestes doivent se retrouver au même point, avec les mêmes apparences et les mêmes aspects entre eux. Cette révolution doit se faire, suivant les uns, en vingt-trois mille sept cent soixante ans, et, suivant les autres, en quarante neuf mille : les opinions sont tellement partagées, que l'on compte aussi tantôt quinze mille ans, tantôt trente-six mille ou davantage. C'est dans ce sens, dit-on, que l'on doit entendre les grands mois, dont il est parlé dans la suite de cette églogue ; *incipient magni procedere menses.* Ces mois-là doivent être en effet d'une longue durée, si l'année platonique a tant d'étendue. Quelle que soit cette étendue, on se persuadoit chez les anciens qu'à la fin de cette période, le monde seroit renouvelé, et que les ames reviendroient habiter les mêmes corps. Avec cette clé, on expliqueroit tout naturellement ces mots : *jam nova progenies cœlo demittitur alto.* Ces ames, qui sont celles de l'âge d'or, rentrent dans les corps qu'elles ont habités anciennement, et, comme elles sont justes, on peut dire en effet qu'*elles descendent du ciel*, qu'elles sont *divines*, etc., le tout métaphoriquement. Si je croyois que Virgile eût en effet suivi les idées sublimes et romanesques de Platon, je dirois qu'il a parlé sans figure, et que ces ames descendent réellement du ciel, c'est-à-dire des astres, auxquelles elles furent attachées primitivement ; car, suivant la doctrine de ce philosophe, toutes les ames furent unies aux étoiles, aux astres, aux corps célestes, et c'est de là qu'elles nous viennent. Après avoir habité les corps, elles sont purifiées dans les purgatoires destinés à cet usage, et elles retournent ensuite se joindre aux astres, jusqu'à ce

qu'elles en soient de nouveau dégagées pour rentrer dans la prison des corps. (*Voyez* plus en détail l'exposition de ce système, à la tête du sixième livre de l'*Énéide.*)

Mais, sans avoir recours ici à tout cet étalage d'érudition, disons que Virgile n'a pas eu besoin du système de Platon pour composer cette églogue; comme poëte, il s'est abandonné à son imagination. Le monde recommence, a-t-il dit, puisque voici l'âge d'or qui va paroître. La longue suite des siècles écoulés, depuis le débrouillement du chaos jusqu'aujourd'hui, va renaître. Quelques restes de l'âge de fer se mêleront encore à l'aurore de ces belles années; un nouvel Achille assiégera une nouvelle Troye; de nouveaux Argonautes affronteront les hasards de la mer. Mais à mesure que cet enfant croîtra, nous verrons s'éteindre le feu de la guerre; le commerce et la navigation deviendront inutiles, puisque tout pays produira tout, et produira sans culture. Ainsi nous touchons de près à une grande révolution; le siècle d'or va se renouveler, le siècle d'argent sans doute le suivra, et ainsi des autres : voilà donc les âges qui vont reprendre leur première marche dans leur premier ordre : *magnus ordo*. Je le répète, cette idée a du rapport avec les beaux songes de Platon, qui étoit poëte aussi : mais je ne crois pas que Virgile ait voulu la lui dérober.

Il y a d'ailleurs une différence remarquable entre le système de l'année platonique et l'idée de Virgile. Les platoniciens se persuadoient que leur grande année revenoit, non pas une fois seulement, mais toujours; c'est-à-dire, après chaque révolution de quinze mille ans, par exemple. Ainsi, depuis que le monde existoit, ce renouvellement s'étoit déjà fait un nombre infini de fois, et

devoit se faire par la suite autant de fois sans doute qu'il plairoit au souverain Dieu. Virgile, au contraire, suppose que ce renouvellement arrive pour la première fois, et n'arrivera plus, mais qu'il est attaché à la naissance de cet enfant comme une faveur unique : sans cela, le compliment n'auroit rien de bien flatteur pour l'enfant que le poëte veut célébrer. Ce ne seroit pas à cause de sa naissance que ce renouvellement de toutes choses se feroit, mais par une loi constante de la nature, mais parce que les quinze mille ans, par exemple, seroient révolus. Tout ce qu'il y auroit d'heureux pour Drusus, c'est qu'il naîtroit justement au temps de ce changement ; mais ce changement ne se feroit pas pour lui.

(*d*) Lucine est ordinairement prise pour Junon (*Juno Pronuba et Lucina*); mais quelquefois aussi elle en est distinguée par les poëtes. Souvent c'est Diane qui est appelée de ce nom, et que les femmes invoquent dans les douleurs de l'enfantement. Ici, il s'agit de Diane, et Virgile le marque assez clairement lorsqu'il dit : *Tuus jam regnat Apollo ;* Apollon, *votre frère*, va régner.

(*e*) Le texte porte : *Quo ferrea primùm desinet ac toto surget gens aurea mundo.* Tous les traducteurs ont rendu *gens* par *âge ;* cette version n'est pas exacte. Virgile, après avoir dit, *une nouvelle race d'hommes est envoyée du haut du ciel,* ajoute que c'est cet enfant qui procurera à la terre cette même *race d'or,* et qui fera disparoître celle de fer. Ce qui a sans doute obligé les traducteurs à se servir du mot *âge*, c'est que cette expression, *une race d'or,* n'a pas de grace en français, quoiqu'on puisse bien dire une *race de fer :* c'est là une des bizarreries de notre

langue. J'ai tâché de rendre le sens du texte, en prenant une route un peu détournée : *par qui d'abord disparoîtra la race de fer, et renaîtra celle de l'âge d'or.*

(*f*) Il est assez vraisemblable que c'est Octave qui est désigné sous le nom d'Apollon. Il se plaisoit à paroître sous l'habillement et avec les attributs du dieu des vers, et même avec ceux de Mercure, dieu de l'éloquence. Aussi Horace (*Od.* 2, liv. I) dit-il que Mercure aime à descendre sur la terre sous la figure d'un jeune *héros*, et à être appelé le *vengeur de César.* Horace, en courtisan délicat, laisse entrevoir sa pensée : on sent bien quel est ce *héros* dont il parle, et tout le monde sait qui fut le vengeur de Jules-César : *Sive mutatâ juvenem figurâ ales in terris imitâris, almæ filius Maïæ, patiens vocari Cæsaris ultor.* Virgile, sans nommer Octave, dans sa première églogue, dit aussi : *Hîc illum vidi juvenem.*

Il est tellement vrai qu'Auguste ambitionnoit d'être regardé comme un Apollon, qu'il représenta ce dieu dans un repas avec onze autres convives qui représentoient les autres grands dieux. C'est ce qu'Antoine lui reprocha dans la suite, comme une impiété. Tous les poëtes, qui connoissoient là-dessus son foible, cherchoient à flatter sa manie, et Virgile le premier, qui l'appelle assez clairement *Apollon Actien*, lorsqu'il fait mention de cette fameuse bataille qu'Octave gagna sur Marc-Antoine, auprès du promontoire d'Actium : *Actius hœc cernens arcum intendebat Apollo.* (*Æneid.* l. VIII, v. 704.) La vanité d'Auguste, qui aimoit à être nommé Apollon, n'étoit pas, après tout, déplacée. C'est sous son empire que les lettres et les beaux arts devinrent

si florissans : il commençoit dès-lors à les protéger, et c'est peut-être à quoi Virgile fait aussi allusion.

(*g*) Mot-à-mot : *la marche des grands mois*. Cette expression n'est pas claire pour nous : peut-être signifie-t-elle des *mois illustres, glorieux*; et alors *menses* est là pour un espace de temps quelconque, et il ne faut pas prendre l'expression à la lettre. Si l'on veut que Virgile, par les mots *magnus ordo sæclorum*, ait entendu le renouvellement de l'année platonique, qui est au moins de quinze mille ans; par *magni menses*, on entendra des mois très-longs, puisque les mois seront proportionnés à la longueur de l'année, et seront composés chacun de plusieurs de nos années ordinaires.

Peut-être aussi est-ce là une expression figurée. Je m'explique. Virgile, qui regarde le monde comme naissant une seconde fois avec l'enfant qui commence à voir le jour, se place, pour ainsi dire, près du berceau de cet enfant, et de là, comme d'un lieu élevé, il jette ses regards sur l'avenir. D'un œil prophétique, il considère une foule innombrable de siècles qui se succèdent, mais il ne voit pas la fin de ce vaste espace de temps qu'il mesure : il se perd dans le lointain, et la suite des âges lui échappe dans l'enfoncement. Plein de son enthousiasme, il s'écrie tantôt : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo;* tantôt : *Incipient magni procedere menses;* c'est-à-dire, tantôt il voit la succession des siècles, la grande chaîne des âges, dont la fin se dérobe à sa vue; tantôt il envisage, non pas les siècles successivement, mais le temps qui s'écoulera depuis cette renaissance du monde jusqu'à un terme qu'il ignore, et peut-être jusqu'à l'infini, il l'envisage, dis-je, *en un bloc*, qu'on me permette cette expression;

il l'appelle *magni menses*, pour *magnus mensis*, et *mensis* ici peut signifier *un espace de temps indéfini*, et non pas ce que nous appelons un *mois*. Cette liberté est permise aux poëtes. Les platoniciens appellent bien leur révolution de quinze mille ans au moins, une *année*. Le psalmiste dit *des années éternelles*, pour dire l'*éternité*; et l'expression de Virgile, *magni menses*, est précisément du même genre que celle-ci de l'auteur des pseaumes, *annos æternos in mente habui*. On voit qu'*annos æternos* est ici pour *annum æternum*, l'*année éternelle*, et que l'*année éternelle* est pour l'*éternité*. (Ps. 76.)

(*h* et *i*) L'auteur, dans ces deux notes, ainsi que dans l'argument placé en tête de l'églogue, renvoyoit le lecteur à la *Vie de Virgile*, qu'il avoit sans doute composée; mais elle ne s'est point trouvée dans ses papiers. Nous y suppléerons par quelques remarques.

Cette églogue se trouve la quatrième dans les éditions ordinaires. Le poëte y fait l'horoscope d'un enfant illustre dont il ne dit pas le nom. Les uns, sur la foi de Servius, ont prétendu que cet enfant mystérieux étoit Salonin, fils de Pollion; d'autres ont voulu y reconnoître Marcellus, ce jeune héros que les destins ne firent que montrer à l'empire romain : mais aucune de ces opinions ne peut se concilier ni avec l'histoire, ni avec le texte même de l'églogue. Marcellus étoit né deux ans avant la composition de cette pièce; et Salonin, fils, ou plutôt petit-fils de Pollion, ne vint au monde que quarante ans après environ.

On pense avec plus de raison qu'il s'agit ici de Claudius Drusus Néron, fils de Tibère-Néron et de Livie, né l'an de Rome 716 dans le palais de l'empereur Auguste, et

présumé devoir être un jour son successeur. La paix venoit de se conclure à Pouzzol entre les triumvirs ; elle avoit été précédée du traité de Brindes ; et ces deux événemens, arrivés sous le consulat de Pollion, furent considérés à Rome et dans toute l'Italie comme le terme des guerres civiles et l'aurore du bonheur public. Mais la guerre ne tarda pas à se rallumer entre Octave et Sextus Pompée. C'est à quoi Virgile fait allusion par ces vers :

Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis,
Quæ tentare, etc.

Il a plu aux anciens grammairiens d'intituler cette pièce *Pollion*, d'après la prévention où ils étoient que Virgile l'avoit adressée à Pollion, consul. Mais le consulat de Pollion avoit fini en 714, et les vers où il est question de lui sont visiblement une allusion à son expédition de 715 contre les Parthins, peuple d'Illyrie, attachés au parti de Brutus et de Cassius. Le poëte, pour faire sa cour à un illustre romain nouvellement couvert de lauriers, veut insinuer que le commencement du siècle heureux a été marqué dans les livres des Sibylles sous son consulat, et que son expédition y a été prédite : la paix générale qui la suivit, le mariage d'Auguste et la naissance de Drusus, avoient mis le comble au bonheur des Romains ; c'étoit ce dernier âge marqué par la Sibylle, *ultima ætas*.

Si le sens des premiers vers de cette églogue conduit naturellement à la naissance de Drusus, ceux qui la terminent conviennent aussi fort bien à ce prince, qui devoit être assis à la table d'Auguste, et qui ne pouvoit être destiné qu'à une déesse. Aussi il épousa Antonia,

seconde fille de Marc-Antoine, aussi sage que belle, au rapport de Plutarque. Cette prédiction n'a rien d'extraordinaire, et l'on ne voit pas pourquoi les commentateurs qui ont refusé de l'admettre, y ont substitué une allusion à l'apothéose d'Hercule, admis à la table de Jupiter et épousant la déesse Hébé.

On peut, au surplus, consulter, sur le sujet de cette églogue, l'excellente dissertation de M. Ribaud de Rochefort, insérée dans le Journal de Trévoux, de juillet 1736, et dont M. l'abbé Desfontaines a donné un extrait dans les remarques qui accompagnent sa traduction de Virgile.

(*Note de l'Éditeur.*)

IMITATIONS.

(1) C'est dans cette églogue que notre célèbre Rousseau a puisé tout l'enthousiasme et la plupart des pensées de sa belle ode sur la naissance du duc de Bretagne :

Quel dieu propice nous ramène
L'espoir que nous avions perdu ?
Un fils de Thétis ou d'Alcmène
Par les dieux nous est-il rendu ?
. . . .
Hâtez-vous, ô chaste Lucine !
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.
. . . .

Les temps prédits par la sibylle
A leur terme sont parvenus ;
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne et de Janus.
Voici la saison desirée
Où Thémis et sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

. . . .
Un nouveau monde vient d'éclore,
L'univers se reforme encore
Dans les abymes du chaos ;
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Les élémens cessent leur guerre,
Les cieux ont repris leur azur;
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidèle
Du Nil ne trouble plus les eaux;
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des parques
Va nous filer ces jours heureux, etc.
. . . .

Si pourtant quelque esprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Opposoit les règles d'Euclide
Au désordre de mes discours;
Qu'il sache qu'autrefois Virgile
Fit même *aux muses de Sicile*
Approuver de pareils transports,
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.

Cette ode, que Gacon osa vouloir rendre ridicule, est une des plus belles de notre Pindare moderne : c'est là qu'il règne un beau désordre. Rousseau prévoyoit bien que les *esprits timides* lui feroient un crime de n'avoir pas fait une ode, comme on fait une lettre ; c'est-à-dire, de n'avoir pas, comme disoit un homme d'esprit, commencé par *monsieur*, et fini par *votre très-humble serviteur.*

Il n'est pas besoin d'indiquer au lecteur les vers et les

idées que Rousseau a empruntées de Virgile, dans cette ode; il est aisé de sentir les imitations plus ou moins marquées.

Le même Rousseau commence aussi une églogue, à peu près comme Virgile a commencé la sienne:

Faites trève, bergers, au chant de vos musettes,
Pour des tons élevés elles ne sont point faites.
. . . .
Commençons. Si nos bois chantent une immortelle,
Rendons au moins nos bois et nos chants dignes d'elle.

M. Gresset rend ainsi le début de l'églogue latine:

Muses, pour ce beau jour, cessez d'être bergères,
Osez porter vos voix au-dessus des fougères.
Un consul à vos jeux s'intéresse aujourd'hui:
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.

(2) Peut-être un autre Argo, sous un nouveau Typhis,
Portera des guerriers sur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie.
(M. Gresset.)

(3) La terre en tous climats produira tous les biens.
(*Idem.*)

(4) Les moutons, en paissant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs:
Sur eux la pourpre et l'or formeront mille fleurs.
(*Idem.*)

Ces vers ne sont point une traduction littérale; mais ils sont si brillans, que je crois faire plaisir au lecteur de les insérer ici. La traduction de cet endroit, par

M. Richer, mérite, par sa singularité, d'être connue. La voici :

Quels prodiges de voir, sans travail et sans peines,
Les toisons des brebis se teindre dans les plaines;
De les voir se parer et de pourpre et de bleu,
Et les tendres agneaux naître couleur de feu.

(5) Virgile a visiblement imité ces vers des *Noces de Thétis et Pélée*, par Catulle :

Accipe quod lætâ tibi pandunt luce sorores,
Veridicum oraclum: sed vos quæ fata sequuntur,
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

« Écoute en ce jour de fête l'oracle flatteur que t'annonce la bouche véridique des parques; et vous, éternels fuseaux, vous à qui s'enchaînent les destins, tournez, filez les beaux jours que je chante. » *Traduc. de M. Noël.* (*Note de l'Éditeur.*)

(6) Traduction de M. Gresset :

Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons,
Pan même s'avoueroit vaincu par mes chansons.

(7) Fais-lui, par les transports qu'inspire la tendresse,
Oublier les ennuis *d'une longue grossesse.*

On devine sans peine que ces derniers vers sont de M. Richer.

Voici encore un couplet de vers qui sont tout à fait dans le goût de ceux de l'églogue précédente. Il est tiré de la seconde églogue de Rousseau. Jupiter parle ainsi aux dieux assemblés :

Écoutez, dieux du ciel : Les temps sont accomplis,
Élise vient de naître, et nos vœux sont remplis.

Voici le jour heureux, marqué des destinées
Pour un ordre nouveau de siècles et d'années,
Où Thémis et Vesta, relevant leurs autels,
Doivent ressusciter le bonheur des mortels.
Chez eux vont expirer la discorde et la guerre;
Un printemps éternel règnera sur la terre;
Les arbres, émaillés des plus riches couleurs,
Donneront en tout temps et des fruits et des fleurs:
Les blés naîtront au sein des stériles arènes,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.

Addition de l'Éditeur. Ce dernier vers, que l'on trouve aussi dans Roucher et dans M. Didot, appartient à Ronsard. Pour compléter les imitations de cette églogue, une des plus belles de Virgile, nous citerons encore deux traducteurs modernes.

Traduction de M. Didot:

O Muse de Sicile, élève un peu la voix;
On n'aime pas toujours la fougère et les bois:
Si tu fais retentir la flûte bocagère,
Rends dignes d'un consul les bois et la fougère.

Enfin voici les temps qu'en prophétiques vers
La Sibylle autrefois promit à l'univers;
Des siècles écoulés l'ordre se renouvelle;
Déjà, redescendant de la voûte éternelle,
Saturne suit Thémis et nos antiques dieux;
Un nouveau peuple enfin est envoyé des cieux,
Et le monde épuisé répare sa ruine.

Veille sur notre espoir; veille, ô chaste Lucine!
Sur l'enfant précieux par qui le monde encor
Après l'âge de fer doit revoir l'âge d'or:
Déjà règne sur nous ton Apollon, ton frère.

C'est sous ton consulat, Pollion, que la terre

Va, jouissant du sort promis à cet enfant,
De ces mois fortunés voir le cours triomphant;
Et tes soins, quand le crime ourdiroit quelque trame,
Banniront la terreur qui pesoit sur notre ame.

Issu des immortels, il verra dans les cieux
Les héros de son sang assis avec les dieux;
Et les dieux le verront maintenir sur la terre
La paix, ce fruit heureux des vertus de son père.

Aimable enfant, Cybèle, offrant des dons nouveaux,
Prévient en souriant nos vœux et nos travaux;
Sur ton berceau déjà croît la rose odorante;
Le lis y joint sa fleur à la fleur de l'acanthe;
Tu vas naître: bientôt on verra dans nos champs
Errer près des agneaux les lions innocens;
L'aconit expirer sur sa tige perfide;
Dans ses poisons mourir la vipère livide;
Et nos fleurs de Saba vaincre les arbrisseaux;
Et le lait sous nos mains couler en longs ruisseaux.

Lorsque tu pourras lire aux pages de l'histoire
Par quels faits tes aïeux ont acquis tant de gloire,
Par-tout vont à flots d'or ondoyer les moissons;
Le pourpre des raisins rougira les buissons,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.
Cependant, parmi nous, de nos antiques haines
Quelques levains encore aigriront les esprits;
L'homme ira sur les flots braver encor Thétis,
Tourmentera les champs pour les rendre fertiles,
Et d'un mur protecteur enfermera les villes:
Sous un autre Typhis il faut que vers Colchos
Argo porte en ses flancs l'élite des héros;
Que du dieu Mars encor la fureur se déploie,
Et qu'Achille menace une seconde Troie.

Mais quand ton corps plus ferme aura pris sa vigueur,
L'homme n'enverra plus le pin navigateur

Échanger les produits d'une rive étrangère :
Tout sol produira tout : dès ce moment, la terre
Verra sans les taureaux, le fer et les humains,
Cérès donner ses blés et Bacchus ses raisins.
De l'art des Tyriens les laines tributaires
N'oseront plus briller de couleurs adultères ;
Et par-tout les béliers, les brebis, les agneaux,
D'or, de pourpre et d'azur couvriront les coteaux.
Atropos, de concert avec les destinées,
A dit : Filez, mes sœurs, ces trames fortunées.

Alors tu peux briguer les honneurs éternels,
Fils des dieux, noble enfant du roi des immortels !

Vois avec majesté se balancer le monde ;
La vaste mer, le ciel et sa voûte profonde,
Tressaillir dans l'espoir d'un siècle aimé des dieux.

Oh ! si je puis, vainqueur du temps injurieux,
Vivre assez pour chanter les exploits de ta vie,
Marcellus ! Ton poëte excitera l'envie
Du fils de Calliope et du fils d'Apollon.
Oui, j'irai provoquer, fier de chanter ton nom,
Pan même en Arcadie ; et, s'il luttoit de gloire,
Pan même en Arcadie avoueroit ma victoire.

Toi, cher enfant, des tiens commence le bonheur ;
Ah ! pour la consoler de dix mois de langueur,
Fais voir par un souris que tu connais ta mère ;
Qu'un doux souris réponde à celui de ton père ;
On ne peut partager, sans son auguste aveu,
Le lit d'une déesse et la table d'un dieu.

Traduction de M. Dorange :

Muse ! quitte un moment la flûte bocagère :
On se lasse des champs et de l'humble bruyère ;

Ose élever tes sons. Par ta brillante voix
Rends dignes d'un consul la campagne et les bois.

L'oracle l'a prédit; la bienfaisante Astrée
Va ramener les temps de Saturne et de Rhée;
Pour annoncer le cours de ces siècles heureux,
Un peuple de héros est descendu des cieux.
Nos vœux, chaste Lucine, implorent ta puissance;
Viens d'un enfant des dieux protéger la naissance:
L'âge d'airain va fuir; de l'antique âge d'or
Sur ce triste univers les jours vont luire encor.
Toi dont le consulat règle nos destinées,
Pollion, tu verras ces illustres années!
Au monde consolé rendant la douce paix,
Tes soins effaceront la trace des forfaits:
Tout sera libre enfin d'une crainte éternelle.
Cet enfant, possesseur d'une vie immortelle,
Appelé par son sang dans le palais des cieux,
Y verra les héros assis avec les dieux.
Il règnera sur nous, et son règne prospère,
Conservera la paix, ouvrage de son père.

La terre, aimable enfant, te prépare pour dons
L'acanthe, le baccar, les lierres vagabonds;
La brebis d'un lait pur gonflera sa mamelle;
L'agneau doit du lion braver la dent cruelle;
Même dans ton berceau vont éclore des fleurs;
Nos yeux ne verront plus les tigres destructeurs,
Ni le reptile impur, ni l'herbe empoisonnée
Par d'imprudentes mains trop long-temps moissonnée;
Et, parfumant les airs de tributs odorans,
L'amome assyrien couronnera nos champs.

Mais sitôt qu'enflammé du desir de la gloire,
Des exploits paternels tes yeux liront l'histoire,
Les champs seront jaunis de fertiles moissons,
La grappe rougira suspendue aux buissons,

Et le chêne, à travers son écorce brisée,
Distillera le miel enfant de la rosée.
Tout change; et cependant de nos crimes passés
Les vestiges sanglans ne sont point effacés;
Des vaisseaux sont lancés sur les flots qu'ils sillonnent;
De remparts menaçans les cités s'environnent;
Le soc de nos guérets déchire encor le sein;
Des héros de la Grèce un généreux essaim
D'une toison nouvelle a tenté la conquête:
Par-tout le glaive luit, le carnage s'apprête;
Et je vois naître, au sein de la division,
Un Achille nouveau pour un autre Ilion.

Mais à peine le temps aura mûri ton âge,
Le nautonnier fuira les périls du naufrage;
Le pin navigateur, sur d'infidelles mers,
N'ira plus échanger les dons de l'univers:
Tout va naître en tous lieux; la nature féconde
De ses dons prodigués enrichira le monde;
Les champs vont oublier, affranchis de travaux,
La serpe recourbée et les pesans râteaux;
Le soc, loin du taureau, restera dans nos plaines;
Tyr d'un fard imposteur ne teindra plus nos laines;
Et l'agneau sur les monts bondira coloré
D'un vermillon brillant ou d'un safran doré.

Pour accomplir du Sort les décrets immuables,
Les parques ont filé ces siècles mémorables.
Rejeton de l'Olympe, enfant du roi des dieux,
Viens enfin recevoir tes honneurs glorieux!
Sur son axe éternel se balance le monde;
La mer, les cieux roulant sous leur voûte profonde,
Tout s'ébranle à la fois; tous les êtres divers
Proclament les beaux jours de l'antique univers.

Et moi, pour célébrer tes nobles destinées,
Puissé-je au gré des dieux prolonger mes années!

En vain Linus, Orphée, enfans du dieu des vers,
M'oseroient disputer la palme des concerts;
Et, condamné lui-même au sein de l'Arcadie,
Pan s'avoûra vaincu, si sa voix me défie.

Jeune enfant, reconnois ta mère à son souris;
De dix mois de langueurs ta naissance est le prix;
Son sourire t'en donne une marque bien chère:
L'enfant qui n'a point vu le souris d'une mère
Ne doit point espérer de la faveur des cieux
Le lit d'une déesse et la table des dieux.

ÉGLOGUE X.

GALLUS.

SUJET.

Gallus, très-bon poëte, ami et protecteur de Virgile, aimoit avec ardeur Lycoris, pour laquelle il avoit composé des élégies qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Elle le quitta pour un général romain, qu'elle accompagna au-delà des Alpes, sur les bords du Rhin. Virgile suppose que Gallus, accablé de ce changement, se retire en Arcadie, pour y passer le reste de ses jours parmi les bergers. Apollon, Pan, tous les dieux champêtres, s'empressent de le consoler; mais après avoir fait d'inutiles efforts pour se guérir de son amour, il sent que sa maladie est incurable, et s'abandonne enfin à sa passion. Dans cette églogue, on retrouve plusieurs traits de la première idylle de Théocrite.

On a soupçonné que cette Lycoris étoit la comédienne Cythéris, qui récitoit souvent sur le théâtre les églogues de Virgile. Marc-Antoine en fut si éperduement amoureux, qu'il la mena avec lui dans sa litière, traînée, dit-on, par des lions, dans un des voyages qu'il fit au-delà des Alpes; soit dans le premier, avant la bataille de Pharsale, soit dans celui qui fut postérieur à cette bataille mémorable. Mais ce dernier voyage fut même antérieur de dix ans au moins à la publication de cette églogue : ainsi ceux qui confondent Lycoris avec Cythéris doivent supposer que Virgile écrivit sa pièce après coup, et pour rappeler à Gallus ses anciennes amours avec cette actrice. Marc-Antoine a toujours comblé d'honneurs ses maîtresses. Quoique Cythéris ne fût que l'affranchie de Volumnius Eutrapelus, illustre sénateur, il

osa lui donner le nom de cette famille. C'est ce que Cicéron lui reproche vivement.

Quelques critiques pensent que Virgile ne devoit d'abord composer que neuf églogues. Je crois qu'ils ne s'appuient que sur le commencement de celle-ci, où l'auteur semble en effet demander permission à Aréthuse d'ajouter cette pièce aux autres du même genre, en faveur de Gallus, à qui on ne peut, dit-il, refuser des vers. On peut assurer qu'elle fut écrite l'an de Rome 716.

Permettez-moi, Aréthuse (*a*), ce dernier travail. Je dois chanter quelques vers pour mon cher Gallus, mais des vers qui soient lus de Lycoris elle-même. Qui pourroit refuser des vers à Gallus? Ainsi (*b*) puisse Doris, lorsque vous coulerez sous les flots de la mer de Sicile, ne mêler jamais son onde amère à la vôtre (1)! Commencez : chantons les amours inquiets de Gallus; chantons, tandis que mes chèvres broutent ces tendres arbrisseaux. Nous ne chantons pas sans être entendus; les forêts répètent tous nos accens.

Quels bocages, quels sombres bois vous renfermoient, jeunes naïades, tandis que Gallus périssoit, victime d'un indigne amour? Car vous n'étiez retenues ni sur les sommets du Parnasse, ni sur le Pinde, ni sur les bords de la fontaine Aganippe. Les lauriers même et les bruyères pleurèrent ses malheurs. Le Ménale couronné de pins et les rochers du froid Lycée pleurèrent aussi Gallus couché tristement au pied d'une roche solitaire. Ses brebis se tenoient autour de lui.

Elles ne sont point indifférentes à ce qui nous touche; ne le soyez point à leur égard, ô divin poëte (2)! le bel Adonis lui-même a fait paître des brebis le long des ruisseaux. Le berger vint auprès de vous; le conducteur tardif des grands troupeaux vint à son tour. Ménalque vint, encore tout mouillé d'avoir recueilli dans la saison pluvieuse le gland des forêts. Tous demandent d'où vous vient cet amour. Apollon vint aussi : Pourquoi, dit-il, Gallus, brûler ainsi follement? Lycoris, l'objet de tes soins, la cruelle Lycoris suit un autre amant, à travers les neiges et parmi l'horreur des camps et des armes. Sylvain parut, la tête ornée d'une couronne champêtre, secouant dans ses mains de grandes tiges de lis et de plantes fleuries (*c*). Pan, le dieu de l'Arcadie, vint enfin : nous le vîmes nous-mêmes, le visage peint (*d*) de vermillon et du suc sanglant de l'hièble. Quel sera, dit-il, le terme de tes plaintes? L'Amour s'embarrasse peu de tes tourmens; le cruel Amour ne se rassasie de larmes, non plus que les prairies de l'eau des ruisseaux, et l'abeille de cityse, et les chèvres de feuillages.

Alors le triste Gallus : Du moins, dit-il, Arcadiens, vous chanterez à vos montagnes ma triste destinée, Arcadiens, seuls pasteurs instruits dans l'art de bien chanter. O que mes cendres reposeront mollement, si votre flûte célèbre un jour mes amours! Et plût aux dieux que j'eusse

été un de vous, et que j'eusse, ou gardé vos troupeaux ou vendangé vos raisins mûrs ! du moins, soit Phyllis, soit Amynte, soit quelque autre objet de mon amour (qu'importe qu'Amynte ait le teint noir (3), les violettes et les hyacinthes (*e*) sont noires aussi), ce que j'aimerois enfin reposeroit avec moi entre les saules, à l'ombre d'une vigne souple et tortueuse. Phyllis cueilleroit pour moi des fleurs, Amynte chanteroit à mes côtés. Ici coulent de fraîches fontaines; ici, Lycoris, verdissent d'agréables prairies; ici s'élèvent des bocages; ici je consumerois avec toi toute ma vie, et cependant un fol amour te (*f*) retient dans les champs du dieu farouche de la guerre, au milieu des armes et des ennemis. Loin de ta patrie (que ne puis-je en douter!) seule, sans moi, ah! cruelle, tu ne vois que les neiges des Alpes et les bords glacés du Rhin. Ah! que la froidure et les frimas ne t'outragent point! ah! que les âpres glaçons ne blessent point tes pieds délicats! (*g*)

(*) J'irai, et je chanterai sur le chalumeau du pasteur de Sicile les vers que fit pour moi le poëte de Chalcis. (*h*)

(*) J'irai, puisque l'ingrate a dégagé sa foi,
J'irai chanter au sein d'une forêt tranquille,
Sur les doux chalumeaux du pasteur de Sicile,
Les vers que dans l'Eubée Apollon fit pour moi.

Je l'ai résolu : oui, j'aime mieux nourrir ma douleur dans les forêts, parmi les retraites des animaux farouches : je veux graver mes amours sur les jeunes arbres; (4) ils croîtront, et vous, mes amours, vous croîtrez avec eux (*i*). Cependant je parcourrai le Ménale, au milieu des nymphes, ou je ferai la guerre aux hardis sangliers. Jamais le froid piquant ne m'empêchera de disperser mes chiens autour des bois du mont Parthénius. Je crois déjà courir à travers les rochers et les bois retentissans. J'aime à décocher des traits (*k*), comme si c'étoit là un remède à ma fureur, ou que ce dieu qui me tourmente pût apprendre à s'adoucir par les peines des mortels. Déjà, ni les hamadryades (5), ni les vers même ne me charment plus : adieu, forêts, je vous quitte, nos douleurs ne peuvent changer l'amour. Quand, au milieu des frimas, je boirois les eaux de l'Hèbre, et qu'au sein de l'hiver (*l*) je vivrois parmi les neiges de la Sithonie; quand enfin, sous le brûlant Cancer (*m*), je conduirois les troupeaux des Éthyopiens, dans ces plaines où l'écorce est dévorée par la chaleur, et meurt au haut des ormes : l'amour sait tout dompter, cédons aussi à l'amour. (6)

Muses, c'est assez de ces vers que votre élève a chantés, assis tranquillement, et tressant en corbeilles le jonc pliant et flexible. Vous, déesses, augmentez-en le prix aux yeux de Gallus, ce cher Gallus pour qui, de moment en moment, croît

ma tendresse, autant qu'au printemps nouveau croît et s'élève un jeune arbre.

Levons-nous : il est souvent dangereux de chanter à l'ombre, l'ombre du genièvre est nuisible ; l'ombre est nuisible même aux fruits de la terre. Allez, mes chèvres, c'est assez paître ; l'étoile du soir paroît, allez à la bergerie. (7)

NOTES ET REMARQUES

SUR LA Xe ÉGLOGUE.

(*a*) ARÉTHUSE, fontaine de l'île d'Ortygie, et non pas de Sicile. L'Ortygie, en effet, étoit jadis une petite île jointe à la Sicile par un pont, et qui maintenant ne fait plus avec elle qu'une seule et même terre. Virgile ne devoit proprement implorer qu'une nymphe de Sicile; mais l'Ortygie étoit si voisine de cette île, qu'il a, comme poëte, la liberté de prendre l'une pour l'autre. Au reste, le poëte s'adresse tantôt aux muses de Sicile (*Sicelides musæ*) tantôt à Aréthuse, nymphe d'une fontaine qu'il suppose en Sicile, parce que les muses et les nymphes siciliennes étoient censées avoir inspiré autrefois Théocrite, dont les idylles ont servi de modèle aux *Bucoliques*.

(*b*) La fable d'Aréthuse est connue. Changée en eau dans l'Élide, elle coule par des conduits souterrains jusque dans l'Ortygie, où elle sort de terre et prend sa source. Il faut, pour parvenir dans cette île, qu'elle passe par-dessous la mer qui sépare le Péloponèse de la Sicile; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle ne contracte dans ce passage aucun goût salin, aucune amertume : ses eaux, à sa source, sont claires et douces. On voit que ce prétendu passage sous la mer n'est qu'un conte inventé par les poëtes. On racontoit faussement que les ordures jetées dans l'Alphée, fleuve d'Élide, reparoissoient à la source de la fontaine Aréthuse, dans l'Ortygie.

Sur ce vain fondement, les poëtes ont imaginé la fable d'Alphée et d'Aréthuse. (Voyez *le Dictionnaire des Notes sur les poëtes latins*, aux mots *Arethusa* et *Alpheus.*)

Addition de l'Éditeur. Doris, nymphe marine, fille de l'Océan et de Thétis, épousa son frère Nérée, dont elle eut cinquante filles qui furent appelées Néréides. Les poëtes employoient souvent le nom de Doris pour la mer même, comme fait ici Virgile.

(*c*) Sylvain, Dieu des forêts, est toujours représenté portant dans ses mains, soit quelques plantes, comme le lys, ou des bâtons de férule, grande plante dont les feuilles ont assez de ressemblance avec celles du fenouil, soit quelque jeune arbre. On lit, au commencement du premier livre *des Géorgiques :*

Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.

(*d*) *Le visage peint de vermillon et du suc sanglant de l'hièble.* Le vermillon des anciens étoit le *minium*, qui est une préparation de plomb d'un rouge assez éclatant. On avoit coutume d'enluminer de vermillon les statues des dieux, et sur-tout celle de Jupiter. Cet usage venoit sans doute des Égyptiens, qui peignoient de vermillon toutes leurs divinités. Les Romains s'enduisoient aussi le visage de *minium ;* et Camille lui-même, dans son triomphe, parut avec cet éclat emprunté.

L'hièble est une plante qui a du rapport avec le sureau; ses grappes rendent un jus rouge comme du sang. Aussi Virgile dit-il *sanguineis ebuli baccis ;* c'est ce que j'ai voulu exprimer aussi dans notre langue, en traduisant : *Le visage peint de vermillon et du suc sanglant de l'hièble.*

(*e*) Par *vaccinia*, Virgile entend, à ce qu'on pense, ou le vaciet, que l'on confond avec l'hyacinthe, ou le glaïeul, ou l'iris. Les fleurs de toutes ces plantes ont entre elles de l'affinité. Ayant la liberté du choix, j'ai préféré le mot *hyacinthe*, comme plus agréable et plus sonore. J'ai fait la même chose, quand j'ai traduit ce vers de l'églogue intitulée *Alexis :*

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

(*f*) M. l'abbé Desfontaines propose de mettre *te* à la place de *me*, dans ce vers :

Nunc insanus amor, duri me Martis in armis, etc.

Gallus, dit-il, ne peut être à la fois en Arcadie, où on suppose qu'il s'est retiré, et sur les bords du Rhin ; s'il est berger, il n'est point guerrier. Cette remarque est juste ; mais ce qui me gêne, c'est qu'il faut pour cela changer le texte. Toutes les éditions portent *me*. Ne peut-on point l'interpréter ainsi : *Maintenant un fol amour retient mon cœur auprès de toi, au milieu des armes*, etc. ?

(*g*) Properce a imité ce passage dans sa huitième élégie, où il veut détourner Cynthie d'un voyage qu'elle se proposoit de faire en Illyrie, à la suite d'un nouvel amant :

Tu ne audire potes vesani murmura Ponti ?
Fortis et in durâ nave jacere potes ?
Tu pedibus teneris positas fulcire ruinas ?
Tu potes insolitas, Cynthia, ferre nives, etc.

Mais il s'arrête trop long-temps sur la même idée, et jusque dans sa douleur, il cherche à montrer de l'esprit :

Virgile lui est bien supérieur par le naturel et le sentiment. (*Note de l'Éditeur.*)

(*h*) Le texte porte :

Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina, pastoris Siculi modulabor avenâ.

Gallus avoit traduit du grec en latin quelques poésies d'Euphorion, poëte de la ville de Chalcis, dans l'île d'Eubée. Ces ouvrages étoient apparemment dans le genre pastoral ; c'est pourquoi Gallus, dans Virgile, dit qu'il les chantera sur le chalumeau du berger de Sicile, c'est à-dire de Théocrite. Il semble, à entendre Virgile, qu'Euphorion eût écrit tout exprès ses vers, afin que Gallus les traduisît, tant leur génie s'accordoit, tant la traduction étoit semblable à l'original. Il n'y avoit qu'un Gallus qui pût traduire un Euphorion. C'est un éloge que Virgile fait de la version de son ami. Voici, en faveur des jeunes gens, la construction de ces deux vers, qui ne sont pas aisés à entendre : *Ibo* (*per Arcadiæ montes*) *et modulabor avenâ pastoris Siculi carmina quæ sunt condita mihi* (c'est-à-dire, *meâ gratiâ*) *versu Chalcidico*, (c'est-à-dire, *versibus à poëta Chalcidensi elaboratis.*) « J'irai habiter les montagnes d'Arcadie ; je chanterai sur le chalumeau du pasteur de Sicile les chansons (*carmina*) faites pour moi en vers composés par le poëte de Chalcis. »

(*i*) C'est une remarque confirmée par l'expérience, que les caractères tracés sur l'écorce des jeunes arbres deviennent plus grands, à mesure que les arbres croissent. C'est ce que Gallus entend, lorsqu'il dit que ses amours croîtront avec les arbres : ce sont les caractères, les lettres

gravées sur l'écorce. Mais Virgile, au lieu de dire : *Les traits de ma main croîtront,* dit bien plus ingénieusement: *Mes amours croîtront aussi;* ce qui fait deux sens et exerce agréablement l'esprit du lecteur : car les amours *tracés* croîtront en effet, et la passion de Gallus croîtra également. Œnone, dans Ovide, en parlant de son nom que Pâris avoit écrit sur les arbres, dit aussi : *Mon nom croîtra à mesure que les arbres deviendront plus grands.*

Et quantùm trunci, tantùm mea nomina crescent.

Addition de l'Éditeur. Tous ceux qui ont lu *la Jérusalem délivrée*, doivent se rappeler que le Tasse a profité de l'idée de Virgile, dans ce charmant épisode d'Herminie, qui grave aussi son amour et le nom de Tancrède sur les arbres des forêts.

(*k*) Il y a dans le latin : *Libet Partho torquere Cydonia cornu spicula.* Ces mots *cornu Partho*, ou plutôt *Parthico*, pour parler plus correctement, signifie un arc fait de corne, tels qu'en portoient les Parthes, peuples si renommés pour leur adresse à tirer de l'arc. Virgile nomme l'arc *arc des Parthes*, comme par excellence. *Cydonia spicula* sont les flèches *des Cydoniens*, peuples de l'île de Crète, habitans de la ville de *Cydon*. C'est encore par excellence qu'il parle de leurs traits, parce que ces peuples étoient aussi des archers très-adroits. Les poëtes grecs et latins prennent souvent l'espèce pour le genre : ici Virgile prend les flèches cydoniennes et les arcs des Parthes, en particulier, pour toutes sortes d'arcs et de flèches en général. Ces épithètes nous paroîtroient souvent froides et oisives dans notre langue; nous voulons que l'épithète ajoute au sens et lui donne

ou plus de force ou plus de grace, par les idées accessoires qu'elles réveillent dans l'esprit des lecteurs.

Il falloit que les Cydoniens et les Parthes fussent bien renommés pour tirer adroitement de l'arc; car Virgile les cite encore ensemble les uns et les autres dans un autre endroit, où il compare la vîtesse d'une *dire* ou *furie*, que Jupiter envoie sur la terre, à une flèche lancée par un Parthe ou par un Cydonien.

Non secus ac nervo per nubem impulsa sagitta,
Armatam sævi Parthus quam felle veneni,
Parthus, sive Cydon, telum immedicabile torsit.
Æn. XII, v. 856 *et seq.*

Nous observons, en passant, que ces peuples se servoient du suc de certaines herbes pour empoisonner leurs dards, coutume en usage chez les barbares de ces temps, comme chez les sauvages d'aujourd'hui. Virgile dit ailleurs, Æn. IX, v. 773 :

Ungere tela manu ferrumque armare veneno.

(*l*) *Sithoniasque nives hyemis subeamus aquosæ;* c'est-à-dire, *les neiges d'un hiver aqueux*, *humide*, *telles qu'on en essuie dans la Sithonie*, partie de la Thrace.

(*m*) Virgile dit *sub sidere cancri. Cancer* est le signe de l'écrevisse; lorsque le soleil parcourt ce signe, vers la fin de juin, l'été est chez nous dans sa plus grande force. Il ne s'agit pas cependant ici de l'entrée du soleil dans ce signe; le poëte parle du pays qui est sous le tropique du cancer (*l'écrevisse*), et par conséquent sous la zone torride. La chaleur y est extrême.

IMITATIONS.

(1) Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
(Voltaire, *Henr.*)

Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse; et, pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite et des ondes amères,
Que vos ondes toujours coulent douces et claires.
(M. Gresset.)

(2) Un troupeau près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son berger mourant,
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux poëte:
Amphion, Adonis, ont porté la houlette.)
(*Idem.*)

M. Gresset avoit dit, dans l'églogue qui a pour titre *Alexis :*

. . Estimez mieux nos demeures champêtres;
Souvent des dieux bergers ont chanté sous nos hêtres,
Les déesses souvent ont touché nos pipeaux:
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux.

Ce sont là, comme on voit, les mêmes idées à peu près : c'est que Virgile s'est imité lui-même. Il veut prouver à Gallus que l'état de pasteur n'a rien d'avilissant, en lui rapportant l'exemple des personnages illustres qui ont porté la houlette. Dans la troisième églogue, Virgile

prouve au jeune Alexis la même chose, par d'autres exemples. Il lui parle ainsi :

Nec te pœniteat calamo trivisse labellum.

. . . .

Quem fugis ? ah demens ! habitârunt dî quoque Sylvas,
Dardaniusque Paris.

Et il dit à Gallus :

Nec te pœniteat pecoris, divine poëta ;
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

(3) On trouvera encore dans cette églogue une sorte d'imitation de celle qui porte le titre d'*Alexis*, et des idées à peu près semblables. Dans cette dernière, Virgile parle ainsi, ou plutôt fait ainsi parler Corydon :

Nonne fuit satiùs tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia ? Nonne Menalcam ?
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses.
O formose puer, nimiùm ne crede colori :
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

Ce que M. Gresset a rendu de cette sorte en français :

Que n'ai-je pour Phyllis brûlé des mêmes feux !
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !
Leurs graces, il est vrai, n'égalent point vos charmes ;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.
Ah ! ne comptez point tant sur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs.

Comparons à ces paroles, que Corydon adresse à Alexis, celles-ci de Gallus, qui se plaint de Lycoris :

Certè sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
Seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas,

Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra)
Mecum inter salices, lentâ sub vite jaceret.

M. Gresset traduit ainsi :

. . . .

J'aurois aimé sans crainte une simple bergère :
Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire ;
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté ;
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mousse et les fleurs souvent assis près d'elle, etc.

On voit que ces deux morceaux ont beaucoup de rapport dans le latin, mais que M. Gresset a évité de rendre le texte dans l'un et l'autre endroit. Pour faire sentir au lecteur combien ces deux passages ont de rapport, je vais les traduire fidellement et les rapprocher l'un de l'autre :

« N'aurois-je pas mieux fait d'essuyer les tristes fureurs d'Amaryllis et ses superbes dédains ? n'aurois-je pas dû préférer Ménalque, quoiqu'il ait le teint brun, et que le tien soit blanc et délicat ? O bel enfant ! ne te fie point trop sur tes belles couleurs. Le troène, malgré sa blancheur, est négligé ; l'hyacinthe, quoique violet, est recueilli soigneusement. » (Egl. III.)

« Du moins, soit Phyllis, soit Amynte, soit quelque autre objet de mon amour (qu'importe qu'Amynte ait le teint noir ? les violettes et les hyacinthes sont noires aussi), ce que j'aimerois, en un mot, reposeroit avec moi entre les saules, à l'ombre, etc. »

Virgile s'est imité, ce qui lui arrive quelquefois.

(4) M. Gresset a traduit également le *crescent illæ*,

crescetis amores, et il a rendu le double sens que ces mots renferment :

Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,
Et vous, traits douloureux, gravés par mes regrets.
Mes disgraces vivront sur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.

Addition de l'Éditeur. La traduction suivante, de M. Didot, est plus littérale :

J'irai, je gravirai les monts inaccessibles,
J'écrirai mes amours sur les arbres sensibles ;
Confidens de mes maux, ils croîtront tous les jours ;
Tous les jours avec eux vous croîtrez, mes amours !

(5) Les plaintes de ce malheureux amant semblent avoir donné à Racine l'idée des vers qu'il met dans la bouche d'Hippolyte :

Mon arc, mon javelot, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune :
Mes seuls gémissemens font retentir les bois ;
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) Ce morceau a été parfaitement rendu par M. Millevoye : il eût été à desirer qu'il eût toujours apporté dans sa traduction la même fidélité et la même élégance :

Aux nymphes du Ménale osant m'associer,
J'atteindrai de mes traits l'horrible sanglier :
De chiens hurlans, malgré ses glaces conjurées,
Je ceindrai Parthénie et ses forêts sacrées.
Mais déjà je parcours le bois retentissant :
Du Parthe sous ma main siffle l'arc menaçant ;

Il lance du Crétois la flèche inévitable.
Trompeurs soulagemens! l'Amour impitoyable
Daigne-t-il s'attendrir aux tourmens des humains?
Loin de moi, chants d'amour, Dryades et Sylvains!
Forêts, disparoissez; votre ombre m'importune:
Rien ne peut, je le sens, tromper mon infortune.
De l'Èbre et du Strymon quand je boirois les eaux,
Quand aux champs lybiens bondiroient mes troupeaux,
Sous l'orme desséché que Sirius dévore,
L'amour, l'ardent amour, m'y poursuivroit encore.
L'amour soumet le monde, et je cède à l'amour.

M. de Langeac n'a pas été aussi heureux dans la traduction de ce passage, où l'on voit, comme il le dit fort bien, tout le désordre d'une passion malheureuse qui s'agite et se tourmente, qui semble s'éteindre et se ranimer tour à tour, semblable à un flambeau exposé à tous les vents. Voici comment il s'exprime :

J'irai sur le Ménale, intrépide chasseur,
Des sangliers fougueux défier la fureur.
Mes chiens plus animés franchiront sur mes traces
Du froid Parthénien les éternelles glaces;
Au sommet de ses rocs, au fond de ses forêts,
Comme un Parthe, en fuyant je lancerai mes traits.
Vains secours! vains travaux! aveugles que nous sommes!
Eh! qu'importe à l'Amour tous les tourmens des hommes!
Nymphes des bois, Sylvains! ni vos chants, ni vos jeux,
Ni le charme des vers, ne calmeront mes feux!
Oui, sous le cancer même, aux lieux où sa furie
Dévore des ormeaux et l'écorce et la vie;
Sur l'Èbre ou chez le Scythe, égaré par l'Amour,
Quand tout cède à ce dieu, cédons à notre tour.

Ces vers ne rendent point le mouvement poétique de l'original; leur tournure a quelque chose de froid et de

contraint, tandis que ceux de Virgile semblent avoir été faits d'inspiration. (*Note de l'Éditeur.*)

(7) M. Richer a très-mal traduit cette églogue; mais il en a fait une qui en est une imitation. Nous en rapporterons quelques traits. Elle est assez bien faite; on y trouve des endroits pleins de naturel et d'élégance : c'est dommage qu'il tombe quelquefois dans le bas, à force de vouloir être naïf. Il ne manquoit point de talent, mais il n'avoit point assez de goût. On verra les imitations, sans que je les indique.

LYCORIS,

ÉGLOGUE.

Muse . . . .
Je veux de Lycoris célébrer les malheurs;
Peut-on lui refuser des regrets et des pleurs?
Ainsi, pour digne prix d'un secours favorable,
Sois des neuf doctes sœurs toujours la plus aimable.

. . . .

Commençons : soupirons une plainte si tendre.

. . . .

Quels furent vos chagrins, *agréables* dryades,
Et vous, nymphes des monts, aimables oréades,
Quand Lycoris, pleurant son sort infortuné,
Rendit de ses malheurs l'*univers* consterné?

. . . .

Sous un triste cyprès, dans ces sauvages lieux,
Où jamais il ne croît serpolet ni fougère,
Seule, sur des cailloux cette jeune bergère
Assise, et *son beau cou* penché négligemment,
Soupiroit nuit et jour son amoureux tourment.

. . . .

On voyoit accourir ses fidelles compagnes,
Les nymphes des ruisseaux, des bois et des montagnes,
Qui tâchoient de calmer ses mortels déplaisirs.
Flore venoit après . . . .
Quoi! dit-elle d'abord à la belle éplorée,
A de cruels transports sans relâche livrée,
N'oublieras-tu jamais un volage berger?
. . . .
Elle achevoit ces mots, lorsque l'on vit Pomone,
Portant dans un panier les présens de l'automne,
La serpette à la main; un branchage fécond,
Orné de fruits divers, lui couronnoit le front.
Enfin Diane vint. Cette chaste déesse,
Dans ses yeux, dans son air, exprimoit sa noblesse:
Une boucle fermoit ses légers vêtemens;
Ses longs cheveux tressés pendoient sans ornemens.
. . . .
Elle, dont le cœur fier ne fut jamais épris,
Crut pouvoir aisément consoler Lycoris:
Ne rends plus à l'Amour de lâche obéissance,
Qui l'ose mépriser ne craint point sa puissance,
Dit-elle; mais jamais tu n'auras de repos . . .
Si tu veux le nourrir de pleurs et de sanglots.
Ce sont là ses plaisirs, ce sont là ses amorces; . .
Et, loin de l'affoiblir, tu lui donnes des forces. . .
. . . .
La bergère, à ces mots poussant mille soupirs,
Interprètes certains de ses brûlans desirs,
Élevant ses beaux yeux, qui se fondoient en larmes,
Beaux yeux, où la douleur mettoit de nouveaux charmes,
Tourne vers la déesse un regard languissant:
Chaste divinité, dit-elle, en rougissant,
. . . .
Pardonnez un aveu que je fais malgré moi,
Jamais cœur ne subit une si dure loi. . . .

L'Amour impitoyable a mis toute sa gloire
A gagner sur le mien une injuste victoire.

. . . .

Hélas! avez-vous cru qu'une foible mortelle
Aux lois d'un dieu puissant pouvoit être rebelle?
D'un dieu, dont le pouvoir dompte les autres dieux,
A qui tout, hormis vous, est sujet dans les cieux?
Non, non, il faut fléchir en cet état funeste, etc.

On reconnoît là toute la tournure de la dixième églogue de Virgile. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ces vers de la douceur, de la simplicité, graces propres de la pastorale, et qui sont bien préférables aux traits d'esprit et de finesse, aux beautés fardées de nos églogues modernes.

Addition de l'Éditeur. Cette églogue, la plus parfaite peut-être, et sans doute la plus difficile à traduire, a été imitée en vers français par plusieurs poëtes, particulièrement par Léonard, dont les charmantes idylles et le roman pastoral d'*Alexis* sont, dans toutes les bibliothèques, à côté de Gessner et de Berquin; et par M. Denne-Baron, auteur du poëme de *Héro* et *Léandre*. Parmi les traducteurs, outre ceux déjà nommés dans le cours de de ces notes, nous citerons encore MM. Tissot et Dorange. M. Tissot n'a pas rendu cette pièce d'une manière très-heureuse; M. Dorange, au contraire, l'a traduite avec plus de soins et de succès, et au mérite de l'exactitude, il joint ceux de la facilité, du nombre et de l'harmonie. Nous transcrirons ici cette pièce toute entière:

Viens, et préside encore à mes derniers accens,
Aréthuse! à Gallus je consacre mes chants.
Inspire-moi; je dois à cet ami que j'aime,
Des vers que lise un jour Lycoris elle-même:

Ainsi puisse ton onde, en traversant les mers,
Couler, toujours limpide, au sein des flots amers !
Viens, chantons de Gallus les amoureuses peines,
Tandis que nos brebis paissent l'herbe des plaines;
Ce chant n'est point perdu : du sein profond des bois,
Les échos attentifs répondent à ma voix.

Naïades, quels déserts prolongeoient votre absence,
Lorsque Gallus mouroit d'un feu sans espérance ?
Vous n'étiez point aux lieux que chérit Apollon,
Aux bords de l'Aganippe, ou près de l'Hélicon.
Du Ménale attendri les nymphes soupirèrent,
Les bruyères des champs, les lauriers le pleurèrent;
Des rocs du froid Lycée on vit couler des pleurs;
A ses pieds étendu, triste de ses malheurs,
Son troupeau l'entouroit sous un roc solitaire.
Berger, pourquoi rougir de ce titre vulgaire ?
Adonis, comme toi, conduisant des troupeaux,
A porté la houlette aux bords rians des eaux.
Soudain près de Gallus tous les pasteurs accourent;
Les bouviers paresseux s'avancent et l'entourent:
Ménalque vient, mouillé du brouillard des forêts;
Apollon, de Gallus consolant les regrets,
« Gallus, pourquoi, dit-il, cette douleur mortelle?
Avec un autre amant, Lycoris infidelle
Affronte et les hivers et l'horreur des combats. »
Sylvain, paré de fleurs, avoit suivi ses pas;
Il agitoit des lis les tiges blanchissantes.
Bientôt, le front rougi par des mûres sanglantes,
Pan lui-même accourut : « Modère tes douleurs;
L'insatiable Amour se nourrit de nos pleurs;
L'onde des clairs ruisseaux plaît moins à son rivage,
Et la fleur du cityse à l'abeille volage. »

L'infortuné répond : « Berger, vos vers un jour
Aux monts arcadiens rediront mon amour.

Oui, vous seuls aujourd'hui savez chanter encore,
Seuls, vous donnez une ame au chalumeau sonore.
O combien au tombeau j'oublîrois mon tourment!
O que ma cendre un jour dormiroit mollement,
Si vos flûtes chantoient mon amoureuse ivresse!
Que n'ai-je, prévenant une aveugle tendresse,
Moissonné vos raisins ou conduit vos troupeaux!
Amyntas ou Phyllis charmeroient mes travaux;
Leurs traits des feux du jour ont conservé l'empreinte,
Mais l'œil avec plaisir voit la sombre hyacinthe.
Assis à mes côtés, et sous des pampres verts,
Amyntas pour moi seul moduleroit des airs;
Phyllis de mille fleurs tresseroit des couronnes;
Mais, ô ma Lycoris, tu fuis, tu m'abandonnes!
Tourne les yeux, reviens, vois ces riches moissons:
Ici sont des flots purs, ici de frais gazons;
Ici d'une forêt la profonde verdure;
Ici j'eusse avec toi coulé ma vie obscure.
Je l'espérois, du moins; mais, hélas! loin de moi,
Loin des champs paternels tu voles sans effroi.
En butte aux traits de Mars, dans ta fuite insensée,
Tes yeux ont vu le Rhin et son onde glacée:
Que ne puis-je en douter! Ah! puissent les frimas,
Les glaçons, s'amollir sous tes pieds délicats!
Pour tromper mes ennuis, dans ce séjour tranquille,
J'emprunterai sa flûte au pasteur de Sicile.
Ma douleur cherchera les bois, les antres sourds;
Sur un jeune arbrisseau j'écrirai mes amours;
Chaque jour accroîtra son écorce fidelle,
Et vous, ô mes amours! vous croîtrez avec elle.
Cependant, entouré de mes chiens vigoureux,
J'irai, je poursuivrai les sangliers fougueux;
Je braverai l'hiver et sa rigueur fatale;
Au mont Parthénius, aux forêts du Ménale,
Je m'élance en idée, et mes bruyans assauts

Des bois retentissans réveillent les échos.
Déjà ma meute part, déjà ma flèche vole.....
Vain remède à mes maux, espérance frivole!
L'Amour est-il sensible aux malheurs qu'il a faits?
Nymphes des bois, vos chants augmentent mes regrets.
Adieu, vertes forêts, et vous riantes plaines!
Par-tout ce dieu cruel vient redoubler mes peines;
Vainement dans la Thrace, au séjour des frimas,
Mon désespoir farouche égareroit mes pas,
Et de l'Èbre glacé j'irois boire les ondes;
Vainement au milieu des plaines inféconds
Où la vigne brûlante expire sur l'ormeau,
J'irois durant l'été conduire mon troupeau:
Quand l'Amour nous poursuit, lorsqu'au fond de notre ame
Par d'heureux souvenirs il entretient sa flamme,
Vers la froide raison il n'est plus de retour;
L'Amour sait tout dompter, et je cède à l'Amour.

Ainsi, seul, retiré sous un tilleul paisible,
Quand mes mains en panier tressoient le jonc flexible,
L'amitié m'inspiroit ma rustique chanson.
Muses, c'en est assez pour votre nourrisson;
Qu'au malheureux Gallus votre main la présente.
Gallus, toujours pour toi mon amitié s'augmente!
Tel, lorsque le Printemps a banni les hivers,
L'aune léger s'élève et monte dans les airs.

O mes jeunes troupeaux, fuyez l'ombre naissante!
Troupeaux rassasiés de l'herbe nourrissante,
Levons-nous: l'ombre humide affoibliroit mes sons;
L'ombre est funeste aux chants aussi bien qu'aux moissons.
Hespérus vient nous luire: à sa douce lumière,
Partez, et retournez vers mon humble chaumière.

Au moment où nous écrivions cette note (16 mars 1810), nous avons appris qu'il venoit de paroître une traduction

littérale en vers français des *Bucoliques de Virgile*, par D. R. E. L. C. D. C. Voici comment s'exprimoit à son sujet l'un des rédacteurs du *Courier de l'Europe* : « On n'y trouve ni cette alternative plus ou moins compensée de bon et de mauvais, qui motive l'éloge et justifie le blâme, ni cette monotone médiocrité qui embarrasse souvent un examinateur, parce qu'il ne sait trop qu'en dire. Partout, au contraire, on y rencontre cette franche, cette naïve, cette parfaite platitude qui met la critique à son aise, en la dispensant de toute analyse, de toute discussion, et qui, suivant moi, ne laisse pas d'avoir son prix, parce que du moins elle provoque pendant quelques instans le rire, si précieux, de quelque source qu'il vienne!..... Cette traduction, ou plutôt ce travestissement de Virgile, est, comme de raison, précédé d'un avant-propos, où l'auteur *aux sept lettres initiales* affirme qu'avant de mettre son travail en lumière, il en a limé, léché, corrigé et recopié douze éditions manuscrites; ce qui prouve d'abord qu'il sait bien employer son temps, ensuite qu'il respecte le public et ne lui livre pas inconsidérément ses premières ébauches..... Enfin, le nouveau traducteur se justifie d'avoir préféré les rimes croisées aux rimes par distique : *Le genre de l'églogue*, dit-il très-sensément, *ne comporte pas nécessairement les rimes plates*. Rien de plus incontestable. Mais la justification du traducteur est surabondante; s'il a cru en effet pouvoir, dans le mécanisme de sa versification, s'écarter un peu des formes ordinaires, je lui garantis que le fond de son travail offre une compensation de cette petite licence; ses vers, pour être croisés, n'en sont pas moins, dans toute l'acception du terme, des rimes plates et essentiellement plates. Pline l'ancien ne lisoit jamais sans

prendre des notes et sans faire des extraits, disant qu'il n'y avoit pas de si mauvais livre où il n'y eût quelque chose de bon. Si Pline l'ancien revenoit parmi nous, il dérogeroit à cette habitude et à cette façon de penser, en lisant la traduction de Mr. D. R. E. L. C. D. C. »

Un pareil article n'étoit pas fait assurément pour engager à lire la traduction dont il s'agit. Cependant, comme on sait que *tout faiseur de journal doit tribut au malin*, selon le bon La Fontaine, et que d'ailleurs le critique annonçoit n'avoir lu que le tiers de l'ouvrage, j'ai eu le courage de le lire en entier, et j'avoue franchement que je me suis reproché le temps que j'ai perdu à cette pénible tâche. Au reste, pour égayer un peu nos lecteurs, je vais mettre sous leurs yeux quelques échantillons de la prétendue poésie de ce traducteur :

De mes chèvres, voyez, je dirige les pas,
Tityre : celle-ci, que je conduis à peine,
Entre ces coudriers, tout à l'heure a mis bas
Deux jumeaux, du bercail l'espérance certaine,
Sur une roche nue abandonnés, hélas!
Si j'eusse réfléchi, je m'en souviens, maint chêne
De la foudre frappé, de sinistres corbeaux
D'un arbre creux souvent m'avoient prédit ces maux.

. . . .

Insensé! qui fuis-tu? Pâris et les dieux même
Ont habité les bois; que des cités Pallas
Préfère le séjour, elle les a bâties:
Mais par nous que sur-tout les forêts soient chéries.

. . . .

A mes yeux Amyntas paraît lui seul aimable.

. . . .

Il fait aussi des vers d'un nouveau caractère.

. . . .

Toute terre par-tout en tout sera fertile.

. . . .

Muses, à tout dire, tous ne peuvent prétendre.

. . . .

Fût Linus inspiré par Apollon son père,
Fût le chantre de Thrace inspiré par sa mère,
Pan lui-même, osât-il me porter un défi,
Oui, Pan seroit forcé de m'avouer pour maître,
Contre lui l'Arcadie en jugeroit ainsi.

. . . .

Je t'offrirai deux pots d'une crême mousseuse,
Et deux vases remplis d'une huile précieuse.

. . . .

Dans un antre endormi Silène fut surpris :
Ainsi que tous les jours ses veines sont gonflées
Par le vin que la veille il a bu largement ;
Ses fleurs traînent au loin de son front déroulées,
Et par son anse usée une ample tasse pend.

. . . .

Nise épouse Mopsus ! Amans, quel bel espoir !
Les daims avec les chiens viendront à l'abreuvoir.

. . . .

De l'amour, une mère, en ses emportemens,
Apprit à se souiller du sang de ses enfans :
Mère dénaturée ! oh, que tu fus cruelle !
Mais qui fut plus cruel, ou de l'amour, ou d'elle ?
Vous fûtes l'un et l'autre, et cruels et méchans.

. . . .

Je vais de la magie essayer les pratiques
Pour pouvoir d'un époux changer les sentimens.
Rien ne me manque ici que les termes magiques.

. . . .

Tandis que je diffère à transporter la cendre,
De lui-même le feu, regarde, vient d'y prendre.

. . . .

Pose là tes chevreaux, nous avons tout le temps.

. . . .

Plût au ciel qu'habitant vos champêtres asiles,
J'eusse été vendangeur ou gardien de brebis!

En voilà bien assez, je pense, pour justifier la critique; de pareils vers n'ont pas besoin de commentaire, et il n'est personne qui, après les avoir lus, ne regrette que le ciel n'ait pas exaucé le souhait que l'auteur vient d'exprimer. Ceci rappelle naturellement les vers de Boileau:

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'artisan du commun et poëte vulgaire.

ÉGLOGUES

DE J. B. ROUSSEAU.

Nous joindrons aux églogues de Virgile deux églogues de notre célèbre Rousseau le lyrique. Les morceaux qu'il a imités du poëte latin ont été cités à mesure qu'ils se sont rencontrés, et nous les avons placés à l'article des *Imitations*, à la suite de la traduction de chaque pastorale. Ce n'est donc point pour faire un double emploi, que nous insérons dans notre ouvrage ces deux églogues, mais seulement pour faire voir à nos lecteurs combien ces églogues sont dans le goût virgilien, même dans les endroits où Rousseau n'a rien traduit de Virgile. L'auteur moderne a pris, en quelque sorte, le génie pastoral de l'ancien, sa douceur, la grace et l'élégante simplicité de son style, son art de répandre dans ses écrits

des images analogues aux sujets qu'il traite, de les varier, de les semer sans profusion. La langue française, qui paroissoit peu susceptible de certains détails, devient, entre les mains d'un pareil maître, souple, facile et propre à tout exprimer avec noblesse et d'une manière heureuse.

C'est ce qu'il importe sur-tout de faire observer aux jeunes gens, pour lesquels nous écrivons. C'est peu de leur faire bien entendre un poëte latin, de leur en développer le vrai sens, il faut encore, puisqu'ils ne sont point latins, et que ce n'est point en langue latine qu'ils doivent écrire, il faut, dis-je, leur montrer que la leur a des ressources, de la délicatesse, de l'énergie, des beautés de toute espèce, qu'elle n'est pas sans harmonie, sans précision, sans fécondité. Virgile auroit écrit ses pastorales comme Rousseau, s'il avoit composé en français; il auroit manié comme lui la langue et l'auroit maîtrisée. Ces détails, que M. de Fontenelle ne peut souffrir, parce qu'ils lui paroissent bas et petits, il auroit trouvé le secret de les rendre agréables et même intéressans. Enfin nous présentons à nos lecteurs ces deux églogues comme des modèles dans leur genre, et comme des préservatifs contre la manie du bel-esprit qui a gagné nos bergers modernes. Tout est esprit, finesse, métaphysique, dans les pastorales de M. de Fontenelle : aussi tout y est-il froid et aride; au lieu que dans celles qu'on va lire, tout est riant, animé, poétique. Ajoutez à cela le mérite de la versification la plus douce et la plus flatteuse pour l'oreille, mérite connu de peu de gens, mais qui est absolument nécessaire pour faire vivre un ouvrage poétique, quelque parfait qu'il puisse être d'ailleurs.

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

PALÉMON, DAPHNIS.

PALÉMON.

Quels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
Daphnis? nous avons cru te perdre pour toujours.
Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres asiles,
Nos hameaux sont déserts, et nos champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palémon! ne t'en étonne pas;
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.
La ville a tout séduit, et sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vue à la fin cette grande cité:
Quel éclat! mais, hélas! quelle captivité!
Cependant nous courons, fuyant la solitude,
Dans ses murs chaque jour chercher la servitude;
Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,
Devant ses habitans nous ployons les genoux.
J'ai vu même près d'eux nos bergers, nos bergères,
Affecter, je l'ai vu, leurs modes étrangères,
Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,
Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.
Qui l'eût cru? de nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles coteaux, où se plaît la nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages,
Sont pour eux désormais de trop viles images.
Ils savent seulement chanter sur leur hautbois
Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,

Tissu de mots brillans où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue.
Enfin, te le dirai-je ? ô mon cher Palémon,
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

PALÉMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre ?
S'ils ne sont plus bergers, pourquoi veulent-ils l'être ? ([1])
Le lion n'est point fait pour tracer des sillons,
Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le paon superbe, oubliant son plumage,
De la simple fauvette affecter le ramage ?
L'amarante emprunter la couleur du gazon,
Et le loup des brebis revêtir la toison ?

DAPHNIS.

O si jamais le ciel, à nos vœux plus facile,
Faisoit revivre ici ce berger de Sicile,
Qui le premier chantant les bois et les vergers,
Au combat de la flûte instruisit les bergers !
Ou celui qui sauva des fureurs de Bellone
Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone ! ([2])
Tous deux pleins de douceur, agréables tous deux, ([3])
Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Thestylis l'amoureuse folie
Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie.
Quel dieu sur leurs doux sons formera notre voix ?
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois

([1]) Il est visible que Rousseau, dans cette églogue allégorique, se moque de celles de M. de Fontenelle.

([2]) *Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ.* (VIRG. egl. II.)

([3]) *Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo,*
Et cantare pares, etc. (Egl. VI.)

Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silènes tardifs, les humides Nayades,
Et le dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux, à l'ombre des buissons?

PALÉMON.

Que faire, cher Daphnis? nos regrets ni nos plaintes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais toi, disciple heureux de ces maîtres vantés,
J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés,
Quand sous tes doigts légers, l'air trouvant un passage,
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
Les Muses t'avouoient, et de leurs favoris
Ménalque eût osé seul te disputer le prix ([1])

DAPHNIS.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même. ([2])
Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais;
Et même nos pasteurs ([3]), *mais je suis peu crédule,*
M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

PALÉMON.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart. ([4])
Ce n'est qu'une chanson simple, et presque sans art.
Mais les timides fleurs qui se cachent sous l'herbe
Ont leur prix, aussi bien que le pavot superbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

([1]) *Montibus in nostris solus tibi certet Amyntas.* (Egl. IV.)

([2]) *Quid si idem certet Phœbum superare canendo.* (Ibid.)

([3]) . . . . *Me quoque dicunt*
Vatem pastores : sed non ego credulus illis. (Egl. II.)

([4]) *Quid quæ te purâ solum sub nocte canentem*
Audieram. . . . . (Ibid.)

DAPHNIS.

Je m'en souviens : elle est aisée à retenir.
« L'ardente canicule a tari nos fontaines.
« L'Aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines.
« On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins. (¹)
« Qui rend ainsi la terre aride et languissante ?
« Faut-il le demander ? Célimène est absente. » (²)
Et ceux que tu chantois, je m'en suis souvenu,
Quand nous vîmes passer ce berger inconnu.

PALÉMON.

« J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages,
« Cependant il languit parmi les pâturages.
« J'ai trop bravé l'Amour : l'Amour, pour se venger,
« Fait périr à la fois, et moutons et berger. » (³)

DAPHNIS.

La suite vaut bien mieux, et ne fut pas perdue :
Notre importun s'enfuit, dès qu'il l'eut entendue.
« L'amour est dangereux : mais ce n'est point l'amour (⁴)
« Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour;
« C'est ce berger malin, dont l'œil sombre m'alarme,
« Qui sans doute sur nous a jeté quelque charme. »

(¹) . . . *Vitio sitit aëris herba.* (Egl. VI.)

(²) *Cui pendêre suâ patereris in arbore poma :*
Tityrus hinc aberat. (Egl. I.)

(³) *Heu! heu! quam pingui macer est mihi taurus in ervo!*
Idem amor exitium pecori, pecorisque magistro. (Egl. VIII.)

(⁴) *His certè neque amor causa est.*
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos. (Ibid.)

PALÉMON.

Tu m'en fais souvenir. O qu'il fut étonné!
Je crois que de long-temps il ne t'a pardonné.
Mais si j'osois encor te faire une prière:
Te souvient-il du jour que, dans cette bruyère,
Tu chantois en goûtant la fraîcheur du matin,
Ces beaux vers imités du grand pasteur latin:
Revenez, revenez, aimable Galatée.
Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
Dieux! comme, en l'écoutant, tout mon cœur fut frappé!
J'ai retenu le chant, les vers m'ont échappé. (1)

DAPHNIS.

Voyons. Depuis ce temps je ne l'ai point chantée.
« Revenez, revenez, aimable Galatée. (2)
« Déjà d'un verd naissant ces arbres sont parés:
« Les fleurs de leur émail enrichissent nos prés:
« Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages?
« Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages?
« Ah! ne méprisez point nos champêtres attraits,
« Revenez, les dieux même ont aimé les forêts. (3)
« Le timide bélier se plaît dans les campagnes,
« Le chevreuil dans les bois, l'ourse dans les montagnes.
« Pour moi, de notre instinct nous suivons tous les lois,
« Je me plais seulement aux lieux où je vous vois. » (4)

---

(1) *Numeros memini si verba tenerem.* (Egl. II.)

(2) *Huc ades ô Galatea: quis est nam ludus in undis!*
Hic ver purpureum; varios hic flumina circùm
Fundit humus flores, etc. (Ibid.)

(3) *Quem fugis! ah demens! habitârunt dî quoque sylvas.* (Egl. III.)

(4) *Torva leæna lupum sequitur; lupus ipse capellam;*
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;
Te Corydon, ô Alexi! Trahit sua quemque voluptas. (Ibid.)

PALÉMON.

Est-ce tout? Je me trompe, ou tu m'en fis entendre
D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

DAPHNIS.

Il est vrai; mais, berger, chaque chose a son cours.
Autrefois à chanter j'aurois passé les jours.
Tout change. Maintenant *les guerrières trompettes* (¹)
Font taire les hautbois et les humbles musettes.
Quelle oreille, endurcie à leur bruit éclatant,
Voudroit à nos chansons accorder un instant?
Les accens les plus doux des cygnes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finissons : ausi bien le soleil s'obscurcit (²),
Du côté du midi le nuage grossit,
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines,
« *Le vent semble agiter les ombres incertaines* (³).
Adieu. Les moissonneurs regagnent le hameau,
Et Lycas a déjà ramené son troupeau.

Cette églogue est manifestement une imitation de celle de Virgile, qui est la seconde dans notre édition. En lisant l'une et l'autre, on verra que Rousseau, comme je l'ai dit, pensoit bien différemment du P. de la Rue, qui vouloit que celle de Virgile eût été composée à la hâte, de morceaux rapportés.

(¹) *Tela inter martia.* (Egl. II.)
(²) *Et sol crescentes decedens duplicat umbras.* (Egl. III.)
(³) *Sive sub incertas zephiris motantibus umbras.* (Egl. IV.)

ÉGLOGUE SECONDE.

ÉLISE.

(*Cette Églogue héroïque fut composée pour l'Impératrice, à son retour des bains de Carlsbad, en Bohème.*)

Faites trève, bergers, au chant de vos musettes;
Pour les tons élevés elles ne sont point faites.
Si vos seuls chalumeaux doivent régner ici,
Remettez-les aux dieux, ils l'ordonnent ainsi.
Et pourquoi refuser aux déités champêtres
Un présent que leurs mains ont fait à vos ancêtres?
Les plaines, les coteaux, les forêts, les vergers,
Sont le séjour des dieux, ainsi que des bergers.
Commençons. *Si nos bois chantent une Immortelle,*
Rendons au moins nos bois et nos champs dignes d'elle. (¹)
Par l'ordre d'Égérie, en mortel transformé,
Fidèle sans espoir, content sans être aimé,
Quand sous les traits d'Elise une nouvelle Astrée
Vint des peuples de l'Elbe éclairer la contrée,
Pan, le dieu des forêts, (que ne peut point l'amour?)
Sous l'habit d'un chasseur, avoit suivi sa cour.
Il revient : mais à peine, ébranlés dans la nue,
Les chênes d'Hercinie annoncent sa venue,
Que la nymphe, brûlant d'un desir curieux :
Hé bien, l'auguste Élise approche de ces lieux.
Dieu des bois! dites-nous, dites, que doit-on croire
De tout ce qu'on entend publier à sa gloire?
Parlez : *l'onde se tait, les airs sont en repos.*
Elle dit, et le dieu lui répond en ces mots:

(¹) *Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.* (Egl. IX.)
(²) *Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes,*
Aspice, ventosi ceciderunt murmuris auræ. (Egl. II.)

O nymphe! qu'à jamais, pour augmenter ma flamme,
L'amour soit dans vos yeux, la vertu dans votre ame!
La déesse aux cent voix ne nous a point flattés.
Tout ce que nous savons de nos félicités,
Quand nos premiers sujets, sans travail, sans culture,
Recevoient tout des mains de la seule nature;
Tout ce qu'ont vu nos yeux, quand Cybèle et Cérès,
Faisoient, jeunes encor, admirer leurs attraits,
N'approche point, non, non, n'en soyez point surprise,
Ni de notre bonheur, ni des charmes d'Élise.
Depuis qu'elle a paru dans nos heureux climats,
Sa vue a de nos champs écarté les frimas,
Les forêts ont repris une beauté nouvelle;
Les cieux sont plus sereins, et la terre plus belle.
Ce que les clairs ruisseaux sont aux humides prés,
La céleste rosée aux jardins altérés,
Les vignes aux coteaux (¹), *les arbres aux montagnes,*
Les fruits mûrs aux vergers, les épis aux campagnes;
De cet astre vivant les regards bien aimés
Le sont, n'en doutez point, à ses peuples charmés.
Leur bonheur semble naître et fleurir sur ses traces:
Chaque mot de sa bouche est dicté par les graces.
Noble affabilité, charme toujours vainqueur,
Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur!
La fière majesté vainement en murmure:
Pour captiver les cœurs, il faut qu'on les rassure.
Et quelle ame n'est point saisie, à son aspect,
D'étonnement, d'amour, de joie et de respect?
Soit que du haut du trône, où cent peuples l'adorent,
Elle verse sur eux les faveurs qu'ils implorent,

(¹) *Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,*
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis. (Egl. IV.)

Soit qu'à travers les bois et les âpres buissons;
Elle fasse la guerre aux tyrans des moissons;
J'ai vu (l'œil du dieu Pan n'est point un œil profane)
Les nymphes de Palès, les nymphes de Diane,
Et la troupe de Flore, et celle des zéphyrs,
De nos humbles pasteurs partager les plaisirs,
Et former avec eux un précieux mélange
De chansons d'alégresse et de cris de louange.
J'ai vu la nymphe Echo porter ces doux concerts
Sur les monts chevelus (¹), *sur les rochers déserts* :
Non, cette majesté n'est point d'une mortelle,
Nous la reconnoissons, c'est Diane, c'est elle;
Voilà ses yeux, ses traits, sa modeste fierté:
Dans son air, dans son port, tout est divinité.
Ah! vivez, ah! régnez, déité secourable;
Jetez sur votre peuple un regard favorable:
Recevez nos tributs, exaucez nos souhaits,
Faites régner sur nous l'abondance et la paix.
Tant que le cerf vivra dans les forêts profondes,
L'abeille dans les airs (²), *le poisson dans les ondes,*
Votre nom, vos bienfaits, source de nos ardeurs,
Vivront, toujours chéris, dans le fond de nos cœurs.
Voilà quel est de tous le sincère langage.
Je vous en dis beaucoup; j'en ai vu davantage.
Ainsi parla le dieu des pasteurs et des bois.
La nymphe à ce discours joignit ainsi sa voix:

(¹) *Omnia quæ . . . . beatus*
Audiit Eurotas . . . .
Ille canit : pulsæ referunt ad sydera valles. (Egl. V.)

(²) *Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,*
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomenque tuum laudesque manebunt.
(Egl. IV.)

Votre récit charmant (¹) *est pour moi, dieu champêtre,*
Ce qu'est au voyageur l'aurore qu'il voit naître,
Ou ce qu'aux animaux, de la soif tourmentés,
Est la douce fraîcheur des ruisseaux argentés.
Élise est dans mon cœur, dès sa plus tendre enfance;
J'étois moi-même aux cieux le jour de sa naissance,
Quand les dieux immortels, au milieu des festins,
Par la joie assemblés, réglèrent ses destins.
De l'olympe éternel les barrières s'ouvrirent,
Des nuages errans les voiles s'éclaircirent,
Et Jupiter, assis sur le trône des airs,
Ce dieu qui d'un clin d'œil ébranle l'univers,
Et dont les autres dieux ne sont que l'humble escorte,
Leur imposa silence, et parla de la sorte:
Écoutez, dieux du ciel. *Les temps sont accomplis,*
Élise vient de naître, et nos vœux sont remplis.
Voici le jour heureux, marqué des destinées,
Pour un ordre nouveau de siècles et d'années, (²)
Où Thémis et Vesta, relevant leurs autels,
Doivent ressusciter le bonheur des mortels.
Chez eux vont expirer la discorde et la guerre;
Un printemps éternel règnera sur la terre:
Les arbres, émaillés des plus riches couleurs,
Porteront en tout temps et des fruits et des fleurs;
Les blés (³) *naîtront au sein des stériles arènes,*

(¹) *Tale tuum carmen nobis, divine poeta,*
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo. (Egl. IV.)

(²) *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;*
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo:
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto, etc. (Egl. IX.)

(³) *Molli paulatim flavescet campus aristâ,*
Incultisque rubens pendebit sentibus uva. (Ibid.)

Et le miel (¹) *coulera de l'écorce des chênes.*
Ces temps, sous Jupiter, non encore éprouvés,
Aux heureux jours d'Élise ont été réservés.
Faites donc à sa gloire éclater votre zèle :
Elle est digne de vous, montrez-vous dignes d'elle.
Il dit : et tous les dieux, l'un de l'autre jaloux,
Lui firent, à l'envi, leurs présens les plus doux.
Cybèle lui donna cette bonté féconde,
Qui cherche son bonheur dans le bonheur du monde.
Minerve dans ses yeux mit sa noble pudeur,
Versa dans son esprit l'équitable candeur,
La prudence discrète, éclairée et sincère,
Et le discernement aux rois si nécessaire.
La mère des Amours, des Graces et des Ris,
A ces divins présens donna le dernier prix,
Et dans ses moindres traits mit un charme invincible,
Qui seul à ses vertus peut rendre tout possible.
Que vous dirai-je enfin? chaque Divinité
Voulut de ses tributs enrichir sa beauté.
Junon seule restoit. Quoi! pour cette princesse,
Dit-elle, tout l'olympe à mes yeux s'intéresse!
Les dons pleuvent sur elle, et parmi tant de biens
Je ne pourrois, ô ciel! faire compter les miens!
Moi, l'épouse et la sœur du maître du tonnerre (²),
Moi, la reine des dieux, du ciel et de la terre!
Ah! périsse ma gloire (³), ou faisons voir à tous
Que ces dieux si puissans ne sont rien près de nous.

(¹) *Et duræ quercus sudabunt roscida mella.* (Egl. IX.)

(²) *Ast ego quæ divûm incedo regina, Jovisque*
Et soror et conjux. (Æn. I.)

(³) Ah ! périssent mes eaux ! ou par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous.
(BOILEAU, *épître sur le passage du Rhin.*)

Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largesses.
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richesses;
Je veux que son pouvoir, dans les terrestres lieux,
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux.
C'est par moi que l'Hymen, dès ses jeunes années,
Unira ses destins aux grandes destinées
D'un Alcide nouveau, dont le bras fortuné
De monstres purgera l'univers étonné:
Il verra les deux mers flotter sous son empire;
Et malgré cent rivaux, que la Discorde inspire,
Pacifique vainqueur, il étendra ses lois
Sur cent peuples fameux, vaincus par ses exploits.
Ainsi parla Junon; et ses divins présages
Furent dès-lors écrits dans le livre des âges.
C'est ainsi qu'Égérie, encourageant sa voix,
S'entretenoit d'Élise avec le dieu des bois.
Les oiseaux attentifs cessèrent leurs ramages,
Le zéphyr oublia d'agiter les feuillages,
Et les troupeaux (¹), *épris de leurs concerts touchans,*
Négligeant la pâture, écoutèrent leurs chants.

(¹) *Immemor herbarum quos est mirata juvenca*
Certantes, etc. (Egl. VII.)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

